Linguistique et alentours

Hommage à Teodora CRISTEA

Editura Universităţii din Bucureşti

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Linguistique et alentours

Hommage à Teodora CRISTEA

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

UNIVERSITATEA DIN BUCUREŞTI
Facultatea de Limbi şi Literaturi Străine

BU 242809

Linguistique et alentours

Hommage à Teodora CRISTEA

Editura Universităţii din Bucureşti
– 2001–

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

© Editura Universității din București
Șos. Panduri 90-92, București - 76235; Tel./Fax: 410.23.84
E-mail: editura@unibuc.ro
Internet: www.editura.unibuc.ro

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREŞTI
COTA II 305937
324/02

Comité de rédaction:

Alexandra Cuniță
Janeta Drăghicescu

Secrétaires de rédaction:
Mădălina Cucu
Ileana Busuioc

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României
OMAGIU. Cristea, Teodora

Linguistique et alentours: hommage à Teodora Cristea / coord.: Alexandra Cuniță, Janeta Drăghicescu. - Bucureşti: Editura Universității din Bucureşti, 2001
424 p. ; 20 cm.
Bibliogr.
ISBN 973-575-601-3

I. vCuniță, Alexandra (coord.)
II. Drăghicescu, Janeta (coord.)

81(498) Cristea, T.

B.C.U. Bucuresti
C20020847

Tehnoredactare computerizată: Constanța TITU

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Das Problem

Der Zwölf -Elf kam auf sein Problem
und sprach : « ich heisse unbequem.
Als hiess ich etwa Drei-Vier
statt Sieben-Gott verzeih mir ! »

Und siehe da, der Zwölf - Elf nannt sich
von jenem Tag ab, Dreiundzwanzig.

Christian Morgenstern, *Alle Galgenlieder*

Problema

11 - 12 era încurcat,
Şi-şi spuse: « mă cheamă ciudat,
Ca şi cum ai zice 3 - 4
« În loc de 7. Ce mai teatru! »

Si uite-aşa de-atuncea, dragii mei,
El se boteză douăzeci şi trei !

Le problème

12 - 11 ne sait pas pourquoi
On l'a toujours nommé comme ça,
Comme si l'on disait 3 -4
« Au lieu de 7. Idée folâtre! »

Et c'est ainsi que depuis lors, voilà,
Il ne s'appelle plus que vingt-trois.

Traducere de Ruxandra Gârcineanu-Tânjală

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

SOMMAIRE

Douter de tout pour tout savoir 9
Bibliographie d'auteur 16
Irina BĂDESCU, Aide - mémoire pour le temps 24
Paul MICLĂU, Évocation 31
Valentina AGRIGOROAIEI, Noms d'habitants - sobriquets collectifs 41
Ileana BUSUIOC, Dynamique du rapport modalité - temporalité à l'intérieur du futur 50
Carmela Natalina CALLEA, Marcel Pagnol ed Eduardo de Filippo: il coraggio di scrivere 71
Maria CÂNDEA, Peut-on définir la pause dans le discours comme un lieu d'absence de toute marque? 85
Corina CILIANU-LASCU, Quelques remarques sur le traitement unifié de *encore* en français et en roumain 97
Elena COMES, Étude contrastive de l'aspectivité des verbes fréquentatifs. Domaine français - roumain 110
Vasile COVACI, La neutralisation stylistique dans les écrits de Panaït Istrati 119
Alexandra CUNIȚĂ, La « technique de l'esquive » comme réaction responsive du questionné 128
Claude DIGNOIRE, Datif possessif ou adjectif possessif 139
Carmen DOBROVIE-SORIN, On the representation of existentiel readings 157
Janeta DRĂGHICESCU, Le gérondif roumain et l'expression de l'aspect 190
Paula GHERASIM, Despre modalitate. Studiu contrastiv franco-român 205

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Flavia GRĂJDAN, *Donc-* connecteur syntaxique et de cohérence sémantique au niveau transphrastique 226
Florica HRUBARU, Să ni-l imaginăm pe Cratylos Ferici sau despre ambiguitatea la mallarmé 237
Maria ILIESCU, Polysémie et/ou clarté française 259
Maria MANOLIU-MANEA, Intraductibilul *şi*: o paradigmă pragmatică 276
Elena NEGOIȚĂ-SOARE, Le subjonctif dans certaines circonstancielles du français et du roumain 289
Marina PĂUNESCU, Le sujet faible du structuralisme 298
Oana POPÂRDA, Structures argumentatives dans *La Prophétie de Natan* 314
Sanda REINHEIMER-RÎPEANU, Héritage latin et « faux amis » 320
Bernd STEFANINK, La fidélité en traduction 330
Carmen-Ştefania STOEAN, Modalités désidératives et actes injonctifs 341
Liliane TASMOWSKI- DE RYCK, De-ci et de-là 353
Mariana TUȚESCU, Les structures du vague 369
Maria ȚENCHEA, Le subjonctif indépendant dans les échanges impliquant l'acte *répéter* 390
Tine VAN HECKE, Cristi MUJDEI, Stratégies conversationnelles: le remerciement-refus 402
Virginia VEJA, Valentin ȚURLAN, Particularités de la conjonction *car* et ses équivalents en roumain 414

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Douter de tout pour tout savoir

« L'appétit de savoir naît du doute »
(André Gide, *Les Nouvelles Nourritures*)

En 1951 quand, après de brillantes études à la Faculté de Philologie de Bucarest, elle se présenta pour la première fois devant ceux qui allaient être « ses étudiants », Teodora Cristea n'avait peut-être pas encore répondu par un « oui » définitif aux mystérieux appels de la linguistique. Mais trois ans plus tard, elle s'engageait fermement sur une voie qui sera désormais la sienne, acceptant de diriger des séminaires d'ancien français, doublés de séminaires de morphologie ou de syntaxe du français contemporain, et réussissait à persuader ses interlocuteurs - disposés à voir en elle plutôt une camarade qu'une enseignante - de ses vastes connaissances en linguistique théorique et appliquée, ainsi que de son grand talent pédagogique.

L'année suivante, on lui confiait déjà des cours de grammaire historique et d'histoire de la langue française, ainsi que des cours de syntaxe française, tant l'impression qu'elle avait produite sur ses anciens professeurs aussi bien que sur son public étudiant était bonne.

Bientôt, les domaines sur lesquels il lui fut proposé de parler se firent plus nombreux, plus variés. Devenue chargée de cours en 1957, Teodora Cristea eut pour mission d'enseigner aux étudiants du Département de français de l'Université de Bucarest ce qu'était une description du français guidée par les principes d'une théorie linguistique déterminée, quelles pouvaient être les exigences d'une approche scientifique du sens, par quelles lois était gouvernée la vie des mots de la langue française. Et l'énumération des domaines abordés pourrait continuer... Une mission bien difficile, qu'elle sut

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

remplir en sortant constamment des sentiers battus, particularité vite remarquée autant par ses collègues que par son auditoire et qui devint par la suite le credo du pédagogue et du chercheur Teodora Cristea.

Une mission bien difficile non pas parce que, malgré sa jeunesse, elle fut obligée de proposer aux étudiants des cours de langue française contemporaine dont le contenu changeait à un rythme qui aurait pu littéralement donner le vertige à des enseignants moins ambitieux et moins téméraires, mais parce que, dans les années 60, il était malaisé de faire entendre en Roumanie les échos des nouvelles théories linguistiques lancées en Europe Occidentale et aux États Unis.

Elle dut batailler d'abord pour le structuralisme en linguistique et surtout dans la linguistique qu'elle enseignait à l'Université de Bucarest. Les nombreux articles qu'elle publia dans les 7^{e} et 8^{e} décennies, sa thèse de doctorat *La structure de la phrase négative en français contemporain*, parue sous le patronage de la Société Roumaine de Linguistique Romane en 1971, et surtout son ouvrage fondamental intitulé *Grammaire structurale du français contemporain* - dont la première édition, publiée par Editura Didactică şi Pedagogică de Bucarest en 1974, fut suivie par une deuxième, comptant plus de 500 pages, en 1979 - proclamèrent sa croyance profonde à l'immanence dans la langue. Son enseignement fit des adeptes et beaucoup de jeunes assistants furent marqués, au moins au début de leur carrière universitaire, par les principes du structuralisme, par la rigueur des modèles qui s'en réclamaient.

Vers le milieu de la 8e décennie, Teodora Cristea, depuis quelques ans maître de conférences à l'Université de Bucarest, fit de nouveau figure de pionnier: elle introduisit dans l'enseignement de la linguistique française les principes et le modèle explicatif de la Grammaire des Cas - la variante non localiste, fillmorienne, dans les premiers temps, et puis, très vite après, la variante localiste élaborée par le Britannique J. M. Anderson. Si ses préférences allèrent à la Grammaire des Cas, ce ne fut pas par ignorance de la théorie standard du générativiste Noam Chomsky, mais par conviction profonde que

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

le sens, loin de représenter un élément qui interviendrait tard dans la constitution des phrases, est une composante fondamentale de ces dernières. Les cours qu'elle donna à l'époque, et qui étaient suivis non seulement par les étudiants du département de français mais aussi par plusieurs jeunes collègues de Teodora Cristea, trouvèrent de vifs échos chez les uns et chez les autres.

Quand elle fit paraître les 2 volumes illustrant le mieux cette direction, qui polarisa pendant au moins une dizaine d'années l'intérêt des linguistes du Département - *Le locatif spatio-temporel en français contemporain* (T.U.B., 1975) et *Relations et formes casuelles en français contemporain* (T.U.B., 1976) -, Teodora Cristea avait déjà réuni autour d'elle nombre de jeunes assistants, dont elle guidait - avec une attention mêlée d'affection et d'humour, aussi exigeante que soutenue - les premiers pas dans la recherche en linguistique, ainsi qu'une bonne quinzaine d'étudiants qu'elle sut entraîner dans l'élaboration d'une série de *Cahiers de grammaire* consacrés respectivement au Verbe et au Groupe Verbal (T.U.B., 1976), au Caractérisant du Verbe (T.U.B., 1977), enfin aux Structures instrumentales (T.U.B., 1979). Il s'agit d'un ensemble d'analyses, de descriptions et d'applications qui, malgré certaines imperfections que les vingt ans écoulés depuis leur parution ont pu mettre en évidence, sont encore parfaitement utilisables en classe, dans les séminaires, aussi bien qu'en tant que point de départ pour des recherches plus poussées dans les domaines mentionnés.

À peu près à la même époque, Teodora Cristea qui, pour avoir touché de près à quelques-unes des questions les plus ardues de la linguistique théorique, ne se permettait jamais de traiter avec moins d'attention les directions dans lesquelles évoluait la linguistique appliquée, devint l'initiateur des recherches en Analyse Contrastive au Département de français à l'Université de Bucarest. Après un premier volume (1974) consacré à la présentation des principes et des concepts fondamentaux de l'Analyse Contrastive, ainsi qu'à la description des méthodes ayant cours dans les recherches contrastives

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

entreprises en Europe ou aux États Unis, elle fit paraître le livre intitulé *Éléments de grammaire contrastive. Domaine français-roumain* (Editura Didactică şi Pedagogică, Bucureşti, 1977), qui reçut le Prix de l'Académie Roumaine pour sa nouveauté absolue dans notre pays, pour le grand intérêt théorique des idées formulées, pour la finesse et la rigueur des analyses portant sur l'expression de la donnée spatiale et de la donnée temporelle dans les deux langues en contact d'apprentissage, respectivement sur l'expression du rapport de possession et sur celle de l'Instrumental en français et en roumain.

Avec une équipe de collaborateurs du Département de français, elle organisa un séminaire d'Analyse Contrastive; les travaux qui virent le jour dans ce séminaire furent publiés en 5 volumes dont elle assura, sans la moindre marque d'impatience ou de lassitude, la coordination sous le signe des plus hautes exigences.

En 1983, elle participa au Colloque d'Analyse Contrastive organisé par l'AUPELF à Veliko-Tîrnovo (Bulgarie) et s'imposa à l'attention des spécialistes de l'Europe Occidentale et d'ailleurs par la qualité de son exposé.

De nombreux étudiants qui firent leur apprentissage sous la direction de Teodora Cristea dans le séminaire d'Analyse Contrastive du Département finirent par rédiger d'excellents mémoires de maîtrise dans ce domaine, et lorsque, au bout de plusieurs années d'activité dans l'enseignement, ils eurent à faire leur preuves en vue de l'obtention des grades didactiques, ce fut encore sur le terrain de l'Analyse Contrastive qu'ils choisirent de placer leurs recherches.

Plusieurs thèses de doctorat, dirigées dans les années 90 par Teodora Cristea elle-même ou par certains de ses collègues, eurent leur point de départ dans les longues et fructueuses discussions qui avaient lieu tous les mois dans le séminaire d'Analyse Contrastive.

Ce qui plus est, l'expérience acquise par les membres de l'équipe coordonnée par Teodora Cristea fut bientôt mise au service de la lexicographie bilingue: conquis à l'idée, soutenue avec ardeur par Paul Miclău et acceptée avec un profond sens des responsabilités

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

par Teodora Cristea, qu'il fallait offrir au public roumain un nouveau dictionnaire roumain-français, 19 enseignants du Département s'engagèrent dans l'aventure de l'élaboration d'un tel instrument de travail, qui fut finalement publié en 1992, chez Babel-L'Harmattan.

Le propre du travail du contrastiviste ainsi que les nombreuses questions que le lexicographe Teodora Cristea dut se poser au sujet des équivalences entre L_1 et L_2 finirent par raviver son intérêt pour la théorie de la traduction. En 1982 déjà, elle avait publié une ample étude sur « les rapports qui s'établissent, sur divers plans, entre l'analyse contrastive et la traduction » (*Contrastivité et traduction*, T.U.B., p.8). En 1998, elle publie le volume intitulé *Stratégies de la traduction* (Editura Fundației « România de Mâine »), où la réflexion de l'auteur porte essentiellement sur l' « *acte traductif*, sur le travail que le traducteur doit effectuer en amont » (p.11), et non pas sur la traduction vue comme un fait accompli, autrement dit « sur le rapport entre l'objet à traduire et l'objet traduit », parce qu'elle nourrit la conviction que « la traduction a (de profondes) implications stratégiques (...) dans l'acquisition de la langue cible » (ibid.)

Ce dernier livre, dans lequel Teodora Cristea fait à la fois oeuvre de traductologue et de pédagogue, met à profit la riche expérience qu'elle a acquise au contact des incitantes directions de la pragmatique actuelle: les théories de l'énonciation, l'analyse du discours, la théorie de l'argumentation, l'analyse conversationnelle. En effet, dans les années 80 l'éclairage particulièrement révélateur du fonctionnement discursif de la langue qu'offrent les nouvelles théories d'orientation pragmatique provoque un changement radical des options scientifiques de Teodora Cristea, dont la foi en l'immanence s'ébranle profondément.

Quelques titres pris au hasard dans la liste des articles publiés au cours des 17 dernières années suffiront pour montrer dans quels cadres théoriques elle entend situer désormais ses analyses: « Modalités illocutionnaires et ambiguïté », « Lingvistica discursului şi didactica limbilor străine », « Modalité et perception: remarques sur les valeurs du verbe voir en français contemporain »,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

« Interactivitate şi autoimplicare: note despre verbele epistemice de atitudine în franceză şi în română », « Propriétés sémantiques, propriétés pragmatiques et contrastivité », « Conectori de cooperare în franceză şi în română », « Connecteurs de récursivité en français et en roumain », « Jeu mimétique - jeu agonal - contrastivité », « Itinéraires conversationnels et contrastivité ».

Teodora Cristea doute de la suffisance d'un principe auquel, jusque là, elle avait cru de manière absolue; cependant, dans son cas, il ne s'agit que d'une autre façon de s'interroger sur les possibilités de la science linguistique, d'un défi aux limites d'une certaine théorie qui avait fait la loi à un moment donné de l'histoire.

Mais les nouvelles positions théoriques qu'elle embrasse s'allient parfaitement à ses anciennes préoccupations de contrastiviste. Mieux encore: elles ne lui font point oublier ses accointances avec la grammaire historique et l'histoire de la langue française, en un mot, avec la diachronie.

Pluralité des perspectives sur la langue, mais aussi pluralité des centres d'intérêt: voilà ce qui caractérise en bref l'activité de pédagogue et de chercheur de Teodora Cristea, qui continue sa mission de créateur d'école dans le domaine de la linguistique française en Roumanie et de formateur d'enseignants à l'Université de Bucarest, mais aussi dans d'autres centres universitaires du pays. Car, malgré la retraite, qui survint en 1988, en contraste visible avec sa jeunesse d'esprit et avec l'immense savoir qu'elle peut toujours transmettre aux séries successives d'étudiants en philologie moderne, elle répond à l'invitation du Département de français à donner des cours à option aux jeunes qui étudient à l'université bucarestoise, et consacre - avec une extraordinaire générosité spirituelle et avec une incroyable énergie - des mois et des années, d'abord à l'organisation d'un Département de français à l'Université « Transilvania » de Braşov, ensuite, à la constitution d'une équipe d'enseignants de premier ordre à l'Université « Ovidius » de Constanţa et, en même temps, à la consolidation de la position du français à l'Université privée « Spiru Haret », dont elle fut, plusiers années durant, le doyen respecté.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Teodora Cristea est connue et admirée non seulement dans les universités roumaines, mais aussi dans d'innombrables universités étrangères.

Ses principaux ouvrages ont tous été accueillis avec enthousiasme en Roumanie et à l'étranger. Des linguistes réputés tels que R. Martin, Glanville Price, J. Bourguignon, G. Kassai ont publié des comptes-rendus élogieux sur tous les grands livres qu'elle a publiés.

Elle a été invitée à donner des conférences aux universités de Dijon (1991) et d'Innsbruck (1994).

Professeur invité à la Faculté des Lettres de l'Université d'Anvers - Belgique, en 1994, elle a participé en 1998 à un stage de recherche organisé dans ce même pays en coopération européenne.

Avec un nombre considérable de participations à des colloques et congrès internationaux, ainsi qu'à des stages organisés dans plusieurs universités roumaines avec le concours de quelques-uns des linguistes-didacticiens français les plus connus à l'heure actuelle, elle a contribué plus que personne en Roumanie à porter les résultats de la recherche roumaine en linguistique française à la connaissance des spécialistes étrangers.

Une longue file d'enseignants de tous niveaux et de chercheurs en linguistique française et romane peuvent se réclamer des nobles principes de la vraie science qu'elle sut leur inculquer.

Beaucoup de ceux qui lui sont redevables pour leur formation, ainsi que de nombreux collègues, collaborateurs ou bénéficiaires du savoir qu'elle dispensa avec passion et générosité tout le long de sa carrière, lui témoignent ici de leur reconnaissance et de leur admiration profondes.

Qu'elle veuille donc recevoir le présent volume en hommage à sa personnalité exceptionnelle et aux extraordinaires leçons de vie qu'elle leur permit, à tous, de suivre.

Alexandra CUNIȚĂ

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

BIBLIOGRAPHIE D'AUTEUR

I. Volumes:

1. *La structure de la phrase négative en français contemporain*, SRLR, Bucarest, 1971, 273 p.
2. *Grammaire structurale du français contemporain*, Bucureşti, Editura Didactică şi Pedagogică, I-ère édition, 1974; II-e édition, 1979, 542 p.
3. *Éléments de grammaire différentielle*, CMUB, 1974, 112p.
4. *Le locatif spatio-temporel en français contemporain*, TUB, 1975, 220 p.
5. *Verbul. Le verbe* (en coll.), Bucureşti, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1975, 123 p
6. *Relations et formes casuelles en français contemporain*, TUB, 1976, 274 p.
7. *Éléments de grammaire contrastive*, Bucureşti, Editura Didactică şi Pedagogică, 1977, 288 p.
8. *Contrastivité et traduction*, TUB, 1982, 261 p.
9. *Linguistique et techniques d'enseignement*, TUB, 1984, 317 p.
10. *Dictionnaire Roumain-Français* (coord.), Babel - l'Harmattan, 1992 868 p.; II-e édition, Bucarest, Babel, 1998, 854p.
11. *Stratégies de la traduction*, Bucureşti, Editura Fundaţiei "România de Mâine", 1998, 207p.
12. *Grammaire française. Le nom et la groupe nominal. Le verbe et le groupe verbal*, Bucureşti, Editura Fundaţiei „România de Mâine", 2000, 284 p.
13. *Structures signifiants et relations semantiques en français contemporain*, Bucureşti, Editura Fundaţiei „România de Mâine", 2001, 240 p.

II. Manuels et cours universitaires

1. *Limba franceză - curs practic* (en coll.), vol.I, 1963, vol.II, 1964 Bucureşti, Ed. Didactică şi Pedagogică.
2. *Să vorbim franţuzeste* (en coll.), Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1964, 218 p.
3. *Cours de syntaxe*, CMUB, 1971, 384 p.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

4. *Morphosyntaxe du français contemporain* (en coll.), CMUB, 1972, 230 p.
5. *Grammaire historique de la langue française*, CMUB, 1972, 212 p.
6. *Les substituts en français contemporain*, CMUB, 1973, 271 p.
7. *Cahiers de grammaire*1, *Le verbe et le groupe verbal* (en coll.), TUB, 1976, 177 p.
8. *Cahiers de grammaire*2, *Le caractérisant du verbe* (en coll.), TUB, 1977, 164 p.
9. *Les structures instrumentales en français* (en coll.), TUB, 1979, 156 p.

III. Etudes

1. "Incidenţă, ambiguitate, transcodaj", in *Semantică şi semiotică*, Bucureşti, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1981
2. "Pour une approche contrastive des modalités", in *Etudes contrastives. Les modalités*, TUB, 1981, pp. 6-73
3. "Les structures grammaticales dans les langues de spécialité", in *Les langues de spécialité* (sous la direction de Paul Miclău), TUB, 1982, pp.98-142
4. "La grammaire pédagogique", in *De la linguistique à la didactique*, TUB, 1982, pp.212-222
5. "L'analyse contrastive et la didactique des langues vivantes", in *De la linguistique à la didactique*, TUB, 1982, pp.39-54
6. "La linguistique appliquée à l'enseignement des langues vivantes", in *De la linguistique à la didactique*, TUB, 1982, pp.5-21
7. "Anaphore - traduction - contrastivité, in *Sémantique lexicale et énonciative*, TUB, 1985, pp. 171-197
8. "Pour une analyse contrastive en termes énonciatifs", in *Etudes contrastives. Énonciation et contrastivité*, TUB, 1983, pp. 1-94
9. "L'énoncé interrogatif en français et en roumain", in *Etudes contrastives. Les énoncés exclamatifs et les énoncés interrogatifs en roumain et en français*, TUB, 1986, pp. 100-209
10. "Remarques sur la restructuration du groupe nominal en français et en roumain", in *Etudes contrastives - La structure du groupe nominal et la nominalisation en roumain et en français*, TUB, 1988, pp. 135-142

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

IV. Articles

1. "Substantivarea frazelor în franceza contemporană", in *Analele Universităţii*, no.10, 1957, pp. 179-183
2. "Cîteva observaţii asupra derivării parasintetice în limba franceză contemporană ", in *Revista de Filologie Romanică şi Germanică*, no.1, 1960, pp. 25-36
3. "Cîteva observaţii asupra fondului principal al francezei vechi", in *Analele Universităţii*, no.18, 1961, pp. 407-420
4. "Aspecte ale specializării semantice a sufixelor în limba franceză", in *Revista de Filologie Romanică si Germanică*, no.1, 1961, pp. 61-69
5. "Dicţionarele român-francez si francez-român din prima jumătate a secolului al XIX-lea", in *Analele Universităţii*, no.23, 1961, pp. 631-639
6. "Un nou criteriu de clasificare a complementelor verbului" (en coll.), in *Revista de Filologie Romanică si Germanică*, no.1, 1963, pp. 17-24
7. "Evoluţia construcţiilor negative în franceza veche şi medie", in *Analele Universităţii*, no.28, 1963, pp. 345-353
8. "Les expressions temporelles à verbe fini en français contemporain", in *Revue Roumaine de Linguistique*, no.3, 1968, pp.215-232
9. "La variante ***de*** de l'article indéfini en français contemporain", in *Bulletin de la SRLR*, no.V, 1968, pp. 26-29
10. "Les latitudes combinatoires des indices négatifs en français", in *Actes du XII-ème Congrès de Linguistique et Philologie Romanes*, 1968, pp. 569-573
11. "La structure de la phrase négative en français et en roumain", in *Bulletin de la SRLR*, no.VI, 1969, pp. 19-40
12. "Reflexele sintagmatice ale negaţiei în limba franceză contemporană", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, no.XIX, 1970, pp. 35-53
13. "Cu privire la interferenţa a două sisteme lingvistice în procesul însuşirii unei limbi străine", in *Limbile moderne în şcoală*, 1970, pp. 49-56
14. "Le couple ***avec/sans*** en français contemporain", in *Bulletin de la SRLR*, no.VII, 1970, pp. 63-71
15. "Cu privire la obiectul implicit al verbului tranzitiv în limba franceză contemporană", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, no.25, 1972, pp. 7-13

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

16."Materiale pentru o lapsologie descriptivă", in *Limbile moderne în şcoală*, no. 1, 1972, pp. 156-171
17. "Exprimarea raporturilor de posesie în limbile română şi franceză", in *Limbile moderne în şcoală*, vol.2, 1972, pp. 51-60
18. " Relaţia între tipologia greşelilor si prevenirea lor", in *Limbile moderne în şcoală*, vol.2 , 1972, pp. 32-40
19. "Raportul între cercetarea fundamentală şi cea aplicată", in *Limbă şi literatură*, 1972, pp.42-51
20. "Cu privire la gramatica interferenţială", in *Metodologia predării limbilor si literaturilor romanice*, 1972, pp.153-157
21. " Cu privire la regulile de transfer", in *Limbile moderne în şcoală*, vol. 1, 1973, pp. 11-20
22. "Utilizarea schemelor logice în predarea gramaticii", in *Limbile moderne în şcoală*, vol II, 1973, pp.38-47
23. "Conceptul de egalitate în limbile franceză şi română", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXII, 1973, pp.39-48
24. "Remarques sur les verbes symétriques en roumain et en français", in *Bulletin de la SRLR*, 1973, pp.11-21
25. "Gramatică activă/vs/gramatică pasivă" in *Problemele predării limbilor şi literaturilor romanice în învăţământul mediu şi superior*, 1973, pp. 71-75
26. "Remarques sur le datif possessif en français et en roumain", in *Bulletin de la SRLR*, X, 1974, pp.5-14
27. "Exprimarea instrumentului în franceză şi în română", in *Predarea limbilor străine* - ASE, 1975
28. "La transposition en analyse contrastive", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXV, 1976, pp.3-10
29."On ne lui connaît ni parents ni amis - remarques sur le locatif possessif", in *Bulletin de la SRLR*, XI, 1976, pp.73-80
30. "Incidenţe pedagogice ale gramaticii cazurilor", in *Lingvistica aplicată la diverse domenii practice*, 1977, pp. 14-20
31. "Gramatica textului şi didactica limbilor străine", in *Limbile moderne în şcoală*, vol II, 1977, pp.7-21
32. "Complementarea predicativă în limbile franceză şi română", (en coll.), in *Limbile moderne în şcoală*, vol I, 1978 pp.89-137

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

33."Pentru o gramatică orientată semantic a limbilor instrumentale", in *Limbile moderne în şcoală*, vol II, 1978, pp.33-39
34."L'expression de l'imminence contrecarrée en français et en roumain", in *Etudes Romanes*, 1978, pp. 161-169
35."Traduction et expérience", in *Colloques*, no.1, 1978, pp.43-50
36. "Notes en marge d'un vers de Corneille commenté par Voltaire", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXVII, 1978, pp.101-104
37. "En l'espace d'une seconde", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXVII, 1978, pp.69-75
38. "De la opoziţiile perceptive la realitatea evocată", in *Limbile moderne în şcoală*, vol II, 1979, pp.37-44
39. "Pour un modèle d'enseignement", in *Colloques*, no.2, 1979, 59-65
40. "L'incidence des adverbes modalisants en français contemporain", in *Buletinul Ştiinţific al Facultăţii de Învăţământ Pedagogic*, Piteşti, 1980, pp. 427-432
41. "Structura didacticii limbilor străine", in *Limbile moderne în şcoală*, vol II, 1980, pp.122-127
42. "Les verbes de tension en français et en roumain", in *Etudes Romanes*, 1980, pp. 6-20
43. "Cu privire la gramatica pedagogică generală", in *Analele Universităţii din Craiova*, 1980, pp.53-57
44. "Fundamentarea teoretică şi practică a unei gramatici noţionale", in *Limbile moderne în şcoală*, vol I, 1980, pp.72-77
45. "Enonciation et contrastivité; remarques sur l'adverbe modalisant ***bien*** et ses équivalents roumains", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXX, 1981, pp.23-32
46. "Contrastivitate şi traducere", in *Limbile moderne în şcoală*, vol II, 1981, pp.12-21
47. "Modalités illocutionnaires et ambiguïté", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXVII, no.3, 1982, pp. 243-248
48. "Lexicographie et stylistique: réflexions sur le projet du dictionnaire roumain-français", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXXI, 1982, pp.69-74
49. "Pour une approche contrastive guillaumienne", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXVIII, no.3, 1983, pp. 199-205

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

50."Lingvistica discursului şi didactica limbilor străine", in *Limbile moderne în şcoală*, vol I, 1983, pp.11-18
51. "Pour une approche contrastive des connecteurs pragmatiques: remarques sur un anaphorique discursif, l'adverbe français ***là*** et ses équivalents roumains", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXXII, 1984, pp.82-84
52. "Diacronie si contrastivitate: exprimarea cazului comitativ în franceză şi în română", in *SCL* XXXVI, no.3, 1985, pp.198-201
53. "De la analiza contrastivă la lingvistica contrastivă", in *Limbile moderne în şcoală*, vol II, 1985, pp.12-17
54. "Contrastivitatea şi regula sintactică", in *SCL*, XXXVI, no.5, 1985, pp.391-394
55. "Modalité et perception: remarques sur les valeurs du verbe ***voir*** en français contemporain", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXXI, no.3, 1986, pp. 246-251
56. "Le groupe nominal en perspective contrastive: remarques sur la restructuration du GN en français et en roumain", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXXV, 1986, pp.53-55
57. "Valences didactiques de la traduction ", in *Le Français dans le Monde, Recherches et applications*, 1987, pp. 113-118
58. "Parasynonymie et constitution de classes lexico-grammaticales: remarques sur les verbes de perception en français", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXXII, no.3, 1987, pp. 225-230
59. "Lingvistica franceză actuală - între teoria limbii şi teoria enunţării", in *Limbile moderne în şcoală*, vol.I, 1987, pp.11-19
60. "Négation et contrastivité", in *Limbile moderne în şcoală*, vol.II, 1988, pp.118-131
61. "Jalons pour une étude contrastive de la phrase complexe", in *Limbile moderne în şcoală*, vol.II, 1989, pp.38-49
62. "Interactivitate si autoimplicare; note despre verbele epistemice de atitudine în franceză şi în română", in *SCL*, XL, no.5, 1989, pp.427-431
63. "Propriétés sémantiques, propriétés pragmatiques et contrastivité", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXXIV, no.3, 1989, pp. 197-202
64. "Conectori de cooperare în franceză şi în română", in *SCL*, XL, no.3, 1989, pp.225-230

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

65. "Opérateurs de causation pronominaux en français et en roumain", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXXIV, no.1, 1989, pp. 3-11
66. "Ellipse et négation en français et en roumain", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXXV, nos.4-5-6, 1990, pp. 285-293
67. "Jeu mimétique - jeu agonal - contrastivité", in *Analele Universităţii « Ovidius » - Constanţa*, Tome I, 1990, pp.109-126
68. "Connecteurs de récursivité en français et en roumain", in *Analele Universităţii din Bucureşti*, XXXV, 1991, pp.86-90
69. "Verbes d'apparence en roumain et en français", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXXVII, nos.2-3, 1992, pp. 97-105
70. "La double fonction de la comparaison", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XXXVIII, nos.1-3, 1993, pp. 95-98
71. "Transpunerea în dicţionarul bilingv", in *Buletinul Asociaţiei Latine de studii române*, Milano, 1993, pp.3-7
72. "Itinéraires conversationnels et contrastivité", in *Hommages offerts à Maria Manoliu-Manea*, Pluralia-Logos, 1994, pp.21-33
73. "Supposition - mondes possibles - contrastivité", in *Analele Universităţii « Ovidius » - Constanţa*, Tome V, 1994, pp.116-127
74. "Verbes perceptifs de factitivité réflexive en français et en roumain", in *Etudes contrastives*, Bucarest, Ed. Saeculum I.O., 1994, pp.27-45
75. "Hypallage et traduction", in *Analele Universităţii « Ovidius » - Constanţa*, Tome VI, 1995, pp.37-45
76. "Idée critique, mondes possibles et contrastivité", in *Studi romeni e romanzi*, Padova, 1995, pp.491-502
77. "Antonymie et polysémie divergente", in *Etudes Romanes dédiés à Maria Iliescu*, Craiova, Editura Universitaria, 1998, pp.78-87
78. "Structures posssessives complexes en français et en roumain" in L. Tasmowski (coord.), *The Expression of Possessio in Romance and Germanic Languages*, Cluj-Napoca, Clusium, (2000), pp. 163-170

V. Comptes-rendus

1. "W.von Wartburg et P. Zumthor, *Précis de syntaxe du français moderne"*, in *Revista de Filologie Romanică şi Germanică*, no. 1-2, 1959
3. "K. Hunnius, *Der Ausdruck des Konditionalität in modern Französisch*", in *Revista de Filologie Romanică şi Germanică*, no. 2, 1963

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

4. "*Crestomaţie Romanică I*", in *Limba română*, XIII, no.3, 1964
5. "Maria Manoliu - Manea, *Sistematica substitutelor din româna contemporană standard*", in *Revue Roumaine de Linguistique*, XV no.4, 1970

VI. Préfaces

1. Alexandre Dumas, *După douăzeci de ani*, Bucureşti, Editura Tineretului, 1962
2. Pierre Gamarra, *Simon Sermet*, Bucureşti, Editura Tineretului, 1964
3. Paul Vaillant-Couturier, *Copilărie*, Bucureşti, Editura Tineretului, 1964
4. Claude Lemonnier, *Familia Rasenfosse*, Bucureşti, Meridiane, 1965

VII. Traductions

B. Baczo, *Ieşirea din Teroare*, Bucureşti, Humanitas, 1993

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Irina BĂDESCU
Universitatea din Bucureşti

AIDE-MÉMOIRE POUR LE TEMPS

S'il n'y a aujourd'hui d'autres certitudes que le fait qu'il n'y en a plus, on peut tout de même s'accorder qu'à toute chose et à tout un chacun, ce qui manque aujourd'hui, c'est très certainement le temps. Ou bien que toute chose et tout un chacun manquent de temps. Ou bien que nous en sommes tous plus ou moins en manque. Il y a bien des façons, dans la vie, de combler ce manque en faisant une chose ou une autre qui en tienne lieu, voyager à rebrousse-temps, par exemple, ou faire tourner les aiguilles de la montre en sens inverse. Prendre aussi son temps, peut-être; quoique, là, il semble que nous n'ayons plus beaucoup de goût pour le diviser, encore moins pour le partager: je n'ai pas tout mon temps, et celui qui a fait le sien n'intéresse vraiment plus que ses très proches et, de plus, dans un très grand secret. Dans la vie, cela a donc l'air de pouvoir s'arranger et même de se présenter comme une espèce de création.

Dans les mots, avec les mots, éluder, substituer le temps qui manque ou tourner carrément le dos à ce manque, c'est plus dur. Quand on l'a bien approfondi, ce manque, on s'en prend à bras-le-corps le nom, c'est-à-dire le substantif, on doit faire corps avec pour lui prêter le sien, temps compris, nuits et journées, toutes forces concentrées dans un combat avec une espèce d'ange: puisqu'il faut rendre présente une évanescence, donner à voir un invu, faire parler les grands silences sur l'horizon desquels se profile l'ange en question. Ce combat aussi est une espèce de contre-histoire, comme l'autre, le biblique ou encore celui de nos jours où l'on s'essouffle à la recherche du temps perdu, alors que celle-là a bien été épuisée par

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

un petit asthmatique cloîtré dans sa tête tapissée de liège. On s'égratigne aux épines de la négation aux mille faces, on se foule le poignet à tenter de saisir la syntaxe pour lui tordre le cou. Cette contre-histoire cependant demeure solidaire d'un ensemble plus vaste: celui dont la fragilité faisait dire à Valéry, le dernier faustien à ne pas se méfier des signes, "nous autres civilisations, nous savons que nous sommes mortelles". Il est vrai que, ainsi vu, le combat avec l'ange tourne au traquenard, le corps-à-corps à la trace, cicatrice ou livre, monument ou toile peinte - mais le moyen de saisir le temps sans le piéger, puisqu'il n'est que manque? Aussi sommes-nous, traceurs de traques et traqueurs de traces, solidaires de notre précarité, complices aussi afin d'y faire face: car n'étant pas capables d'appréhender le temps, la continuité, autrement que par ses discontinus, nous en faisons un fantôme auquel on ne croit pas et le baptisons hâtivement "mystère". Car il y a en effet un mystère, qui excède et combat, et traquenard, peut-être même nos solidarités ponctuelles vite expédiées par des excès de vitesse. Il réside dans le rendez-vous avec le temps que tout ce qui a été dit précédemment suppose, mais n'implique pas nécessairement. Affirmer que ce rendez-vous c'est pour apprivoiser le temps c'est beaucoup dire: le temps n'a pas grand-chose d'un renard, sinon la métaphore, et de plus nos innombrables cultures d'aujourd'hui ne laissent pas beaucoup d'espoir à la moindre innocence. Du moins ce rendez-vous permet-il au temps de simplement exister: le temps d'en prendre la trace. Dans le langage quotidien, on appelle cela une présence. Sans trop savoir comment cela se fait, ni d'où ça vient, ni quelle en est la consistance ou l'odeur. Ce qui se dit ou se fait à ce rendez-vous est pétri de tensions, amours déçus ou amitiés rebelles, petite histoire de grands moments, les mots pour le dire s'envolent, les actes s'inscrivent en cicatrices. Combat, ou traque, ou encore rendez-vous, on se retrouve immanquablement dans - *horribile dictu* - l'ineffable, dépourvus de mots pour le dire. Il y a toujours des mots pour le dire, affirment les linguistes de tous les temps. Justement, ces mots n'y

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

sont pas: et ce serait bien pour la première fois depuis longtemps, que je ne serais pas d'accord avec vous, Teodora Cristea, celle que, même entre nous, n'appelons jamais par son petit nom. Parce qu'avec vous, contre vous, il faut en appeler à l'au-delà de ce gênant rendez-vous de mystère, à ce qui l'excède, c'est-à-dire à la présence. Et là, on n'est plus dans les mots, vous êtes bien d'accord? Certes, on peut dire qu'on est dans les souvenirs, fragiles pellicules Polaroïd comme les rubans d'un paquet cadeau, restituant la silhouette menue définitivement familière aux salles de l'Université de Bucarest et d'ailleurs, le sourire enjôleur et le regard en vrille.

Il y a ceci, bien sûr, mais il y a aussi bien plus; l'âpre don de soi, à la fois aux idées et aux êtres, l'inusable mobilité de choix fermes, de buts visés atteints. On ne quitte pas sa tête comme on quitte son bonnet dirait Rousseau; sa présence à soi et aux autres non plus. Car ce qui importe dans une présence c'est qu'elle dispense et oriente et informe un champ d'énergies, qu'elle nourrit, parfois aiguillonne, un besoin d'agir dont l'appel n'est pas toujours audible à qui le ressent, mais dont elle seule possède la clé. Dans le temps, on appelait ça, par une litote, faire école. C'était une façon d'être dans l'histoire, mais pas forcément au rendez-vous avec le temps, c'est-à-dire dans vos contre-histoires. Dans la linguistique roumaine - et non seulement, car une présence ne s'inquiète pas des frontières, puisqu'elle est essentiellement en ce qu'elle communique -, Teodora Cristea a rempli ce rôle; et ceci ne revient pas à dater cette présence, mais à bien la situer quant à son poids et à sa teneur, quel que fût le moment, ou l'option théorique ou le lieu de son propre parcours. Que son rôle ait été, pour les uns, capital, modélateur, pour d'autres informel, indirect, simplement technique, les études contenues dans ce volume le diront par leur diversité, mais surtout par la fermeté, une dans leur multiplicité, la même à travers des orientations théoriques des plus diverses. Il y a là une dynamique de l'esprit excédant la lettre d'une doctrine qui serait Mme Teodora Cristea - si tant est que l'on puisse parler, dans son cas, d'<u>une</u> doctrine; je dirais qu'il y a encore, plus

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

concrètement, une dynamique des deux mains, d'action bâtisseuse. Certes, lever des vocations est, ou doit l'être, le lot de tout formateur. Mais il n'est pas donné à beaucoup d'en susciter d'alternatives, de divergentes, d'encourager les dérives en en éprouvant la force par sa propre opposition. C'est là peut-être une vue de l'esprit mais il semble que, d'ordinaire, les chefs d'école aiment plutôt qu'on les suive, fût-ce dans la médiocrité. Teodora Cristea, pour sa part, semble avoir préféré qu'on lui résiste: une présence authentique est exigeante, elle tient le temps comme on tient la route, ou la solution, et n'a pas à être juste, ni nuancée: le tout est d'en prendre la mesure. Un peu comme disait Mauriac à propos d'autres registres de l'énergie spirituelle: "Les mauvais anges sont beaux: le tout est de le savoir". Il y a, dans la présence, une morale qui rapetisse les moralités scolaires, fussent-elles bétonnées par les manuels.

Action bâtisseuse, ai-je dit: action des mains et, pourquoi pas, surtout qu'elles ont leur langage, un souffle des mains. Notre petit monde en transition, transformation et autres *trans* - et aussi bien transi comme tel - a l'air de s'être habitué aux commencements, aux fondations de tous bords mais sans lendemains, aux débuts fracassants éparpillés avec la dernière goutte du champagne inaugural. C'est dans la logique de notre postmodernité qui effeuille tout enthousiasme et exprime dans l'instant toute la peine d'une chronologie de l'effort auquel du coup, nous avons cessé de croire. De toute façon, la malédiction de maître Manole entache nos édifications, à quoi bon... Et pourtant, il existe bien une mystérieuse coextensivité de la présence et de son effet - appelons-le l'effet de présence, voulez-vous? puisque nous avons chacun l'humble expérience, ne fût-ce que dans des cours "réussis" ou "ratés", toujours les mêmes, jamais les mêmes, parfois nous en tenons la clé et d'autres fois elle nous échappe. Il y a dans cette coextensivité du mystère - un de plus, excusez du peu - dans la mesure où, à la fois, elle rassure et inquiète, dans la mesure où elle est une façon, la plus simple, peut-être, mais également la plus secrète, de fabriquer de l'énergie. Elle rassure par ce qu'elle implique, à savoir

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

qu'il existe bien un "dedans", "ailleurs" ou autre, un noyau dur fait pour durer, un irréductible des êtres et des choses, la chaise de Pascal au bord du gouffre, qui fait obstacle à la chute, arrête l'écoulement, fait retomber le vertige. Un insu que l'on porterait avec précaution entre ses mains comme les saints des retables portent leurs têtes décollées. Mais en même temps elle inquiète, cette coextensivité: ne serait-elle pas un simple leurre, le piège d'une localisation risquant de se refermer sur nous au moment où l'on s'y attend le moins, un faux lieu d'arrêt du grand fleuve-jamais-le-même? À examiner un peu l'effet de présence Teodora Cristea, on sera surpris - c'est notre façon "mondaine" de réagir devant le mystère - d'y trouver quelque chose de banal, de passé de mode: quelque chose qui est de l'ordre de la durée. Il n'y a jamais eu de lancement à grand tralala du projet de contrastivité, domaine franco-roumain, ni d'inauguration médiatisée de la didactique du FLE. C'est à coups de travaux d'équipe lexicographiques ou de concepteurs de manuels, au fil de recherches ponctuelles ou de directions de thèses ou encore simplement, de mises en route d'innombrables étudiants devenus professeurs un peu partout dans le pays, à coups parfois d'une seule suggestion semée à tous vents et cueillie au bon moment, d'autres fois à coups d'éclats révélateurs devant l'opinion des romanistes les plus brillants ou bien de didacticiens du plus haut niveau que Teodora Cristea a oeuvré pour faire non seulement surgir ces domaines, mais pour les édifier. Il y a cela qui a fait muer l'occasionnel en durable. Il y a aussi une espèce d'essaimage, si l'on peut dire: les départements de français des toutes jeunes Universités - mais qui donc a dit que "La valeur n'attend point le nombre des années"? -, de Constanţa, de Brasov et autres doivent à peu près tout à Teodora Cristea: leurs profs, leurs programmes, leurs étudiants et leur dynamisme qui a d'ores et déjà pris la vitesse de croisière. La durée, l'édification sont là plus pesantes que la pile de livres "faits pour durer", puisque c'est une espèce de répétition du Grand Rendez-vous avec le temps, dans ce qu'il nous concède en son absence: dans la navette hebdomadaire, les trains

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

mal chauffés et la chambre d'hôtel minable, la patience des longues journées de cours où la voix s'épuise et la poussière de craie vous gante de blanc, c'est le signal de ce que le tableau noir est bien rempli, qu'il peut donc être essuyé pour le lendemain. Si l'on tenait à tout prix à expliquer, en partie du moins, le mystère attaché à la présence, à son effet, c'est par là qu'il faudrait commencer: mais ne serait-ce pas un simple renversement de perspective, un versus de souche saussurienne, dans le genre de ceux que vous avez, Teodora Cristea, exploré et franchi si allègrement qu'il me semble que c 'était hier, ou même peut-être en ce moment?

Nous autres, littéraires, plus sensibles aux bruissements de la langue qu'à la matité de ses théories, au grain des mots plus qu'à la logique qui les cristallise ou les enchaîne, tous, plus ou moins tentés par l'ineffable, nous musons - surtout depuis que les muses sont au chômage - nous maraudons dans les alentours linguistiques comme nous braconnons un peu partout où l'herbe a été foulée. Il y a là dedans mille raisons qui devraient nous inciter à l'humilité scientifique, à sagement rester à notre place. Mais justement, ne pas rester à notre place comporte des privilèges à ne pas rater. Celui, par exemple, d'être de cette présence, dans son effet, comme le poisson dans l'eau, d'y avoir appris, la plupart de nous sans se rendre compte, la positivité de La négation, la soumission aux contraintes discriminatoires de la syntaxe, les affres bénéfiques de la propriété des termes. La réflexion, les scrupules, la majeure partie de l'outillage traductologique nous est devenue une seconde nature, à l'égal, sinon plus, des "besoins" didactiques, bonne réflexion, mais mauvais réflexes. Teodora Cristea, y reconnaissez-vous votre griffe? Ceux d'entre nous dont la biographie a frôlé de plus près la vôtre l'ont parfois sentie passer, cette griffe, à leur bénéfice une fois de plus: surtout pendant les longues années structuralistes pilotées par le linguistique où nous avons fait l'expérience et des vertus, et des dérives de l'instrument théorique, vécu et partagé la splendeur, puis la misère des idéologies, locales ou d'ailleurs.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Griffe pour griffe, il n'y a donc, dans ce livre qui vous est offert en hommage, pas un texte portant la signature d'un maraudeur. Pire encore: s'il vous arrive, Teodora Cristea, avec pas mal de retard sur la date officielle de la grande histoire, c'est la faute à ce Voltaire qu'en 1978 vous lisiez, Madame, divinement, on eût cru écouter la (ou sa) marquise. Mais puisque vous êtes là, présente au rendez-vous avec le temps, et telle qu'en vous-même enfin l'éternité..., qu'importe ce retard? Il vous importera, si, et nous l'espérons tous, puisque c'est l'attestation même de présence, "littéralement et dans tous les sens"comme dirait Rimbaud, ce me semble, dans la petite histoire (que nous sommes) pour servir à la grande (qui reste à être lue dans les pages suivantes). Il reste, de cette petite histoire, un polaroïd, à peine un souvenir: un jour de l'été 1966, dans les rues de Besançon, une de vos ex-étudiantes devenue notre collègue, a piqué à l'étalage d'un libraire un livre que vous convoitiez comme un fruit. C'était pour vous l'offrir. C'était la *Sémantique structurale* de Greimas. Il est bien évident que, dans ce cas, ce n'était pas par manque de temps.

Ce livre, je ne fais que vous l'offrir, puisque vous y êtes.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Paul MICLĂU
Universitatea din Bucureşti

ÉVOCATION

Dans les années cinquante, la linguistique était nettement marquée par la perspective historique. Heureusement, la perspective comparative-historique a été réhabilitée par Stalin même, dans son opuscule *Le marxisme et les problèmes de la linguistique,* qui a démoli le marxisme, vision abracadabrante du langage.

Pendant tout un semestre de l'année 1950-1951, l'académicien Iorgu Iordan a dû enseigner le bouquin du petit père des peuples, mais gentiment, avec son calme et son équilibre légendaires. J'ai suivi ce cours, accompagné d'un séminaire " assuré " par deux jeunes étudiants nommés *préparateurs*, devenus par la suite de grands linguistes dans notre faculté et ailleurs: Alexandru Niculescu et Grigore Brâncuşi. Ils sortaient de la stricte doctrine et faisaient des applications à l'histoire du roumain.

Malgré le dogmatisme féroce de l'époque, les étudiants d'alors bénéficiaient de l'enseignement divin de Tudor Vianu en littérature comparée; quant à la linguistique,celle-ci fut illustrée pendant de longues années par les trois grands: Iorgu Iordan, romaniste formé à l'école allemande, Alexandru Graur, élève d'Antoine Meillet, latiniste et indoeuropéniste, et Alexandru Rosetti, formé lui aussi à Paris, spécialiste de l'histoire du roumain.

Et en français? Là encore dominait la perspective historique. Même un cours de lexicologie s'articulait surtout sur l'étymologie, pour ne plus parler de l'histoire du français, qui était enseignée pendant deux ans. La grammaire aussi comportait les explications historiques de rigueur, présentes dans tous les points: article, nom, verbe, pronom, etc.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Je crois bien que ce fut en 1952: une jeune fille entre en classe. On n'était pas nombreux à la section de français, pas même une trentaine, et on se connaissait trop. Ça doit être une fille d'une année supérieure. On la regarde bien: elle porte un bandeau blanc qui serre ses cheveux châtains, assez courts d'ailleurs. Elle est tout sourire et nous annonce gentiment qu'elle est notre assistante. Agréable stupeur. Elle ne dit pas son nom, cela ne se faisait pas comme aujourd'hui dans les médias. Mais dans la récréation, les " espions " se mettent vite au courant: c'est Teodora Cristea, ou, pour les amis, Dorina. C'est ainsi que je l'ai connue et la chance a voulu que je travaille dans le même département de français comme élève, puis collègue et pourtant ami de Dorina Cristea.

Le stalinisme faisait des ravages à la fac. J'ai raconté dans mes *Roumains déracinés* les deux grandes affaires politiques à la suite desquelles nous avons frôlé la suppression de notre année d'études. La première s'est déclenchée autour de l'enseignement de l'histoire de l'art en France, avec des implications dans lesquelles l'absurde semblait un jeu de gosses, par rapport aux éventuelles conséquences dramatiques, sinon tragiques. Pour les éviter, les responsables décident d'abandonner le vice-doyen inquisiteur. À sa place arrive l'autre vice-doyen qui nous annonce que l'affaire est close: il est accompagné de Dorina Cristea. En peu de mots, il nous fait la morale et nous fait savoir que la camarade assistante va être ce qu'on a appelé par la suite notre "îndrumătoare". Dorina, symbole d'armistice.

On est tous élève de quelqu'un. Dorina Cristea a travaillé au départ sous la direction de Nicolae N. Condeescu, l'un des professeurs les plus savants de la section de français de Bucarest, méconnu en ce moment, mais ô combien apprécié par les étudiants et les spécialistes, pendant les deux décennies de son enseignement. Boursier de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, Condeescu a passé un doctorat en littérature comparée, mais il savait et pouvait enseigner tout. On l'a donc chargé d'enseigner la géographie et

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

l'histoire de France et, pourquoi pas, l'histoire du français. Ceux qui ne l'ont pas écouté peuvent se faire une idée, vague d'ailleurs, de ce qu'a été son cours d'histoire de la langue française, grâce au volume posthume édité par les soins de son ancienne élève Catherine Serghiev-Cleynen, qui a fait par la suite une belle carrière universitaire en France. Mais Dorina Cristea comptait parmi ses premiers élèves et collaborateurs.

Je garde encore des pages tapées à la machine avec des extraits de la *Chanson de Roland* , mais je garde aussi toutes les notes de cours données par le maître. La grammaire historique est un bel édifice dynamique, l'évolution de la langue littéraire côtoie la stylistique, voire même l'esthétique, mais tout cela ne " prend vie " que dans les textes, et ces textes nous les avons défrichés d'abord avec Dorina Cristea, textes d'ancien français: *Serments de Strasbourg, Eulalie, Alexis, Roland, Aucassin et Nicolette*,etc. Souvent par coeur. Mais là on dénichait la machine implacable des lois phonétiques, les paradigmes, les vocables et les significations. Comment Dorina pouvait savoir tout cela, à son âge, transmis par sa voix tendre, presque frêle, mais ferme?

On devinait bien derrière une disponibilité génétique plus qu'évidente, un travail méthodique de Transylvain (elle est originaire de Făgăraş, nous dit-on). Deux ans plus tard, je deviens indirectement son collègue et assez vite on m'offre généreusement un séminaire d'histoire du français et là je découvre un autre secret: le travail en équipe, qui a marqué pour toujours la vie professionnelle de Dorina, sauf que, à partir de 1955, elle commence à donner des cours elle-même et devient ainsi le centre de gravité d'une nouvelle équipe, bientôt chef d'école de linguistique française.

Au départ, c'était le pré-séminaire. Je me vois encore, dans la chaire de français (actuellement cabinet d'italien), à côté de ma collègue Mamia Nae (professeur Maria Carpov en ce moment), et de Dorina Cristea elle-même: maître Condeescu nous explique le secret des textes anciens, les mutations qu'ils illustrent à partir du latin.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Nous, on pose des questions, on commente, on lance de discrètes exclamations devant la vocalisation d'un ***l*** vélaire: ***animals*** passe à ***animaus*** ; ***x*** à la fin marque le groupe ***us (animax)***; la graphie actuelle reproduit deux fois le ***u*** ! Dorina est, bien entendu, le premier violon. Le maître est lumineux, jovial et généreux; nous, on est à la fois ses élèves et ses enfants et on est heureux. À l'époque, il suffisait de peu de choses pour être heureux: ce peu de choses c'était d'abord la jeunesse.

Mais Dorina Cristea est devenue maître à son tour. Elle a enseigné, bien sûr, l'histoire du français. Comme toujours, elle rédigeait soigneusement ses cours, écrits avec une belle calligraphie. On peut avoir une idée de ce que fut son cours d'histoire du français si l'on consulte son volume paru plus tard, *Grammaire historique de la langue française* (1972).

Si en linguistique historique on avait un maître incontesté, tel ne fut pas le cas de la grammaire descriptive, comme on l'appelait alors. Il fallait partir à zéro. La tâche revint à Dorina Cristea. Cette fois-ci, l'équipe était bien constituée. Pour un certain temps, j'en ai fait partie. Mais il y avait de nouvelles recrues, parmi lesquelles celle qui a illustré et illustre le mieux l'esprit qui animait le groupe, la créativité: Alexandra Vlăduţ, devenue Cuniţă. On travaillait à la fac, mais de temps en temps Dorina nous invitait chez elle, dans son coquet appartement de Biserica Amzei. Là, j'ai connu sa mère, professeur elle aussi, qui transmettait de la confiance et de l'énergie au groupe; elle nous offrait des " colaci " transylvains tout chauds, des produits comme je n'en ai jamais rencontré, quelque chose entre pâté et gâteau, tout frais, tout chauds.

On discutait point par point les questions de morpho-syntaxe, les exercices qu'il fallait offrir aux étudiants de plus en plus exigeants.

Mais un vent nouveau soufflait aux portes de la linguistique. C'était le structuralisme. Connu avant la guerre, surtout en matière de phonologie, grâce aux articles publiés dans le célèbre *Bulletin linguistique*, paru à Bucarest, le nouveau courant fut rompu par la

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

guerre et le dogmatisme d'après. Saussure et le structuralisme étaient essentiellement synchroniques, donc en opposition avec le marxisme qui prônait le mythe de l'histoire, celle-ci ayant été instaurée comme science pilote par le XIX ème siècle.

Grâce aux efforts d'Alexandru Rosetti, dans le département de roumain de Bucarest, la réflexion et les techniques structuralistes gagnaient du terrain. D'abord en phonologie, par Emanuel Vasiliu, en morphologie, par la recherche de Valeria Gutu et de Paula Diaconescu. Moi-même, j'ai pratiqué pendant longtemps le *Cours de linguistique générale* de Saussure dans un séminaire spécial. Mais le contexte n'était pas favorable: les *Prolégomènes à une théorie du langage* de L. Hjemslev, traduits en roumain d'après la version anglaise, circulaient sous forme dactylographiée, leur publication étant quasi interdite.

Mon principe stratégique était le suivant: il n'est pas vrai que le structuralisme est contre l'histoire, puisque l'un de ses plus illustres représentants français, André Martinet, avait préconisé une diachronie structurale, fondée sur le rendement fonctionnel des oppositions. En outre, la théorie du système, de la structure, n'est qu'une illustration de l'interdépendance dialectique, l'un des axiomes du marxisme. Avec cela, on pouvait tenir tête aux " activistes " responsables du domaine universitaire.

Teodora Cristea, quant à elle, a commencé un travail assidu sur les contributions des linguistes français, parues dans telle ou telle revue de spécialité. Travail acharné, de laboratoire, mené en équipe restreinte, sans faire trop de bruit public; d'ailleurs, il n'y avait pas une opposition conservatoire ou opportuniste dans le département, faute de combattants notoires.

Quoi qu'il en soit, Madame Cristea a introduit donc une perspective "révolutionnaire" dans l'enseignement de la grammaire française au département de français. Dans les années 1970, elle est devenue une autorité en la matière, son équipe a commencé à lancer des travaux remarquables. C'est ainsi que la section de français est

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

devenue un centre pilote qui a rayonné dans tout le pays. Grâce aux travaux de littérature qui s'y sont ajoutés après, ce département était l'un des plus importants du monde non-francophone, reconnu comme tel par l'Association des Universités Partiellement et Entièrement de langue française (AUPELF). Numériquement aussi: il comptait plus de 80 enseignants. Lors d'une visite en Roumanie de Francis Debyser, autorité en didactique du français, celui-ci fut ébloui par les volumes du département qu'on lui a montrés. À la place d'honneur figuraient, bien sûr, les livres de Teodora Cristea. Je l'ai entendu, à plusieurs reprises, faire l'éloge du travail de notre département.

On peut consulter dans ce volume la liste des travaux de Teodora Cristea. Je me contente de mentionner sa thèse de doctorat *La structure de la phrase négative en français contemporain* (1971), et son travail de synthèse, publié en plusieurs éditions, *Grammaire structurale du français contemporain.*

Disons qu'il ne s'agit pas d'un structuralisme classique promu comme tel par Teodora Cristea. Déjà dans sa thèse de doctorat elle mentionne les acquis de la théorie générative et transformationnelle, ainsi que la théorie de l'information (p.8-9).

En 1974, je me trouve à Paris pour un stage de documentation. Notre éminente collègue était déjà là depuis un mois, je crois. Je demande à une autre collègue qui habitait le même hôtel qu'elle: "– Que devient Madame Cristea? – Comment, vous n'êtes pas au courant? – Ma foi, non. – Eh bien, chaque jour, durant les heures d'ouverture, elle se trouve à la bibliothèque du BELC. – C'est un peu normal. – Oui, mais elle est là à étudier un seul livre. – Je sais que vous rigolez, mais quel est ce livre? – *The Grammar of Case* – De qui est-ce? – D'un type, Anderson, de son nom".

C'est ainsi qu'a démarré l'aventure localiste de notre département. Teodora Cristea avait saisi que le modèle chomskyen n'était pas trop fertile comme applications didactiques, alors que la démarche postgénérative sous sa variante de la grammaire des cas avait des impacts évidents sur l'enseignement du français. L'an

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

d'après, elle publia son livre de référence *Le locatif spatio-temporel en français contemporain.* Ce fut une illumination! Toute l'équipe, étudiants compris, s'est mise à l'oeuvre. Que de mémoires de maîtrise, de grades didactiques et même de thèses de doctorat consacrés à cette nouvelle approche inaugurée par Teodora Cristea!

Puisque ceci est un témoignage, je dois avouer les ravages de la démarche cristéenne dans ma propre famille. Ma femme l'a appliquée au latin dans un cours très favorablement accueilli par les étudiants. Elle a fait même une communication là-dessus dans un colloque à Prague et cela a bouleversé les vieux grammairiens du latin: " – Comment vous dites, l'ablatif n'est plus le même? – Non, monsieur, cela peut-être un allatif! –Soit, mais cela revient au même, chère madame!"

Fasciné par la richesse du modèle, je me suis permis de l'appliquer au poème *Luceafărul* de Eminescu, dans une session consacrée au poète, organisée par le département de littérature roumaine. L'amphi Odobescu était orné de branches de tilleul. J'ai suivi les parcours d'Hyperion dans le schéma des cas andersoniens. L'audience était formée de littéraires qui n'ont pas trop goûté la démarche. Tant pis pour eux, n'est-ce pas?

Notons la préoccupation constante de Teodora Cristea de rattacher sa recherche à l'enseignement académique du français. C'est ainsi qu'elle a donné un fondement scientifique solide à la didactique du français. Mais avec son esprit d'assimilation ,d'investigation en profondeur, elle a renouvelé la didactique même. Le fruit de ce travail, c'est son ouvrage devenu classique *Linguistique et techniques d'enseignement* (1984). Ce livre a été précédé par des contributions antérieures publiées dans les revues de spécialité. J'ai longuement exploité ses recherches dans les travaux de l'AUPELF. Pour le Séminaire européen organisé par l'AUPELF en Pologne (1979), j'ai proposé comme thème de débat l'adéquation entre les modèles linguistiques et la didactique du français, ce qui a valu la reconnaissance de la primauté des recherches de notre département en Europe non-francophone.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Ayant un mot à dire pour les colloques suivants en Europe, j'ai réussi à imposer une autre direction implantée toujours par Teodora Cristea dans notre département. Il s'agit de l'analyse contrastive. Elle avait déjà publié en 1977 ses *Éléments de grammaire contrastive*, accompagnés par d'autres volumes, surtout *Contrastivité et traduction* (1982). Quand j'ouvrais la bouche dans les réunions à l'AUPELF, Leila Rezk, qui était dans le "staff" de l'association, intervenait promptement: "–Attends, pas la peine, tu vas encore nous proposer un débat sur la contrastivité. –Mais tu sais bien que c'est l'antichambre de la didactique". Heureusement que j'avais à côté mon ami Lauri Lindgren, professeur à l'Université de Tourkou en Finlande, avec lequel on a formé un projet de bibliographie européenne sur l'analyse contrastive.

Dans ce contexte, Madame Cristea a pu participer au colloque d'analyse contrastive organisé par l'AUPELF à Veliko Tîrnovo, en Bulgarie (1983). Ce fut le colloque le plus réussi au niveau scientifique, car l'AUPELF avait aussi d'autres chats à fouetter. Par chance, on a invité aussi le professeur Arcaini de Rome, dont les interventions compétentes ont été bénéfiques pour l'ensemble des débats. C'était une belle complémentarité et un bon appui théorique de la démarche contrastive, magistralement illustrée par Teodora Cristea .

Restait une autre démarche qui était fort appréciée dans le contexte des années quatre-vingt: les langues de spécialité. Je ne dirai pas les circonstances qui nous ont porté à transformer le nom en renom, comme dit un proverbe roumain. Dans le secondaire, la grande majorité des lycées sont devenus des lycées techniques. Alors, nous avons décidé d'introduire un cours sur ce thème. Grâce à Teodora Cristea et son équipe, on a donné des cours à tour de rôle, mais le gros de l'affaire revenait à elle. Dans un temps record, nous avons publié le cours en 1980, suivi par une autre édition en 1982 *(Les langues de spécialité)*. Celle-ci a eu un écho international formidable. Aujourd'hui encore, on nous demande des exemplaires à partir de l'Orient jusqu' à Cuba.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

L'AUPELF a été aux nues. Car les "managers" du français savaient bien que pour bien exporter, ou transférer les technologies, il fallait associer à cette campagne l'étude du français spécialisé. J'avais beau dire qu'un sonnet de Mallarmé valait mieux qu'un ordinateur, quand les responsables de la diffusion du français dans le monde nous rendaient et nous rendent encore visite au département, ils s'intéressent d'abord aux langues de spécialité.

Je voudrais mentionner une dernière aventure: le *Dictionnaire français-roumain.* J'ai fait partie de l'équipe dirigée par Teodora Cristea. Un modèle parfait de travail et de coopération. Malheureusement, mes obligations en ce temps-là m'ont empêché d'y travailler jusqu'à la fin, si jamais il y a une fin dans ce genre d'entreprise. Le volume parut en 1992, sous la coordination principale de Teodora Cristea. Traitant à fond un vocabulaire fondamental, élargi, c'est l'un des meilleurs dictionnaires pour ce noyau, le plus difficile d'ailleurs. Je ne souhaite que la poursuite du travail, moins compliqué pour le reste du lexique, et on aura un ouvrage fondamental de la culture roumaine.

Toute une vie consacrée à l'étude et à l'enseignement du français, toujours fortement raccordée aux démarches les plus nouvelles de la linguistique, sans que les acquis antérieurs soient négligés. Je note entre autres que déjà dans les années soixante-dix, Teodora Cristea abordait l'étude du discours et elle est bien branchée en ce moment sur la pragmalinguistique. Donc, toujours à la page. Cela montre une forte disponibilité et une permanente jeunesse. Je finirai par mentionner le rayonnement de son travail. On peut parler d'une véritable école Cristea. Lancée au niveau du département, cela a donné un courant qui a marqué l'étude et l'enseignement du français pendant une longue période, dont les effets frôlent bientôt un demi-siècle d'effervescence créatrice. Cette école a irradié à Bucarest dans l'Académie des Sciences Économiques, aux Universités de Craiova, Braşov, Piteşti, Galaţi. Mais son corollaire c'est l'Université de

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Constanţa, où Teodora Cristea a contribué de façon péremptoire au relancement de cette lumineuse institution.

Elle y a retrouvé une nouvelle consécration que le Bucarest totalitaire lui a refusée pendant trop longtemps, hélas. Professeur titulaire, directeur de thèses de doctorat, elle a pu, après 1989, circuler librement, et un grand nombre d'universités européennes l'ont accueillie généreusement dans un fertile programme de coopération.

Humble témoin d'une époque, impliqué fébrilement dans les travaux de notre département, je suis le premier à m'en réjouir à l'occasion de la fête symbolique, incarnée dans ce volume.

LA MULŢI ANI!

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Valentina AGRIGOROAIEI
Universitatea "Al.I.Cuza" Iaşi

NOMS D'HABITANTS - SOBRIQUETS COLLECTIFS

"Il est dans la nature de la malice humaine de prendre plaisir à chercher un vice ou un défaut, derrière une qualité."

(M.Bréal)

0. Le domaine des noms d'habitants d'une langue se laisse d'habitude cerner par des paramètres stricts: au point de vue linguistique, il s'est constitué à la suite de l'action convergente de facteurs synthétiques (dérivation suffixale, principalement) et analytiques (tours périphrastiques), afin de dénoter les ressortissants d'un pays, d'une région, d'une ville, etc. Appelés souvent **(noms) ethniques, ethnonymes**, ils ont naturellement une valeur objective: *X est **Parisien**, donc **Français**.*

Parallèlement à ces noms et, parfois, en s'y substituant[1], on signale la présence, dans tel ou tel idiome, d'appellatifs d'un ordre différent: (fr.) **sobriquet, blason populaire**; (roum.) **poreclă, supranume**. **Sobriquet** (attesté pour la première fois au XIV-e siècle, avec l'acception "coup sous le menton") est encore présent dans les dictionnaires usuels: ainsi, NPR en étaye la définition "surnom familier, souvent moqueur", par l'exemple suivant:"*Jadis les gens du peuple n'étaient connus que par un sobriquet tiré de leur profession, de leur pays*"(Balzac). Le terme **blason populaire** (au XVIIe siècle, **blason** signifiait "blâme" et moins "éloge") était, vers le milieu du siècle dernier, synonyme du précédent, pour le folkloriste A.Canel (in Valentina Agrigoroaiei, 1994: 12); aucun dictionnaire français ne consigne plus ce syntagme.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Poreclele représentent des mots par lesquels le peuple roumain fustige le défaut ou le vice de quelqu'un (Candrea, in Paşca, 1936: 43) et qui, régionalement et archaïquement, renvoient aussi à des noms de famille (DEX). **Supranume,** c'est un nom qui s'ajoute au nom propre d'une personne, en traduisant le respect ou, simplement, ayant le rôle de la dissocier d'une autre personne du même nom, en référant à une caractéristique ou à une cironnstance (DEX). Forgé d'après le fr. **surnom**, ce terme est souvent pris comme synonyme de **poreclă.** Pourtant, les spécialistes essayent d'en dégager les notes caractéristiques: alors que **poreclă** ne représente qu'une raillerie accidentelle à l'adresse d'un individu, remplissant donc une fonction sémantique, **supranume** - issu d'ailleurs du précédent - se trouve indissolublement lié aux noms des individus, passant de père à fils, avec une fonction anthroponomastique (Paşca, 1936: 44).

Le dénominateur commun à tous ces termes est l'affectivité (des échos de la vision subjective de l'"autre"): généralement péjoratifs, ils renvoient ironiquement à un défaut (?) individuel ou ethnique, à la condition sociale d'Untel, etc. Des facteurs psychologiques (on ne raille quelqu'un que si on le connaît de près, dans les détail de sa vie quotidienne) se conjuguent avec ceux d'ordre social pour créer des appellatifs dépréciatifs. Quand ceux-ci visent les membres d'une collectivité humaine, il n'est pas rare d'y trouver l'indice de relations pas toujours amicales, voire conflictuelles, entre voisins; rappelons, à titre d'exemple, ***Boche*** (nom et adjectif, attesté en 1886), qui représente l'aphérèse d'***Alboche***, à son tour altération du terme argotique ***Allemoche*** "Allemand" - forgé d'après *tête de boche* "tête de bois". Aujourd'hui, le sobriquet est vieilli, familier et injurieux:

Des avions boches ont bombardé la gare. (Du Gard, in NPR).

Servant de soupape de sûreté, ces procédés dépréciatifs sont constitutifs du vaste dispositif de différenciation symbolique - linguistique, vestimentaire, alimentaire - à même d'identifier telle communauté par rapport à ses voisins (Bromberger, 1982: 121).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Pour Cl.Lévi-Strauss: *"L'humanité cesse (au moins symboliquement) aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village"* (in Bromberger, ibidem).

De la typologie des appellatifs appliqués à des collectivités humaines, nous en retiendrons deux séries qui - pour les langues française et roumaine - présentent un intérêt évident.

1. NOMS D'HABITANTS ET SOBRIQUETS COLLECTIFS QUI RÉFÈRENT AUX MÉTIERS

1.1. Pour les premiers, nous allons en signaler quelques-uns ayant véhiculé - en français -, ne serait-ce que temporairement, une acception secondaire surtout défavorable.

1.1.1. C'est sûrement la nuance dénigrante que le suffixe **-ard** confère généralement aux dérivés tirés de verbes, d'adjectifs, tout comme de noms communs (*braillard, traînard, vantard, richard*, etc.) - suffixe également générateur de noms ethniques, dont *Savoyard* "habitant de la Savoie" - qui est en état de justifier, en une certaine mesure, la réaction violente d'une communauté sociale. À en croire Vaugelas (in Valentina Agrigoroaiei, 1994: 48), *"Il fut décidé dans une assemblée de plus de trois mille hommes armés qu'on ne les appellerait plus Savoyards, mais Savoisiens"*. La "décision" s'avéra inopérante, pour entériner *Savoisien* (créé d'ailleurs avant le XVIe siècle), au-delà des limites de la province: un siècle après l'événement mentionné, l'appellatif incriminé se portait on ne peut mieux: J.-J.Rousseau intitulait un de ses écrits *La profession de foi du vicaire savoyard* et, sur un autre plan, les syntagmes suivants:*les Alpes Savoyardes, à la savoyarde* avaient toujours cours dans la langue.

Si, une fois de plus, la tradition eut raison de l'orgueil, des ambitions d'une collectivité humaine, on ne saurait s'empêcher de réfléchir au ressort qui avait déclenché une telle réaction. C'est en l'occurrence, le statut inférieur, socialement parlant, des habitants

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de la Savoie, connus au-delà des frontières de leur province comme des gens qui exerçaient un métier grossier: "*Des ramoneurs savoyards passaient (...) avec leur plaintif appel*" (Loti, in NPR). Combien puérile, artificielle apparaît, de nos jours, la thèse soutenue il y a plus d'un siècle, conformément à laquelle *"on dira parfaitement de son concierge que c'est un mauvais* ***Savoyard,*** *ou d'un enfant désagréable que c'est un vilain* ***Savoyard****, tandis qu'en parlant d'un homme de génie, né sur le sol de la Savoie, on dira que c'est un illustre* ***Savoisien"*** (Denus, in Valentina Agrigoroaiei, 1994: 49). Bien que procédant d'un autre type d'analyse,la dissociation qui suit nous apparaît également comme factice: *"(...) dans la Savoie,* ***Savoyard*** *est considéré comme substantif, et* ***Savoisien*** *comme adjectif. Ainsi on écrit « un Savoyard illustre », tandis qu'on dit « un auteur Savoisien)"* (Merlet, in Valentina Agrigoroaiei, 1994:48-49)[2]

1.1.2. Le français connaît, d'ailleurs, d'autres noms d'habitants qui connotent "métier": ***Limousin*** (var. ***Limogeaud***) **1°** l'habitant du Limousin, de la ville de Limoges; **2°** au XVIIIe siècle, "maçon", car grand nombre de maçons qui travaillaient à Paris étaient limousins. S'il est vrai que cette acception est vieillie, toujours est-il qu'elle en conserve des traces dans les dérivés ***limousiner*** et ***limousinage.*** Ajoutons-y les termes argotiques ***camberlot*** "l'ouvrier ambulant sarcleur, originaire de la région de Cambrai" et ***auverpin*** "le charbonnier commissionnaire, originaire d'Auvergne".

Dans de telles connotations négatives, on trouve sans doute un reflet des rivalités entre des communautés voisines.[3]

1.2. La contamination nom d'habitant - nom de métier est à retrouver également en roumain, où le phénomène est toujours marqué stylistiquement.

1.2.1. Il s'agit principalement d'acceptions vieillies, comme dans le cas des appellatifs suivants: ***olteni*** "marchands des quatre

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

saisons (originaires d'Olténie)" qui vendaient des légumes et des fruits aux marchés de Bucarest et d'autres villes; ***lipscani*** dénommaient les marchands qui mettaient en vente des articles de commerce originaires de Lipsca (=Leipzig) - l'appellatif est passé en nom de rue, l'une des principales artères commerciales de Bucarest.

1.2.2. Les acceptions de certains autres termes sont surtout locales: ***bulgari*** connotent, pour une certaine aire -méridionale- de Roumanie, "maraîchers" (sans que les gens en question soient forcément des habitants de Bulgarie); à noter que cette acception vieillie se maintient encore dans le régionalisme ***bulgărie*** "culture maraîchère"; ***lipoveni*** est généralement décodé comme "pêcheurs du delta du Danube", alors que dans le département de Iasi le même terme connote "maraîchers"; pour la zone de Sibiu, ***poienari*** **1°** habitants de Poiana Sibiului (qui englobe plusieurs habitations rurales); **2°** "riches propriétaires et éleveurs de moutons"; au marché de Sibiu, ***covăsneni*** connotent principalement "cultivateurs de choux de la région de Covasna", et ***bungărzeni*** "cultivateurs de cornichons, originaires de Bungard".

1.3. Pour ce qui est des **sobriquets collectifs**, nous ne remettons sûrement pas en cause ceux qui se sont cristallisés en patronymes: (fr.) ***Boulanger, Forestier, Leclerc, Lemercier ...***; (roum.) ***Băcanu, Dogaru, Păduraru, Vornicu ...***; transmis héréditairement, de tels appellatifs se sont désémantisés, car les individus dénommés de la sorte ne pratiquent plus, depuis quelques générations, le métier de leurs ancêtres.

1.3.1. En revanche, comme on le verra pour le domaine roumain, certains autres sobriquets sont à même d'éveiller l'intérêt de divers spécialistes: ce sont les sobriquets persifleurs, qui évoquent des métiers jugés "bas de gamme", inférieurs à d'autres, et qui

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

touchent à vif la susceptibilité de ceux qui en sont concernés; d'où la série ouverte, bien sûr, des ***budari*** ("vidangeurs"), ***bureţari*** (ceux qui ramassent les champignons des bois pour les vendre au marché, de Suceava, par exemple), ***cenuşari*** ("ouvriers qui travaillent dans une tannerie" - par extension, leurs femmes sont des "souillons"), ***vărari*** ("chaufourniers, chauliers"), etc.

Parmi ces appellatifs appliqués aux habitants de telle localité rurale, il y en a qui actualisent une acception strictement régionale: le surnom ***gogoaşe***, par exemple, dont les voisins rebaptisaient les habitants de Beclean (dép. de Sibiu), ne se laisse paraphraser ni par "mangeurs de beignets soufflés", ni par "éleveurs de vers à soie", ni même par "diseurs de sornettes", mais bien par "cultivateurs de pommes de terre".

Il arrive qu'un même groupe ethnique cumule plusieurs surnoms eu égard aux multiples occupations que ses membres ont exercées ou exercent encore. C'est le cas des tziganes nomades roumains, qui polarisent des appellatifs, tels que: ***lingurari, spoitori, căldărari, zlătari,*** etc. Ces termes ont commencé par s'appliquer, respectivement, aux ouvriers qui fabriquaient ou vendaient des cuillers en bois / qui étamaient des ustensiles, aux chaudronniers, aux orpailleurs; dans une deuxième étape, ils référaient aux tziganes qui exerçaient ces métiers, pour connoter finalement "tziganes" (cf.DEX).

2. NOMS D'HABITANTS ET SOBRIQUETS COLLECTIFS QUI RÉFÈRENT AU DOMAINE DE L'ALIMENTATION.

2.1. C'est là un registre sémantique de premier ordre: tout en singularisant une culture, il s'avère être un domaine relevant pour illustrer les rapports qui se tissent entre noms d'habitants et sobriquets. Pratique communielle, la commensalité symbolise la cohésion sociale (Bromberger, 1982: 121): pour Freud, partager le boire et le manger, c'est à la fois renforcer la communauté et

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

contracter des obligations réciproques (in Bromberger,loc.cit.). Aussi l'ironie qui s'exerce à l'adresse d'individus ou de collectivités dont les coutumes alimentaires sont "différentes" est-elle souvent mordante: ne sanctionne-t-on pas sous cet angle, les Suisses? *Manger ou boire en Suisse*, c'est le faire tout seul, sans inviter des amis (NPR). Et ne réduit-on pas, injustement, le comportement alimentaire de telle ethnie - en saisissant l'occasion afin de se venger d'affronts antérieurs - quand on a recours à des stéréotypes? ***Rosbif*** (attesté en 1727), adaptation française de l'angl ***roast-beef*** "rôti de boeuf", connotait "Anglais" - déjà en 1774 -, dans (***mangeur de) rosbif***. De nos jours, le terme est familier, péjoratif et, en plus, vieilli (NPR)[4]. Les Anglais renvoient, à leur tour, la balle aux Français, en les étiquetant de ***frog-eaters.*** Les Italiens sont pour les Français des ***macaroni***, pour les Roumains ***macaronari*** et ***broscari*** (termes familiers). Relevons également la connotation négative qu'acquièrent, en roumain, les termes ***mămăligă*** (espèce de polenta) et ***mămăligar*** (consommateur de ce plat), quand ils réfèrent à des gens: "personne dépourvue de personnalité, d'énergie, chez qui l'esprit d'initiative fait défaut"[5]. Si, au début, ***mămăligar*** connotait familièrement "paysan" (car pour ce dernier la bouillie de maïs, c'était un plat quotidien), il fut révélé à l'occasion des événements de 1989 - que le terme avait connu un élargissement de sens, en connotant "Roumain".

2.2. Il n'est peut-être pas dépourvu d'intérêt de signaler que l'on rencontre, au niveau de la culture gastronomique, bon nombre de noms ethniques ou de leurs dérivés. On peut, de la sorte, glaner dans la savoureuse cuisine française, les noms de quelques grands plats régionaux: *sauce béarnaise, entrecôte bordelaise, fondue bourguignonne / savoyarde, crêpes bretonnes, gratin dauphinois, ficelle picarde, quiche lorraine*, etc. Rappelons, en contrepartie, les noms de plats traditionnels roumains: *borş ardelenesc, pesmeţi ardeleneşti, supă bănăţeană, salată dobrogeană, borş moldovenesc, ciorbă / pască / plăcintă / tochitură moldovenească, colţunaşi /*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

cozonaci / jumări / mucenici / pârjoale/ turte moldoveneşti, omletă /plăcintă românească, ochiuri româneşti, etc. Présents pour qualifier tel mets, telle préparation culinaire,ces syntagmes rendent finalement compte du raffinement, de la variété gastronomiques, bref de la spécificité d'une nation.

La faculté du sujet parlant de (dé)nommer des parcelles du réel y confère existence. En s'appropriant symboliquement la langue, grâce à la dénomination, le locuteur affirme son identité à lui, et élabore en même temps celle de l'autre (Dalila Morsly, 1990:192). Dans ce sens, on pourrait relever d'une part que les noms d'habitants - qui sont dénotatifs par excellence - peuvent, dans certaines circonstances, se "colorer", se métaphoriser, tendant à se rapprocher des sobriquets collectifs - connotatifs par définition; les derniers sont simplement pittoresques et amusants, d'habitude moqueurs, gouailleurs, et jamais innocents. Les uns comme les autres en arrivent à traduire l'attitude des sujets parlants, présentent leurs commentaires, renvoient finalement à un univers fictionnel; ces représentations socio-discursives appartiennent évidemment à l'imaginaire linguistique.

NOTES:

[1] ***Pelauds*** (pour les habitants d'Eymoutiers), ***Bigoudens*** (Pont-l'Abbé), ***Pichottiers*** (La Rochefoucauld), ***Couramiauds*** (Saint-Chamond), ***Bragards*** (Saint-Dizier), ***Sourdins*** (Villedieu-les-Poêles), ***Boroillots*** (Valentigney) ne représentent qu'une infime partie de l'ensemble de tels appellatifs (cf.Wolf, in Valentina Agrigoroaiei, 1994: 19).

[2]. **-ard** se trouva supplanté par **-ois** (le suffixe ethnique le plus productif) dans la paire ***Niçard - Niçois***; à commencer par le XIXe siècle, ***Niçard*** ne se maintient plus que sous sa forme italianisante (*Nizzardo*) ou en tant que terme d'argot.

[3] Il existe, par conséquent, une tendance assez marquée de certains noms d'habitants à devenir des sobriquets collectifs. C'est notamment dans le domaine franco-provençal (cf.Ronjat, in Valentina Agrigoroaiei, 1994: 50-51) que l'on rencontre des ethniques, déformés - dans une intention plus ou moins comique - par les voisins de ceux qui en sont visés: ***Albigots*** (pour *Albigés*), ***Sabringots*** (pour *Sabrots* et *Sabrins*), ***Salbatjos*** (pour *Salbesinos*), ***Dromadaires*** (pour ceux de la Drôme).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[4]. P.Daninos en tire des effets stylistiques remarquables: "*Je me rabattis à temps sur le bon côté et freinai, tandis que mon vis-à-vis, s'arrêtant à ma hauteur, me criait à bout portant: - Complètement cinglée, la guêpe, non? Tu t'crois encore chez les rosbifs?*" (Les carnets du major Thompson).

[5] I. Creangă ne le disait-il pas d'un mollasson, d'une personne lente à travailler: "I-o mămăligă crudă"? (DEX)

Bibliographie

Agrigoroaiei, Valentina,1994, *Etnonimie franceză*, Editura Universităţii "Al.I.Cuza" Iaşi.

Arvinte, Vasile, Dumistrăcel, Stelian, Plorea I.Ion, Nuţă, Ion, Turculeţ, Adrian,1987, *Noul Atlas Lingvistic al României, Moldova şi Bucovina. Date despre localităţi şi informatori*, Editura Academiei, Bucureşti.

Bromberger, Christian, 1982, « Pour une analyse anthropologique des noms de personnes », in *Langages*, n° 66, p.103-122.

Houdebine, Anne-Marie, 1985, « Pour une linguistique synchronique dynamique », in *La Linguistique*, P.U.F., Paris, p.7-36.

Morsly, Dalila, 1990, « Expressions identitaires du sujet face aux langues », in *Langage et Praxis* (sous la direction de Paul Siblot et Françoise Madray-Lesigne), Colloque à Montpellier, 24-26 Mai 1990, p. 192-198.

Paşca, Stefan, 1936, *Nume de persoane şi nume de animale în Ţara Oltului*, Imprimeria Naţională, Bucureşti.

Rey-Debove, Josette et Rey, Alain (sous la direction de), 1993, *Le Nouveau Petit Robert* 1 (NPR), *dictionnaire alphabétique et analytique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris.

DEX *Dicţionarul explicativ al limbii române*, ediţia a II-a, Univers Enciclopedic, Bucureşti, 1996

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Ileana BUSUIOC
Universitatea din Bucureşti

DYNAMIQUE DU RAPPORT MODALITÉ / TEMPORALITÉ À L'INTERIEUR DU FUTUR

La discussion de la dimension modale de cette division temporelle est d'un grand intérêt vu que ce tiroir temporel comporte une charge de valences modalisatrices qui est parfois plus importante que la charge temporelle. Car, du fait d'exprimer un procès se déroulant dans l'avenir, postérieur donc par rapport au moment de la parole, le futur, en tant que tiroir temporel, recèle une quantité non négligeable de virtualité: si l'on considère ce problème sous l'angle de l'activité cognitive accomplie par et dans le langage, il est évident que l'on peut être sûr de quelque chose qui s'est passé ou est en train de se passer, tandis que quelque chose qui va se passer reste suspendu dans la zone du possible ou du probable. Selon Robert Martin (qui part, dans son ouvrage *Pour une logique du sens*, d'un exemple très simple: "Je rédige en ce moment mon chapitre sur...", supposant l'existence de plusieurs instants rangés de côté et d'autre de ce présent séparateur - instants passés qui se sont déjà inscrits dans m_o, monde de ce qui est, représentant donc le côté irréversible du temps, et instants à venir, pour lesquels on peut imaginer une infinité de réalisations, telles: "je finis le chapitre", "je tombe malade et le chapitre reste inachevé", etc., instants qui appartiennent à m_x, monde de ce qui n'est pas encore et dont l'un se trouve fortement privilégié) le futur est lié à l'idée de temps ramifié à partir du seuil séparateur du présent , donc d'une infinité de mondes possibles dont l'un seul sera actualisé. C'est pourquoi Robert Martin se demande si le futur est bien un mode ou un temps. De son côté,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Gustave Guillaume, en posant que le futur recèle une certaine quantité d'hypothèse, montrait que le conditionnel, traditionnellement considéré comme étant un mode, ne devrait plus l'être, puisqu'il n'est qu'un futur recelant une quantité plus grande d'hypothèse. Une étude des valeurs modales du futur serait peut-être utile dans ce sens, car elle justifierait ce que Guillaume appelait la *perspective modale* de la représentation du temps dans laquelle les modes sont des étapes dans le parachèvement de l'image-temps à l'intérieur du verbe: à l'intérieur de cette image qui appartient au système qu'est la langue, il y a plusieurs exploitations discursives qui ne tiennent plus de la temporalité, mais plutôt de la modalité.

1. Le futur simple

Notre discussion sur le futur simple (et, accessoirement, sur le futur proche) essaie de préciser la relation existant entre ses valeurs modales et sa valeur temporelle, et d'identifier les critères favorisant une interprétation modale ou temporelle, ainsi que de proposer une analyse de ces valeurs suivant deux types de modalités (empruntés à la classification de Patrick Charaudeau): les modalités élocutives et les modalités allocutives.

1.0. *Les valeurs temporelles du futur par rapport à ses valeurs modales*

"Du fait de sa valeur fondamentale de *postériorité*, le futur décrit des événements qui ne peuvent être imposés au lecteur (comme ceux décrits au présent ou au passé) puisqu'ils ne sont pas encore réalisés." (P.Charaudeau, 1992, p.471) Nous ajouterons que ces événements ne s'imposent ni même au locuteur, car, comme nous l'avons affirmé plus haut, le futur suppose une ramification du temps, ce qui implique une pluralité de possibilités d'actualisation d'un événement ou d'un procès se situant dans un moment To+n. Si on envisage le futur du point de vue de son idéogenèse, comme l'a fait Robert Martin, on constatera qu'en saisie précoce il présente plutôt

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

une charge modale, et que ce n'est qu'en saisie tardive qu'il s'oriente vers la certitude; "son cinétisme va de m_x (ensemble des mondes possibles) vers m_0 (monde de ce qui est)." (R.Martin, 1983, p.131). "Le futur est sous-tendu d'une tension fermante; le temps ramifié se situe tout au plus au départ; à l'arrivée le futur est linéaire." (R.Martin, 1983, p.133) Si dans le cas des tiroirs verbaux se répartissant à l'intérieur des deux autres grandes divisions temporelles -le présent et le passé-, la dimension modale apparaît au moment où il y a déviation par rapport à une situation normale dans le temps, donc fluctuation des points de repère choisis par rapport au moment de l'énonciation, pour ce qui est du futur, l'image-temps semble plutôt dérivée, elle-même, d'une image à contenu modal soulignant la virtualité. Dans un énoncé tel:

Paul viendra.

c'est surtout le contenu modal (aléthique, épistémique et même déontique) qui s'impose tant qu'il n'y a aucun indice de cette tension fermante dont parlait Robert Martin. De la même façon, dans l'exemple suivant:

Vous voyez bien, Patricia, que vous ne pouvez plus rester avec ces gens-là.
– Ils me tueront comme ils ont tué Sam!
– Je ne les laisserai pas faire!

(Exbrayat, *On se reverra, petite* p.131)

les deux futurs seraient interprétables comme la marque d'un contenu épistémique, le premier, et comme un performatif, le deuxième. Cette faculté modalisatrice se rattachant à l'idée de virtualité peut être exploitée d'une façon positive (le futur conjectural, le futur de promesse, le futur d'atténuation, le futur de volition) ou d'une façon négative (deux emplois en quelque sorte collatéraux du futur-temps - le futur prophétique: *Le temps viendra où...* et le futur gnomique: *On ne sera jamais assez sévère avec les voleurs* - où la certitude, donc la linéarité, est le résultat d'une connaissance irrationnelle ou bien d'une convention).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Mais la tension fermante doit d'habitude être doublée d'une autre marque qui fournit l'intervalle de temps en soulignant ainsi l'idée de linéarité par le fait qu'elle indique lequel des mondes possibles va être actualisé. Si dans *Paul viendra* la réalisation du contenu propositionnel *Paul venir* apparaît comme probable, certaine, incertaine, possible ou bien nécessaire, dans *Paul viendra demain* la certitude est absolue. On pourrait conclure que dans le cas du futur, à la différence des autres divisions temporelles, tout contexte (voire son absence) peut être considéré modalogène[1] et que les marques temporelles ne font qu'induire l'idée de linéarité ce qui supposerait une lecture du futur en tant que temps, ou, pour être plus précis, en tant que temps *de re*.

1.1. *Le futur et les modalités élocutives*

Selon Patrick Charaudeau[2] les "modalités élocutives n'impliquent pas l'interlocuteur dans l'acte locutif. Elles précisent la manière dont le locuteur *révèle* sa position vis-à-vis du Propos qu'il énonce." (P.Charaudeau, 1992, p.599) A l'intérieur de la grande division temporelle du futur, ce type de modalité apparaît lorsque le tiroir grammatical FUT fonctionne en tant que temps *de dicto,* temps des univers de croyance, qui marque l'évolution du locuteur par rapport à la valeur de vérité qu'il attribue ou non à ses énoncés. Il s'agit, plus précisément, de ce que l'on appelle futur conjectural et futur de promesse.

1.1.0. Le futur conjectural

Voilà la description de cet emploi telle qu'elle nous est proposée par Robert Martin: " On peut dire en français: *On sonne; ce sera le facteur* (...) La sonnette a retenti; c'est le facteur ou ce n'est pas lui. Nul doute qu'il s'agit, *de re*, d'un fait présent et non pas futur. L'emploi du tiroir FUT ne peut se comprendre que sur l'axe *de dicto*. Ce qui appartient à l'avenir, ce n'est pas le fait en tant que tel, mais la prise en charge de la proposition qui le décrit.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Seul l'avenir confirmera, épistémiquement, ce qui au présent n'est qu'hypothèse vraisemblable.(...) Le FUT se justifie par la certitude que l'on a de la prise en charge, dans l'avenir, de la proposition qui le comporte." (R.Martin, 1987, p.117)

Tout futur, nous l'avons vu plus haut, pourrait être considéré comme un futur conjectural du fait de sa valeur prospective; mais, tandis qu'il y a des contextes non modalogènes dans lesquels la tension fermante peut s'installer, le plus souvent par l'intermédiaire d'un marqueur temporel, les contextes modalogènes n'acceptent pas un tel marqueur et sont toujours paraphrasables par des énoncés dans lesquels apparaissent explicitement des réalisateurs du prédicat abstrait < PROBABLE>. Ceci est très évident dans l'exemple fourni par Robert Martin lui-même: une séquence telle:

On sonne(on a sonné); demain (dans quelques instants, après-demain, à l'avenir...) ce sera le facteur.

est tout à fait inacceptable, mais elle peut très bien être paraphrasée par:

Je crois que c'est le facteur.
C'est le facteur, peut-être.
C'est, probablement, le facteur.
Il se peut que ce soit le facteur.

Il y a même des cas où cette valeur modale du futur est renforcée par un adverbe modalisateur:

Si vous voulez que j'en parle à la fille de ma concierge? dit M^me^ Marthe. Elle s'occupe un peu de la couture. Peut-être acceptera-t-elle de faire le remplacement.
– Ce ne sera pas la même chose, dit Marion.

(H.Troyat, *La tête sur les épaules,* pp. 88-89)

Pour P. Charaudeau il s'agit là d'un "effet d'anticipation" qu'il associe à des verbes déclaratifs et à un discours argumentatif:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Je sais bien, vous me direz que la meilleure des solutions était de s'abstenir de toute initiative dans cette affaire. Je vous répondrai que...

On observe, pour ce qui est de cet exemple, que la limite entre modalité élocutive et allocutive, suivant la classification de Charaudeau, est assez fragile, car l'anticipation porte notamment sur l'interlocuteur et vise à une possible participation de celui-ci à la communication, même s'il ne s'agit pas de "la manière avec laquelle le locuteur *impose* un Propos à l'interlocuteur" (P.Charaudeau, 1992, p.579). La même situation est décelable au cas du futur d'atténuation (selon Robert Martin):

Ce sera tout, Madame?
Et pour Monsieur, ce sera?

emploi dans lequel le locuteur fait comme s'il "ne prenait pas encore la responsabilité" de la question, qui reste ainsi suspendue, son contenu propositionnel pouvant se produire ou ne pas se produire suivant la décision de l'interlocuteur. Emploi très intéressant, du point de vue de cette suspension des possibilités de réalisation d'un contenu propositionnel, d'autant plus qu'il ressemble, paradoxalement, à l'emploi atténuatif de l'imparfait:

Madame désirait?

T3X suggère le fait que l'atténuation se réalise - à part d'autres procédés explicites - par un écart temporel par rapport au moment de l'énonciation parallèlement à la projection dans le passé ou dans l'avenir de l'univers de croyance du locuteur de la prise en charge de l'énoncé.

1.1.1. Le futur de promesse

Avant de parler du futur de promesse proprement dit, il faudrait mentionner l'emploi du futur à valeur déontique; cet emploi est une sorte de marque d'un certain type de discours, à savoir le discours juridique. Voici, par exemple, un extrait du Code pénal:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Toute personne qui aura conduit un véhicule alors qu'elle se trouvait sous l'empire d'un état alcoolique, même en l'absence de signe manifeste d'ivresse, sera punie d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 500 à 5 000 F. Lorsqu'il y aura lieu à l'application des articles du Code pénal, les peines prévues pour ces articles seront portées au double.

Il y a un certain parallélisme entre cet emploi et l'emploi épistémique: d'un côté le fait que la valeur de vérité - pour ce qui est du futur conjectural -, d'obligation - pour ce qui est de l'emploi déontique -, de la proposition dans laquelle apparaissent ces futurs tient de l'évolution d'un univers de croyance, donc que ces futurs sont des temps *de dicto* et non pas *de re*; de l'autre, le fait que tout cela est visible, pour les deux emplois à la fois, à partir des formes temporelles mêmes qui précèdent ces futurs: des présents et plus fréquemment encore des passés, ce qui met en évidence l'appartenance de ces futurs à l'axe *de dicto*. Nous avons rapproché la valeur déontique du futur, typique du discours juridique, du futur de promesse, parce que dans le cas du second il s'agit également d'une valeur déontique, sous la forme d'une obligation morale d'accomplir le fait exprimé par le futur. Il est intéressant de remarquer, en ce qui concerne le futur de promesse, qu'il y a une sorte d'intersection de la valeur modale et de la dimension temporelle, de l'axe *de dicto* et de l'axe *de re,* car il est question d'une évolution d'un univers de croyance doublée d'une évolution temporelle proprement dite, ce qui est illustré par le fait qu'un marqueur temporel ne diminue en rien la valeur modale. Valeur temporelle et valeur modale coexistent, mais à condition que soient réalisés certains "cotextes":

1. des emplois à la première personne[3] : c'est pourquoi on peut considérer, avec Robert Martin, que le futur réalise, dans ces situations «des actes dérivés» et que, le contexte le permettant, il peut être inclus dans la zone de la performativité;

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

2. des emplois de verbes dont le sémantisme accepte l'idée de performativité[4].

Mais dans un énoncé investi "perlocutoirement", l'acte "promettre", réalisé par le futur, peut être doublé de l'acte "rassurer" (en fait, il s'agit d'un appel d'adhésion explicite, où l'emploi du futur marque le fait que "le locuteur insiste sur l'idée que le cours des événements se chargera de confirmer ses dires" - T. Cristea 1983, p.47); dans ce cas-là, le futur s'intègre dans la vaste gamme de moyens linguistiques mis en oeuvre par les stratégies de persuasion et acquiert une dimension pragmatique (dont il sera question dans ce qui suit, lorsqu'on s'attachera à l'étude du futur dans la zone des modalités allocutives).

Ce n'est rien, vous verrez.
Tu vas voir, tout va s'arranger.

Ces énoncés mettent en évidence l'étroite relation qui s'établit entre ces deux catégories grammaticales que sont le temps et la personne: si la troisième personne (la "non-personne" selon Benveniste) apparaît surtout lorsqu'il s'agit de valeurs modales dans la zone de l'élocutivité, les première et deuxième personnes (qui évoquent les deux protagonistes de l'acte d'énonciation) s'associent à des valeurs modales dans la zone de l'allocutivité.

1.2. *Le futur et les modalités allocutives*

Les modalités allocutives impliquent, selon P. Charaudeau "locuteur et interlocuteur et précisent la manière avec laquelle l'interlocuteur *impose* un Propos à l'interlocuteur" (P. Charaudeau, 1992, p.579). Cette définition pose le fait que ce type de modalités relève de la problématique des relations interpersonnelles (parmi les paramètres énonciatifs à envisager il y aura donc nécessairement l'énonciataire[5]) et - si l'on se rapporte à la classification traditionnelle des modalités suivant le modèle de la logique - de la zone du déontique (l'auteur souligne: le locuteur *impose* un Propos à l'interlocuteur).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Comment le futur, en tant que forme temporelle, relève-t-il de ce type de modalités? Nous allons essayer de montrer que soit qu'il s'agisse du niveau syntaxique, du niveau sémantique ou du niveau pragmatique, le futur participe à la réalisation de l'injonction et de l'interpellation (si l'on s'en tient à la classification des modalités allocutives proposée par P. Charaudeau).

1.2.0. L'injonction

Le futur acquiert une valeur modale dans cette zone grâce à son contenu temporel de base qui présente une orientation prospective, donc virtualisante. Cette virtualité est également décelable dans le contenu des modalités déontiques, supposées par l'injonction. Cette mise en parallèle se justifie si l'on prend pour point de départ la classification des modalités proposée par A.-J. Greimas (1976, p.100) suivant laquelle, en fonction des combinatoires des prédicats modaux, il existe trois types de modalités: les modalités virtualisantes (devoir-faire, vouloir-faire), donc les modalités déontiques et boulestiques; les modalités actualisantes (pouvoir-faire, savoir-faire), donc les modalités aléthiques et épistémiques; et des modalités réalisantes (faire-être), donc une modalité factitive. L'orientation virtualisante n'est qu'implicite dans la définition de l'injonction[6] alors que pour ce qui est du présent ou du futur ayant cette valeur modale cette orientation est explicitée; c'est pourquoi on considère parfois que le futur marque «un ordre puissant et n'admettant pas de réplique: *Tu viendras avec moi*!» (C. Stoean, 1994, p.76). Donc, du point de vue sémantique, l'orientation virtualisante caractéristique du futur et présente également dans la configuration de la zone des modalités déontiques permet de justifier l'attribution d'une valeur déontique au futur. Mais, nous l'avons remarqué, cette valeur apparaît aussi bien lorsque le futur est l'une des réalisations de l'acte de promesse. Il faudrait donc doubler les arguments d'ordre sémantique par des arguments d'ordre pragmatique pour justifier l'emploi du futur dans des énoncés impératifs; il est nécessaire alors

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de prendre en considération le paramètre énonciatif qu'est l'interlocuteur. D'ailleurs, le comportement allocutif est caractérisé, pour P. Charaudeau, par le fait que «l'interlocuteur s'y trouve impliqué, ce qui n'est pas le cas de tous les actes d'énonciation» (P. Charaudeau, 1992, p. 574). C'est ce qui fait que le futur n'acquiert de valeur modale allocutive que dans des contextes où il y a également apparition de la deuxième ou de la cinquième personne:

Tu ne me quitteras plus. Je te promets que nous réussirons.

(Boileau-Narcejac, *L'ombre et la proie*, p.16)

Cela suppose également l'existence d'une sorte de contrat par lequel on reconnaît au locuteur un statut de pouvoir, de supériorité vis-à-vis de l'interlocuteur et à celui-ci l'obligation non pas seulement de recevoir le message, de le comprendre et de l'interpréter, mais également de l'exécuter. Si ce n'est pas ainsi, l'acte allocutif est répété:

Vous allez pousser! jeta Fombieux.
- Monsieur est bien matinal, dit le domestique.
- Poussez donc!

(Boileau-Narcejac, *L'ombre et la proie*, p. 111)

Quelques remarques sur l'emploi du futur dans des énoncés injonctifs:

Le comportement du futur est, dans la plupart des cas, pareil au comportement de l'impératif:

- impossibilité (en général) de l'employer, avec une valeur modale, avec des verbes affectifs ou de perception, donc des verbes qui ne présentent pas le trait inhérent [+ action] vu que le propos soumis à l'injonction est censé être exécuté[7] ;
- possibilité d'être paraphrasé dans une configuration explicite où il apparaît des prédicats modaux tels: ordonner, demander, vouloir (-faire), etc.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

– possibilité de réaliser, à l'intérieur de l'injonction, toute une gamme de nuances exprimant différentes attitudes (ou degrés) dans le statut du locuteur par rapport à l'interlocuteur:

• ordre

Vous garerez, François.
- Bien, monsieur.

(Boileau-Narcejac, *L'ombre et la proie*, p. 98)

• conseil

Vous ferez attention à la marche, en sortant.
Ecoutez-moi, vous allez prendre un bain chaud et ça ira mieux.

• instruction

Vous prendrez ces comprimés trois fois par jour, avant chaque repas, avec un peu d'eau.

• prière

Vous avez été très chic pour moi. Toujours. J'ai confiance en vous. Vous m'aiderez. Vous me conseillerez... Il y a sûrement quelque chose à faire.

(H. Troyat, *La tête sur les épaules*, p. 123)

• invitation[8]

Asseyez-vous donc, je reviens, je viens mettre à chauffer de l'eau pour le thé... si, si, vous prendrez bien une tasse de thé avec moi, j'en ai pour une seconde, voilà, j'arrive, j'enlève mon tablier.

(N. Sarraute, *Martereau*, p. 167)

D'ailleurs, le fait que futur et impératif sont appareillés est très visible dans des séquences où le même acte locutif est repris dans les deux formes à la fois:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Ecoute, Etienne?! Tu vas me rendre un service. Daisy attend sa robe pour le dîner. Il faudrait la lui porter tout de suite. Tu prendras un taxi...
– Oui, maman.
– Ne t'arrête pas chez la concierge. Monte chez Daisy directement.

(H. Troyat, *La tête sur les épaules*, p. 89)

Mais il faut également remarquer que le futur présente quelques traits spécifiques qui le rendent différent par rapport à l'impératif:

– la possibilité d'explicitation du sujet dictal aussi bien que du sujet modal; si, pour ce qui est de l'impératif , le sujet dictal (l'exécutant) ne peut apparaître de façon explicite que sous la forme d'un vocatif, dans le cas du futur à valeur injonctive le sujet dictal est toujours explicité sous la forme d'un pronom personnel de la deuxième ou cinquième personne; ce qui plus est, c'est la condition *sine qua non* (à côté du contexte énonciatif) pour l'apparition de cette dimension modale à l'intérieur du futur. Mais il est encore plus intéressant de constater que le sujet modal peut fréquemment être explicité sous la forme d'un "datif du bénéficiaire":

Vous allez me faire trois photocopies du contrat, s'il vous plaît.

– la possibilité qu'il y ait dans une même séquence (macrostructure supposant une subordination ou phrase atomique à circonstant causal) un futur injonctif et une explicitation de l'injonction (ordonner/ordre, verbe modal déontique)

Vous agirez comme je vous l'ordonnerai!

(Exbrayat, *On se reverra, petite*, p.77)

Quant à vous, Denise, aussitôt l'attaque commencée, vous irez vous réfugier auprès d'Annette, dans la cuisine, et vous ne sortirez ni l'une ni l'autre de cette pièce sans mon ordre.

(P. Boileau, *La pierre qui tremble*, p. 39)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Cela veut dire qu'il faut immédiatement mettre cette lettre dans ton sac d'où tu ne la sortiras que lorsque le train roulera...

(P. Boileau, *La pierre qui tremble*, p. 115)

Il ne faut pas oublier que les mêmes valeurs, à l'intérieur de l'acte injonctif, peuvent être tout aussi bien remplies par le futur proche; certains grammairiens considèrent que le futur (et le futur proche, surtout) atténueraient la portée injonctive d'un impératif, rendraient l'ordre moins formel et moins brusque, ce qui n'est pas toujours le cas; l'exemple suivant montre très bien que l'immédiateté de l'exécution de l'action contenue par le propos, immédiateté entraînée par l'emploi du futur proche , suppose également une plus grande tension en ce qui concerne la valeur injonctive:

Maintenant, braillait Bourdarel, tu vas dire la vérité. Tu es le frère de celui qui est dans le poste? Tu vas parler, crédieu!

(P. Laffont, *Le visiteur de l'été*, p. 44)

1.2.1. L'interpellation

Les énoncés par lesquels on réalise cet acte locutif ont avant tout une fonction phatique: le locuteur s'assure que son message est reçu , il vérifie si le canal qui lui sert à le transmettre fonctionne toujours. Cela suppose que, dans son énoncé, il essaie d'identifier (ou de reprendre l'identification de) son/ses interlocuteur(s), donc de le(s) discriminer à l'intérieur d'un ensemble d'interlocuteurs possibles à l'aide d'une marque d'identification; en même temps, il attend que l'interlocuteur réagisse (d'une façon implicite ou explicite) en se reconnaissant dans le propos.

Le futur (simple ou proche) peut remplir cette fonction dans les mêmes conditions dans lesquelles il fonctionne à valeur injonctive, avec une restriction de plus qui porte sur la nature du verbe, qui est toujours marqué par le trait [+déclaratif]; d'ailleurs, le plus souvent il s'agit du verbe **dire** et on pourrait même parler de

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

structures automatisées - **direz-vous, diras-tu, dira-t-on** (ce dernier dans le cas ou l'identification n'est pas ponctuelle):

> *Certes, Flaubert est Français, comme il est européen, occidental et carnivore. Mais, avant tout, pour un Normand, il est Normand. Heureusement, me direz-vous, qu'il y a des écrivains français comme Gide qui vient à la fois de la Normandie et des Cévennes.*
>
> (N. Dodille, *Un écrivain français*, p. 16)

Ce faisceau modalisant est très intéressant: l'anticipation ayant trait à la zone épistémique, doublée d'un appel d'adhésion explicite et également d'une mise à distance, est une sorte de testimonial proactif; c'est comme si le locuteur, par prudence en ce qui concerne la vérité de son énoncé et pour obtenir l'adhésion de son interlocuteur attribue à ce dernier la fonction de source énonciative; le caractère transitif de la communication fonctionne d'une façon en quelque sorte inverse puisque le locuteur prend distance par rapport à ses propres dires en les attribuant à son interlocuteur comme si celui-ci acceptait d'emblée la vérité de l'énoncé en question.

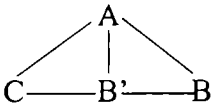
2. Le futur antérieur

La dimension modale du futur antérieur (il faut préciser qu'on se limitera à ses emplois en phrase indépendante) pourrait avoir son origine dans la spécificité morphologique même de cette forme temporelle; elle réside peut-être dans la tension qui s'instaure entre la visée prospective, virtualisante qui caractérise le futur et l'aspect accompli qui caractérise toute forme composée. Au niveau énonciatif, cette tension est exploitée par le sujet parlant de deux façons ce qui entraîne une valeur purement temporelle et une valeur modale qui s'inscrit dans la zone des modalités épistémiques.

Pour appuyer nos dires nous allons employer le schéma que propose M. Wilmet (1976) pour expliquer le comportement de cette forme.

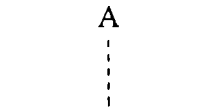
https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Soit la représentation suivante:



où A=actualité du récit
B=repère futur quelconque
B'=repère présent non utilisé
C=événement passé prolongé

a) dans le premier cas, le sujet parlant verse dans le futur le résultat présent d'un événement passé:



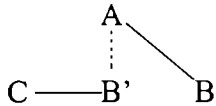
ce qui fait que, même s'il n'est pas utilisé, le repère présent B' assure la continuité passé-futur.

Il en découle une valeur temporelle de passé composé, tel que celui-ci est employé pour exprimer des vérités générales (cf. *Qui a bu, boira*):

Descendons, soupira-t-il. Tu ne veux rien comprendre...
Mais je t'aurai assez prévenue.

(Boileau-Narcejac, *L'ombre et la proie*, p. 80)

b) dans le deuxième cas; le sujet parlant refuse d'entériner l'événement passé ou son résultat présent:



ce qui veut dire que deux ramifications temporelles se développent en quelque sorte parallèlement: • C —B': le révolu (ce qui s'est passé et a un résultat prolongé jusqu'au moment présent, mais sans que le sujet parlant prenne tout ceci en charge; • A – B: la projection du récit dans un monde possible envisagé par le sujet parlant sans qu'il y ait toutefois une continuité entre ce monde possible et ce qui s'est réellement passé dans la zone C. Cette rupture entraîne la valeur modale qui rapproche ce futur antérieur du futur conjectural avec en plus une nuance de

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

réserve, de non-prise en charge, par le locuteur, des énoncés se rapportant à A et renvoyant à C:

Elle n'est pas trop abîmée, dit le médecin. Quelques écorchures aux bras et aux jambes... Mais, par exemple, un vilain coup au-dessus de l'oreille gauche... sa tête aura porté sur un rocher, au moment de la chute...

(Boileau-Narcejac, *L'ombre et la proie*, p. 94)

Cela explique une sorte de "spécialisation" du futur antérieur à valeur modale dans le discours journalistique où "le locuteur (journaliste) modalise ses propos en laissant à d'autres la responsabilité de l'assertion de leur vérité avec indication ou non du responsable de l'assertion" (M. Perret, 1994, p.92). Ce même auteur compare ce type de discours au discours indirect libre et justifie cette affirmation par la glose d'un énoncé tel

Zoé est en retard, elle aura été prise dans un embouteillage

qui serait:

Dans un temps T_{0+1} je penserai qu'elle me dira qu'elle s'est trouvée dans des embouteillages.

Il est vrai, comme le remarque d'ailleurs M. Wilmet, qu'il est assez difficile de distinguer ces deux valeurs en puissance dans la langue (vu la spécificité morphologique du futur antérieur mentionnée ci-dessus) et actualisées dans des contextes différents, car, parfois, ni même le contexte n'est relevant:

Quel film stupide, dit-elle. A part la scène de la pieuvre... Un bon truquage.
- Cela nous aura toujours fait passer un moment. Je serai de retour pour l'heure du dîner.

(H. Troyat, *La tête sur les épaules*, p. 111)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Le verbe au futur antérieur peut être glosé en mettant en évidence la valeur temporelle – ***... nous avons passé un moment...*** – ou la valeur modale – ***... je suppose que, quand même, nous avons passé un moment..***

Conclusions

Plusieurs conclusions s'imposent à la fin de cette tentative de passer en revue les valeurs modales du futur:

- ces valeurs se répartissent dans le domaine des modalités d'énoncé aussi bien que dans le domaine des modalités d'énonciation ce qui fait que le futur est à même de réaliser, le contexte aidant, des actes de langage; en ce qui concerne les modalités d'énoncé, il y a une certaine prépondérance de ce tiroir verbal pour la zone de l'épistémique; en ce qui concerne les modalités d'énonciation, il faudrait préciser que, par rapport aux tiroirs temporels du passé, le futur réalise plutôt des actes directs;
- pour rendre compte des mécanismes qui président à la réalisation de telles valeurs, qui permettent au futur de se présenter plutôt comme un faisceau temporel-modal, il faut dépasser les arguments d'ordre morpho-syntaxique et recourir à des arguments d'ordre sémantique ou, qui plus est, d'ordre pragmatique. Mais il faut préciser que ces arguments s'enchaînent toujours à partir d'une base relative au contenu temporel (le temps ramifié - les mondes possibles, pour expliquer la dimension aléthique ou épistémique; le point de repère par rapport à T_0 et les différents types d'univers de croyance dans lesquels sont pris en charge les énoncés, pour expliquer la dimension épistémique; l'orientation virtualisante explicite, pour expliquer la dimension déontique et l'injonction;
- il faut, enfin, préciser le rôle important qui revient, dans une analyse de la dimension modale du futur, aux grands

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

paramètres énonciatifs qui sont parfois les seuls responsables d'une valeur modale (le jeu de la personne, par exemple, qui détermine la réalisation, par le futur, d'une modalité élocutive ou allocutive).

NOTES

[1] Ce terme appartient à Claude Delmas («Le réinvestissement modal de certaines formes modales» in *Opérations énonciatives et interprétation de l'enoncé*, Paris, Ophrys,1993). Pour mieux expliquer cette notion, Claude Delmas invoque également celle de domaine d'énonciation; il existe trois types de domaines d'énonciation - le domaine de l'infra-verbal à l'intention de signifier, le domaine métaopérationnel (marqueurs, dans la chaîne, du statut d'une structuration) à l'intention de structurer et le domaine des réinvestissements pragmatiques des modalisations effectuées dans le deuxième domaine, donc un domaine des relations co-énonciatives. L'existence d'un contexte modalogène s'ajoute à la clôture, imposée par l'énonciateur, des deux premiers domaines, ce qui contraint le co-énonciateur dans le domaine de la relation inter-subjective. C'est pourquoi «l'infinitif, le présent, le passé, presque toutes les configurations verbales, sauf les présents et les passés d'événement, peuvent avoir des emplois modaux» (p.131), emplois considérés par Claude Delmas « comme des modalités subliminales». Le point commun de ces modalités subliminales serait la clôture dont on a parlé plus haut, accompagnée de la non-vérification de l'événement ou d'«une indifférence à une telle vérification» (idée qui va dans le sens de la distinction proposée par Robert Martin: **temps de re/ temps de dicto**). Il s'agit donc d'un réinvestissement «en fonction du contexte, noeud prédicationnel,sujet énonciateur, co-énonciateur».

[2] Il convient, peut-être, de mentionner la conception des modalités (de la modalisation) de P. Charaudeau; tout en soulignant le fait que la modalisation constitue seulement une partie du phénomène de l'énonciation, ce linguiste considère qu'elle en constitue le pivot dans la mesure où c'est elle qui permet d'expliciter ce que sont les positions du *sujet parlant* par rapport à son interlocuteur, à lui-même et à son propos (Charaudeau, 1992, p. 572). La situation par rapport à ces trois repères est le propre du procesus d'appropriation de la langue par le sujet parlant qui l'organise ainsi en discours, processus qu'est l'énonciation. Quoiqu'il ne le dise pas toujours d'une façon explicite, il est évident que pour P. Charaudeau il ne s'agit pas de modalités, tout simplement, mais de "modalités énonciatives" (Charaudeau,1992, p. 574); elles supposent un certain nombre d'actes de base - les actes locutifs - qui sont le reflet de la position du locuteur dans son acte de locution et partant de son comportement particulier. P. Charaudeau distingue donc trois types d'actes et trois types de modalités qui leur correspondent: l'acte allocutif - le locuteur implique l'interlocuteur dans son acte d'énonciation et lui impose le contenu de son propos; l'acte élocutif - le locuteur situe son propos par rapport à lui-même, il

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

révèle sa propre position quant à ce qu'il dit, et l'acte délocutif - le locuteur laisse s'imposer le propos en tant que tel, comme s'il n'en était nullement responsable. Ce cadre théorique de description des modalités, même s'il est discutable sous certains aspects (cf. M.Tutescu, "Essai d'une typologie de la modalisation", ***in Revue roumaine de linguistique***, tome XXXVIII janvier-juin, nos 1-3, 1993: une modalité délocutive telle **Il est certain que ce n'est pas simple** repésenterait, pour P.Charaudeau l'équivalent de la modalité élocutive "Opinion, supposition" dont on aurait fait disparaître la responsabilité du locuteur; comment justifier alors la même modalité délocutive **Ce n'est pas simple** sous une autre forme et avec un tout autre sens?), a le grand avantage de la simplicité et de la cohérence, car il est centré autour de la notion de sujet énonciateur; en ce qui nous concerne, c'est un point d'appui à l'idée que situation dans le temps pourrait également signifier situation par rapport à l'interlocuteur et à son propre propos.

[3] A part cette exception intéressante où il y a apparition du pronom indéfini **on** renvoyant, le plus probablement, à un **nous** qu'il conviendrait d'interpréter comme un **moi et toi**:

- Vous pensez pour de bon à ce que vous dites là?
- Je vous le jure!
Il la serra plus fortementt contre lui et affirma:
- Alors, vous faites pas de bille: on se reverra, petite.
(Exbrayat, *On se reverra, petite*, p.93)

[4] En principe tout verbe est susceptible de se soumettre à un performatif tel *promettre* et donc de prendre cette valeur, employé au futur, première personne; il serait quand même difficile d'accepter des énoncés tels:

Je promets de devoir....
Je promets de pouvoir..
Je promets de savoir...

[5] Il faudrait préciser à ce sujet que, pour Charaudeau, la modalité est un volet de l'acte locutif (énonciatif); chaque acte locutif suppose une position particulière du locuteur dans et vis-à-vis de son acte. Ainsi, pour ce qui est de l'acte allocutif, le locuteur "implique l'interlocuteur dans son acte d'énonciation" (p.574) en lui imposant le contenu de son Propos. Cela est évident puisque l'interlocuteur est présent dans la formulation de ce Propos: pronoms personnels (tu, vous), nom propre pour identifier l'interlocuteur, constituant de phrase (interrogatif, négatif). A part cela, du point de vue de l'analyse conversationnelle, Charaudeau précise qu'après un tel acte le discours est censé s'interrompre pour donner à l'interlocuteur la possibilité de réagir (en fait, celui-ci est obligé de réagir) (p.574).

[6] Dans la description de l'injonction, P. Charaudeau précise que l'interlocuteur «est supposé avoir la compétence pour exécuter l'injonction» et qu'il n'a pas d'alternative: «tout refus d'exécution comporte, à des degrés divers, un risque de sanction» (P. Charaudeau, 1992, p.582)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[7] Les raisons que fournit P. Charaudeau (1992, pp. 137-138) s'organisent en une démarche inverse: il considère que pour que la deuxième (cinquième) personne (l'interlocuteur) puisse se combiner avec un verbe d'action au présent ou au futur il faut que certaines conditions de cohérence soient remplies [«Pourquoi le locuteur décrirait une action que réalise l'interlocuteur-récepteur et que donc celui-ci connaît?» (p. 136)]: il donne un ordre sous la forme d'un constat; il décrit une action ou une série d'actions comme un modèle à suivre / programme à réaliser (l'interlocuteur est ainsi mis en lieu et place de l'agent qui exécuterait ces actions).

[8] Voir à ce sujet les considérations d'Antoine Culioli (*Pour une linguistique de l'énonciation*,tome I, Paris, Ophrys, 1990) où il associe l'emploi de l'adverbe modalisant **bien** à celui du futur dans ce type d'énoncé injonctif dans la perspective des opérations énonciatives que le sujet parlant est censé exécuter. Dans cette perspective, le futur implique une visée spécifique: ayant comme repère énonciatif Sit_0 le sujet énonciateur envisage une relation prédicative non-validée puisqu'elle n'est pas encore située/ repérée énonciativement, «elle est un énonçable, un construit notionnel» (pp. 146-147). En fait, par le biais de cette affirmation, Culioli pose également le contenu modal du futur; il continue: «l'énonciateur dit, considère, espère, veut, ordonne, craint, suppute, etc. que, en T_1, la relation prédicative sera validée». Or, **bien** est interprété par Culioli comme permettant le parcours d'une classe d'occurrences possibles, à partir d'un énoncé, pour aboutir à un énoncé dérivé. Dans le cas du futur ce parcours est effectué sur un ouvert d'occurrences possibles, visant la validation de la relation prédicative. De ce fait on obtient un énoncé dérivé dans lequel ce n'est pas la prédication temporelle qui importe, mais plutôt une "fonction conative". Culioli glose cet énoncé par «je cherche à vous faire prendre une tasse de thé avec moi»

Bibliographie

Charaudeau, Patrick,1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette

Cristea T., Cuniţă, A.,1983, *Etudes contrastives. Énonciation et contrastivité*, Bucureşti, Tipografia Universităţii Bucureşti, pp. 24-99

Guillaume, Gustave,1971, *Leçons de linguistique 1948-1949, Série A - Structure sémiologique et structure psychique de la langue française (I)*, Les Presses de l'Université Laval, Québec

Martin, Robert, 1983, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF

Martin, Robert,1987, *Langage et croyance. Les «univers de croyance» dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Pierre Mardaga

Perret, Michèle,1994, *L'énonciation en grammaire du texte*, Paris, Nathan

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Stern, Holger,1969, *Le temps du verbe fini (l'indicatif en français moderne)*, Copenhague, Munksgaard

Stoean, Carmen,1994, «Propriétés lexico-grammaticales et énonciatives des verbes affectifs en français et en roumain», *in Études contrastives*, Bucureşti, ed. Sæculum I.O.

Tuţescu, Mariana, 1993, «Essai d'une typologie de la modalisation»,*in Revue roumaine de linguistique*, tome XXXVIII, janvier-juin, nos 1-3

Wilmet, Marc,1976, *Etudes de morphosyntaxe verbale*, Paris, Klincksieck

Textes de référence

Boileau-Narcejac, *La pierre qui tremble*, Paris, Librairie des Champs-Elysées,1988

L'ombre et la proie, Paris, Librairie des Champs-Elysées, 1984

Dodille, Norbert, «Un écrivain français», *in L'invitation*, mai 1995, Bucarest, Institut Français de Bucarest

Exbrayat, *On se reverra, petite...*, Paris, Librairie des Champs-Elysées, 1964

Laffont, Patrice, *Le visiteur de l'été*, Paris, Flammarion, 1993

Troyat, Henri, *La tête sur les épaules*, Paris, Plon, 1951

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Carmela Natalina CALLEA
Lettrice di ruolo di Italiano
del Ministero Affari Esteri – Italia –
presso Università "Ovidius" – Constantza – (Romania)

MARCEL PAGNOL ed EDUARDO DE FILIPPO: IL CORAGGIO DI SCRIVERE.

Lettura di pagine teatrali di Marcel Pagnol
attraverso la lettura di pagine teatrali di Eduardo De Filippo.

Marcel Pagnol nato ad Aubagne, presso Marsiglia, nel 1895, Eduardo De Filippo nato a Napoli nel 1900 : due grandi Autori di teatro, due uomini del Sud, i quali trattano nelle loro rispettive opere tematiche similari, forse, per pura coincidenza, o, – piuttosto –; per quell'influsso che, secondo filosofie tardo-settecentesche e dell'Ottocento, il clima esercita sulle produzioni artistiche. Il primo in Francese e in Provenzale, lingua, quest'ultima, di nota tradizione letteraria. Il secondo in Italiano e in Napoletano, quest'ultimo, dialetto di nota tradizione letteraria tanto da poter essere considerato una lingua.

Marcel Pagnol compie i suoi primi studi letterari presso l'Università di Aix-en – Provence, per diventare più tardi professore a Parigi. Qui si accentuerà il suo amore per il teatro e, nello stesso tempo, la nostalgia dei colori intensi della Provenza, di Marsiglia e del Mediterraneo, nostalgia che gli farà scoprire la solidità delle sue radici meridionali. Dopo gli insuccessi delle sue prime *pièces* arriva il trionfo di "Topaze". Il successo continuerà con la rappresentazione della "Trilogia Marsigliese" costitutita da "Marius", "Fanny" e "César", attraverso le quali Pagnol farà conoscere la vita quotidiana di un bistrot del "Vieux Port" di Marsiglia frequentato da personaggi entrati nella leggenda.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Eduardo De Filippo. Figlio d'arte, esordì giovanissimo in qualità di attore, per poi formare e dirigere, nel 1932, la Compagnia del "Teatro Umoristico" al Teatro Sannazzaro di Napoli, insieme al fratello Peppino e alla sorella Titina. I tre fratelli saranno gli attori più prestigiosi dello spettacolo italiano degli anni cinquanta – sessanta: Eduardo e Titina soprattutto per il teatro e Peppino soprattutto per il Cinema.

Eduardo, grande Autore di commedie di vasto successo con le quali è riuscito a portare sulla scena la vita e la *filosofia vitae* delle classi più umili di Napoli, la sua città. Amore, onore, miseria: uomini e storie dell'esistenza quotidiana che riflettono l'anima, gli usi, i costumi, la cultura del popolo napoletano. Il merito del noto Autore è di aver elevato il suo Teatro, apparentemente locale e dialettale, da un piano particolare ad un piano universale, con note non insensibili a tematiche pirandelliane.

Pur non giungendo alla stessa intensità tragico-ironica di cui De Filippo ha venato i temi umani e drammatici delle sue commedie, anche Marcel Pagnol, con straordinaria umanità, ha portato sul palcoscenico gli usi e i costumi del suo popolo – quello marsigliese –, ed è riuscito ad elevare il suo teatro, definito ingiustamente solo regionale, svincolandolo dal provincialismo e facendolo portatore di significati universali. Profondo conoscitore dell'animo umano, Pagnol, sia nelle sue *pièces* sia nei suoi romanzi, tratta, infatti, i grandi temi eterni : l'amore paterno, l'amore filiale, l'amore dell'uomo e della donna, la potenza del denaro, l'onore, la miseria, il mito di Faust.

Tematiche e personaggi delle commedie di Marcel Pagnol e di Eduardo De Filippo hanno molti tratti similari tra di essi tanto da far pensare che ciò non sia casuale ma da ricollegare all'ambiente in cui essi sono collocati : Marsiglia e Napoli, rispettivamente.

Marsiglia e Napoli. Due città del Sud : una della Francia, l'altra dell'Italia.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Due città bagnate dal Mar Mediterraneo. Due città caratterizzate entrambe dalla presenza di un grande porto. Un porto da dove sognare di poter intraprendere viaggi in terre lontane, dove fuggire dai problemi della realtà quotidiana: la miseria, la disoccupazione, la prostituzione, la ghettizzazione della donna e la conseguente, negli anni cinquanta, sua ancora lontana emancipazione.

Marsiglia e Napoli, due città magiche, piene di profumo e di sole, di forza e di passione, ma, anche, di debolezza e di miseria.

Le *pièces* dei due Autori pur presentando note di intensa tragicità sono, al tempo stesso, dotate di irresistibile comicità essendo l'allegria e la giovialità qualità essenziali dell'animo provenzale e di quello napoletano, come del resto di tutti gli abitanti dei paesi del Sole.

Gioia e Dolore. Ricchezza e Povertà. Speranza e Rassegnazione. Ecco gli ingredienti dell'esistenza di due popoli, quello marsigliese e quello napoletano, di diversa nazionalità ma di simile spirito, per i quali arduo è individuare i confini tra la Vita e la Morte. Tanto a Marsiglia quanto a Napoli, la Vita si risolve in una grande danza popolare dalle remoti radici in cui Eros e Thanatos si incontrano, si scontrano, per poi allontanarsi giocando con le sorti di uomini abituati ad ironici e disincantati sorrisi.

Sono questi uomini, con le loro semplici storie appartenenti alla realtà quotidiana ad aver popolato le scene delle *pièces* dei due grandi Autori, Marcel Pagnol ed Eduardo De Filippo.

Si analizza, qui di seguito, la genesi delle opere teatrali dei due Autori cercando, ove sia possibile, di cogliere ulteriori analogie. Si comincia dall'analisi della genesi delle commedie del noto commediografo francese.

... " Je ne savais pas que j'aimais Marseille, ville de marchands, de courtiers et de transitaires. Le Vieux-Port me paraissait sale et il l'était; quant au pittoresque des vieux quartiers, il ne m'avait guère

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

touché jusque-là, et le charme des petites rues encombrées de détritus m'avait toujours échappé. Mais l'absence nous révèle nos amours....C'est après quatre ans de vie parisiennc que je fis cette découverte : de temps à autre je voyais dans mes rêves le peuple joyeux des pêcheurs et des poissonnières [...] Je retrouvai l'odeur des profonds magasins où l'on voit dans l'ombre des rouleaux de cordages, des voiles pliées sur des étagères et de grosses lanternes de cuivre suspendues au plafond ; je revis les petits bars ombreux le long des quais, et les fraîches Marseillaises aux éventaires de coquillages. Alors, avec beaucoup d'amitié, je commençais à écrire." (M. Pagnol, 1982, p.139). Così Pagnol spiega come nacque in lui l'idea di scrivere la *pièce* "Marius",che appare sulla scena nel 1929 ed è seguita,poi, da "Fanny", e "César". Le tre commedie costituiscono la "Trilogia Marsigliese". Con esse, anche se sostanzialmente non lo muta, Pagnol porta nel teatro francese del Boulevard l'aria di Marsiglia, nei cui dintorni è nato. Porta anche "(...) l'aria della provincia, che magari incomincia a dieci chilometri da Parigi, perché di Fanny, di Marius e di César sono anche pieni i villaggi di Bretagna e le cittadine della Lorena (...)". (La Stampa, 19 Aprile 1974).

Elevando a dignità letteraria semplici storie del Vieux-Port, Pagnol volle rivendicare la Cultura dei Provenzali, verso i quali i Parigini degli anni cinquanta nutrivano sentimenti razzistici. Pagnol, infatti, pur essendo un esponente dell'alta borghesia, a Parigi, non cessa mai di interessarsi "aux gens qui font de Marseille une ville complètement différente de toutes les autres : la Marseille du peuple"(Y. Audouard, 1973, p.133).

Il popolo di Marsiglia è unico al mondo, come ha scritto André Roussin esso: "joue en permanence la comédie" (Y. Audouard, 1973, p.133). Nei Marsigliesi l'inclinazione alla recitazione è naturale : "Tous les Marseillais sont des acteurs naturels. Ils ne se laissent pas prendre aux trucs. Ils les connaissent de naissance". (Y. Audouard, 1973, p.133).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Nelle vie di Marsiglia ogni rapporto umano, ogni dialogo costituisce una breve scena teatrale. Sulle vie marsigliesi " le spectacle est permanent et il n'y a pas besoin de fournir aux acteurs des dialogues. Ils improvisent. Mais leurs improvisations ont toujours une moralité. Et même plusieurs. Elles ne sont pas gratuites. Elles révèlent souvent les aspects de la réalité provençale (Y. Audouard, 1973, p.134). Pagnol non crea presonaggi, ma porta sulla scena i Marsigliesi della vita quotidiana, quelli, cioè, che si incontrano per strada, al bar, al Vieux- Port, ovunque. ... "Et c'est pour cela que les Marseillais se reconnaissent en lui. Puisqu'il les a dépeints tels qu'ils sont et non tels que les Parisiens voudraient qu'il soient". (Y. Adouard,1973, p.78).

Anche per Eduardo De Filippo la genesi delle sue opere teatrali va ricercata nel suo estremo amore per i suoi compaesani, i Napoletani. Questi ultimi come i Marsigliesi, hanno una naturale inclinazione verso la recitazione.

Le vie di Napoli, come quelle di Marsiglia, sono una sorta di teatro permanente le cui scene sono costituite da ogni tipo di rapporto umano, da ogni tipo di dialogo.

Sulase della lettura delle commedie dei due Autori in questione, Provenzali e Napoletani possono, dunque, essere accomunati in quanto animati dalla stessa genuinità, spontaneità, ma, soprattutto dalla stessa profondità di sentimenti. Napoli è la città del sole per gli Italiani, come Marsiglia lo è per i Francesi e il verve dei personaggi di Marcel Pagnol è simile a quello che anima le immortali creature delle commedie di Eduardo De Filippo.

A comprovare quanto qui di sopra affermato, si analizzano pagine significative delle commedie costitutive della "Trilogia Marsigliese" di Pagnol confrontandole con altrettanto significative pagine di alcune tragi-commedie di De Filippo.

Marius. – Tenue filo conduttore di questa commedia, ambientata in un caffé di marinai del Vieux-Port di Marsiglia, è il sorgere e lo svilupparsi dell'amore di due giovani, Marius e Fanny, che all'inizio, l'uno per orgoglio, l'altra per pudore, non si rivelano

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

il loro sentimento reciproco. Fanny è corteggiata dal ricchissimo Mastro veliero Panisse, il quale la chiede in sposa alla madre Honorine, suscitando la gelosia di Marius e la disperazione della ragazza che teme il matrimonio con un uomo attempato. Trascinati dalla loro violenta passione, Fanny e Marius diventano amanti all'insaputa dei loro genitori. Ma in Marius una passione più violenta dell'amore per Fanny è quella per il mare e per l'avventura. E così Marius, spinto proprio da Fanny, la quale suo malgrado sacrifica i propri sentimenti incoraggiandolo a partire, si imbarca su un veliero che resterà in mare qualche anno, abbandonando nel dolore non solo la sua fidanzata ma anche il padre César, il padrone del caffé del Vieux-Port. La scena più commovente della *pièce*, – osserva R. Castans –, è quella in cui padre e figlio si salutano, prima che Marius si imbarchi : il bacio dato da Marius al padre commuove, infatti, fino alle lacrime. A tal proposito lo stesso R. Castans afferma che Marius non è come si è creduto «une histoire sur l'appel de la mer, sur l'aventure et toutes ces fantaisies (...) Ce n'est pas l'histoire d'une jolie petite fille amoureuse d'un jeune homme (...) Ce n'est pas "l'Ecole des femmes" (...) Marius c'est d'abord l'histoire de César et de Marius". (R. Castans, 1975, p.35). È la storia, cioè, dell'inevitabile frattura createsi tra il figlio, divenuto ormai un uomo e il padre che continua a considerarlo un adolescente. "Marius – infatti – est la pièce de l'amour paternel" (R. Castans, 1975, p.35), un sentimento eterno, un sentimento universale, comune a tutti gli uomini " de toutes les nations et de toutes les tribus du monde entier, des Chinois de Fou Tcheau aux Patagons de la Terre du Feu, en passant par les nègres de Bobo – Diolasso et les Esquimaux du cercle *polaire*" (R. Castans, 1975, p.35).

Sentimento, quello paterno, che anima papà Cupiello, personaggio- protagonista della celebre commedia di Eduardo De Filippo "Natale in Casa Cupiello", la cui storia è di estrema semplicità ma carica di significati umani.

È la vigilia di Natale. Napoli e i Napoletani aspettano con ansia e speranza l'eterno evento della nascita di Cristo. La vigilia

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

è un giorno fervido di preparativi per tutti i Napoletani : non importa a che ceto sociale essi appartengano, il Natale è la festa più attesa dell'anno e le tradizioni vanno rispettate anche a costo di andare al di là delle proprie possibilità economiche.

Anche casa Cupiello è animata dalla piacevole ansia tipica della vigilia del dì di festa. Il padrone di casa, Luca, prepara il Presepe, la sacra rappresentazione della nascita di Gesù, simbolo della tradizione cattolico-popolare della nota città meridionale.

La Signora Cupiello si occupa del menu : menu speciale per una famiglia abituata a rinunce alimentari e non solo a quelle.

Il figlio Tommasino, trentenne, indolente, apatico, vorrebbe svincolarsi dalle tradizioni poiché per lui esse sono prive di senso, troppo antiquate. Rifiuta, infatti, l'invito del padre a scrivere la lettera che, secondo la più sana tradizione familiare italiana, i figli devono scrivere la Notte Santa e porla sotto i piatti dei genitori, piatti posti sulla tavola imbandita a festa per la grande cena della vigilia natalizia. Di solito si tratta di una lettera piena di buoni proponimenti, straripante di affetto e di amore per genitori e parenti. Ma Tommasino, per palese spirito di contraddizione nei confronti del padre, scrive una lettera piena di cattiverie. Tale spirito di contraddizione è palesato dal giovane anche quando al padre che insistentemente e ripetutamente gli chiede " Te piace 'o Presebbio?" (E. De Filippo, 1973, p. 69) – ("Ti piace il Presepe ?") – risponde insistentemente e ripetutamente "Non mi piace" (E. De Filippo, 1973, p.69), utilizzando tra l'altro nella sua risposta l'Italiano e non il Napoletano quasi voglia anche linguisticamente prendere le distanze dalle tradizioni paterne e napoletane.

Luca Cupiello, chiuso nel suo fragile mondo di illusioni, non comprende, al pari di César, che Tommasino, come Marius nella *pièce* di Pagnol, ormai è diventato adulto, rifiuta le tradizioni, preferendo al Presepe, a suo parere antiquato, l'albero di Natale simbolo della modernità. Ma i figli crescono e Luca Cupiello se ne rende conto la notte di Natale. La notte in cui nel cuore di tutti gli uomini di buona volontà diviene più trepidante la speranza per

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

un'esistenza migliore, il cuore di papà Cupiello cede e, con esso, l'illusione che il mondo di una volta, dei padri, possa ancora sopravvivere nonostante il lento ed inesorabile passare del tempo, di un tempo che, invece, tutto cancella e tutto trasporta via senza alcuna eccezione.

Anche "Fanny" e "César", le *pièces* di M. Pagnol che assieme a "Marius" costituiscono la "Trilogia Marsigliese", sono animate dal sentimento dell'amore paterno, domina in esse, infatti, la figura del padre di Marius, César.

Nella *pièce* "Fanny", Panisse sposa Fanny, incinta di Marius, felice di poter realizzare il sogno di avere un figlio erede e continuatore delle sue imprese finanziarie riconoscendo il nascituro come suo, nascituro il cui padrino sarà César. Quest'ultimo riesce a distogliere il figlio, – ritornato inaspettatamente –, dal riconquistare Fanny, spiegandogli che, per il bene di tutti, ma, soprattutto, per quello futuro del bambino, è necessario che egli lasci Marsiglia. E Marius si imbarca di nuovo.

La storia continua con l'ultima delle tre *pièces* di Pagnol, "César". Il figlio di Fanny, Césariot, ha vent'anni. Panisse muore ma, prima di morire, chiede alla moglie di rivelare la verità al giovane. Ripresosi dallo *choc*, Césariot, all'insaputa della madre si mette alla ricerca del vero padre e lo trova a Tolone, ove, quest'ultimo è padrone di un *garage*. Dopo malintesi e peripezie Césariot comincia ad aver stima del suo vero padre e grazie a César, sempre vigile e pronto a prendere in pugno la situazione, Fanny e Marius coronano – finalmente – il loro antico sogno d'amore.

Pagnol ha privilegiato nell'intera trilogia il rapporto padre-figlio, insistendo sul forte sentimento della paternità di cui sono animati César e Panisse, i protagonisti – chiave delle sue *pièces*. César è il padre affettuoso, ma autoritario nei confronti di Marius e Fanny. Egli risolve tutte le situazioni dimenticando, talvolta, che i due giovani, ormai adulti, potrebbero affrontarle da soli. Il sentimeno di paternità in César è forte anche nei riguardi del figlio di Marius e Fanny, Césariot, del quale diviene il padrino. Per dare a Césariot l'opportunità di vivere un futuro sicuro grazie

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

agli agi e alle comodità garantitegli dal padre acquisito Panisse, César obbliga Marius a rinunciare alla pretesa di essere riconosciuto come il vero padre di Césariot. E Marius obbedisce.

È evidente che Pagnol, tramite la figura di César, faccia quasi una caricatura del padre sempre investito dalla "patria potestas", ma, nel contempo evidenzi come i giovani, per quanto rivoluzionari, non riescano mai a completamente ribellarsi alla vecchia generazione accettandone, spesso, le decisioni.

Altrettanto accade nel caso di Tommasino Cupiello nella commedia "Natale in casa Cupiello', di E. De Filippo. Il giovane Tommasino alla fine della *pièce* si arrende davanti al padre Luca, privo ormai di forze, rispondendo alla insistente e ripetuta domanda di quest'ultimo – " Tommasi', te piace 'o Presebbio" – (E. De Filippo, 1973, p. 108) con uno stentato eppur vero "Sí"...

Esiste, altresì, nell'universo tragi-comico del grande Eduardo un altro singolare tipo di padre, Don Domenico Soriano, che ricorda per diversi tratti, l'altra figura paterna presente nella "Trilogia Marsigliese" di Marcel Pagnol, Panisse.

Se César riempie della sua spiccata personalità di padre naturale, spesso dispotico, tutta la trilogia, Panisse gli si contrappone, con un'eguale importanza, nella figura di padre acquisito.

Attraverso Panisse il sentimento della paternità acquista maggiore completezza. Panisse è, molto più di César, l'incarnazione vivente del sentimento di patrenità, perché, lui, il figlio, lo ha sempre desiderato, e la vita non glielo ha mai concesso. Ma, poi, Fanny gli fa tale dono per lui prezioso più di ogni altra cosa al mondo. E Césariot nasce : il Messia, il dono del cielo, giunge a casa di un uomo che, finalmente, prova la gioia di sentirsi chiamare : "papà".

È quasi spontaneo accostare, come si diceva prima, – ma solo per la profondità del sentimento paterno –, la figura di Panisse a quella di Don Domenico Soriano della commedia "Filumena Marturano" di Eduardo De Filippo.

Dopo una ricca ma dissipata e corrotta esistenza, diversa chiaramente da quella condotta da Panisse, – densa, sì, di piccoli imbrogli ma fondamentalmente onesta –, Don Domenico Soriano

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

giunge all'età di cinquant'anni e comprende di aver calpestato tutti i sentimenti umani. Di aver calpestato soprattutto i sentimenti di Filumena Marturano incontrata giovanissima in una casa di tolleranza, casa che per Filumena era stata l'unica ancora di salvezza per sfuggire alla magra esistenza dei quartieri Spagnoli, quartieri tuttora poverissimi di Napoli.

Dopo aver frequentato saltuariamente Filumena, Don Domenico accolse la donna a casa sua, però, mai ufficializzando il loro rapporto e senza accordarle molte attenzioni essendo preso, durante la sua gioventù, da avventure con altre donne eleganti e fatali. Filumena, noncurante di ciò, amministrava sapientemente la casa del suo amante-padrone riuscendo a ricavare il denaro utile a mantenere tre figli da lei avuti durante il periodo in cui faceva la prostituta, avendo rifiutato l'idea di abortire.

Oltre al dono della vita questa donna, madre esemplare, aveva anche reso possibile la realizzazione affettiva e sociale dei suoi tre figli, senza che questi ultimi venissero a conoscenza dell'esistenza di una mdre – angelo custode.

Dopo aver sacrificato gli anni più belli della sua vita per Don Domenico, Filumena, alla fine, riceve da quest'ultimo il ben servito : Don Domenico vuole sposarsi, non già con lei, ma con una donna giovane ed elegante.

Filumena non può e non deve accettare le decisioni del suo amante – tiranno. Come un'abile giocatrice di poker, tira dalla manica l'unico asso che le potrà dare la possibiltà di non perdere la partita, l'ultima della sua vita: rivelare al suo amante la sua triplice maternità. A tal fine Filumena invita i tre figli, ormai adulti, in quella che, da anni, è stata la sua casa, sebbene, legalmente di proprietà di Don Domenico. Ad essi, dopo aver confessato di essere la loro madre naturale, nonché evidenziato a costo di quali sacrifici ha garantito loro una decorosa esistenza, Filumena rivela che Don Domenico è il loro vero padre. La donna mente, poiché, solo uno di essi, è figlio naturale di Don Domenico. È una menzogna detta a fin di bene, il bene dei suoi tre figli, bene per il quale, lei, Filumena Marturano, nata nei bassi di Napoli, ex prostituta, però,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

novella mamma-coraggio, ha sopportato privazioni, sofferenze, e i maltrattamenti di un uomo che la ha amata, sì, ma a modo suo.

Filumena continuando a seguire le mosse del suo lucido e spietato gioco rivela, indi, a Don Domenico di essere madre dei tre giovani adulti, riservando, solo per lui, la rivelazione che uno di essi è anche figlio suo. Don Domenico, sconvolto da tale rivelazione, esige sapere chi sia suo figlio, ma la donna rifiuta spiegandogli (...) "Dummi', 'o bello d' 'e figlie l'avimmo perduto ...'E figlie so chille che se teneno mbraccia, quanno so' piccerille, ca te danno peoccupazione quanno stanno malate e nun te sanno dicere che se senteno...Che te corrono incontro cu 'e braccelle aperte, dicenno "Papà"...Chille ca 'e vvide 'e veni d' 'a scola cu 'e manelle fredde e 'o nasillo russo e te cercano 'a bella cosa...Ma quanno so' gruosse, quanno song'uommene, o so' figlie tutte quante, o so nemice... Tu si' ancora a tiempo. Male nun te ne voglio... Lasciammo sta 'e ccose comme stanno, e ognuno va p' 'a strada soia." (E. De Filippo, 1973, p.343).

Le parole di Filumena, pregne di amarezza e di gioia al tempo stesso, ci riportano a quelle che César dice a Marius quando questi non si rassegna a rinunciare a Fanny e a Césariot. Césariot è suo figlio naturale, ma chi lo ha visto crescere, chi gli assicurato un'esistenza agiata e confortevole, chi gli dato affetto non è stato lui, bensì, Panisse.

> *Fanny – Non Marius, il n'est pas le tien. Tu étais son père avant qu'il naisse. Mais, depuis qu'il est né...*
> *Marius – Quand on est le père de quelqu'un, c'est pour toujours.*
> *César – Quand il est né, il pesait quatre kilos...quatre kilos de la chair de sa mère.Mais aujourd'hui, il pèse neuf kilos, et tu sais ce que c'est, ces cinq kilos de plus? C'est cinq kilos de plus, c'est cinq kilos d'amour. Et pourtant, c'est léger l'amour. C'est une chose qui vous environne, qui vous enveloppe, mais c'est mince et bleu comme une fumée de cigarette. Et il en faut pour faire cinq kilos...Moi, j'en ai donné ma part, elle aussi. Mais celui qui a donné*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de plus(il montre la porte par où Panisse est parti), c'est lui. Et toi, qu'est-ce que tu as donné?
Marius – La VIE.
César – Oui, la vie. Les chiens aussi donnent la vie...Les taureaux aussi donnent la vie à leurs petits. Et d'ailleurs cet enfant, tu ne le voulais pas. Ce que tu voulais, c'était ton plaisir. La vie ? –Ne dis pas que tu la lui as donnée. Il te l'a prise: ce n'est pas pareil.
Marius – Comment ? Toi aussi . Mais nom de Dieu, qui c'est le père? Celui qui a donné la vie ou celui qui a payé les biberons?
César – Le père, c'est celui qui aime.

(Pagnol, 1946, atto III, scena IX).

Panisse ha coperto d'amore paterno il figlio adottivo, ha avuto la gioia di sentirsi chiamare "Papà", quella stessa gioia che Don Domenico, dopo aver sposato in piena regola Filumena, prova, improvvisa, quando i tre figli della donna, intervenuti al matrimonio, pronunciano – insieme – la magica e commovente parola :

I tre figli : – Sì, Papà.
Don Domenico: – (commosso guarda Filumena e decide) – Grazie. Quanto m'avite fatto piacere..." e aggiunge
Don Domenico: 'E figlie so' ffiglie / E so' pruvvidenza. E sempre, sempre...quando, in una famiglia, ce ne sono tre o quattro, sempre succede che il padre ha un occhio particolare, che so io, un riguardo speciale per uno dei quattro. O pecché è cchiù brutto, o pecché è malato, o pecché è cchiù prepotente, cchiù capuzziello...E gli altri figli non se l'hanno a male...lo trovano giusto. È quasi un diritto del padre. Fra noi questo non ha potuto accadere, perché la nostra famiglia si è riunita troppo tardi. Forse è meglio. Vuol dire che quel bene che io avrei avuto il diritto di volere ad uno dei miei figli...lo divido fra tutti e tre.

(De Filippo,1973, pp.344-345).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Raymond Castans a riguardo della commedia di Marcel Pagnol "Marius", ha affermato che è la pièce dell'amore paterno. Appare evidente che questa affermazione possa essere estesa alle opere "Natale in casa Cupiello" e "Filumena Marturano" dell'immortale Eduardo De Filippo.

Marcel Pagnol muore nel 1974, Eduardo De Filippo muore nel 1984, ma, le loro *pièces* continuano ad essere recitate ottenendo, ovunque e sempre, vasto successo. Ciò lo si deve al fatto che entrambi gli Autori, nelle loro opere teatrali,trattano in modo semplice e spontaneo i grandi temi dell'epopea umana – l'amore dell'uomo e della donna, l'amore filiale, l'amore paterno e materno, il mito di Ulisse, ecc., grazie ai quali Marcel Pagnol ed Eduardo De Filippo sono riusciti ad ottenere il passaporto per varcare i confini dell'eternità.

Bibliografia

Audouard Yvan, *Yvan Audouard raconte Marcel Pagnol*, Le livre de poche, Paris, 1973.

Barsotti Anna, *Introduzione a Eduardo*, ed. Laterza, Bari, 1992.

Bersani J. – Autrand M. – Lecarme J. – Vercier B., *La littérature en France depuis 1945*, ed. Bordas, Paris, 1972.

Bisicchia Andrea, *Invito alla lettura di Eduardo*, ed. Mursia, Milano, 1982.

Bonnerot Sylviane, *Visage du théâtre contemporain*, ed. Masson et Cie, Paris, 1971.

Bonnerot Sylviane, *Le théâtre de 1920 à 1950*, ed. Masson et Cie, Paris, 1972.

Camels Norbert, *Les Sermons de Marcel Pagnol*, choisis et présentés par Norbert Camels-Abbé Général de Prémontré, ed. Forcalquier, France, 1967.

Castans Raymond, *Marcel Pagnol m'a raconté*, ed. Juillard, Paris, 1978.

Castans Raymond, *Il était une fois Marcel Pagnol*, ed. Juillard, Paris, 1978.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Castex P. G., Surer P., *Manuel des études littéraires françaises –XX siècle*, ed. Brodard -Taupin, Paris, 1971.
Chassang A., Senninger Ch., *Recueil de textes littéraires français –XX siècle*, ed. Brodard –Taupin, Paris, 1970.
D'Amico Silvio, *Storia del teatro drammatico*, ed. Garzanti, Milano, 1958.
De Filippo Eduardo, *I capolavori di Eduardo*, voll. I-II, ed. Einaudi, Torino, 1973.
De Filippo Eduardo, *Lezioni di teatro*, ed. Einaudi, Torino, 1986.
Di Franco Fiorenza, *Le commedie di Eduardo*, ed. Laterza, Bari, 1984.
Giammuso Maurizio, *Vita di Eduardo*, ed. Mondadori, Milano, 1983.
Giammuso Maurizio, *Da Napoli al mondo*, ed. Mondadori, Milano, 1994.
Girard Marcel, *Guide illustré de la littérature française moderne*, ed. Seghers, Rennes, 1968.
Guglielmini Salvatore, *Guida al Novecento*, ed. Principato, Milano, 1986.
Henriot Emile, *Neuf siècles de littérature française*, ed. Librairie Delagrave, Lagny-Sur-Marne, 1958.
Lagarde A. - Michard L., *Textes et littérature -XX siècle*, ed. Bordas, 1972.
Pagnol Marcel, *Fanny*, Le livre de Poche, Paris, 1946.
Pagnol Marcel, *César*, Le livre de Poche, Paris, 1946.
Pagnol Marcel, *La gloire de mon père*, scelta, introduzione di Elisa Denina, ed. G. B. Paravia, Torino, 1965.
Pagnol Marcel, *Le château de ma mère*, scelta, introduzione di Elisa Denina, ed. G. B. Paravia, Torino, 1966.
Pagnol Marcel, *Les temps des secrets*, scelta, introduzione di Elisa Denina, G. B. Paravia, Torino, 1967.
Pagnol Marcel, *Marius*, Le livre de poche, Paris, 1969.
Pagnol Marcel, *Confidences et Mémoires*, ed. Juillard, Paris, 1982.

QUOTIDIANI

Articolo "È morto Marcel Pagnol, in *La Nazione*, 19 Aprile 1974.
Articolo "Pagnol marsigliese della scena parigina", in *La Stampa*, 19 aprile 1974.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Maria CÂNDEA
Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle
(sous la direction de M.-A. Morel)

PEUT-ON DÉFINIR LA PAUSE DANS LE DISCOURS COMME UN LIEU D'ABSENCE DE TOUTE MARQUE?[1]

Introduction

Il convient de préciser tout d'abord que, en ce qui concerne la notion de **pause**, nous nous occupons uniquement des pauses non sonores (silencieuses) dans le discours -en considérant comme pause silencieuse toute interruption qui dépasse le seuil de 300 ms- et des pauses sonores réalisées par un allongement vocalique.

(1) ben ici /500 ms/ à bonneuil (T, 17 ans, EREA de Bonneuil)
(pause silencieuse simple)
(2) faire la::: pousser les feuilles avec la souffleuse (S, 18 ans, EREA de Bormeuil;
(pause sonore simple)
(3) e:: /3000 ms/ le matin je commençais à::: /2800 ms/ huit heures ↑ (S, 18 ans, EREA de Bonneuil)
(4) à mettre les petites plantes e:: /600 ms/ dans la terre (W 18 ans, EREA de Bonneuil)
(pauses mixtes)

Par contre, à la différence d'autres études sur les pauses, nous ne nous occupons ni des répétitions de mots ou fragments de mots ni des faux départs qui sont souvent trop complexes pour que l'on puisse toujours les assimiler aux pauses.

En ce qui concerne la notion de *marque* dont nous allons nous servir, il faut souligner l'usage simple que nous faisons de ce terme en suivant la définition donnée par Dubois et al.. (1973:309) pour

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

la phonologie: *"[...] on appelle marque une particularité [...] dont l'existence ou la non-nexistence dans une unité donnée suffit à l'opposer aux autres unités de même nature de la même langue"*.Cette particularité que nous appellerons **marque** ne doit pas produire absolument, selon nous, une opposition **binaire**, elle peut également s'inscrire dans un système d'oppositions à plusieurs termes.

Il est inutile d'enfoncer des portes ouvertes en exposant ici les raisons pour lesquelles la pause est un phénomène essentiel de segmentation et structuration des discours oraux de tout type (spontanés, non-spontanés, monologiques, dialogiques, etc.) et il est également inutile, pensons-nous, d'insister sur l'importance de l'idée d'observer la fréquence, la durée et la distribution des pauses dans les énoncés oraux pour pouvoir étudier correctement les processus de structuration et de perception des énoncés ou autrement dit, les jeux de l'encodage et du décodage des énoncés.

Il suffit de rappeler en ce sens un simple fait assez révélateur en soi pour dispenser de tout commentaire: dans toutes les transcriptions de français oral que nous avons pu lire ou consulter, et notamment dans celles provenant des plus importants centres universitaires se consacrant particulièrement aux études de français oral (comme Aix-en-Provence, Lyon ou Paris), il existe systématiquement dans les conventions de transcription un petit symbole notant la pause non sonore et un petit symbole (très souvent les deux points":") notant l'allongement d'un son. Nous n'avons jamais rencontré de transcription de français oral qui ne note pas les pauses, qu'il s'agisse de pauses subjectives perçues ou de pauses objectives produites. Ajoutons que le symbole choisi pour représenter une pause n'est jamais le symbole zéro ou ensemble vide[2]. Cela prouve tout simplement que tous les linguistes tant soit peu habitués à travailler sur des échantillons de français oral perçoivent la pause comme une marque à part entière, c'est-à-dire comme une entité dont la présence à l'intérieur d'une séquence s'oppose à son absence à l'intérieur de cette même séquence ou d'une séquence de la même nature.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Ainsi, plutôt que de s'attacher à la "matière" même de la pause, qui n'est définissable que par des tournures négatives (absence, interruption, rupture, etc.) et qui risque de nous faire rapprocher la pause d'un ensemble vide ou même d'un zéro tout simplement, il serait plus convenable de s'attacher au fonctionnement de la pause envisagée dans un premier temps comme une marque unitaire. Dans ce cas, nous dirions qu'il existe la marque [+ pause] qui s'oppose à [- pause] et notre objectif serait de décrire le fonctionnement des séquences marquées par une pause par rapport aux séquences non-marquées par une pause.

Etudes antérieures

Il y a déjà de nombreuses études qui ont tenté de décrire ce fonctionnement en s'attachant surtout à la fréquence des pauses, à leur durée, à leur nature (pauses sonores ou silencieuses), à leur distribution syntaxique et aux corrélations qui s'établissent entre toutes ces variables.

Toutes les études sur le français ont choisi comme corpus surtout des échantillons de type monologique, c'est-à-dire des échantillons où le locuteur, au centre de l'attention, n'a pas besoin de négocier pour garder la parole: il peut prendre son temps en élaborant des énoncés très longs et très complexes car il est sûr de ne pas se voir interrompre soit par des auditeurs en différé soit par un interlocuteur complètement effacé (interviews à la radio, à la télévision, discours politiques, énoncés de laboratoire, etc).

Le corpus sur lequel nous avons choisi de travailler est de tout autre type: il s'agit d'un dialogue de type examen, enregistré en milieu scolaire à l'Etablissement Régional d'Enseignement Adapté de Bonneuil-sur-Marne, avec des élèves de 16-18 ans qui devaient présenter leur dernier stage devant leur professeur et devant nous-même, sachant qu'ils étaient enregistrés. La situation était inédite pour ces élèves qui se trouvaient non seulement en position dominée par rapport à leur professeur mais aussi en difficulté devant une tâche très contraignante et dans un environnement insécurisant à cause de la présence du micro.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

En essayant de croiser de manière synthétique les résultats que nous avons obtenus avec ceux des autres linguistes, on peut faire le tour des variables qui interviennent dans le fonctionnement des pauses et présenter succinctement les différents rôles que les pauses peuvent avoir dans le discours.

Il faut dire tout d'abord que, pendant très longtemps, les grammaires traditionnelles et même certaines grammaires modernes ont donné des descriptions des pauses fondées surtout sur des a priori théoriques. Ces descriptions peuvent être résumées en quelques lignes: les pauses silencieuses serviraient à séparer des groupes de sens et des unités phrastiques tandis que les pauses sonores (allongements vocaliques) serviraient à marquer une hésitation et à unir des segments appartenant au même groupe de sens; les pauses silencieuses correspondraient le plus souvent à des reprises de souffle, elles apparaîtraient aux frontières syntaxiques importantes et il existerait une corrélation directe entre le type de frontière syntaxique et la durée de la pause (plus la frontière syntaxique serait importante et plus la pause serait longue); en plus, il existerait une corrélation directe entre la fréquence des pauses de tout type et le degré de familiarité avec la tâche linguistique (plus la tâche serait familière au locuteur et moins il y aurait de pauses).

Si logiques et vraisemblables que soient ces hypothèses elles ont été partiellement ou complètement infirmées par les études sur corpus qui leur ont fait suite. En effet, il apparaît que, même s'il existe des cas où les hypothèses traditionnelles sont confirmées, ces cas sont toujours très loin de représenter un pourcentage de 100% des pauses étudiées.

Ainsi, les exemples (5) et (6) montrent qu'il existe des pauses silencieuses longues placées à l'intérieur d'un syntagme nominal (5) ou verbal (6):

(5) je partais de:. /1500 ms/ de la mairie de Bonneuil (W, 18 ans, EREA de Bosmeuil)

(6) euh je ne. /950 ms/formule pas ces critiques (Chirac, interview politique, corpus Duez 1991)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Par ailleurs, nous trouvons de nombreux exemples de pauses silencieuses brèves qui marquent des frontières syntaxiques entre deux propositions (7 et 8):

(7) et je recommençais après la pause /300 ms/je finissais à:: onze heures, (W, 18 ans, EREA de Bonneuil)

(8) je l'ai dit /540 ms/ il y a un mois (Pompidou, discours politique, corpus Duez 1991)

Il en est de même en ce qui concerne l'idée que les pauses sonores auraient uniquement un rôle unificateur. L'exemple (9) présente une pause sonore (un « euh d'hésitation») qui **sépare** deux segments disjoints, entre lesquels il y a une rupture et un « redémarrage »:

(9) je partais avec e:↓ je partais avec lui (EY, 18 ans, EREA de Bonneuil)

Les linguistes qui se sont penchés sur l'étude du rôle des pauses semblent s'accorder sur le fait qu'elles peuvent apparaître en toute position, même si les pourcentages sont différents pour chaque position syntaxique, pour chaque type de discours et pour chaque locuteur. Ils semblent s'accorder aussi sur le fait que la nécessité de reprendre haleine et la difficulté d'encodage linguistique ne suffisent pas pour expliquer la présence des pauses dans le discours puisqu'une situation extralinguistique particulière ou une recherche stylistique particulière de la part du locuteur sont susceptibles de modifier complètement la fréquence, la durée et la distribution des pauses.

Hypothèses nouvelles

Les résultats obtenus après l'étude de notre corpus corroborent tout à fait les conclusions générales de nos prédécesseurs. Simplement, étant amenée à travailler sur un corpus très différent de ceux qui avaient déjà fait l'objet d'analyses autour

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

du rôle des pauses, nous pensons être en mesure de formuler quelques réserves sur la possibilité de généralisation des interprétations proposées par les analyses phonostylistiques sur des corpus comme les discours des hommes politiques ou la parole médiatisée de Marguerite Duras.

En effet, l'analyse de tels corpus conduit à penser que l'utilisation des pauses particulièrement longues à l'intérieur des syntagmes serait l'indice stylistique d'une sorte de suspense discursif contrôlé par le locuteur, censé mettre en valeur l'unité située immédiatement avant ou immédiatement après la pause, et qui aurait comme effet secondaire la consolidation du statut dominant de l'énonciateur par cet accaparement absolu de l'espace phonique.

Par contre, notre corpus, trop réduit pour permettre des généralisations, exclut bien entendu cette interprétation des pauses longues à l'intérieur des syntagmes et semble mettre en lumière, de la part des élèves, des stratégies d'allongement des pauses -afin de gagner du temps, afin de se défendre des questions de l'interlocuteur- et des stratégies de combinaison systématique des pauses sonores avec des pauses silencieuses qui permettent une meilleure maîtrise du temps de parole à négocier sans cesse.

Notre étude encore inachevée semble indiquer donc, comme hypothèse, un fonctionnement différent des pauses dans les dialogues véritables par rapport aux monologues ou aux discours monologiques et, en plus, une différence située au niveau de l'interprétation dans le fonctionnement du même type de pauses chez les locuteurs en position dominante par rapport aux locuteurs en position dominée. Cette dernière différence de fonctionnement a déjà été signalée par Duez dans son étude sur la parole des hommes politiques, seulement le sens du concept de "position dominée" n'est pas le même dans notre corpus, puisque la position dominée d'un homme politique est susceptible de changer, d'être remise en question et de se transformer à la suite des élections en position dominante, tandis que la position dominée des élèves en échec scolaire à l'EREA de Bonneuil-sur-Marne est plus immobile (à 16-18 ans, au bout de trois ou quatre ans

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

passés dans l'EREA, il est difficilement envisageable qu'ils puissent encore la remettre en question pour, éventuellement, la transformer en position dominante).

Toute cette dispersion constatée dans la liste des rôles qu'une pause est susceptible de remplir peut amener à penser que le fonctionnement des pauses ne pourrait jamais dépasser le stade de description par des comptages statistiques pour la bonne et simple raison qu'il serait impossible de trouver des règles de fonctionnement. De même, cela peut amener à penser que, en fin de compte, l'utilisation des pauses relèverait de l'idiolecte de chaque locuteur et non pas d'un système codé. Or, ce que l'on peut constater chez les chercheurs qui ont analysé ce phénomène laisse entendre tout le contraire. Il est permis de croire qu'ils cherchent tous à trouver un système et qu'une de leurs prémisses de départ est le fait que l'utilisation des pauses, malgré son apparente diversité, relève d'un système codé. C'est aussi notre conviction et nous pensons avoir trouvé une solution, pour l'instant théorique, qui permettrait la description systématique des pauses.

L'impossibilité de décrire la différence marquée par l'opposition [+ pause] / [- pause] à cause de l'ambiguïté susmentionnée de la signification de [+ pause] (autrement dit à cause de la trop grande diversité des rôles de la pause) semble contredire l'hypothèse de départ, à savoir la possibilité de considérer la pause comme une marque: il est en effet difficilement envisageable de décrire une marque sans être capable de préciser l'opération qu'elle marque.

Pour sortir de ce dilemme nous proposons comme solution de ne plus considérer la pause comme une marque unitaire et indivisible mais plutôt comme une entité complexe, décomposable, analysable en soi, qui est capable de recevoir elle-même d'autres sous-marques. Il faudrait partir du principe qu'il n'y a pas une pause mais des pauses et qu'à l'intérieur du grand ensemble des pauses il existe des sous-ensembles dans lesquels s'établissent des systèmes d'oppositions. Ainsi, pour pouvoir établir le rôle d'une occurrence de pause donnée il serait d'abord nécessaire d'établir son appartenance à un des sous-ensembles envisagés.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

La complexité de ce problème et l'état actuel de nos recherches ne permettent pas de faire des affirmations catégoriques mais seulement de proposer des directions à suivre pour une éventuelle théorie de la pause, en tenant compte des études antérieures et en attendant une confirmation sur un corpus d'une plus grande diversité que ceux qui ont déjà été étudiés.

Un des sous-ensembles qu'il serait indispensable de considérer pour rendre compte des différences de fonctionnement des pauses est celui déterminé par les différences de nature entre les pauses. À l'intérieur de cet ensemble deux oppositions binaires s'établissent. La première est l'opposition entre les pauses simples et les pauses mixtes (nous appelons "pause simple" toute pause sonore ou silencieuse et "pause mixte" toute pause qui contient au moins deux pauses simples).

Les pauses mixtes présentent un fonctionnement différent des pauses simples, elles permettent des durées nettement plus longues à l'intérieur des syntagmes, elles garantissent le maintien de la parole dans des situations interactives où les temps de parole sont négociés sans cesse et, dans leur forme la plus courante (c'est-à-dire allongement vocalique suivi d'une pause silencieuse) elles n'apparaissent pas (ou très rarement) dans des discours particulièrement soutenus, comme par exemple les discours politiques.

La deuxième opposition qui s'établit, la plus connue, se place à l'intérieur des pauses simples, entre les pauses sonores et les pauses silencieuses.

Un autre sous-ensemble à prendre en compte est celui délimité par les différents seuils de durée des pauses à l'intérieur duquel on pourrait opposer ce que l'on a appelé " pauses subjectives " (c'est-à-dire des pauses qui ont été perçues mais qui n'ont pas été produites), les pauses très brèves (qui peuvent correspondre à des reprises de respiration ou à des frontières syntaxiques à l'intérieur des énoncés), les pauses brèves (qui peuvent correspondre soit à des frontières syntaxiques soit à des hésitations), les pauses longues (qui peuvent correspondre soit à des hésitations importantes, soit à

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

des fins d'énoncés, soit à des découpages phonostylistiques) et les pauses très longues (qui peuvent correspondre à des lapsus, à des fins d'énoncés, à des marques de pouvoir qui enjoignent à l'auditeur l'obligation de respecter la position dominante du locuteur sur l'espace phonique, etc. etc.).

Un troisième sous-ensemble significatif est bien évidemment celui des distributions syntaxiques des pauses. Nous n'insistons pas beaucoup sur ce point étant donné qu'il a été particulièrement étudié par d'autres linguistes. Nous signalons simplement que dans l'approche théorique que nous proposons il y aurait au moins une grande opposition entre les pauses situées à l'intérieur des syntagmes (ou à l'intérieur des groupes de sens) et les pauses situées aux frontières syntaxiques importantes ou en fin d'énoncé.

Le rôle des pauses situées à l'intérieur des syntagmes serait plus attaché à la production, au locuteur (elles marqueraient soit une recherche stylistique de mise en valeur de certains composants soit une recherche lexicale ou cognitive liée à la difficulté d'encodage de la séquence suivant la pause) tandis que le rôle des pauses situées aux frontières syntaxiques serait plus attaché à la structuration de l'énoncé produit, elles serviraient plutôt à un meilleur décodage de la part de l'auditeur à travers une séquenciation "logique" de la chaîne sonore.

Un dernier sous-ensemble, qui nous semble très important et que nous n'avons jamais vu traiter dans d'autres études sur les pauses, est celui qui prend en compte les contours intonatifs des pauses sonores et, également, les contours intonatifs des séquences précédant les pauses silencieuses.

Nous avons en effet constaté en dépouillant notre corpus qu'il existerait des corrélations assez étroites entre ces contours intonatifs et le rôle des pauses analysées.

Par exemple, pour les pauses sonores (les allongements vocaliques) nous n'avons trouvé que deux contours intonatifs possibles, à savoir le contour plat et bas et le contour descendant. Ces contours semblent correspondre à des fonctionnements différents, le

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

premier ayant tendance à marquer une recherche de mot ou une hésitation et l'intention de garder la parole, et le deuxième ayant plutôt tendance à indiquer soit une autocorrection immédiate qui annulera la séquence antérieure soit la fin d'un énoncé.

Il en est de même pour le rôle des pauses vides et le contour intonatif des séquences qui les précèdent. Nous avons trouvé quatre cas de figures significatifs en ce sens: 1) le contour de la séquence précédente est modulé et dans ce cas la pause peut servir soit pour la séquenciation neutre de l'énoncé soit pour la mise en relief d'un mot par un « suspense » discursif, 2) le contour intonatif de la séquence précédente est plat ou peu modulé et dans ce cas il s'agirait soit d'une hésitation soit d'une fin d'énoncé, 3) le contour intonatif qui nous intéresse est montant et il s'agirait par conséquent d'une structuration neutre de l'énoncé par une marque de continuation, d'enchaînement, et enfin 4) le même contour intonatif pris en compte est descendant et la pause aurait tendance à marquer ou bien une autocorrection ou reformulation, ou bien une fin d'énoncé.

Nous soulignons que ces corrélations sont pour le moment des hypothèses étant donné qu'elles n'ont pas encore été confirmées par des analyses de corpus suffisamment étendus et suffisamment variés.

Par contre, l'hypothèse de départ selon laquelle ces contours intonatifs feraient partie d'un système codé qui serait un sous-système de l'intonation du français n'autorise plus aucun doute.

Il serait très important de parvenir à dresser la liste complète des corrélations susceptibles d'exister entre les différents termes des sous-ensembles mentionnés et les différents rôles que les pauses peuvent remplir afin de pouvoir construire une véritable théorie des pauses.

Établir cette liste nous permettrait de décrire, dans un premier temps, la présence d'une pause comme une marque complexe et ambigüe parce que susceptible de remplir des rôles divers. Dans un deuxième temps, nous placerions chaque occurrence de pause dans la grille des oppositions au sein des sous-ensembles préétablis et, en croisant les interprétations codées attachées à chacune des positions

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de cette occurrence dans la grille, nous devrions être en mesure de cerner le rôle de l'occurrence en question.

En résumé, ce que nous proposons comme méthode de travail est non seulement un traitement de la pause comme une marque à part entière (au même titre, par exemple, que la montée du fondamental de la voix) mais en plus la construction d'un système d'oppositions à l'intérieur de quatre sous-ensembles de propriétés des pauses (la nature, la durée, la position syntaxique et le contour intonatif de la pause ou de la séquence antérieure à la pause). La corrélation systématique de chaque terme participant à ces oppositions avec un certain rôle de la pause permettrait le traitement de ces propriétés comme des sous-marques appelées à désambiguïser, à rendre explicite le rôle de la " marque porteuse " qu'est la pause, conçue non pas comme un lieu d'absence mais plutôt comme un lieu où toutes ces sous-marques s'actualisent.

NOTES

[1] Remerciements aux relecteurs.

[2] Les symboles choisis par différentes écoles de transcripteurs, dont nous avons pris connaissance, pour noter les pauses silencieuses sont: le #, les +, les virgules, les barres obliques //.

Bibliographie

CANDEA, Maria, 1996, *Les pauses dans le discours. Étude sur le parler d'élèves de l'EREA de Bonneuil-sur-Marne*, [Mémoire de DEA, Université de Paris III].

DUBOIS, Jean et alii, 1973: *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse

DUEZ, Danielle, 1987: *Contribution à l'étude de la structuration temporelle de la parole en français*, [Thèse de doctorat d'État, Université d'Aix-en Provence].

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

DUEZ, Danielle, 1991: *La pause dans la parole de l'homme politique*, Paris, CNRS .

FAGYAL, Zsuzsanna, 1995: *Aspects phonostylistiques de la parole médiatisée lue et spontanée; âge, prestige, situation, style et rythme de parole de l'écrivain Marguerite Duras,* [Thèse de doctorat, Université de Paris III Sorbonne Nouvelle].

FAGYAL, Zsuzsanna, 1996: «Stratégies d'hésitation propres aux locuteurs dans le français spontané médiatisé», *Journées d'étude sur la parole*, Avignon.

GROSJEAN, François, DESCHAMPS, Alain, 1972: «Analyse des variables temporelles du français spontané», *Phonetica*, 26, 130-156.

GROSJEAN, François, DESCHAMPS, Alain, 1973: «Analyse des variables temporelles du français spontané», *Phonetica*, 28, 191-226.

GROSJEAN, François, DESCHAMPS, Alain, 1975: «Analyse contrastive des variables temporelles de l'anglais et du français: vitesse de parole et variables composantes, phénomènes d'hésitation», *Phonetica*, 31, 143-183.

MOREL, Mary-Annick et alii., 1994: *Intonation et syntaxe discursive*, Service des publications de l'Université de Paris III.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Corina CILIANU-LASCU
Academia de Studii Economice – Bucureşti

QUELQUES REMARQUES SUR LE TRAITEMENT UNIFIÉ DE ENCORE EN FRANÇAIS ET EN ROUMAIN

0. Dans toutes les langues, les marqueurs énonciatifs sont hautement polysémiques, manifestant une très grande plasticité sémantique dans leurs emplois. Il est particulièrement difficile de leur associer un nombre fini et fixe de significations bien distinctes, et la parenté sémantique entre les significations qu'ils sont susceptibles de prendre pousse fortement à recourir au modèle polysémique pour les décrire (C.Fuchs, 1994 :98). Les descriptions de encore dans le cadre d'une théorie morpho-sémantique (Al.Cuniță, 1968, 1973) ou de la théorie des mondes possibles dans les langues naturelles (R.Martin, 1980, C.Rohrer, 1980, C.Vet, 1980) se limitent à un seul type d'emploi : les emplois temporels. D'autres descriptions prennent en compte aussi les emplois quantitatifs et pragmatiques (F.Nef, 1981,1986, A.Borillo, 1984, R.Martin, 1987, C.Fuchs, 1994).

Nous allons donner quelques exemples où l'adverbe encore prend des significations différentes: temporelles, duratives ou itératives, et quantitatives, pour analyser ensuite les emplois pragmatiques de cet adverbe en vue d'une description unifiée de ces différentes valeurs.

1. Encore est fondamentalement un adverbe exprimant l'AJOUT DE QUANTITÉ et l'on doit à ce sémantisme de base les diverses interprétations qui lui sont données lorsqu'il s'applique au déroulement temporel d'une situation (A.Borillo, 1984 :38). La notion de quantité est contenue dans la notion de durée de même que dans celle d'itération.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Encore temporel peut être itératif (1) et (2) ou duratif (3) et (4):

(1) *Il s'est encore trompé.*
« Iar s-a înşelat/S-a înşelat din nou »
(*Dictionnaire du français vivant)*

(« une fois de plus, de nouveau » = valeur aspectuelle répétitive)

(2) *Merci encore, dit-elle.*
« Încă o dată mulţumesc, spuse ea. »
(F.Sagan, *Aimez-vous Brahms* ? 28/17)

(3) *Et dans dix ans, m'aimera-t-il encore ?*
« Oare peste zece ani o să mă mai iubească ?
(F.Sagan, *Aimez-vous Brahms* ? 163/110)

(« m'aimera-t-il toujours ? continuera-t-il de m'aimer ? = valeur aspectuelle durative)

(4) *Mais j'espère encore l'arracher, avec votre aide, à la boisson.*
« Dar eu tot nădăjduiesc că l-om putea smulge băuturii ».
(P.Istrati, *Oncle Anghel*, 54/55)

Quelques types d'emplois expriment l'ajout quantitatif sans évoquer la durée ou l'itération avec des formes comparatives portant sur des noms, adjectifs ou verbes :

(5) *La colère eut auprès de nous plus de succès encore.*
« (...) şi mai mult succes »
(G.Leroux, *Le parfum de la Dame en noir,* 120)

(6) *Plus tard, tu connaîtras encore une joie.*
« Mai târziu, vei mai cunoaşte o bucurie ».
(P.Istrati, *Oncle Anghel,*184/183)

(7) *Encore un qui est amoureux de la Dame en noir!*
« Încă unul care este îndrăgostit de Doamna în negru ! »
(G.Leroux, *Le parfum de la Dame en noir,* 237)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(8) *Maître Fleury allait rentrer, modeste, en son triomphe, mais encore plus sûr de lui que d'habitude.*
« Maestrul Fleury se va întoarce dintr-o clipă într-alta, modest, cu tot triumful repurtat, dar şi mai sigur de el ca de obicei ».

(F.Sagan, *Aimez-vous Brahms*, 88/59)

(9) *Un phénomène culturel a augmenté encore la distance entre l'entreprise et l'individu.*
« (...) a făcut să crească şi mai mult distanţa (...) »

(P.d'Humières, 34)

Encore exprime l'amplification dans le degré, avec comparaison explicite ou implicite, ou un supplément de quantité.

Nous pouvons remarquer que les différentes significations de encore ont des hétéronymes différents en roumain : din nou, iar / încă, mai, şi, tot.

Ces quelques exemples ne font que donner un petit aperçu de la diversité des significations possibles en co-texte du marqueur encore. Leur interprétation n'est pas un cas d'ambiguïté.

Pourtant il y a des cas où seul un co-texte plus large oriente l'interprétation, donc le choix de l'hétéronyme roumain aussi :

(10) – *Frappe fort !*
Je frappai, rouge de colère.
– *Encore* !
« Şi mai ! »

(P.Istrati, *Oncle Anghel* 284/283)

(11) *Je vous dis qu'elle a encore ses yeux de folle !*
« (...) din nou (...) »

(G.Leroux, *Le parfum de la dame en noir*, 17)

Dans (10), la seconde réplique est interprétée comme une demande d'amplification de l'intensité : frappe encore plus fort !, alors que dans (11), tous les interlocuteurs savent déjà qu' « elle » avait guéri, donc il ne reste que l'interprétation itérative.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Ces significations considérées comme différentes sont apparentées, procédant d'un « socle » sémantique commun, idée soutenue par le fait que les paraphrases des différentes significations ne sont pas nécessairement disjointes (C.Fuchs, 1994). C'est ainsi que les paraphrases « une fois de plus » et « de nouveau » sont admises pour la valeur répétitive de encore (ex. 1) mais aussi pour sa valeur de supplément de quantité (ex.7 - « une fois de plus, (en voilà) un qui.... ; (en voilà) de nouveau un qui... »). Le caractère non nécessairement disjoint des paraphrases témoigne que l'on a affaire à divers emplois d'un terme polysémique, et non pas à l'emploi de deux homonymes. Les significations respectives ne constituent pas des catégories sémantiques étanches, à preuve l' «étirement interprétatif » que révèle la diversité des paraphrases inter- et intralinguales admises pour ce qui est considéré comme une même signification de encore.

2. On entend par encore pragmatique l'utilisation de cet adverbe comme connecteur pragmatique (J.C.Anscombre, in F.Nef, 1981). On entend par adverbe d'énonciation un adverbe qui ne modifie ni la phrase, ni un de ses constituants, mais la relation du locuteur à la phrase (F.Nef, 1981 :101). Dans (12) encore a une valeur cumulative pour l'énonciateur qui considère le fait d'avoir donné une lunette à quelqu'un qui a déjà de très bons yeux comme un avantage supplémentaire pour pouvoir « monter la garde » :

(12) *Le père Bernier veillera toute la nuit à la porte de la Tour Carrée, et la mère Bernier, qui a de très bons yeux, et à laquelle j'ai fait encore donner une lunette marine, restera jusqu'au matin sur la plate-forme de la tour.*
« (...) are ochi buni. (...) i-am dat şi o lunetă marină (...) »

(G.Leroux, *Le parfum de la Dame en noir,* 102)

On parle aussi d'emplois logiques (R.Martin, 1980, 1987), de encore argumentatif (F.Nef, 1986).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Comme connecteur pragmatique, encore relie quelque chose du contexte discursif précédant la phrase où il survient et l'énoncé réalisé par cette phrase :

(13) *Et moi, qui ne comprenais rien à cela ! Car enfin, il n'y avait pas que l'Australie ! Il y avait encore la barbe ! Et elle tenait ! Elle tenait !*
« (...) nu era numai Australia! (...) mai era şi barba »

(G.Leroux, *Le parfum de la Dame en noir*, 31)

L'introduction du connecteur représente un ajout quantitatif d'arguments qui vont dans le même sens : dans (13), l'énonciateur croit avoir identifié la personne qui l'intéressait grâce à un dessin représentant l'Australie, et aussi grâce à sa barbe qui n'était pas fausse. Encore ne modifie pas les conditions de vérité de la phrase dans laquelle il figure :

(a) *Il y avait la barbe !*
(b) *Il y avait encore la barbe !*

Que dit (b) en plus de ce que dit (a) ? Qu'il y avait déjà quelque chose avant de penser à la barbe. Il s'agit là d'une partie de la signification de encore qui n'est pas assertée mais impliquée. La nature de cette implication reste à déterminer parmi ses « implicatures conventionnelles » (F.Nef, 1986).

2.0. Dans (14) encore a toujours une valeur cumulative, d'adjonction d'une nouvelle qualité à une qualité énoncée antérieurement (« quelqu'un de trop gâté par la vie ») :

(14) *Seulement quand Simon sonna ce soir-là, qu'elle vit sa cravate foncée et ses yeux inquiets, l'intense jubilation de toute sa personne, sa gêne aussi, comme quelqu'un de trop gâté par la vie et qui hérite encore, elle eut envie de partager son bonheur.*
« (...) prea răsfăţat de viaţă, care pe deasupra şi moşteneşte o avere (...) »

(F.Sagan, *Aimez-vous Brahms*?, 118/79)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

ou bien d'une nouvelle idée à une idée antérieure:

(15) *On se situe, là encore, à l'opposé de la démarche de la publicité communicationnelle.*

«(...) şi aici (...)»

(P.d'Humières, 1993:159)

2.1.Encore peut apparaître dans une coordination ou dans une énumération comme un ajout quantitatif simple (16) ou d'intensité (17):

(16) *Les unes sont seulement complétives; d'autres sont restrictives; d'autres encore proprement rectificatives.*

« (...) unele.... altele .... iar altele (...) »

(R.Martin, 1987:114)

(17) (a) *Il nous met tous en retard et encore, c'est lui qui proteste.*

« Ne întârzie pe toţi şi , pe deasupra, tot el protestează ».

(Lexis)

(b) *Tout ceci est terrible; encore ne sait-on pas tout.*

« (...) şi încă nu se ştie totul (...) »

(Lexis)

Pour (17b), l'implicature serait: « si l'on savait tout, ce serait encore plus terrible ».

Un élément envisagé comme 'négatif' par l'énonciateur dans p (« une petite augmentation ») détermine l'interprétation « même pas q » à la forme négative dans (18):

(18) *Il y a eu une petite augmentation de salaire* (p), *et encore! Cela n'a pas été sans mal* (q).

« S-a făcut o mică creştere de salarii şi nici măcar asta fără dificultate »

(Lexis)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

2.2. La phrase p peut contenir des éléments déterminant l'emploi de encore: ne suffit pas, non seulement, outre:

(19) (a) *Proposer des informations ne suffit pas; encore faut-il les classifier.*

« (...) nu este suficient, trebuie şi să (....) »

(b) *Non seulement il n'est pas venu, mais encore il ne s'est pas excusé.*

« Nu numai că n-a venit, dar nici nu s-a scuzat »

(*Dictionnaire du français vivant)*

(c) *Non seulement on ignorait comment il était parti, (...) mais encore comment il avait été présent.*

« Nu numai că nu se ştia cum plecase, dar nici că fusese prezent »

(G.Leroux, *Le parfum de la Dame en noir,* 265)

En roumain, l'affirmation est exprimée par « dar şi » et la négation par « dar nici » pour l'interprétation de encore.

(d) *Outre l'amende, il fut encore condamné à la prison.*

« În afară de amendă, a fost şi condamnat (pe deasupra) »

(*Littré*)

Dans (19d), encore q introduit un élément qui va dans le même sens que p: on ne peut pas dire: « *outre l'amende, il a encore reçu un cadeau ».

En tête de paragraphe, encore joue le rôle de supplément par rapport au paragraphe antérieur avec le sens « de plus, en outre ».

2.3. Encore peut être focalisé sur un constituant de la phrase; il est alors synonyme de toujours:

(20) (a) *C'est encore Marie qui s'est classée la première.*

« Tot Maria s-a clasat prima »

(b) *Si nous sommes heureux, c'est par hasard; si nous sommes malheureux, c'est encore par hasard.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

«Dacă suntem fericiţi, e din întâmplare, dacă suntem nefericiţi, e tot din întâmplare »

(F.Sagan, *Aimez-vous Brahms?* 66/67)

2.4. (21) et (22) supposent l'existence d'une argumentation où temps *de re* et temps *de dicto* se confondent : on peut parler d'une projection de la deixis temporelle sur la deixis argumentative :

(21) *Elle est encore en France, que je sache !*

« Este încă în Franţa, după cîte ştiu ! »

(22) *C'est encore ton père après tout !*

« Este totuşi tatăl tău ! »

(exemples in F.Nef, 1986 :261)

Dans (21), *de dicto* l'énonciateur prend en charge la proposition (« que je sache ») au présent ; *de re* cette proposition est aussi au présent.

2.5. Dans (22) il ne s'agit pas de encore duratif, qui supposerait que dans peu de temps il ne sera plus son père, mais d'une argumentation :

(22) A– *Il m'a fait beaucoup de mal* (p) [A veut dire : » Je ne peux pas lui pardonner » (=r)]

B– *C'est encore ton père après tout* (q)

Dans l'univers de A (U/A), p est vrai (et A laisse entendre que p⇒r):

$p \wedge \Box (p \Rightarrow r)$.

Le locuteur B admet p et la possibilité que p⇒r; mais cette possibilité appartient à une image d'univers (U'), car quelle que soit la valeur de p, q est une proposition vraie et tout nous fait penser que $q \Rightarrow -r$: $(p \wedge q) \vee (-p \wedge q)$

(22) peut être paraphrasée par: « après tout (même s'il t'a fait beaucoup de mal), (pourtant) il est encore ton père. Encore agit dans le sens contraire par rapport à encore affirmatif (cumulatif) (des exemples 12-14).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Encore q introduit une concession rectificative que l'on peut analyser d'après le modèle ci-dessus:

(23) A- *Cinq millions, ce n'est pas cher* (p). [A veut dire: « On peut acheter »(=r)]
B- *Encore faut-il les avoir* (q).
« Numai că trebuie să îi ai »

Dans l'univers de A, p est vrai (et A laisse entendre que p=r):

$p \wedge \Box (p \Rightarrow r)$

Le locuteur B admet p et sans doute la possibilité que $p \Rightarrow r$, mais quelle que soit la valeur de p, q est une proposition vraie. On peut considérer qu'il s'agit là d'une projection de la deixis quantitative sur la deixis argumentative: « Cinq millions, ce n'est pas cher, mais en plus, il faut avoir cet argent pour pouvoir acheter »

Encore peut aussi avoir une valeur concessive restrictive:

(24) *Je suis une passade pour toi. Aussi ne m'appelle pas 'chéri', surtout le matin; la nuit, passe encore!*
« Eu pentru tine sunt un capriciu. Un capriciu comod. Aşa că nu-mi mai spune 'dragule', mai ales dimineaţa; noaptea, treacă-meargă »

(F.Sagan, *Aimez-vous Brahms?* 140/94)

Par la concession restrictive la nuit, passe encore, l'énonciateur veut dire: « la nuit, tu peux éventuellement m'appeler 'chéri ».

Dans (25) encore q a une valeur de concession rectificative:

(25) *Si jeune, si beau et infirme, quel dommage! Encore qu'il ne tirât de son physique aucune assurance, seulement un soulagement.*
« Să fii infirm când eşti atât de tânar şi de frumos, ce păcat! De fapt, fizicul lui nu-i dădea nici o siguranţă, ci doar o uşurare.

(F.Sagan, *Aimez-vous Brahms?* 29/18)

S'il tirait profit de son physique, il serait dommage qu'il soit infirme; mais il n'est pas dommage qu'il soit infirme car, de toute façon, il ne tire aucun profit de son physique.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Dans (26), (b) représente une concession restrictive pour (a), annulée par (c) qui suppose r:

(26) A- (a) *X n'est pas riche.* [A veut dire: « Ne l'épouse pas! (-r)]
B- (b) *Si encore il était beau.* [B pourrait continuer: « tu pourrais l'épouser »].
(c) *Mais il est laid.* [B veut dire: «Ne l'épouse pas!» (-r)]
« Dacă măcar (cel puţin) ar fi frumos. Dar e urât »

(b) représente un ajout jugé comme 'positif' à (a) - jugé comme 'négatif, étant considéré comme une concession pour que (-r) soit possible.

Par rapport à (27a) où l'effort est probable, dans (27b), l'énonciateur croit plutôt que l'effort ne sera pas fait, donc X ne sera pas pardonné:

(27) (a) *Si X faisait un effort, on lui pardonnerait.*
(b) *Si encore X faisait un effort, on lui pardonnerait.*
« Dacă măcar (cel puţin) X ar face un efort, ar fi iertat ».

La même interprétation peut être donnée à (28) où l'énonciateur considère qu'il sait peu de choses et, de plus, qu'il ne fait pas bien ce qu'il est censé savoir faire:

(28) (...) *je ne savais pas 'raisonner', je ne savais que suivre ce Brignolles comme un chien suit son maître ou un policier son gibier, à la piste. Et encore, si je l'avais bien suivie, cette piste*!
« Şi dacă măcar (cel puţin) aş fi urmărit bine această pistă! »

3. La sémantique de encore quantitatif est étroitement liée à une ontologie naturelle dont les concepts fondamentaux sont ceux de sorte, d'échelle quantitative, de détermination quantifiante ou numérique (F.Nef, 1986:263). On peut considérer que cette ontologie est isomorphe à celle du encore temporel dont les implicatures conventionnelles sont: d'une part une implicature sur l'intervalle précédent, d'autre part sur la proximité par rapport à une limite. Dans cette comparaison, les événements jouent le rôle d'entités et

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de sortes, les intervalles correspondent aux échelles numériques, la détermination numérique correspond à la représentation linéaire des instants et des intervalles, et la quantification est commune, comme nous l'avons déjà affirmé, aux deux ontologies.

On peut aussi établir des correspondances entre encore temporel ou quantitatif et encore pragmatique ou argumentatif. Pour les comparer, il faut recourir à la distinction des deixis qui structurent le discours. Il faut tenir compte du fait que le temps joue un double rôle: porteur d'une référenciation et donc véhiculant une ontologie et de plus structurant le discours, et fournissant par là des schémas formels d'organisation discursive et argumentative (F.Nef, 1986:266-267). On peut donc obtenir encore pragmatique par une projection de la deixis temporelle sur la deixis argumentative: tout comme encore temporel agit sur un intervalle passé pour établir une comparaison entre deux événements, encore pragmatique agit sur un argument déjà avancé pour le comparer avec l'argument précédent. Dans les deux cas, le possible joue un rôle tout comme l'élément comparatif est commun aux deux emplois, temporel et argumentatif.

Dans la diversité des emplois, l'interprétation passe par la distinction des deux axes, *de re* et *de dicto* et notre analyse a soutenu l'hypothèse de leur indépendance.

Dans la plupart des cas, les énoncés analysés ont été univoques. Mais on peut attribuer à certains énoncés une certaine indétermination qui exige un co-texte ou un contexte situationnel pour obtenir une interprétation correcte. Pour pouvoir interpréter et paraphraser, le sujet doit connaître les conditions d'emploi de l'énoncé de départ, faire des hypothèses sur l'acte de langage en jeu et sur les circonstances énonciatives dans lesquelles l'énoncé a été produit (C.Fuchs, 1994).

On peut soutenir que encore sémantique (temporel et quantitatif) et pragmatique conservent la même structure mais il existe une différence dans leur domaine de modification (F.Nef, 1981). L'hypothèse sur l'association de ICT (implicature

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

conventionnelle temporelle) et ICQ (implicature conventionnelle quantitative) pour encore pragmatique est la suivante: encore pragmatique survient dans une phrase si une ICQ y est introduite par un autre constituant; une ICT y est associée, avec la modification suivante: le temps pris en considération y est celui de l'énonciation. Le sens de l'énonciation est dans notre analyse celui de la prise en charge d'un énoncé dans une certaine situation. Encore sémantique et encore pragmatique agissent de la même manière, l'un sur l'opérateur temporel ou quantitatif, l'autre sur le marqueur illocutionnaire.

Le jeu des paraphrases intralinguales de encore détermine le choix correct des hétéronymes roumains: par exemple, fr.de plus,aussi, toujours, pourtant, du moins - roum. şi, iar, pe deasupra, tot, totuşi, măcar, cel puţin, etc. Cela soutient l'idée que le sémantisme de base d'un « marqueur énonciatif polysémique » (C.Fuchs, 1994) est un « espace sémantique multidimensionnel » où les significations en co-texte exigent un processus interprétatif de découverte des rapports entre celles-ci et le « noyau de sens » sous-jacent à tous les emplois de encore comme opérateur - ce qui relève de la « langue » . L'analyse ultérieure des divers paramètres co-textuels permettant de prédire la valeur de encore - et d'établir ses paraphrases - dans ses rapports avec les différents domaines (temporel, aspectuel, spatial, quantitatif, notionnel, etc.) est nécessaire pour l'interprétation de ce marqueur au niveau intra- et inter-lingual.

Bibliographie

Borillo,A. (1984), « La négation et les modifieurs temporels: une fois de plus « encore » », in *Langue française*, no.62, pp.37-58.

Cristea,T. (1981), « Pour une approche contrastive de la modalité » , in *Etudes contrastives. Les modalités*, Universitatea din Bucureşti, pp.8-46.

Cristea,T. (1982), *Contrastivité et traduction*, Universitatea din Bucureşti.

Cristea,T. (1983), « Pour une analyse contrastive en termes énonciatifs », in *Etudes contrastives, Enonciation et contrastivité*, Universitatea din Bucureşti, pp. 8-24.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Cuniţă, Al. (1968), "La valeur aspectuelle des adverbes de temps dans le français contemporain" in *Revue Roumaine de Linguistique* no.4.
Cuniţă,Al. (1973) « Pentru o sistematică a adverbelor temporale din franceză şi româna contemporană standard », in *Analele Universităţii Bucureşti*, XXII.
Cuniţă, Al. (1973), « Trăsatura « continuu » în adverbele de timp », in *Limbile moderne în şcoală*, vol.I.
Cuniţă,Al. (1973), « Les relations des adverbes temporels français avec le verbe fini régissant », in *Bulletin de la SRLR*, no.IX, pp.29-51.
Fuchs, C. (1994), *Paraphrase et énonciation*, Editions Ophrys.
Martin, R. (1980), « Déjà et encore: de la présupposition à l'aspect », in David , J. & Martin, R. (éds.) *La notion d'aspect*, Paris, Klincksieck, pp.167-180.
Martin, R. (1987) *Langage et croyance. Les «univers de croyance» dans la théorie sémantique*, in Philosophie et Langage, Pierre Mardaga, Editeur.
Nef, F. (1981) « Encore », in *Langages*, 64, pp.93-107.
Nef, F. (1986) *Sémantique de la référence temporelle en français moderne*, Berne, Peter Lang, pp.224-226, 256-267.
Rohrer, C., Hoepelman, J. (1980), « Déjà et encore et les temps du passé en français », in David , J. & Martin, R. (éds.) *La notion d'aspect*, Paris, Klincksieck, pp.119-143.
Vect, C. (1980), *Temps, aspects et adverbes de temps en français contemporain*, Genève, Droz.

Textes de référence

D'Humières, P. (1993) – *Management de la communication d'entreprise*, Editions Eyrolles.
Istrati, P. (1995) – *Les récits d'Adrien Zograffi. Oncle Anghel – Moş Anghel – Povestirile lui A.Zograffi*, Biblioteca Istros, Brăila.
Leroux, G. (1960) – *Rouletabille. Le parfum de la Dame en noir*, Gaston Leroux, Le livre de poche.
Sagan, F. (1959) – *Aimez-vous Brahms*?, Ed.René Julliard.
(1971) – *Vă place Brahms*?, Editura Univers.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Elena COMES
Universitatea "Ovidius" Constanţa

ÉTUDE CONTRASTIVE DE L'ASPECTIVITÉ DES VERBES FRÉQUENTATIFS

DOMAINE FRANÇAIS - ROUMAIN

1. Définition des verbes fréquentatifs

La catégorie aspectuelle du fréquentatif peut être envisagée au niveau de la phrase - dans ce cas elle se réalise au moyen des **adverbes de fréquence** (cf. F. Nef, 1981: 104)[1] - mais aussi au niveau des lexèmes verbaux mêmes et c'est cette classe d'unités verbales que nous nous proposons d'étudier sous le nom de verbes fréquentatifs.

Pour définir la notion de "fréquentatif", nous la rattachons à celle d'"itération", sans la confondre avec celle-ci (dans la bibliographie de spécialité, les termes **itératif** et **fréquentatif** sont souvent considérés comme synonymes, ce qui ne se justifie pas).

Nous précisons dès le début que nous distinguons dans la zone conceptuelle de l'itération, d'une part, l'**itération simple** ou le redoublement du procès (la reprise une seule fois du procès, comme dans le cas des verbes préfixés: *relire, récrire, revoir, reconstruire*, etc., qui pourrait être symbolisée par **re-P** (J.J.Franckel, 1989: 239) et, d'autre part, l'**itération fréquente**, c'est-à-dire la reprise plusieurs fois d'un procès. Dans ce dernier cas il s'agit de reprise de procès dans le sens de sa multiplication par rapport à une limite qui lui est intrinsèque, ce qui en résulte étant la production répétée d'un procès semelfactif (ce dernier devenant de ce fait "unité" ou "fragment" de procès). C'est le procès du type: $\mathbf{P_{fréq} = p + p + p + p + p +.... = np}$, où $\mathbf{P_{fréq}}$ est le procès fréquentatif et **p** est l'"unité" de procès fréquentatif.

Les procès fréquentatifs se réalisent sous forme de verbes fréquentatifs, qui ont pour caractéristique principale le fait de repousser les quantificateurs de fréquence du type:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

– *une seule fois* - parce qu'il est incompatible avec un procès qui implique "plusieurs fois" dans sa définition;
– *plusieurs fois* - parce qu'il est redondant.

Ce sont des verbes français du type: *gesticuler, haleter, trembler, japper, gazouiller, sautiller, voleter,* etc. et des verbes roumains du type: *a gesticula, a gâfâi, a tremura, a hămăi, a ciripi, a ţopăi, a zburătăci,* etc.

2. **Traits sémantiques des verbes fréquentatifs**

Les verbes fréquentatifs expriment des procès du type "Activité" (cf. Z. Vendler, 1967), c'est-à-dire des procès caractérisés par les traits aspectuels /-Momentané/ /-Borné/.

Il s'agit, effectivement, pour tous les verbes de ce type, d'activités duratives /-Momentané/, parce qu'elles comportent, par définition, plusieurs moments et jamais un seul, et parce qu'on peut envisager leurs éventuelles phases:

Il continue à/de / Il commence à / Il arrête de *gesticuler*
haleter
sautiller
agiter ses bras
mordiller sa moustache etc.

Mais le type d'"activité" exprimée par les verbes fréquentatifs, bien que durative dans son ensemble, n'en est pas mois constituée de petites actions répétées, de mouvements ou de déplacements répétés, d'émissions répétées de sons, ce qui confère à ces "activités" le trait de discontinuité, d'intermittence - ce sont des verbes de **durée discontinue**.

D'autre part, comme verbes d'"activité", les fréquentatifs comportent le trait /- Borné/ (cf. R.Martin, 1988 : 5)[2]. Mais, à la différence des verbes d'activité non fréquentatifs qui acceptent souvent un bornage et se transforment en verbes d'"accomplissement" (cf. Z. Vendler, 1967) (ex.: *écrire* /+Activité/ - *manger une pomme* /+Accomplissement/; *fumer* /+Activité/ - *fumer une cigarette* /+Accomplissement/, etc.), les verbes fréquentatifs

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

rejettent tout bornage. C'est pourquoi ces verbes sont, dans leur grande majorité, des verbes intransitifs, ou bien, lorsqu'ils sont transitifs, leur objet direct ne constitue pas un bornage pour le procès. On peut comparer à ce titre les verbes d'activité non fréquentatifs cités ci-dessus aux verbes fréquentatifs transitifs, qui restent des verbes d'"activité" /-Borné/ et ne deviennent pas des verbes d'"accomplissement" /+Borné/, malgré la présence de l'objet direct.

agiter les bras/le mouchoir	*a agita brațele/batista*
hocher la tête	*a flutura batista*
mordiller sa moustache	*a legăna copilul*
tapoter ses vêtements	*a zornăi monedele*
etc.	etc.

En effet, si on applique le test de bornage, on constate que les fréquentatifs rejettent les marqueurs de bornage du type: **en + QUANT + N/ Division temporelle/,** tandis que les autres verbes d'"activité" les acceptent:

Elle écrivit sa rédaction ***en une heure.***
Il fuma sa cigarette ***en quelques minutes.***
Elle but son café ***en un quart d'heure.***

Mais: * *Elle mordilla son mouchoir* ***en une heure.***
* *Il agitait ses bras* ***en quelques secondes.***
* *Elle gesticulait* ***en dix minutes.***
* *Les flammes vacillent* ***en une heure.***

Le trait /-Borné/ est donc essentiel dans la définition des verbes fréquentatifs. C'est, d'ailleurs, grâce à celui-ci qu'on les distingue des verbes d'activité discontinue non fréquentatifs (tels les verbes français: *bombarder, hacher, hachurer, pomper,* etc. et les verbes roumains: *a bombarda, a toca, a ciopârți, a grebla,* etc.), qui sont des procès constitués d'une suite d'actions semblables et non pas de la reprise d'une même unité de procès comme dans le cas des fréquentatifs.

D'autre part, le refus de bornage semble incompatible avec l'accompli - c'est ce qui explique le comportement spécifique des fréquentatifs par rapport aux marqueurs d'accompli: tous les

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

fréquentatifs repoussent ces marqueurs, tandis que les autres verbes d'"activité" (continue ou discontinue) les acceptent:

*Elle a **déjà** écrit sa rédaction.*
*Il a **déjà** fumé sa cigarette.*
*Elle a **déjà** haché la viande.*
*On a **déjà** pompé toute l'eau du réservoir.* etc.

Mais: **Il a **déjà** sautillé.*
* *Elle a **déjà** mordillé son mouchoir.*
* *Il a **déjà** gesticulé.*
* *Il a **déjà** hoché la tête.* etc.

Étroitement lié au trait /-Borné/, le trait /- Transitionnel/ caractérise également les procès fréquentatifs qui n'aboutissent jamais à un état résultant, comme dans le cas des procès ayant le trait /+Transitionnel/ (cf. R. Martin, 1988 : 4-5). On peut ainsi comparer les procès /+Transitionnel/, exprimés par des verbes d'activité non fréquentatifs (qui répondent au test de transitionnalité par des énoncés attestés), aux procès /-Transitionnel/, exprimés par les verbes fréquentatifs (qui repoussent le test de transitionnalité)[3] :

Procès non fréquentatifs	**Procès fréquentatifs**
Traits: /+Borné/ /+Transitionnel/	Traits: /-Borné/ /-Transitionnel/
*Elle **a haché** la viande.*	*Elle **a agité** les bras*
→ La viande viande est hacmaintenant	→ * Les bras sont agités maintenant
*Elle **a écrit** sa rédaction.*	*Elle **a mordillé** son mouchoir.*
→ Sa rédaction est maintenant écrite.	→ * Son mouchoir est maintenant mordillé.
*Aviaţia **a bombardat** oraşul.*	*Ea **a fluturat** batista.*
→ Oraşul este acum bombardat.	→ * Batista este acum fluturată.
etc.	etc.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Tenant compte de toutes les remarques faites dans ce chapitre, nous pouvons conclure que les procès exprimés par les verbes fréquentatifs sont caractérisés par la matrice générale des traits aspectuels suivants:

/+Activité/ /+Durée/ /+Discontinu/ /-Borné/ /-Transitionnel/

3. **Classes de verbes fréquentatifs**

Les verbes fréquentatifs sont assez nombreux dans les deux langues étudiées. En essayant de les distribuer dans des sous-classes, nous avons constaté qu'on peut le faire en tenant compte de certains traits sémantiques généraux qui les distinguent entre eux, au-delà de leurs traits aspectuels communs, que nous avons relevés dans le chapitre précédent. Ce sont des traits sémantiques généraux du type /+Mouvement/ ou /+Déplacement/[4] ou /+Expérience subjective/ ou /+Émission de sons/, qui pourraient constituer un critère de classification des verbes fréquentatifs.

Voilà les sous-classes que nous avons pu identifier:

a. **Verbes fréquentatifs de mouvement:**
en français: *balancer, bercer, flotter, frémir, gesticuler, hocher (la tête), mordiller, osciller, palpiter, secouer, tapoter, trembler, trépider, trépigner, vaciller, vibrer,* etc.
en roumain: *a clătina, a fâlfâi, a flutura, a fremăta, a gesticula, a legăna, a oscila, a palpita, a pendula, a pâlpâi, a scutura, a tremura, a trepida, a tropăi,* etc.

b. **Verbes fréquentatifs de déplacement:**
en français: *sautiller, trotter, voleter, voltiger* etc.
en roumain: *a se fâţâi, a se foi, a forfoti, a ţopăi, a zburătăci,*etc.

c. **Verbes fréquentatifs d'expérience subjective:**
en français: *crachoter, frissonner, grelotter, haleter, toussoter,* etc.
en roumain: *a chicoti, a clănţăni, a gâfâi, a hohoti, a moţăi, a picoti, a pufăi, a se văicări,* etc.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

d. **Verbes fréquentatifs d'émission de sons:**

en français: *caqueter, clapoter, cliqueter, coasser, crisser, croasser, glapir, gazouiller, glousser, grincer, japper, jaser, pépier, siffloter, tinter,* etc.

en roumain: *a bocăni, a ciocăni, a ciripi, a cârâi, a chelălăi, a clipoci, a cotcodăci, a croncăni, a gâgâi, a hămăi, a măcăi, a orăcăi, a piui, a ticăi, a ţăcăni, a zăngăni, a zornăi, a zurui,* etc.

4. Traits contextuels des verbes fréquentatifs

4.1. Parmi les traits sémantiques des verbes fréquentatifs, le plus contraignant pour leur syntaxe est le trait de non bornage. En effet, comme nous avons vu , ces verbes rejettent tout bornage et ce trait a comme reflexe syntaxique le refus de tout déterminant qui pourrait constituer un bornage, qu'il s'agisse d'objet direct ou de locatif. Comme exemple prototypique en ce sens, on peut donner celui du couple de verbes français *sauter-sautiller,* dans lequel le semelfactif accepte le locatif, que le fréquentatif refuse à cause du bornage qu'il introduit. On peut comparer ainsi:

sauter le mur/ le fossé et **sautiller le mur / le fossé*

Pour les verbes correspondants du roumain, on peut remarquer la même incompatibilité dans le cas du fréquentatif:

a sări gardul/ peste gard et **a ţopăi gardul/ peste gard*

Par contre, les fréquentatifs acceptent les locatifs qui n'imposent pas de bornage; on peut dire ainsi:

sautiller dans la cour et *a ţopăi prin curte*

et, en roumain, on remarque même que le verbe *a sări*, qui exprime un procès semelfactif, lorsqu'il est associé à un locatif bornant (*a sări gardul / peste gard*), peut connaître un emploi fréquentatif dès qu'il est associé à un locatif non bornant: *a sări prin curte.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

D'ailleurs, d'autres verbes roumains ont également ce double statut, pouvant être employés soit comme verbes semelfactifs, soit comme verbes fréquentatifs, en fonction de la présence ou de l'absence d'un élément bornant (objet direct ou locatif) dans leur environnement. En voilà quelques exemples:

Emplois semelfactifs	Emplois fréquentatifs
Sălta *sacul în spinare.*	***Sălta*** *în ritmul muzicii.*
Păşi *pragul şi intră în casă.*	***Păşea*** *liniştit, fără să se uite în jur*
Zvâcni *de lângă el şi se repezi spre uşă.*	*Îmi* ***zvâcnea*** *inima de emoţie.*

Ce double statut de certains verbes roumains se manifeste également dans le cas des verbes fréquentatifs qui peuvent être employés comme des semelfactifs si l'on introduit dans leur contexte immédiat un bornage équivalent à: "une seule fois":

Emplois fréquentatifs	Emplois semelfactifs
Plângea şi ***suspina*** *de-ţi era milă de ea*	***Suspină*** *o dată adânc.*
Îşi ***sorbea*** *liniştit ceaiul*	***Sorbi*** *o lingură de supă.*
Îl privea ***clipind*** *des din ochi*	*Cât* ***ai clipi*** *din ochi, îşi scoase toate bijuteriile.*

Remarque. Dans tous les contextes cités, on peut remarquer que l'emploi fréquentatif des verbes à double statut (semelfactif et fréquentatif) s'associe le plus naturellement à l'imparfait, qui a, entre autres, la valeur bien connue d'itératif. Cette affinité avec une forme temporelle de non accompli, pouvant prendre des valeurs itératives, se justifie très bien dans le cas des verbes fréquentatifs en général, qui ont des traits aspectuels si proches de ceux de l'imparfait.

Dans certains cas, le bornage ou le non bornage du procès résultent des traits inhérents du nominal qui est objet direct ou locatif et c'est cela qui implique l'emploi semelfactif ou fréquentatif du verbe. On peut comparer, en ce sens, par exemple:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

claquer la porte	et	*claquer des dents*
craquer une alumette	et	*craquer des bonbons*
cligner de l'oeil	et	*cligner des yeux*
a sări gardul	et	*a sări coarda*
a sorbi ultima picătură	et	*a-şi sorbi cafeaua/ceaiul*

etc.

4.2. D'autres constituants peuvent apparaître dans le contexte des verbes fréquentatifs, tels les circonstants temporels, les locatifs non bornants, les caractérisants de procès. Comme ils donnent des précisions sur les circonstances extérieures au procès, ces constituants ne sont nullement contraignants pour la syntaxe de ces verbes et n'affectent pas leurs traits contextuels.

5. **Conclusions**

Les verbes fréquentatifs français et roumains se définissent par les mêmes traits sémantiques, qui les rangent dans une classe bien délimitée grâce à ses caractéristiques aspectuelles: il s'agit de verbes d'activité discontinue non bornable et non transitionnelle.

Ces traits sémantiques communs engendrent un comportement syntaxique analogue de ces verbes dans les deux langues, comportement qui se manifeste principalement dans le refus de toute détermination qui pourrait constituer un bornage du procès. C'est le trait essentiel qui les distingue des procès semelfactifs, par rapport auxquels les fréquentatifs se définissent et se constituent comme classe.

NOTES:

[1] F. Nef définit les **adverbes de fréquence** comme des adverbes "précisant la fréquence d'un événement dans un intervalle spécifié, comportant une expression quantitative explicite ou implicite" (F.Nef, 1981 : 104)

[2] R.Martin définit le **bornage** de la façon suivante: "Un procès est borné (...) s'il porte en lui-même une limite en-deça de laquelle il ne peut être que recommencé et non pas prolongé" (R. Martin, 1988 : 5). On déduit que les procès non bornés ne portent pas de limite en eux-mêmes et peuvent être prolongés indéfiniment.

[3] Le trait de transitionnalité joue sans doute un rôle important dans le processus d'adjectivisation des participes passés des verbes, puisque les transitionnels

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

admettent l'adjectivisation (*viande hachée, épreuve écrite, ville bombardée,etc.),* tandis que les non transitionnels ne l'admettent pas (**bras agités, *mouchoir agité, *mouchoir mordillé, *batistă fluturată, *monede zornăite* etc.) Pourtant l'adjectif *agité* existe, mais il est employé surtout dans des contextes qui excluent le trait /+Intentionnel/ de son sémantisme: *mer agitée, personne agitée, sommeil agité*, etc. Même remarque pour le roumain *legănat:* on ne dit pas **copil legănat,* mais on dit *mers/ pas legănat.*

[4] Jacqueline Dervillez-Bastuji distingue entre les procès qui expriment des mouvements et ceux qui expriment des déplacements. Nous adoptons son point de vue, selon lequel le déplacement est représenté "comme un mouvement orienté qui part d'un point-origine A, spécifiant la localisation antérieure de l'objet, état ou procès considéré, et se dirige vers l'extrémité B. (Jacqueline Dervillez-Bastuji , 1982 : 311).

Bibliographie

Coşeriu, E., 1980: « Aspect verbal ou aspects verbaux », in. David J.& R.Martin éds. *La notion d'aspect*, Paris, Klincksieck.

Cristea,Teodora, 1979: *Grammaire structurale du français contemporain,*EDP, Bucureşti.

Cristea,Teodora, 1977: *Éléments de grammaire contrastive. Domaine français-roumain*, EDP, Bucureşti.

Cristea,Teodora, 1982: *Contrastivité et traduction*, Universitatea din Bucureşti

Dervillez-Bastuji, Jacqueline, 1982: *Structure des relations spatiales dans quelques langues naturelles*, Genève (p.297-324).

Evseev, I., 1974: *Semantica verbului*, Ed. Facla, Timişoara.

Frankel, J.J., 1989: *Étude de quelques marqueurs aspectuels en français*, Libr. Droz, Genève - Paris.

Martin, R., 1988: « Temporalité et classes de verbes » in *L'Information grammaticale*, 39.

Nef, F., 1981: « Encore », in *Langages*, 64.

Pottier, B., 1962: *Systématique des éléments de relation*, Klincksieck, Paris.

Vasiliu, Laura, 1989:*Formarea cuvintelor în limba română*, Editura Academiei RSR, Bucureşti.

Vendler, Z., 1967: *Linguistics in philosophy* (Chap. IV « Verbs and times »), New York, Cornell University Press.

Vlach, F., 1981: « La sémantique du temps et de l'aspect en anglais » in *Langages*, 64.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Vasile COVACI
Universitatea din Bucureşti

LA NEUTRALISATION STYLISTIQUE DANS LES ÉCRITS DE PANAÏT ISTRATI

0. Il est tout à fait banal d'affirmer qu'un des procédés les plus fréquents par lesquels on peut caractériser un personnage, c'est son langage: niveaux stylistiques (au pluriel, justement parce qu'il peut en changer), tics verbaux, notations de l'auteur quant à la phonation, etc. À la question de savoir si, en principe, ce procédé est à la portée de tout écrivain, on serait sans doute tenté de répondre d'emblée que "oui". S'il en fait ou non usage, c'est un problème de style qui peut dépendre de beaucoup de facteurs.

0.1. Mais il y a toujours l'exception à la règle et il nous semble intéressant d'étudier de plus près cet aspect chez Panaït Istrati, qui a écrit la majeure partie de son oeuvre en français, langue apprise en autodidacte, à 32 ans. Dans l'économie de ces pages, le problème n'est pas de trancher s'il s'agit d'un écrivain français d'origine roumaine ou d'un écrivain roumain de langue française – bien que beaucoup d'encre ait coulé à ce sujet –, mais de répondre à deux questions qui nous semblent relever du bon sens:

• la maîtrise du français était-elle assez profonde pour que le procédé en question lui soit vraiment accessible?

• le cas échéant, pouvait-il prendre la liberté de faire en sorte que les paysans moldaves ou valaques - qui sont le plus souvent les protagonistes de ses écrits - parlent un quelconque patois français?

0.2. Un facteur singulier, qu'il convient de rappeler pour ceux qui sont moins familiarisés avec les "coulisses" de la création istratienne, est que presque tous ses écrits ont été corrigés par des Français natifs – écrivains ou journalistes – qui, par la force des choses, filtraient presque tout écart au français standard ou soutenu,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

entre autres, parce qu'ils ne pouvaient savoir s'il s'agissait d'une faute de langue ou d'une intention stylistique.

1. Pour répondre à toutes ces questions, le lecteur dispose en général de quatre sources fiables:

- ses oeuvres publiées directement en français;
- les versions roumaines de ses oeuvres effectuées par lui-même (ce que l'on appelle l'"auto-traduction"), qui permettent de situer Istrati par rapport aux variétés stylistiques de la langue maternelle;
- les manuscrits de ses oeuvres, par rapport auxquels on peut définir l'ampleur des interventions des stylisateurs, y compris quant à son intention de caractériser les personnages **aussi** par leur manière de parler;
- enfin, les quelques écrits posthumes, auxquels les stylisateurs n'ont jamais touchés, parus grâce aux soins de Alexandru Talex.

2. Nous précisons d'entrée de jeu que dans les oeuvres publiées directement en français, les personnages pratiquent sans exception un français presque impeccable, digne d'un salon aristocratique. Les formes d'imparfait du subjonctif, de conditionnel passé II^{e} forme, les tournures les plus élégantes y abondent et l'on n'a que l'embarras du choix:

Voilà, par exemple, le beau langage d'un simple limonadier:

(1) *Mais la joie de mon coeur était l'attachement de la belle Tincoutza. Elle était la seule qui me comprît et m'aimât, la seule qui me fît tenir bon et espérer dans cette maison de désespoir*[1].

À son tour, Oncle Anghel, ancien paysan et marchand de vin, alcoolique cloué à son grabat, affecte le langage d'un patriarche:

(2) *Quand je réfléchis aujourd'hui, quand j'examine calmement l'étrangeté de la vie passionnelle des hommes, je*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

me demande si nous ne sommes pas, peut-être, les purs pantins, les victimes d'un démon qui manie des ficelles et nous fait danser à son plaisir. Car, pour peu que, ce soir-là, nous eussions été des hommes raisonnables, la chose la plus facile à voir était que ta mère avait autant l'envie de se marier que de se pendre[2]

Enfin, écoutons Spilca le Moine, ancien **ploutache** (conducteur de radeaux) sur la Bistritza, qui a pris l'habit suite à un grand malheur, faire l'éloge de la rivière sur laquelle il gagnait sa croûte:

(3) *Bistritza, la fière, la sauvage princesse jalousée par le Pruth et par le Séreth, était mon amante. Son lit: un berceau inconstant, plein d'écueils. Ses rives: deux nattes ondoyantes, variées, riches en surprises. Le premier agace la maîtresse, lui fait des entailles dans le corps. Les secondes s'approchent souvent menaçantes, la serrent, l'étranglent, lui arrachent des cris. Puis, d'un commun accord, tous les trois la lâchent. Alors, la plus belle rivière du pays moldave, une des plus belles du monde, se déploie à l'aise, se mire dans un ciel digne d'elle, sourit gracieusement à ses habitants*[3]

3. Il y a pourtant quelque chose qui trouble ce **continuum stylistique** et qui témoigne de l'intention de Panaït Istrati de se plier aux exigences d'un registre accepté, surtout à l'époque (nous rappelons que son oeuvre a paru entre 1924 et 1932), comme propre à la littérature: il s'agit de ce que nous avons appelé ailleurs[4] "emprunts stylistiques" – que l'on pourrait tout aussi bien appeler "emprunts directs[5]" –, c'est-à-dire des lexèmes roumains intercalés dans le texte français qui particularisent l'oeuvre istratienne jusqu'à la rendre unique. Voilà quelques exemples à même d'illustrer le phénomène:

(4) *Tout le monde assis par terre, en fer à cheval, chacun pouvait y aller à volonté, se couper de la* ***mamaliga*** *ou remplir sa* ***troaca*** *de mets dont le coeur lui disait, puis, y revenir et*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

manger sur ses genoux en se servant d'une ***leochka*** *pour la* ***ciorba*** *et de ses doigts pour les fritures. Quant aux* ***cofas****, elles allaient vides et revenaient pleines, dans un pèlerinage ininterrompu à la chapelle où trônait le divin sang de Christ*[6]

(5) *Nous étions tous deux endimanchés; lui: bottes vernies, chemise de* ***borangic****,* ***cojoc*** *fleuri et* ***caciula tzurcana****; moi: robe blanche avec* ***fottas*** *brodées à la main,* ***ilick*** *et pantoufles de velours chargées de dessins aux couleurs vives, tête nue*[7]

4. Comme nous l'avons déjà souligné, une grande partie des lexèmes roumains introduits par Panaït Istrati dans le texte français ont une double marque stylistique: tout d'abord en roumain, parce qu'ils n'appartiennent pas au roumain standard, étant le plus souvent des **régionalismes** (tels ***doudouca, doughéana, ghizouroï, oulitza***, etc.) ou des **archaïsmes** (***bancoutsa, daṇié, ghiaour, ispravnic***, etc.) et ensuite en français, par rapport auquel ce sont des **xénismes**. Tout cela nous conforte dans l'idée que dans le cas tellement particulier de Panaït Istrati il y a eu un "pseudo-texte de départ", c'est-à-dire un texte conçu en roumain, jamais couché sur le papier en tant que tel mais que l'auteur traduisait au fur et à mesure qu'il écrivait. À la lumière de cette hypothèse, les lexèmes en question sont des résidus de traduction, car si le reste de ce pseudo-texte était suffisamment neutre pour permettre une traduction tout simplement correcte dans le registre standard, voire soutenu du français, les archaïsmes et les régionalismes (qu'Istrati affectionnait tout particulièrement, comme il ressortira des exemples pris de l'oeuvre écrite en roumain) ne pouvaient être rendus sans pertes massives des connotations. C'est pourquoi ils restent tels quels dans le texte français, véritables îlots linguistiques, vestiges d'un texte "qui aurait pu être..."

5. Au point de vue de la caractérisation des personnages, la présence des emprunts stylistiques témoigne à tout moment de leur

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

exotisme – de la perspective d'un public francophone -, de leur extériorité par rapport au français, qui peut exprimer leur esprit sans pénétrer au tréfonds de leur âme. Si le français salonnard dont sont "affligés" d'habitude les héros de Panaït Istrati est à tel point émaillé de mots roumains, c'est justement pour avertir le lecteur que tout est convention, que les personnages ne pouvaient en fait s'exprimer de la sorte, qu'il faut faire attention au fond des choses et non pas à l'habillage linguistique, car il s'agit d'archétypes moraux – même alors quand ils ont existé pour de bon. Finalement, tous ces "raisonneurs" se situent au-delà de leur condition sociale, bien modeste.

6. Il convient de mentionner que l'auteur ignorait à bon escient les particularités langagières des personnages, dont certains faisaient partie de sa biographie:

(6) *"Capitan Mavromati" avea să mă însoţească adesea în colindările mele şi să-mi vorbească în limba lui despre lucruri şi fapte pe care dezgustul de-o literatură ipocrită mă opreşte de a le reda în dialoguri seci şi* ***cu pretenţii de exactitate*** *(n.é.). Îi voi transpune aci gîndurile aşa cum îmi revin din bezna unor amintiri, doar de inimă păstrate*[8].

6.1. Encore faut-il préciser que cette affirmation ne doit pas être prise à la lettre. Aussi bien dans les oeuvres parues en français que dans celles parues en roumain, il y a des passages où les personnages sont particularisés, entre autres, par leur manière de parler. Le plus souvent, les stylisateurs n'ont pas manqué de tout ramener au français standard. Ainsi, dans ***La Maison Thüringer***, une bande de voyous crie:

(7) *Hé, la belle! Attention qu'il ne te bouffe*[9].

mais le stylisateur, Jacques Robertfrance, a recours à une formule plus sage:

(7') *Prends garde: il va te manger*[10].

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

6.1.1. On rencontre également la situation contraire, quand l'auteur tombe dans les pièges de l'hypercorrection, ce qui prouve indirectement qu'il ne maîtrisait pas à fond les niveaux de langue:

(8) *Elle s'en défendit,* [...] *s'éloignant d'Adrien, mais elle avait tort, car celui-ci était loin de faire quoi que ce fût qui la confirmât dans sa crainte*[11] .

Le stylisateur réécrit la fin de la phrase qui devient:

(8') [...]*car celui-ci ne faisait plus rien qui pût la confirmer dans sa crainte*[12] .

7. Quand il écrit en roumain ou traduit lui-même ses oeuvres, Panaït Istrati se situe d'emblée à un niveau stylistique ostentatoire, en voulant prouver qu'il est "bien de chez nous" et fin écrivain autant que faire se peut. Voilà quelques exemples de sa meilleure auto-traduction, ***Moş Anghel***:

(9) *Nevasta lui era o femeie* ***trîndavă, chiondorîşă****, greoaie în tot ce făcea, murdară pînă la dezgust şi cu totul* ***nevrednică*** *de a conduce o astfel de gospodărie*[13] .

(10) *Nimeni nu înţelegea un cuvînt din tot ce* ***blogodorea****. Aşa că a* ***stîrmocit*** *pe la toate uşile şi a mîncat tot felul de* ***chelfăneli****. La urmă, s-a pomenit* ***în ţărîna drumului****. Anghel l-a luat pe lîngă el şi a pus pe jandarmi să afle de unde* ***s-o fi izvodit****, dar fără folos*[14] .

(11) *Singur preot la Cazasu, el îndeplinea slujbe care îl chemau departe de comună, prin nenumărate cătune* ***megieşe****. Evlavia şi* ***eresurile*** *ţăranilor aveau nevoie de el în orice moment*[15] .

(Nous rappelons que celui qui parle est Oncle Anghel, paysan de son état, ancien marchand de vin dont les vices ont fait une véritable loque humaine, qui désire revoir, ne fût-ce qu'une fois, son neveu.)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

7.1. Si l'on connaît la biographie de Panaït Istrati, on est tout de suite tenté de lier cet effort d'écrire dans une langue surfaite à force d'être littéraire au fait que d'aucuns ont contesté son appartenance à la littérature roumaine. C'est comme s'il voulait sans cesse faire preuve de ses dons de styliste. Pour ma part, je considère les auto-traductions de Panaït Istrati un demi-échec (les calques et les tournures malheureuses y abondent), mais l'acharnement de l'auteur à écrire au moins aussi bien que les autres (les écrivains consacrés), les "affres du style" dont témoignent maintes pages s'expliquent sans doute par son désir de s'imposer dans la littérature roumaine.

7.2 Dans les textes roumains, le mécanisme de la caractérisation par le langage se déclenche automatiquement quand un étranger écorche le roumain:

(12) *Arhontele ne vorbeşte într-o românească stricată:*
– Frumoasa domniţa che vedeţi linga mina ieşte fidanţate mieo, soţia mieo peste ţinţisprezeţe zile şi stipunu vostru cu inţepere de astazi. Domnia-sa ieste pumunteanca; numele seo ieste Floriţia. Linga domnia-sa am sa uit naţia mieo, ca sa iubesco la dinsa. Am sa fio rumun. Haideţi, hodiniţi-va trei zile, muncaţi bine si beţi vini in sanatatea domnia sa[16] *!*

7.3. Les Transylvains venus à Bucarest après la Grande Union de 1918 pour chercher un morceau de pain emploient eux aussi un langage pittoresque, implicitement ironisé par la mise entre guillemets:

(13) *Să nu te bagi, maică, la "schiţărie", că umbli cu lucruri "otrăghicioase", nici la cai, că zvîrle cu "chicioarele", ci să intri acolo unde se fac "de halea multe şi mărunte, şi dulci şi bune de mîncat*[17] *."*

7.4. Les guillemets plus ou moins ostentatoires marquent justement le détachement de l'auteur de cet idiolecte impur - qui

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

était en fait de la même trempe que son idiolecte maternel -, qu'il n'emploie qu'à des fins stylistiques. L'acharnement du plébéien à démontrer qu'il avait dépassé sa condition sociale, que son roumain était en fait au moins aussi élevé que celui des meilleurs écrivains, qu'il s'était détaché pour de bon de son ancien milieu tout en le connaissant à fond, y était sans doute pour quelque chose.

8. Bien qu'à peine effleurés, les aspects relevés justifient quelques conclusions:

- Chez Panaït Istrati, la manière de parler constitue très rarement ce que l'on appelle un procédé de caractériser les personnages. Pour les oeuvres parues en français cela s'explique sans doute par le fait que sa maîtrise de la langue n'a jamais été assez fine pour que le procédé fût à sa portée. D'autre part, dans les auto-traductions et dans les pages écrites en roumain, Istrati n'a guère l'autorité nécessaire pour imposer un style vraiment propre (comme Sadoveanu, par exemple). Il doit donc se contenter d'un roumain qui se réclame du "beau langage", plus ou moins commun à tout les personnages, mais émaillé de quelques régionalismes ou archaïsmes pour faire "couleur locale". Aucun personnage ne déclenche une isotopie stylistique qui le distingue systématiquement des autres personnages.
- Cette relative neutralisation stylistique s'explique également par le filtre inévitable des transcodages successifs qui sont forcément loin de favoriser les morceaux de bravoure, à plus forte raison quand des stylisateurs bien français y sont allés de leur plume.
- Enfin mais non en dernier lieu, la solennité pleine de componction qui se dégage de certains passages s'explique également par le désir de l'auteur de leur conférer un statut qui va au-delà de leur condition sociale – au fond non relevante –, en faisant d'eux des archétypes moraux, porteurs d'un message éthique.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

NOTES

[1] ***Kyra Kyralina***, in Panaït Istrati, ***Oeuvres choisies/Opere complete,*** Bucureşti, Ed. pentru literatură, 1966, vol. I, p. 58.
[2] ***Oncle Anghel,*** *in ibid.*, vol II, p. 102.
[3] ***Présentation des Haïdouks,*** *in ibid.*, vol. III, p. 142.
[4] Cf.Vasile Covaci, *Panaït Istrati - écrivain roumain d'expression française*, in: Angela Ion (coord.), ***La littérature française dans l'espace culturel roumain***, Universitatea din Bucureşti, 1984, p. 271-282.
[5] Cf. Teodora Cristea, ***Constrastivité et traduction***, Universitatea din Bucureşti, 1982, p. 135-136.
[6] ***Présentation des Haïdouks***, p. 306.
[7] *Ibid.*, p. 44.
[8] Panaït Istrati, ***Pagini autobiografice***, Bucureşti, Ed. Renaşterea, 1925, p. 24.
[9] Feuille 7 du manuscrit.
[10] Panaït Istrati, ***Vie d'Adrien Zograf***i, Paris, Gallimard, vol. III, p. 25.
[11] Feuille 27 du manuscrit.
[12] *Op. cit.* , p. 15.
[13] In: Panaït Istrati, ***Chira Chiralina***, Ediţie îngrijită, prefaţă şi note de Alexandru Talex, Bucureşti, Ed. Minerva, 1982, p. 146.
[14] *Ibid*,, p. 168.
[15] *Ibid.*, p. 188.
[16] *Ibid.*, p. 222.
[17] *La stăpân*, in ***Pagini autobiografice***, éd. citée, p. 367.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Alexandra CUNIŢĂ
Universitatea din Bucureşti

LA "TECHNIQUE DE L'ESQUIVE" COMME RÉACTION RESPONSIVE DU QUESTIONNÉ

0. L'idée exposée dans le présent article s'appuie sur une série d'exemples illustrant un type d'interaction verbale, plus précisément le *dialogue*. Tout en reconnaissant l'importance des différentes propriétés citées dans la littérature de spécialité, qui nous permettraient de distinguer entre *conversation* et *dialogue*[1], d'une part, *conversation*, *discussion*, *débat*, *entretien* et *interview*, d'autre part, nous n'évoquerons ici que l'une d'entre elles, celle justement qui nous semble définir le mieux le *dialogue* et le séparer nettement des autres genres d'échanges verbaux: la *vocation consensuelle* de ce dernier (C. Kerbrat-Orecchioni, 1990: 117). Nous ferons donc nôtre le principe de l'*efficacité* du dialogue, en postulant que celui-ci est d'ordinaire engagé dans une perspective *constructive*. En effet, quand dans l'activité sociale – politique et économique, par exemple – l'on se propose d'**établir** ou de **renouer le dialogue** entre deux parties à statut d'interlocuteurs officiels, il va de soi que le contact en question est projeté dans l'intention d'une compréhension mutuelle. D'ailleurs, la définition lexicographique du mot *dialogue* confirme elle-même l'existence de cette propriété: "contact et discussion entre deux parties à la recherche d'un accord, d'un compromis" (Le *Nouveau Petit Robert,* '1993: 637).

C'est ce qui caractérise, nous semble-t-il, cet exemple que nous avons choisi d'emprunter à un corpus littéraire, mais qui recrée une situation analogue[2] à celle où des personnes remplissant des rôles sociaux précis (prêtre/pratiquant) s'engagent dans un échange verbal à visée constructive:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

"C'est la veille de la Noël qu'il fit appeler M. le curé pour recevoir les sacrements.
Il était couché, très pâle, les joues creuses, mais il parlait comme d'habitude, et son regard était clair.
– Mon cher ami, dit le curé, je ne vous vois pas du tout à l'article de la mort!
– Mais moi je m'y vois, dit-il, et je sais que je vais partir cette nuit.
– Qu'est-ce qui vous le fait croire?
– Je vais mourir, parce que je n'ai plus envie. Allez, zou, confessez-moi. Vous verrez que j'en ai bien besoin.
– Vous savez, dit le prêtre, que le suicide est un péché mortel?
– J'aurai pas besoin de me suicider, dit le Papet. J'aurai qu'à me laisser aller. Confessez-moi en plein, et faites-moi les huiles comme il faut.
M. le curé resta longtemps dans la maison des Soubeyran. Il en sortit pensif."

(M. Pagnol, *Manon des sources*, 301-302)

Malgré l'attitude de réserve prudente du curé qui, s'appuyant dans son discours sur des inférences en réalité inexactes, se manifeste deux fois dans l'interaction verbale par des interventions qui pourraient compromettre le succès de l'échange, le résultat final n'est pas un échec: du moins, c'est ce que les deux dernières phrases du texte nous laissent entendre.

L'orientation constructive indéniable de cet échange verbal – que tout nous porte à interpréter comme une réussite – nous permet d'y voir un *dialogue*, et non pas une *discussion* ou une *conversation*.

Il se peut, d'autre part, que, pour une raison ou une autre, les personnes engagées dans un processus communicatif ne construisent pas leur relation interpersonnelle sur le mode consensuel. Le comportement non coopératif, hostile, de l'une, au moins, de ces personnes donnera très probablement à l'échange une coloration agonale, d'intensité variable, qui nous fera diagnostiquer l'existence d'un état de conflit:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

"– Pourquoi revenez-vous encore? dit Xavière. (...)
– Je voudrais que nous causions, dit Françoise. (...) Qu'est-ce que vous comptez faire à présent?
– Est-ce que ça vous regarde? dit Xavière.
– J'ai été coupable envers vous, dit Françoise. Je ne vous demande pas de me pardonner. Mais écoutez, ne rendez pas ma faute irréparable. (...) Laissez-moi une chance de ne pas me sentir odieusement criminelle. (...) Continuez à vivre à Paris. (...) Reprenez votre travail au théâtre. Vous irez vous installer où vous voudrez, vous ne me reverrez jamais...
– J'accepterais votre argent? dit Xavière. J'aimerais mieux crever sur l'heure.
– Soyez généreuse, acceptez, dit Françoise. Épargnez-moi ce remords d'avoir ruiné votre avenir.
– J'aimerais mieux crever, répéta Xavière avec violence.
– Au moins, revoyez Gerbert, dit Françoise. Ne le condamnez pas sans lui avoir parlé.
– C'est vous qui venez me donner des conseils? dit Xavière. (...)
– Ce ne sont pas des conseils, ce sont des prières, dit-elle.
– Des prières! (...) Vous perdez votre temps. Je ne suis pas une belle âme.
– C'est bien, dit Françoise. Adieu. (...)
– Et ne revenez pas, dit Xavière, d'une voix rageuse."

(S.de Beauvoir, *L'invitée*, 502-503)

Si la coloration agonale est plus légère, on parlera d'une *discussion* [+ tendu], mais si l'état de conflit est déjà installé, s'il est une réalité indéniable, on parlera de *dispute*. Dans ce type d'échange verbal, la vocation consensuelle du *dialogue* proprement dit disparaît complètement. Il n'est donc pas surprenant que, pour quelqu'un qui se situerait sur des positions radicales, il n'y ait pas de relation possible entre *dispute*, *controverse* et *dialogue*: "les actes de langage qui interviennent dans la dispute ou la controverse échappent à la praxis interactionnelle qui caractérise le dialogue véritable" (F. Jacques, 1979: 307).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Sans vouloir envisager ces cas "extrêmes", dont l'appartenance même à l'espèce du *dialogue* est sinon vraiment contestée, du moins mise en doute par certains spécialistes, nous nous proposons d'examiner dans ce qui suit une stratégie – celle de l'"évitement" – que l'on est parfois amené à adopter, par crainte, justement, de voir dégénérer, sous l'effet d'une réponse directe – "brutale" -, ce type d'échange en une interaction verbale de nature tout à fait différente, telle la discussion tendue ou la dispute.

1. Les exemples d'interactions verbales qui nous fournissent l'occasion d'étudier certaines formes de manifestation de la stratégie de l'"évitement" se caractérisent par les traits suivants:

– Ces interactions ont lieu dans un espace que l'on pourrait appeler *public* (un café parisien, une chambre d'hôtel ou même un vallon dans la montagne), mais l'atmosphère a néanmoins quelque chose de rassurant, qui semble favoriser et même encourager la construction d'une relation interpersonnelle sur un mode intime ou égalitaire. La dimension temporelle du *site* est représentée par l'un des moments de la journée où les impératifs de l'activité quotidienne ne sont plus censés intervenir pour modifier la *durée* ou le *rythme* de l'échange verbal.

– Le nombre des *participants* à l'échange ne va généralement pas au-delà de deux; si, par hasard, d'autres personnes se trouvent à proximité, leur présence est ou bien ignorée, ou bien considérée comme telle par les deux interactants. Les partenaires de l'échange se connaissent très bien l'un l'autre; dans l'une des situations envisagées, il s'agit même d'une relation intime. Les interactants sont en général "également autorisés à occuper (en alternance) les fonctions émettrice et réceptrice" (C. Kerbrat-Orecchioni, 1990: 125-126), donc il n'y a pas de dissymétrie quant aux rôles interlocutifs. Cependant, même si les échanges relèvent, *grosso modo*, d'une interaction "forte", dans l'une des situations qui seront examinées, une légère inégalité se crée, vu qu'il s'agit d'un dialogue adulte/enfant.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Liés les uns par l'amitié – ou plutôt par la camaraderie -, les autres par un sentiment d'amour et même de véritable adoration, les interactants construisent des échanges *familiers*, qui se réalisent pour la plupart dans le registre *colloquial*.

– Les interactions s'organisent exclusivement autour de thèmes *privés* qui *ne sont jamais futiles*, et elles s'inscrivent d'ordinaire dans une macrostructure argumentative.

– Ces interactions *ne sont jamais gratuites*: elles se définissent comme des échanges à *finalité "externe"*.

2. Dans la construction des échanges verbaux, les questions, en tant qu'instruments de l'interrogation, jouent un rôle essentiel. Toute question véritable implique la croyance du *questionneur* que le *questionné* peut lui fournir une réponse qui soit vraie et, en général, qu'il existe au moins une réponse vraie qui puisse lui être donnée[3]. Dans ces conditions, il y aura *réponse*, c'est-à-dire réaction responsive conforme aux attentes du questionneur, si celle-ci renvoie au contenu de la question:

"– Est-ce que c'est loin? demanda Victor.
– Deux kilomètres, dit Bernard.
– Alors, on prend ma voiture. Je l'ai laissée sur l'esplanade...
– Elle y restera, dit Bernard, car dès la sortie du village, il n'y a qu'un sentier!
– Vous m'en voyez ravi! s'écria Victor (...)."

(M. Pagnol, *Manon des sources*, 272)

Faire porter sa réaction responsive sur quelque chose d'autre que le contenu de la question, plus précisément sur l'*aspect performatif* de celle-ci (W. Weyne, 1994: 114 et suiv.), c'est au fond refuser d'offrir la solution du problème soulevé par le questionneur:

"A: (...) combien de fois par mois?
B: Vous m'avez posé une question?"

(apud W.Weyne, 1994: 118),

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

"(...) Cinquante-deux francs, et le timbre! Vous les avez bien pris, mes sous? Alors, où elle est cette eau que j'ai payée?
– Eliacin, (...) soyez raisonnable!"

(M. Pagnol, *Manon des sources*, 184-185)

Force est alors de se demander pourquoi le questionné introduit une *réplique* dans le discours, au lieu de formuler, comme attendu, une *réponse*.

3. Si la *réplique* est une réaction à l'aspect performatif de la question formulée par l'un des partenaires de l'acte communicatif, on peut dire que cette attitude responsive se manifeste sous des formes variées telles que (W.Weyne, 1994: 118-127):

– la réplique à l'acte illocutoire (le questionné feint de vouloir s'assurer de la nature exacte de l'acte auquel il est obligé de réagir verbalement, ou bien il suggère que les rôles dans la réalisation de cet acte illocutoire ont été inversés, etc.);

– la réplique à l'acte d'énonciation (le questionné met en doute le droit du questionneur à l'acte phonétique ou phatique, ou bien il marque son désir de s'assurer de son identité de destinataire de la question);

– la réplique à l'acte propositionnel (le questionné insiste pour savoir exactement à quoi on se réfère / feint de ne pas savoir à quoi on se réfère, ou bien demande des précisions supplémentaires sur l'acte prédicatif);

– la réplique à un acte perlocutoire[4].

Le premier exemple que nous nous proposons d'examiner est celui d'un homme et d'une femme, qui se prétendent liés d'un amour profond, et qui se rencontrent pour débloquer une situation de crise. La relation interpersonnelle se construit sur un mode égalitaire, mais dès le départ la femme est tendue, alors que l'homme décide de conserver aussi longtemps que possible un "ton conciliant": *"– On ne va pas encore se disputer, dit Claude"* (S.de Beauvoir, *L'invitée*,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

95). C'est pourquoi, croyons-nous, il tâche d'éviter de répondre nettement aux questions incommodes de la femme: au lieu de lui fournir des *réponses*, il se contente de *répliques*.

Dans leur échange verbal, où l'organisation des tours de parole (C. Kerbrat-Orecchioni, 1992: 84-91) ne suggère aucune dissymétrie des rôles interlocutifs, l'homme adopte, dès la première question de la femme, une stratégie d'évitement, en produisant des répliques et non pas des réponses. C'est ainsi que:

– le questionné réagit par une réplique à l'acte propositionnel, simulant l'incompréhension quant à son aspect référentiel:

> *"– Franchement, Claude, est-ce que tu trouves que l'expérience de ce mois ait été heureuse? dit-elle.*
> *– Quelle expérience? dit-il."*[5]
>
> (S.de Beauvoir, *L'invitée*, 95)

ou encore à son aspect prédicatif:

> *"– (...) je crois que j'en arrive à la conclusion que la situation est impossible, dit-elle.*
> *– Impossible? Pourquoi brusquement impossible?"*
>
> (S.de Beauvoir, *L'invitée*, 95)

– le questionné réagit par une réplique à ce que sous-entend le questionneur par son acte illocutoire: il formule un jugement sur le questionneur, à partir d'une évaluation de ce qu'aurait dû être la résponse normalement suscitée par sa question:

> *"– Quelle intimité avons-nous? Nous nous voyons dans des restaurants, dans des bars ou au lit. Ce sont des rencontres; moi, je voulais une vie commune avec toi.*
> *– Tu es en train de délirer, chérie, dit Claude. Pas d'intimité entre nous? Mais il n'y a pas une de mes pensées que je ne partage avec toi; tu me comprends merveilleusement."*
>
> (S.de Beauvoir, *L'invitée*, 96)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Comme dans la suite du processus communicatif, ce genre de répliques s'accumulent, l'atmosphère se tend de plus en plus, la position de l'homme devient dominante, l'orientation consensuelle de l'échange verbal – espérée par celui-ci pour des raisons égoïstes de commodité, et pour des raisons tout à fait différentes par la femme – disparaît, et la situation de crise n'arrive pas à se débloquer.

• Si, dans l'exemple que nous venons de commenter, les efforts des interactants de parvenir à un accord ou au moins à un compromis finissent par un échec, et le dialogue tourne à la dispute, la stratégie de l'évitement à un résultat différent dans le deuxième cas que nous nous proposons d'analyser. Là encore il s'agit d'une tentative des interlocuteurs de débloquer une situation de crise affective, mais le dialogue est mené par des interactants qui n'ont ni le même âge, ni le même statut social. C'est la personne adulte qui manifeste, la première, la volonté de trouver un accord, mais son initiative ne contredit pas, au fond, les attentes ou les espérances du partenaire enfant. Cependant, on peut parler d'un certain déséquilibre dans l'organisation des tours de parole en faveur de l'adulte, un déséquilibre qui ne se manifeste pas tellement dans le plan quantitatif, mais plutôt dans celui du fonctionnement des prises de tour, où l'on remarque surtout la présence répétée du phénomène de l'*interruption* (C. Kerbrat-Orecchioni, 1992: 87-88).

Dans l'échange verbal qui a lieu entre le curé de Mégère et le clergeon (G.Bernanos, *Un crime*), le premier utilise constamment la stratégie de l'évitement pour ne pas briser brutalement le lien affectif qui l'unit au second. L'aveu incomplet ou décalé dans le temps, la formulation de vagues promesses ou engagements, l'introduction d'offres nouvelles, qui n'ont qu'un rapport indirect avec le thème du dialogue, sont, à côté du procédé de la substitution des répliques aux réponses attendues, les principales "techniques de l'esquive" auxquelles le curé de Mégère fait appel pour maintenir son dialogue avec le clergeon. Nous en tenant exclusivement à cette dernière "technique", nous constaterons que le personnage adulte a recours aux types de répliques déjà analysés:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

– réplique à ce que sous-entend le questionneur par son acte illocutoire (jugement négatif sur le questionneur, qui est critiqué de son ignorance, chose qu'il avoue par sa question):

"– (...) Vous vous êtes assez longtemps joué de moi. Mais que vous importe à présent?[6]
– Sot! dit le curé de Mégère, sot que vous êtes!"

(G.Bernanos, *Un crime*, 217)

mais aussi à d'autres types de répliques:

– réplique au prétendu droit à l'acte phonétique (W. Weyne, 1994: 122), donc réplique à l'acte même d'énonciation:

"– (...) Que sais-je de vous? au lieu que cette femme...
– Silence! dit le prêtre à voix basse."

(G.Bernanos, *Un crime*, 220)

À la différence de ce qui se passe dans le cas des deux personnages du roman de S.de Beauvoir, dans ce dernier cas, les personnages parviennent à débloquer la situation de crise au moins partiellement sinon complètement. Le fait est dû dans une large mesure à l'habileté de l'adulte, qui associe à la technique de la substitution des répliques aux réponses d'autres "techniques de l'esquive", finissant par apaiser la colère mêlée de souffrance de l'enfant. (On pourrait citer dans ce sens la transformation du questionné en questionneur, car le curé de Mégère fait semblant de ne pas comprendre les mots de l'enfant, de mettre en doute leur adéquation à la situation, afin de démolir son accusation et de rétablir l'entente initiale:

"– Où ne vous aurais-je pas suivi? reprit l'enfant à demi vaincu. (...) Je vous aurais suivi n'importe où. Et pour obéir à cet affreux prêtre vous allez... vous allez vous rendre demain au juge comme un... comme un lâche...
– Me rendre? Que pouvez-vous bien entendre par là? Me prenez-vous pour un voleur?"

(G.Bernanos, *Un crime*, 218)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Les fausses questions posées par le curé sont autant d'assertions négatives indirectes dont l'impact sur l'enfant est sans doute considérable).

4. Parmi les "techniques de l'esquive", la substitution des répliques aux réponses est un procédé souvent utilisé dans l'échange verbal du type *dialogue, conversation*[7] ou *discussion*. Dans le cadre du dialogue, cette technique est adoptée par l'interlocuteur s'il y a danger de voir transformer l'échange en discussion ou en dispute. Cependant, si elle se répète trop souvent, cet effet peut être annulé. D'autre part, comme la stratégie de l'évitement peut induire un état de malaise chez le partenaire (= le locuteur), il est évident que la présence du procédé en question est plus normale – en général, supérieure au point de vue quantitatif – dans la *discussion* et surtout dans la *dispute*.

NOTES

[1] F. Jacques (1985: 13) définit le *dialogue* comme une "espèce de communication interpersonnelle, sur laquelle pèsent des contraintes sémantico-pragmatiques sévères, propres à la distinguer d'autres espèces, plus libres telles que la conversation, ou plus pauvres, telles que la négociation".

[2] On peut considérer comme "authentiques" ou au moins comme "quasi authentiques" les interactions verbales attestées dans les ouvrages de fiction, dans la mesure où elles simulent – il est vrai, à des degrés variables – les interactions vraiment authentiques (voir C. Kerbrat-Orecchioni, 1990: 124).

[3] De son côté, F. Jacques (1985: 307) affirme que "l'interrogation est un questionnement sans pré-rogative" et que son cours normal repose sur un double accord des interlocuteurs, accord portant, au départ, sur la question, et au terme, sur le problème considéré comme résolu.

[4] Prenons cet exemple offert par M. Pagnol, mais qui ne s'inscrit tout de même pas dans le type de dialogues dont nous voulons parler:

> *"– Pour vos besoins domestiques, je peux vous envoyer de l'eau.*
> *– Et pour mes oeillets?*
> *– Ne nous casse pas les pieds avec tes oeillets, s'écria brutalement le boulanger. (...)"*
>
> (M.Pagnol, *Manon des sources*, 179)

[5] Le personnage masculin adopte la même réaction responsive à partir d'une assertion de la femme:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

"– (...) désormais nos rapports seront sur un tout autre plan.
– Quel plan? Sur quel plan sont-ils?"

(S.de Beauvoir, *L'invitée*, 97)

[6] En réalité, la question posée par le clergeon est plutôt une assertion négative indirecte.

[7] Tout comme le *dialogue*, et même plus encore que ce type d'échange verbal, la *conversation* est, elle aussi, le lieu de manifestation de ces procédés permettant d'éviter la réponse directe à une question. Prenons l'exemple d'un personnage de M. Pagnol qui, se voyant entraîner par la conversation vers des aveux qui lui semblent risqués, préfère adopter une stratégie d'évitement: il remplace les réponses par des répliques à la compréhension de l'acte d'énonciation (W.Weyne, 1994: 123), mettant en doute son statut de "bon destinataire" de la question:

"– La source? Tu ne la connaissais pas, toi, la source des Romarins? Tu ne savais pas qu'elle existait depuis plus de cinquante ans?
– Moi, n'oublie pas que je suis plus jeune que vous autres."

(M. Pagnol, *Manon des sources*, 130-131)

Cependant, comme la conversation ne doit pas avoir l'*efficacité* du dialogue, la présence des *répliques* à la place des *réponses* ne risque pas de produire – même si elles sont en grand nombre – les mêmes effets négatifs, destructifs, sur l'échange verbal et souvent, indirectement, sur la relation interpersonnelle.

Bibliographie

Cristea, Teodora, Cuniţă Alexandra, 1986, *Modalités d'énonciation et contrastivité. Les énoncés exclamatifs et interrogatifs en roumain et en français*, T.U.B., Bucureşti.

Jacques, Francis, 1979, *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, P.U.F., Paris.

Jacques, Francis, 1985, *L'espace logique de l'interlocution*, P.U.F., Paris.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1990, *Les interactions verbales*, Tome I, A.Colin, Paris.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1992, *Les interactions verbales*, Tome II, A.Colin, Paris.

Weyne, Walter, 1994, *L'implicite dans le couple question – réponse: la réplique au "contenant" implicite*, in *Travaux de linguistique* N°28, Duculot, Louvain-la-Neuve, pp.113-131.

Textes de référence

Beauvoir, Simone de – *L'invitée*, le Livre de Poche, Gallimard, Paris, 1943.

Bernanos, Georges – *Un crime*, Plon, Paris, 1935.

Pagnol, Marcel – *Manon des sources*, Presses Pocket, 1976.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Claude DIGNOIRE
Universitatea din Bucureşti

DATIF POSSESSIF OU ADJECTIF POSSESSIF?

Le datif possessif se présente sous la forme d'un pronom personnel, souvent réfléchi, complément d'objet indirect, qui explicite sinon la possession et le possesseur, du moins le bénéficiaire, c'est-à-dire celui au bénéfice ou au détriment duquel se fait une action. Etant donné l'explicitation du bénéficiaire dans la séquence, on observe que **le sujet, l'objet**, et **certaines circonstances** deviennent **implicitement** des possessions du bénéficiaire ou du sujet-bénéficiaire lorsque le sujet fait l'action sur lui ou pour lui. En voici quelques exemples en roumain et en français:

Mi-a mângâiat mâna. (possession du bénéficiaire)

I-am ascultat inima. (possession du bénéficiaire)

(El) şi-a dat acordul. (possession du sujet-bénéficiaire)

(Eu) mi-am scos caietul din ghiozdan. (possession du sujet-bénéficiaire)

Copilul mi-e bolnav. (possession du bénéficiaire)

La neige lui cingle la figure. (possession du bénéficiaire)

Il s'est tordu le pied. (possession du sujet-bénéficiaire)

La visée possessive implicite ne résulte pas toujours de la présence d'un pronom complément d'objet indirect. Dans une phrase comme *Je lui ai tendu la main*, dont l'objet est la possession du sujet, la visée possessive se manifeste même en l'absence de pronom au datif. Dans ce cas, l'article défini suffit pour suggérer la possession.

Lorsqu'on traduit du roumain en français, on observe de nombreuses modulations possessives: le datif possessif roumain se

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

trouve souvent remplacé par un adjectif possessif. Eventuellement, cette visée se propage, de proche en proche, sur de nombreux noms de la séquence comme dans *J'ai retiré mon cahier de ma serviette.*

On ne doit pas être loin de la vérité en affirmant que le datif possessif fait la loi en roumain, alors que son rôle est plus restreint en français, au profit de l'adjectif possessif. Tout en acceptant ce point de vue, nous savons qu'il ne s'agit en l'occurrence que d'une vérité générale qui ne se vérifie pas nécessairement dans la réalité ponctuelle qui, par définition, est souvent mouvante, contradictoire, chaotique même. Enfin, il va sans dire que si les systèmes roumain et français étaient aussi nettement délimités que l'affirmation précédente le laisse entendre, leur discrimination ne poserait aucun problème. S'il y a problème c'est parce que les systèmes ne sont pas homogènes. Grosso modo, on constate qu'il y a en roumain et en français convergence structurelle en ce qui concerne l'expression de la possession puisque, dans les deux langues, on emploie **l'adjectif possessif, le datif possessif, l'article défini, le nom au génitif, le pronom démonstratif au génitif,** etc. Ce qui les distingue, et complique la vie des locuteurs roumains s'exprimant en français (et probablement celle des locuteurs français s'exprimant en roumain), c'est la fréquence et la distribution des visées énoncées auparavant. De toute évidence, nous sommes en présence de systèmes complexes que nous n'envisageons, dans le cas présent, que par le biais de l'adjectif possessif.

Tout d'abord, nous noterons que l'objet susceptible d'être une possession peut avoir des fonctions syntaxiques diverses. Dans un exemple comme:

Şi-a lăsat toată averea copiilor. / Il a laissé toute sa fortune à ses enfants.

nous observons que le datif possessif *şi* affecte tout à la fois le nom complément d'objet direct et le nom complément d'objet indirect. On a donc en roumain deux datifs dans la même phrase: un datif, disons habituel – *copiilor* et un datif possessif *şi.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Dans ce qui suit, nous envisageons successivement les noms sujets, attributs du sujet et, surtout, compléments d'objet direct. Une étude plus détaillée devrait porter aussi sur les circonstances de l'action.

1. SUJET

Les exemples sélectionnés concernent surtout, mais non pas exclusivement des parties du corps:

Copilul mi-e bolnav. / Mon enfant est malade.
Ţi-a venit rândul. / Ton tour est arrivé, c'est ton tour.
Ţi-a sosit sorocul. / Ton heure est venue/arrivée.
Zilele-ţi sunt numărate. / Tes jours sont comptés.
I-a căzut tensiunea / Sa tension a baissé/diminué.
Lacrimile i se prelingeau pe obraji / Les/Ses larmes coulaient sur ses joues.
Sufletul i se umplu de amărăciune / Son coeur se remplit de tristesse.
Li se va tăia salariul / On va couper leur salaire; leur salaire sera coupé.
Inima îi bătea / Son coeur battait, le coeur lui battait.
Capul mi se învârteşte / Ma tête tourne, la tête me tourne.
Ochii i se îndreptară spre crucifix / Ses yeux se tournèrent vers (se posèrent, se fixèrent sur) le crucifix.
Ochii i se umplură de lacrimi / Ses yeux se remplirent de larmes.

Li s-au închis ochii:

séquence ambiguë car on ne sait pas s'il s'agit de morts ou de vivants. Les traductions françaises désambiguïsent le message.

Leurs yeux se sont fermés. (vivants)
On leur a fermé les yeux. (morts)
Pleoapele i se strânseseră / Ses paupières se fermèrent.
Mâinile îi tremurau / Ses mains tremblaient.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Nadine văzu cum îi tremură mâna / Nadine vit que sa main tremblait:

séquence ambiguë car le possesseur de la main peut fort bien être Nadine ou quelqu'un d'autre.

Ce-ţi face piciorul? / Comment va ta jambe?
Picioarele îi tremurau de oboseală şi emoţie./ Ses jambes tremblaient de fatigue et d'émotion, ses jambes flageolaient.
Ţi-au înghețat picioarele? / Tes pieds sont glacés, hein? tu as froid aux pieds?

Lorsque l'objet possédé a la fonction de sujet, on emploie d'ordinaire un adjectif possessif en français. Néanmoins, la présence d'un datif possessif n'est pas totalement exclue puisqu'on dira aussi: *la langue m'a fourché, la langue lui a fourché, le coeur lui battait, la tête me tourne, la main me démange* (sens propre et sens figuré), *l'estomac me fait mal (= j'ai mal à l'estomac)*

Henri simţi că i se urcă sângele în cap / Henry sentit le sang lui monter à la tête;

2. ATTRIBUT DU SUJET

Il semblerait que les noms ayant la fonction d'attribut du sujet, susceptibles d'être affectés par le datif possessif soient moins nombreux que les précédents. En voici quelques exemples:

Cândva ţi-era prieten. / Autrefois, il était ton ami, c'était ton ami.
Aş vrea să-ţi fiu prieten. / Je voudrais être ton ami.
S-ar putea să-ţi fiu şefă. / Il se pourrait que je sois (devienne) ton chef.
M-a chemat ca să-i fiu infirmieră. / Il m'a appelé pour que je sois son infirmière.
Cândva vă era aliat. / Autrefois , il était, (c'était) votre allié.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

3. COMPLÉMENT D'OBJET DIRECT

C'est probablement le contexte qui soulève le plus de difficultés étant donné qu'il est le plus fréquent, que la présence d'un complément d'objet direct est souvent nécessaire et, enfin, que le système français s'avère souvent hésitant. Traditionnellement, la règle que nous appliquons fait dépendre le choix entre le datif possessif et l'adjectif possessif de la nature de l'objet possédé:

– **Si l'objet possédé est une propriété aliénable, l'adjectif possessif est de rigueur en français.** La règle est très simple, de sorte que la discrimination des systèmes roumain et français ne devrait soulever aucune difficulté. En voici des exemples:

> *Trebuie să-mi câştig pâinea / Je dois gagner mon pain.*
> *L-am ajutat să-şi scoată pardesiul / Je l'ai aidé à retirer son pardessus.*
> *Nora subprefectului îşi urmează socrul la închisoare / La bru de l'ex-préfet rejoint son beau-père en prison.*

En dépit de la simplicité de la règle, on relève de nombreuses interférences dans ce contexte précisément où la discrimination des systèmes semble immédiate:

> *Ne cereau ajutorul / * Ils nous demandaient l'aide / Ils demandaient notre aide / Ils nous demandaient de l'aide.*
>
> *I-am urmat sfatul / * Je lui ai suivi le conseil / J'ai suivi son conseil.*
> *Îi negau existenţa / *Ils lui niaient l'existence / Ils niaient son existence.*

En transférant abusivement un pronom réfléchi en français, on risque évidemment d'aggraver la faute, car on se voit contraint d'employer l'auxiliaire *être* aux temps composés:

> *Mi-am câştigat pâinea / *Je me suis gagné le pain / J'ai gagné mon pain.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

La motivation de telles erreurs n'est pas facile à cerner. Il est possible que plusieurs causes agissent en même temps. Souvent, l'omniprésence du datif en roumain "force la main" du locuteur qui, pour éviter l'erreur, doit se rendre compte qu'il est en présence d'un datif possessif et non pas d'un datif habituel, que le premier doit être interprété comme un possessif puisque l'objet possédé n'est pas une partie du corps, alors que le second peut fort bien se maintenir en français:

I-am dat cartea. / Je lui ai donné le livre. mais aussi/ *Je lui ai rendu le livre, je lui ai rendu son livre.*

Les erreurs mentionnées auparavant montrent aussi que l'encodage de la phrase étrangère par le locuteur roumain s'effectue le plus souvent de façon linéaire, progressive, et moins par anticipation. Or, dans le cas présent, le choix dépend de la nature d'un objet qui n'apparaît qu'ultérieurement. Autrement dit, l'encodage doit se faire aussi par anticipation. Enfin, il faut reconnaître que le choix ne dépend pas seulement de la nature de l'objet, mais aussi du verbe régissant. Des verbes comme *gagner, demander, suivre, nier, accompagner* peuvent-ils vraisemblablement se rapporter à des propriétés inaliénables? C'est peu probable. Autrement dit, après de tels verbes, on peut s'attendre à avoir des adjectifs possessifs en français. A cet argument, on peut ajouter que la présence d'un pronom au datif n'est possible que si le verbe est tout à la fois transitif direct (pour introduire l'objet) et transitif indirect (pour exprimer le bénéficiaire). Des verbes comme *suivre* ou *gagner* ne sont pas transitifs indirects et ne peuvent donc pas être employés avec un pronom au datif. De même, le verbe *retirer* ne peut pas avoir de pronom réfléchi au datif:

I-am urmat sfatul / J'ai suivi son conseil.
I-am câştigat încrederea / J'ai gagné sa confiance.
Şi-au retras reclamaţia / Ils ont retiré leur réclamation.
Scoate-ţi cămaşa / Retire ta chemise.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Tout en soulignant la pertinence de la règle, on doit se demander si la présence d'un objet-propriété aliénable entraîne obligatoirement une option possessive explicite en français.

De toute évidence, la référence à la nature de l'objet ne suffit pas. Comme nous l'avons vu précédemment, aucune visée possessive n'est implicitée dans un tour comme:

Mi-a întins ziarul / Il m'a tendu le journal.

Il n'y a pas non plus de visée possessive implicite lorsque l'objet est affecté d'un article indéfini (zéro):

Şi-a cumpărat (o) cămaşă / Il s'est acheté une chemise.
ou *Il a acheté une chemise.*
I-am cumpărat o cămaşă / Je lui ai acheté une chemise.

Il est évident qu'à la fin de l'opération l'objet appartient au sujet-bénéficiaire ou au bénéficiaire. Toutefois, la présence de l'article indéfini (zéro) empêche l'implicitation de la possession.

En revanche, il y a implicitation de la possession en roumain et explicitation de la possession en français dans:

Şi-a pierdut caietul / Il a perdu son cahier.

Dans ce cas, nous observons que l'objet est affecté de l'indice de notoriété qu'est l'article défini. Autrement dit, pour que la possession soit explicitée en français, il faut que le pronom soit vraiment un datif possessif et que l'objet soit affecté d'un article défini.

– Lorsque l'objet est une propriété inaliénable (+ partie du corps), la règle recommande d'employer en français un pronom personnel (éventuellement réfléchi) complément d'objet indirect.

I. PRONOM RÉFLÉCHI COMPLÉMENT D'OBJET INDIRECT

La règle est illustrée par de nombreux exemples:

Il se lave les mains, les pieds, les cheveux;
Je m'essuie la figure, les mains, la bouche, les lèvres;
Il se bouche le nez, les oreilles;

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Il se cache les yeux;
Il s'était caché la figure *entre ses mains pour étouffer le bruit de ses sanglots;*
Il s'est brûlé les doigts;
Il se cure les dents, les oreilles, les ongles, le nez;
Il s'est coupé le doigt;
Il se fait couper les cheveux;
Il s'est tordu/foulé le pied, le poignet, la cheville (droite);
Il s'est ouvert le crâne *en tombant;*
Il a tenté de ***se suicider en s'ouvrant les veines;***
Il s'est pris le doigt *dans la porte;*
Il s'est pris le pied *dans le tapis;*
Il se tâte le menton;
Il se rince la bouche;
Il se frotte la main, la jambe , le coude, le visage, le dos;
Il se frictionne le bras, la jambe;
Elle se fait/se peint/se brosse/se coupe/se taille/se ronge les ongles;
Elle se mord les lèvres;
Elle s'humectait *nerveusement* ***les lèvres;***
Il s'est écorché le visage, la main , le bras *en tombant, etc.*

Peuvent être rangées dans cette liste de nombreuses expressions comme: *se fourrer/se mettre le doigt dans l'oeil* (= se tromper); *se rincer l'oeil* (= regarder avec plaisir une jolie femme), *se rincer le gosier* (= boire); *se serrer les coudes* (= s'entraider); *s'arracher les cheveux* (= se disputer); *se brûler/se faire sauter la cervelle* (= se suicider); *se brûler les doigts* (= échouer dans une entreprise); *se casser le nez* (devant une porte fermée); *se casser* la *tête, le cul* (pour résoudre un problème); *se brosser le ventre* (être privé de nourriture); *se frotter les mains* (=jubiler); *se piquer le nez* (= s'enivrer); *se manger/se bouffer le nez* (= se disputer); *se tourner les pouces* (= ne rien faire), etc.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Il arrive que la règle s'applique aussi avec des objets qui ne sont pas des parties du corps: *Simplifiez-vous la vie; Chouchoutez-vous la vie.*

De toute évidence, les règles de grammaire utilisées dans l'enseignement ont pour objet d'expliciter les phénomènes linguistiques, de les systématiser et, ce faisant, de faciliter l'apprentissage de la langue. La mise en oeuvre d'une règle relève donc d'une démarche tout à la fois didactique et linguistique. Pour être efficace, une règle de grammaire doit être pertinente mais aussi accessible, elle doit refléter le plus fidèlement possible l'état réel de la langue et être formulée de façon claire, simple. Une règle trop complexe, bourrée d'exceptions, ne saurait être efficace. Par l'entremise des règles, il n'est pas question de corseter la langue qui, avec ou en dépit des règles, poursuit son évolution rendant caduques certaines d'entre elles. En ce qui concerne la règle formulée auparavant, nous avons pu constater que de nombreux exemples confirment son actualité. Toutefois, il semblerait que le système soit en évolution et que les faits de langue nous poussent sinon à rejeter la règle, du moins à la nuancer.

Tout d'abord, nous observons que la règle ne résiste vraiment que dans les constructions figées. Ailleurs, on rencontre souvent des constructions parallèles, des cumuls ou, au contraire, l'effacement du pronom réfléchi au bénéfice de l'adjectif possessif, ou même de l'article défini.

De nombreux exemples de parallélisme semblent se développer en français: *s'arracher les cheveux, les poils / arracher ses cheveux, ses poils; se badigeonner la gorge : badigeonner sa gorge; s'essuyer le front : essuyer son front;*

Elle s'est fait, peint, coupé, brossé les cheveux / Elle a fait, peint, coupé, brossé ses ongles;

Elle s'est frictionné la jambe / Elle a frictionné sa jambe;

Il se lave les dents / Il lave ses dents;

Il se rince la bouche / Il rince sa bouche;

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Des femmes se cachaient le visage sous un voile / Des femmes cachaient leur visage sous un voile, etc.

Tout en préférant l'option pronominale, il faut reconnaître que des glissements, des hésitations se produisent au bénéfice du possessif. L'émergence du possessif pourrait s'insérer dans la perspective du détachement du sujet par rapport à l'objet dont parlait Stefanini. Si, dans une construction indiscutablement réfléchie comme *Je me lave*, le sujet participe tout entier à son action, qu'il a le sentiment d'agir **sur sa personne**, en revanche, dans *Je me lave les mains* et plus encore dans *Je me lave une chemise*, ce sentiment serait plus diffus. Le sujet n'agira plus sur lui mais sur un objet, en qualité de bénéficiaire de l'action. Cela implique un changement dans le statut du pronom qui, de l'accusatif passe au datif, le verbe n'étant plus considéré réfléchi, mais transitif direct et indirect. De l'action **pour moi** sur un objet à une action sur un objet m'appartenant, il n'y aurait qu'un pas. L'émergence d'un adjectif possessif résulterait de ce changement de visée ne pouvant aboutir que si l'objet est accompagné d'un article défini. L'hypothèse est séduisante. Toutefois, elle n'explique pas la résistance de la construction réfléchie. Considérer que nous avons un verbe réfléchi dans *Je me lave* et transitif direct et indirect dans *Je me lave les mains*, c'est peut-être aller un peu vite en besogne. En procédant de la sorte, on élude le fait que des groupes comme *je me* , *tu te* et davantage encore *il se*, etc.peuvent donner au locuteur le sentiment d'être en présence d'actions réfléchies, sentiment qui se trouve renforcé par l'emploi de l'auxiliaire ETRE aux temps composés. En d'autres termes, on peut se demander si, en fin de compte, le cordon ombilical a bien été coupé avec le réfléchi. Serions-nous en présence de constructions à double face se réalisant dans une progression linéaire et rétroactive: tout d'abord avec une visée réfléchie se transformant en visée transitive directe et indirecte au moment où se trouve énoncé l'objet sur lequel porte l'action. Et puis, en bonne logique progressive, pour pouvoir dire *Je me lave les mains* ou *Je me lave une chemise*, il faut pouvoir dire *Je me lave.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Quoi qu'il en soit, nous sommes en présence d'un système glissant, parfois contradictoire, dans lequel l'adjectif possessif semble gagner du terrain, mais dans lequel aussi la construction pronominale conserve une grande efficacité ponctuelle.

Le pronom réfléchi est exclu dans de nombreux contextes au profit de l'adjectif possessif:

Ți-ai înghițit limba? / Tu as avalé ta langue?
Își lăsă capul în piept. / Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.
Inflația își va arăta colții. / L'inflation va montrer ses crocs.
Își băga mâinile în buzunarele pardesiului. / Il mettait / enfonçait / fourrait ses mains dans les poches de son pardessus.
Își strecură degetele (amorțite) în fundul buzunarelor. / Il glissa ses doigts (gourds) au fond de ses poches.
Mi-am rezemat fruntea pe pușcă. / J'ai reposé mon front sur mon fusil.
Își puse o clipă obrazul lângă cel al soției. / Il posa un instant sa joue contre celle de sa femme.
Își vedea ochii în oglindă. / Il voyait ses yeux dans la glace.
Își întoarse fața. / Il détourna son visage

mais:

Și-a ținut limba. / Il a tenu sa langue.
Și-a arătat picioarele. / Elle a montré ses jambes.
Și-a pierdut dinții. / Elle a perdu ses dents.
Maria își privea unghiile. / Marie regardait ses ongles.
Și-a deschis inima prietenului. / Elle a ouvert son coeur à son ami.
Și-a arătat mușchii. / Il a montré ses muscles.
Pasărea și-a deschis aripile. / L'oiseau a ouvert, (a déployé) ses ailes.
Nu-și mai simțea picioarele. / Il ne sentait plus ses pieds.
Ține-ți picioarele acasă! / Pousse tes jambes!
Tacă-și fleanca! / Ferme ta bouche, (Ferme) ta gueule!; Ferme-la!; La ferme!
Suflă-ți nasul! / Mouche ton nez, mouche-toi!

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Comme nous l'avons déjà souligné, l'article défini suffit parfois pour impliciter la possession:

Îşi încovoia spatele. / Il courbait le dos.
Îşi deschise brusc ochii. / Elle ouvrit brusquement les yeux.
Îşi ridică capul. / Il releva la tête.
Îşi clătină capul. / Il secoua la tête.
(Îşi) înclină capul. / Il baisse, (incline) la tête. etc

Il y a parfois hésitation entre l'adjectif possessif et l'article défini. Ailleurs, cette opposition peut marquer des valeurs sémantiques distinctes:

a-şi întinde braţele / tendre les/ses bras (pour accueillir, appeler, embrasser, invoquer)
Îşi întindea braţele spre maică-sa. / Il tendait les/ses bras à sa maman.
a-şi întinde gâtul / tendre son/le cou (pour mieux voir,pour enfiler une chemise)
aş-i întinde mâna / tendre la/sa main (pour prendre quelque chose, saluer, recevoir une aumône)
Şi-a întins braţul ca să-şi ia bastonul. / Il a allongé le/son bras pour prendre sa canne.
Nu încetează să-şi mişte picioarele. / Il n'arrête pas de bouger (les/ses jambes).
Şi-a băgat nasul în treburile altora. / Il a fourré le/son nez dans les affaires d'autrui.
Şi-a înclinat capul. / Il a baissé, (penché, incliné) la/sa tête.
Şi-a ridicat braţele în sus. / Il a mis les/ses bras en l'air, il a (re)levé les/ses bras.
Şi-a pus coatele pe masă. / Il a mis les/ses coudes sur la table.
Şi-a pus mâinile la spate. / Il a mis les/ses mains derrière son dos.
Închide-ţi ochii. / Ferme les/tes yeux.
Deschide-ţi ochii. / Ouvre les/tes yeux; Ouvre l'oeil (= Fais attention)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

a-şi arăta dinţii / montrer ses dents (au dentiste); *montrer les dents* (= menacer)
Şi-a pierdut capul. / La poupée a perdu sa tête; Elle a perdu a tête (= Elle a perdu la raison)

L'émergence de l'adjectif possessif peut résulter de la mise en relief de l'objet par l'intonation ou par l'emploi d'un détérminant – ce qui brise en quelque sorte l'unité de la construction:

Şi-a fricţionat mâna / Il s'est frictionné la main.
/ Il a frictionné sa main.
/ Il a frictionné sa main malade.

Ploaia îi biciuia faţa şi-şi ferea ochii.
/ La pluie lui cinglait le visage et il se protégeait les yeux.
/ La pluie cinglait son visage maigre et il protégeait ses yeux fatigués.

Închide-ţi ochii / Ferme les/tes yeux / Ferme tes jolis yeux.

Robert îşi târăşte piciorul/ Robert traîne la / sa jambe.
/ Robert traîne sa jambe de bois.

Îşi pune mâinile în buzunare / Il met les/ses mains dans ses poches.
/ Il met, (pose) ses mains glacées sur le radiateur.

C'est à dessein que nous avons mis en exergue le pronom réfléchi complément d'objet indirect car il est très fréquent en roumain et que la majorité des fautes contrastives se produisent dans ce contexte. La présence du pronom réfléchi au datif est souvent trompeuse et l'on est tenté de le transférer en français. Comme on a pu le constater, l'adjectif possessif ou l'article défini devancent très souvent le pronom même lorsque l'objet est une propriété inaliénable. Telle qu'elle est formulée, la règle dessert souvent les apprenants. Selon toute vraisemblance, on ne peut employer un pronom réfléchi complément d'objet indirect que si le verbe est transitif direct ou indirect. L'existence du verbe réfléchi en français n'infère pas que ce verbe puisse être employé avec un pronom réfléchi au datif. En voici quelques exemples:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

BAISSER *Il se baisse pour ramasser une épingle.*
mais *Je baisse la tête.*

ÉTENDRE *La maladie s'étend.*
mais *Il étend les/ses jambes.*

FERMER *La porte se ferme.*
mais *Il ferme les/ses yeux.*

GARDER *La viande se garde bien au frigo.*
mais *Il garde les/ses yeux baissés.*

INCLINER *Je m'incline devant tes arguments.*
mais *J'incline la tête.*

JOINDRE *Il se joint à nous.*
mais *Il joint les/ses mains, les/ses talons.*

LAISSER TOMBER *Je me laisse tomber*
mais *Je laisse tomber ma tête sur son épaule.*

LEVER *Le jour se lève.*
mais *Il lève le/son bras.*

MONTRER *Il se montre travailleur.*
mais *Il montre ses muscles.*

OUVRIR *La porte s'ouvre.*
mais *Il ouvre les/ses yeux.*
et encore *Il s'est ouvert le ventre pour se faire hara-kiri.*

PERDRE *Il s'est perdu dans la forêt.*
mais *Il a perdu sa tête; il a perdu la tête.*

POSER *Le ballon s'est posé en douceur.*
mais *Il pose sa main sur la mienne.*

REGARDER *Il se regarde dans la glace.*
mais *Il regarde ses ongles.*

TENDRE *La situation se tend.*
mais *Il tend le/son cou pour mieux voir.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

TENIR *Il se tient bien.*
mais *Il tient sa langue.* etc.

En d'autres termes, la nature de l'objet possédé ne suffit pas pour déterminer le choix, la règle est imprécise. Pour avoir un pronom réfléchi dans ce contexte, il faut:

- que l'objet possédé soit une propriété inaliénable;
- que le verbe réfléchi existe en français;
- et que le verbe de la séquence soit transitif direct et indirect.

II. PRONOM PERSONNEL COMPLÉMENT D'OBJET INDIRECT

Ce contexte diffère sensiblement du précédent. Dans ce cas, le pronom au datif n'est plus réfléchi; le sujet ne fait plus l'action sur lui ou pour lui, mais au profit / détriment d'un bénéficiaire (-sujet) explicité par le pronom au datif. L'action se fait toujours sur un objet qui, implicitement, peut être la propriété du bénéficiaire ou du sujet:

Je te lave les mains (propriété du bénéficiaire)

Il me tend la main (propriété du sujet)

Comme précédemment, l'objet est accompagné d'un article défini. En revanche, la présence de l'article indéfini bloque toute implicitation de la possession, même si l'appartenance de l'objet ne fait aucun doute:

Je lui ai cassé un ongle.
On lui a crevé un oeil.

De nombreux exemples illustrent la règle selon laquelle la présence d'un pronom personnel au datif est de rigueur lorsque l'objet possédé est une propriété inaliénable:

Je lui lave le front.
Je lui essuie la bouche.
Elle me tend la main.
Il lui prit la main.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Il lui saisit le poignet.

Il a essayé de lui saisir la jambe.

On lui a tordu le cou.

On lui a coupé le doigt.

Il lui a pincé la joue.

Il lui a caressé les cheveux.

Il lui a baisé la main.

Il me lâche le bras.

Elle lui mord l'oreille.

Il lui frotte le dos.

Il nous casse les oreilles.

Je lui débouche les oreilles.

Je lui coupe les ongles.

Il m'a fourré le doigt dans l'oeil.

Elle me fait les yeux doux.

Des brûlures lui tordaient l'estomac.

Si on lui tordait le nez, il en sortirait du lait.

Les ronces lui ont égratigné les jambes.

Cette musique nous déchire, nous blesse, nous écorche les oreilles, etc.

Comme on peut le constater, ces exemples sont nombreux, mais limités par le corpus inaliénable.

On étend parfois la règle à des objets qui ne sont pas des propriétés inaliénables:

Tu me feras perdre la raison.

Je lui remonte le moral.

Il me coupe la parole.

Il lui a sauvé la vie.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Je lui complique la vie.

Je lui simplifie la vie.

Comme précédemment, on assiste à un glissement vers le possessif:

Je lui lave le front. / Je lave son front.

Je lui essuie la bouche. / J'essuie sa bouche.

Elle m'a mordu le doigt. / Elle a mordu mon doigt.

Je lui frotte le dos. / Je frotte son dos. etc.

Le pronom des expressions figées résiste mieux:

Il me casse les oreilles.

Elle me fait les yeux doux. etc

Ici aussi, on observe que la mise en relief de l'objet par l'intonation et, surtout, par des déterminants (épithète ou complément) peut briser la cohésion de ces constructions, favoriser l'émergence de l'adjectif possessif et de tours redondants:

Ils t'ont coupé les cheveux. / Ils (t')ont coupé tes beaux cheveux blonds; Ils (t')ont coupé tes cheveux d'ange.

Il lui prit la main. / Il (lui) prit sa belle main blanche.

Tu m'essuyais le front. / Tu (m'a)essuyé mon front moite.
Ia-ţi mâinile murdare de pe mine. / Retire tes mains, (tes pattes) sales; Ne me touche pas avec tes pattes sales.

Cette chanson (vous) calmera vos nerfs fatigués.

Il lui ferme la bouche. / Il lui ferme sa jolie bouche.

Elle me tend la main. / Elle me tend sa main gantée.

Enfin, en contradiction avec la règle, on constate que la présence du pronom est parfois exclue en français:

*I-am văzut ochii. / *Je lui ai vu les yeux. / J'ai vu ses yeux.*
*I-am ascultat inima. / *Je lui ai écouté le coeur. / J'ai écouté son coeur.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

*I-am admirat capul. / *Je lui ai admiré la tête./ J'ai admiré sa tête.*

*Îi las să cadă mâna. / *Je lui laisse tomber la main. / Je laisse tomber sa main.*

*Îi privesc ochii. / *Je lui regarde les yeux. / Je regarde ses yeux. etc.*

Là encore, nous sommes en présence d'un contexte contrastif par excellence que la règle encourage par son imprécision. Pour employer dans ce contexte un pronom personnel complément d'objet indirect, l'objet doit être une propriété inaliénable certes, mais cette condition n'est pas suffisante. Encore faut-il que le verbe soit transitif direct et indirect. Des verbes comme *voir, regarder, admirer, écouter, entendre, laisser tomber,* etc. réclament une explicitation de la possession car ils rejettent l'explicitation du bénéficiaire puisqu'ils ne sont pas d'ordinaire transitifs indirects.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Carmen DOBROVIE-SORIN
Université Paris VII - Denis Diderot

ON THE REPRESENTATION OF EXISTENTIAL READINGS*

This paper is an attempt to solve a number of empirical problems raised by Milsark's (1977) generalizations stated (1).

(1) a. Properties may only be predicated of "strong" NP's. (Milsark – 1977)

b. State-descriptive properties may be predicated of both "strong" and "weak" NP's. (Milsark - 1977)

Milsark's distinction between properties and state-descriptive properties has become notorious under Carlson's (1977) terminology, viz. individual- and stage-level predicates. In this paper I will use Carlson's terms. By "strong NP's" Milsark means proper names and definites, qualified QP's headed by non-intersective non-symmetric determiners (*every, most*), as well as strong/ quantificational readings of indefinites: the generic reading (that he analyses as universal qualification), the presuppositional-partitive reading of cardinals and of stressed *some*. To these we may add Fodor&Sag's (1981) referential reading. By the "weak" reading of indefinites Milsark means the existential reading.

In what follows it will be shown that the stage-level property is not a sufficient condition for the existential reading to be legitimate. Thus, stage-level predicates may be classed as either object-predicates (angry, cheerful, drunk, tired, etc.) or event-predicates (see all non-stative verbs). Given this more refined classification of predicates, it will be argued that Milsark's generalizations should be restated as it follows:

(1′) a. Object predicates (regardless of their being individual or stage-level) force the "strong" reading of indefinites.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

b. [+event, +stage] predicates allow both the strong and the weak reading of indefinites.

Note that the restatement in (1') avoids the term "predicated of". This is because I believe that the fundamental distinction between strong and weak/existential readings is precisely the presence vs absence of predication: strong readings are predicational (categorial) readings, whereas weak/existential readings are non-predicational (thetic).

(2) a. An indefinite DP has a **weak reading (cardinal/ existential)** if it does not function as the subject (or more generally, argument) of a predication relation (at LF).

b. An indefinite DP has a **strong reading (refer/specific, presuppositional/quantificational)** if it functions as the subject of a predication relation.

Given this understanding of the weak/strong distinction, the generalizations in (1') can be derived as a consequence of the following principles:

(3) a. Object predicates can only be satisfied via predication.

b. Event-predicates may also be satisfied via default existential closure.

Existential closure or events (see Davidson (1967), Parsons (1990)) underlies thetic readings, which assert the occurrence/ existence of an event.

In the final section of the paper, thetic reading of preverbal subjects will be compared to *there*-clauses. The analysis will point to a number of ways in which the presumed parallelism between the two constructions breaks down. The differences between the two constructions seem to reduce to the fact that *there*-clauses rely on (explicit) existential quantification over individuals/objects, whereas thetic readings rely on existential quantification over events, coupled with unselective binding of the individual variables corresponding to the participants to the event. In intuitive terms, this means that one can *directly* assert the existence of individuals in *there*-sentences; in thetic readings one can only indirectly assert the existence of individuals, by asserting the existence/occurrence of an event.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

1. Stage-level Predicates and Individual-level Predicates

An important difficulty that arises in the study of existential readings is that they are sometimes difficult to distinguish from strong readings, in particular from the presuppositional/partitive reading. Bare plurals are helpful, because the distinction between existential and generic readings is much easier to apprehend. Note also that the existential and generic readings of bare plurals are in complementary distribution, unlike what happens with cardinals: when constructed with stage-level predicates, cardinal DP's are ambiguous between strong and weak readings, whereas bare plurals can only be interpreted as existential. This is so because stage-predicates, which denote temporary properties, but are compatible with the other strong readings of indefinites (quantificational/ presuppositional, specific).

The behaviour of English bare plurals can be stated as in (4). These statements constitute particular cases of Milsark's generalizations given in (1):

(4) a. Individual-level predicates force the generic reading of BP's.

b. Stage-level predicates force the existential reading of BP's.

The generic reading is indeed a particular instantiation of the strong reading (independently of whether we view the generic reading of bare plurals as quantificational, à la Milsark (1977), Wilkinson (1988), Diesing (1988), or as relying on kind-predication à la Carlson (1977). The generalizations stated in (4) are illustrated in (5):

(5) *a.* *Children are intelligent.*
Men are tall.

b. *Children are singing.*
Students are dancing.

The examples in (5)a, with individual-level predicates, can only be interpreted generically, whereas those in (s)b, with stage-level predicates, have existential readings.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

2. The Problem: Temporary States

In this paper it will be shown that Milsark-Carlson generalizations have to be revised. The crucial point is that some stage-level predicates, namely those listed in (7) b-d, cannot give rise to the existential reading.[1]

(6) Individual-level predicates (express permanent properties of individuals or of kinds)
intelligent, handsome, strong

(7) Stage-level predicates (express transitory properties, apply to stages/slices of individuals)
a. *eating, reading...*
b. psychological states: *happy, depressed, sad, cheerful, nervous, angry*
(*sad* denotes the set of (slices of) objects that have the property "sad")
c. transitory states: *tired, drunk, asleep, awake*
(*drunk* denotes the set of (slices of) objects that have the property "drunk")
d. *have*

Diesing (1992) observes that examples (8)a-c (see her (50)a-d in section 2.5.1.) have only the generic reading, despite the fact that the predicates they contain describe transitory states:

(8) a. *Contrabassoonists are cheerful.*
b. *Basenjis are nervous.*
c. *Students are nasty/happy/good-looking.*

A more precise description of the phenomenon is as follows: while it is true that *cheerful, nervous*, etc. should be classified in the Lexicon as denoting a transitory property, the generic reading of examples (8)a-c is possible only if these predicates can be interpreted as defining properties of kinds, i.e., as permanent, rather than transitory properties. In other words, these examples say that the kinds denoted by the subject NPs have a cheerful/nervous/angry/

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

nasty character or nature (which means that the state of angriness/ cheerfulness, etc. is recurrent). It is important to note that if this interpretation is disallowed, the generic reading itself is disallowed. It seems to me that the examples in (9) are marginal precisely because *angry* and *tired* are not easily interpreted as characterizing the nature of people, but only their transitory states:

(9) *?? Peasants are tired.*
?? Students are angry.

These remarks correspond to Diesing's intuition that adjectives that denote emotional states may behave as "individual-level", i.e., as [-transitory] predicates, despite the fact that according to their lexical meaning they should be classified as [+transitory]. This paradoxical statement may be avoided by assuming that predicates such as *cheerful, nervous, nasty*, etc. are underspecified in the Lexicon for the feature [±stage] or [±transitory].

Since genericity is incompatible with predicates that denote transitory properties, the generic reading will select the feature [-stage] for *cheerful, nervous, nasty*, etc. But the theory does not explain why these predicates block the existential reading of BP's. To make this reading easier to get, one may use the Past Tense instead of the Present Tense, which favours, viz. forces, the generic reading:

(10) a. **Contrabassoonists were cheerful.*
b. **Basenjis were nervous.*
c. **Peasants were angry/tired.*

These examples are ungrammatical. The generic reading is blocked because of the use of the Past Tense (the generic reading can be obtained by introducing Temporal adverbials like "in those days", "at that time", etc.). But why is the existential reading blocked?[2] Since the predicates in (10) a-c may denote transitory properties, they should allow the existential reading.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

The fact that the existential reading is indeed blocked is carefully established by Diesing. She observes that examples such as (11)-(12) do not show that the predicates that denote emotional states behave as stage-level, but rather that they function as transitory modifiers of "active BE":

(11) a. *Contrabassoonists are being cheerful.*
b. *Basenjis are being nervous.*
c. *Peasants are being angry.*

(12) a. *There are contrabassoonists being cheerful.*
b. *There are Basenjis being nervous.*
c. *There are Brussels sprouts being nasty.*

Diesing's conclusion is that states of emotion may denote, depending of the syntactic context, either permanent characteristics or function as transitory modifiers, but not as true stage-level predicates. Given that by definition stage-level predicates denote transitory properties, Diesing's generalization that certain transitory properties do not behave as stage-level is self-contradictory. The true generalization should be stated as follows:

(13) Certain stage-level predicates (e.g., states of emotion) are unable to give rise to the existential reading .

To conclude, the predicates that express states of emotions show a behaviour that cannot be captured by the Milsark-Carlson generalization. If we identify the [+transitory] property with the stage-level property the generalization is falsified by these predicates. If we do not identify the two properties, the generalizations in (1)a-b have no empirical content. We are thus left with the questions in (14):

(14) a. Why are states of emotion unable to give rise to the existential reading?
b. What kind of predicates force/allow the generic reading of BP's?
c. What kind of predicates force/allow the existential reading of BP's?

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

3. Event-predicates and Object-predicates

The proposal to be developed below will provide the following answers to (14)b-c:

(15) a. The existential reading of subject BP's is allowed with [+event, +stage] predicates.

b. The existential reading of subject BP's is blocked with (a) [+object] predicates (be they [+stage] or [-stage]) and (b) [+event, -stage] predicates.

Other authors have observed that the stage vs individual distinction does not always predict correctly the distribution of existential readings. See in particular Bosveld-de Smet (1995), who use Kleiber's distinction between specifying and non-specifying predicates and implements an analysis within Diesing's framework. My analysis is closer to Galmiche's intuition that those sentences that take existential readings are "event sentences, i.e., they describe a process, and only indirectly introduce an individual in the discourse". My explanation will however be different from Galmiche's, who relies on Stalnaker's theory of the act of assertion. I will instead propose an explanation based on the standard assumption that existential readings rely on existential closure. The restriction concerning event-predicates will be stated as a constraint on existential closure.

I will first show that the generalization in (15) a-b holds. I will then turn to an explanation of why they would hold.

Event- and object-predicates can be defined as in (16). Examples are given in (17) and (18).

(16) a. Object predicates denote sets of individual (objects) or sets of relations between objects.

b. Event-predicates denote sets of events.

(17) Object-predicates

(i) [+object] [-stage]

a. *boy, child, student* (*boy* denotes the set of objects that have the property "boy")

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

b. permanent states (individual level): *intelligent, stupid*
(*intelligent* denotes the set of objects that have the property "intelligent")
c. psych-verbs: *like, love, hate, despise*[3]
d. *know, believe*
e. *surround, precede* (when they are red statively)

(ii) [+object] [+stage]
a. psychological states: *happy, depressed, sad*
(*sad* denotes the set of (slices of) objects that have the property "sad")
b. transitory states: *tired, drunk, asleep, awake*
(*drunk* denotes the set of (slices of) objects that have the property "drunk")
c. *have*

(18) Event predicates: a. *eat, drink, run...*
b. *sit, stand, lie*
(i) [+event, +stage]: *running, eating; ran, ate*
(ii) [+event, -stage]: *run, eat*

The class of object-predicates coincides with the class of statives, and the current tests for stativity can be used: the progressive and the imperative are disallowed, etc.

Coming back to the states of emotion, they are object-predicates, and as such they block the existential reading. The generic reading is allowed in those examples where states of emotion are interpreted as general dispositions (see examples (8)) rather than transitory/stage-level properties. The examples in (9) are ungrammatical, they are constructed with object-predicates that can only be interpreted as transitory properties. In (10) it is the Past Tense inflections that are incompatible with the generic reading.

The lists in (18)i-ii indicate clearly that the stage-individual distinction is not purely lexical. Thus, any predicate seems compatible with the -stage feature, as shown in (19)a-b, where verbs like *eat* and *run* behave as individual-level (see *intelligent, know*):

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(19) a. *Students read detective stories.*
b. *Rabbits eat cabbage.*

(20) a. *Students are intelligent.*
b. *Rabbits are stupid.*

As proposed by Carlson, the +stage feature is brought about by a grammatical operation (*-ing*, Tense features):

(21) a. *Students are reading detective stories in the auditorium.*
b. *Rabbits are eating cabbage in the backyard.*

There is, however, a feature that pertains of lexical classification, namely the possibility vs the impossibility of state-predication. Individual-level predicates cannot be staged:

(22) a. **Students are being intelligent.*
b. **Yesterday students were intelligent.*

According to Diesing, the behaviour of states of emotion can be described correctly by the following generalizations: the existential reading is allowed with [+event +stage] predicates; it is blocked by [+object] predicates, independently of the stage feature. The generic reading is blocked by the stage feature; it is allowed with [+event, -stage] or with [+object, -stage] predicates. It is the class of [+object, +stage predicates that is problematic for a theory that is based exclusively on the individual vs stage-level distinction. These predicates are predicted to be ungrammatical with bare plurals: the existential reading is blocked because of the [+object] feature and the generic reading is blocked because of the [+stage] feature (the strong presuppositional reading of cardinals is allowed).

4. The existential Reading of Subject BP's is Blocked with [+stage, +object] Predicates

In this section it will be shown that the behaviour of emotional states is not idiosyncratic, but in fact representative of [+stage, +object] predicates (call them "transitory states") in general:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(23) a. **During Chomsky's lecture, bums were asleep/drunk/ hungry (in the back of the room).*
b. **When we arrived, bums were asleep/drunk / hungry in the middle of the room.*
c. **Look! Bums are drunk/hungry in the street.*
d. **I opened the door. Bums were on the doorstep.*

The examples in (24) show that BP's are grammatical with [+stage +event] predicates:

(24) a. *Look! Bums are sleeping/dancing in the street.*
b. *I opened the door. Bums were standing on the doorstep.*
c. *His office was upside down. Books were lying on the floor.*
d. *Fireplugs were lining the streat waiting for employment* (Milsark's (1977) example (10)b).
e. *I had an accident. Friends brought me home.*
f. *I had an accident. Passers-by brought me home.*
g. *I had an accident. Passers-by gave me some water.*

Consider next example in (25)a-b, borrowed from Milsark (1977), and (25)c borrowed from Diesing (1988):

(25) a. *People have been hungry in all periods of history.*
b. *?People were hungry in late Imperial Rome.*
c. *People are hungry.*

According to Milsark , (25)a has the existential reading, and (25)b the generic reading. Milsark does not observe that the unavailability of the existential reading of (25)is unexpected under his hypothesis that state descriptive properties such as *hungry* may be predicated of weak NP's (in current terms, a state-level predicate such as *hungry* is expected to give rise to the existential reading of (25)b. The interpretation of (25)b, which is problematic for Milsark (and also for Carlson (1977), Kratzer (1989) and Diesing (1992), who build on Milsark's original intuition), illustrates the revision proposed here, according to which object-predicates such as *hungry* block the existential reading. But this generalization seems to be invalidated by (25)a. I believe that in this example the existential reading is made possible as a consequence of the fact that the BP is

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

interpreted as narrow-scoped with respect to the universal quantified DP, *in all periods of history*. It is my belief that the existential readings that arise in scope contexts should be kept separate from the existential readings that arise independently of scope.[4] Let me finally comment on (25)c, which is judged grammatical by Diesing (1988). I believe that the only reading that this example can take is the generic reading: "people nowadays are hungry"; the example cannot be assigned an existential reading, e.g., "there are people hungry nowadays".

Summarizing, the existential reading of bare plurals is blocked with object predicates, irrespective of the [±stage] feature, but allowed with [+event +stage] predicates.

5. Mass Terms

The same generalization appears to hold for mass terms, in both French and English. As observed by Bosveld-de Smet (1995), indefinite mass DP's in French (*du NP*) only get a weak/existential reading. In English mass DP's are ambiguous between the weak/ existential and generic reading. But the latter is easy to avoid by taking a stage-level predicate. The grammaticality judgements are therefore extremely clear, in both French and English. Our generalization can be easily checked:

(26) a. **Du beurre était rance.*
b. **(sur la table) du pain est/était frais (sur la table).*
c. **A 4h du beurre était sur la table.*
d. **De la cendre restait dans la cheminée.*

(27) a. **Butter was old.*
b. **(on the table) bread is/was fresh (on the table).*
c. **At 4 o'clock butter was in the fridge.*
d. **Ashes remained in the chimney.*

(28) a. *Du beurre traînait sur la table.*
b. *Du beurre était en train de fondre dans une assiette.*
c. *De la fumée s'élevait du four / se répandait dans la pièce.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

d. *Du linge séchait dans la salle de bains.*
e. *De l'encre s'étalait sur le sol.*

(29) a. *Butter was melting on a plate.*
b. *Butter was spread all over the table.*
c. *Smoke was spreading in the room.*
d. *Laundry was drying in the bathroom.*
e. *Ink covered the ground.*

The contrast between the examples in (26)-(27) and those in (28)-(29) is exactly what we expect given the generalization proposed here, relying on the event/object distinction.

6. Correlations between grammatical classes and the event/object distinction

Some striking correlations appear to hold between grammatical categories and the object vs event-predicate distinction.

(30) a. Adjectives are object-predicates.
b. Non-stative V's are event-predicates (denote sets of events).
c. Stative V's are object-predicates (denote sets of relations between objects).

The fact that adjectives qualify as object-predicates, whereas non-stative verbs qualify as event-predicates is extremely clear when we compare pairs such as *asleep/be sleeping*, which are very close in meaning, but nevertheless behave differently with respect to the possibility of the existential reading. The same remark holds for Localizers constructed with the copula, which function as object predicates, as opposed to localizers constructed with verbs such as *lie, stand*, etc., which behave as event-predicates, even though the denoted "event" is no more than the description of a state. The generalization in (30)a does not hold for predicates such as *available, visible, present, absent* .[5]

7. Existential Quantification, Events and Objects

Summarizing, we have so far established that mass DP's and BP's can take the existential reading only when they are the subjects

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

of event-predicates. I will now attempt to propose an explanation for this generalization. What we need to do is to assign LF representations to the examples under discussion and to understand why some representations are legitimate and others illegitimate.

I will assume the following conventions that map S-structure to LF-representations:

(31) *Mapping of predicates*

a. Insert variables in the external and internal argument positions.

b. The variables inserted in the external argument positions are typed as either object- or event-variables (notated *x* and *e*, respectively) depending on the type of predicate.

(32) *Mapping of mass DP's and BP's*

a. may denote kinds (see Carlson (1977)), which function as arguments (saturate a predicate)

b. may denote predicates.

c. cannot be translated as quantifiers.

These conventions can be found in the literature, but not grouped within one single system as here. The general assumption concerning variables is that they are inserted in syntactic positions. In (31)a this is modified along the lines of Williams (1994), who assumes that the variables "are the th-roles themselves". My motivation for assuming (31)a is however different from Williams's: what is needed for the analysis to be proposed below is an event-variable, an element that Williams wants to avoid, mainly because it conflicts (at least apparently) with his theory of the Agent being an external argument. Since it is quite obvious that event-variables do not occupy any S-structure position, we need to assume a theory such as Williams's in which variables are not inserted in syntactic positions, but rather in argument-slots.

Crucial for my present purposes, then, is the hypothesis that an event-variable may be inserted into the external argument position of certain predicates. I believe that Williams's rejection of this theory (Williams 1994:73) is mainly due to a terminological confusion.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Thus, Williams's "external argument" clearly has nothing in common with Higginbotham's (1985, 1987) "external argument". For Higginbotham, the external argument is to be posited for any kind of predicate, and not just for those predicates that have th-structure. Thus, nominal predicates such as *boy, table*, etc. have external argument positions occupied by variables. By abstracting over those variables, we may construct the denotation of the predicate, i.e., the set of boys, tables, etc. Likewise, verbal predicates such as *run, eat*, etc., may be construed as denoting the set of running/eating events if the position of their external arguments is occupied by an event-variable over which we abstract. Object-predicates, on the other hand, have object-variables in their external argument-position. By abstracting over object-variables we obtain a set of objects, which is the desired denotation of object-predicates. Williams's "external argument" is a completely distinct notion, which should be assigned a different label, e.g., external th-role (it is clear that Higginbotham's external argument is not a th-role, if we restrict the notion of th-role to that of participant to an event).

Let us now come to the mapping of the DP itself. It is important to note here that Heim's (1982) assumption that indefinites translate as variables cannot be integrated to a theory in which variables can only be inserted in positions (syntactic positions or argument positions). The essential point of Heim's proposal can still be captured, by saying that indefinites cannot translate as quantifiers,[6] as stated in (32)c for bare NP's. By assuming that bare NP's (mass DP's and BP's) may denote either kinds of predicates (see (32)a-b), we lose Carlson's unifying hypothesis. I believe that this is an unescapable, but not so damaging assumption. In particular, we are not forced to assume that bare NP's are lexically ambiguous. The two options stated in (32)a-b are syntactically determined: when a BNP functions as an argument it denotes a kind, when it cannot function as an argument it denotes a predicate. Predicate-denotation is the null hypothesis of BNP's. Kind-denotation can be viewed as a default.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

We have so far established translation conventions for clausal predicates and bare NP's, respectively. We still need conventions that define the relation between them, by ensuring at the same time that the variables are licensed/bound. I will follow Higginbotham (1985, 1987) in assuming (33)a-b:

(33) *Variable licensing/binding*

a. Variables may be saturated via predication (the argument-slot is filled by an argument)

b. Variables may be bound by existential closure.

Existential closure and predication are exclusive of each other. According to this view, quantified NP's and existential NP's do not form a natural class, contrary to what is currently assumed in predicate logic as well as in the GB approach to LF phenomena. Instead, quantified NP's and referential expressions are brought together, insofar as both these types of DP's function as arguments (as saturated expressions, in Higginbotham's terms), and as such satisfy the predication relation[7]. Milsark's (1977) notion of strong NP achieves precisely the role of covering both definites and quantified NP's, while excluding existentials.

Given the conventions in (31)-(33), we get (27') and (27'') as the LF representations of (27):

(27) a. *(on the table) bread is/was fresh (on the table).

(27′) a. ◊∃x (bread (x) ^ fresh (x)) (diamond = illegitimate representation)

(27′′) a. ◊ BREAD is fresh (x)
..... (the dotted line notates variable-saturation)

In (27') the variable is licensed by existential closure, and in (27'') by predication. In order to explain the ungrammaticality of (27) we must rule out both these representations. (27'') is straightforwardly illegitimate because bare NP's can satisfy the predication relation only if they have argument-status, i.e., only if they are interpreted as denoting kinds (notated here with capitals); this conflicts with the meaning of *fresh*, which does not denote a property of the kind

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

BREAD, but only a transitory property of particular lumps of bread. As to (27'), it may be ruled out by assuming (34):

(34) Object-variables cannot be bound by existential closure.

This prohibition also rules out the representation in (29'), corresponding to example (29):

(29) b. *Butter was melting on a plate.*

(29') b. ◊∃x (butter (x) ^ melting (x))

In (29') an object-variable is associated to *melting*, which means that this predicate is construed as denoting the set of objects that are melting. But *melting* may also be construed as the set of melting events, in which case an event-variable is inserted in its external argument position, as shown in (29''):

(29'') b. *Butter was melting on a plate.*

∃e [melting (e) ^ Theme (e, x) ^ butter (x)]

_____ (the continuous line notates the modification relation)

In (29'') the event-variable[8] of *melting* is bound by existential closure. The variable corresponding to the Theme role of *melting* is indirectly introduced as a participant to the event. The predicate denoted by the mass-bare NP modifies (in the sense of Higginbotham (1985, 1987))the Theme role. The crucial difference between (29') and (29'') is that in (29') existential closure applies to an object-variable, whereas in (29'') it applies to an event-variable, and only indirectly to the Theme—variable, by virtue of unselective binding. Coupled with (34), we assume (35):

(35) Event-variables may be bound by existential closure.

Given this account, the existential reading of NPXP configurations is parasitic on asserting the existence of an event. This account directly explains why the existential reading of the example in (27) is blocked: the event-reading itself cannot arise, since *fresh* is not an event-predicate, hence a representation of the type in (29'')b cannot be assigned to (29). The external argument position of object-predicates such as *fresh* may only be satisfied by predication, i.e., by being filled by an argument.[9] This leaves us with the

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

representation in (27''), which has been independently ruled out (a similar representation of (29) would be ruled out in the same way).

Crucial for the view on existentiality defended here is the idea that representations such as (27') and (29'), currently assumed in the literature, cannot be directly assigned; they can only be short-hands for representations of the type in (29''), which rely on existential quantification over events.[10]

The contrast between (36) and (37) is parallel to that between (27) and (29):

(36) **Students were drunk.*

(37) *Students are running in the street.*

(36') a. ◊∃X (student (X) ^ drunk (X)) (X is a group-variable)

(37') a. ◊∃X (student (X) Â running (X))

(36') and (37') are illegitimate because existential closure cannot bind object-variables (see(34)). The representation in (37'') is legitimate, with existential closure of the event-variable and unselective binding of the object-variable:

(37'') a. ∃e [running (e) ^ Agent (e, X) ^ student (X)]

Such a representation cannot be assigned to (36), because *drunk* is an object-predicate: its external-argument being an object-variable, it cannot be bound by existential closure. It must be satisfied by predication, i.e., by being filled by an argument. Since bare plurals can function as arguments only when they denote kinds, this possibility is also ruled out, because kind-predication, i.e., genericity, is ruled out whenever the verb is inflected for Tense.

To conclude this discussion, let me comment very briefly on the conceptual question of why existential closure is limited to binding only event-variables. I would like to suggest that covert existential closure is allowed only if necessary. Note now that event-variables cannot be satisfied via predication. Existential closure is thus the only way in which event-predicates may be satisfied. Assuming that default procedures can only apply when all other options are unavailable, we derive that fact that covert existential closure can apply only to event-variables. Compare the positions

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

occupied by object-variables: they can be satisfied by predication, and consequently cannot be satisfied by existential closure[11].

A note is in order here, concerning the typology of predicates. Besides event- and object-predicates, there is a third class, that of state-predicates. It is well-known that for nominal predicates at least, this three-wise distinction is indeed relevant (see Grimshaw (1990)). Given the existence of state – predicates, one might assume, with Parsons (1990), that the state-variables in their external argument position are bound by existential closure.

This possibility has to be ruled out, since otherwise we would expect examples such as (27) and (36) to be grammatical. We may choose between two options: we either rule out the existential closure of state-variables,[12] on a par with that of object-variables, or we assume that clausal predicates expressed by adjectives or stative verbs denote sets of objects rather than sets of states. Consequently their external argument position is not occupied by a state-variable, and the question of the existential closure of states does not even arise. In sum, we want to assume that the occurrence of a state cannot be asserted. If we assume that asserting occurrence or existence is locating in space, the prohibition under discussion here is expected, since it is natural to believe that properties/states of objects such as *beauty, intelligence, sickness, happiness*, etc., cannot be located in Space, but can only be attributed to an object via predication.

8. Other Weak DP's

The analyses of existential readings proposed here is predicted to extend to weak DP's in general.[13] In what follows I will show that this prediction is correct. The main difficulty will be the manipulation of the data, because weak DP's other than masses and bare plurals are ambiguous between the weak existential reading and the strong presuppositional/partitive reading, and these two readings are much harder to distinguish than the existential and generic readings of bare plurals and masses.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

I will start by looking at French DP's headed by the plural indefinite *des*, which are known to resist the partitive/ presuppositional reading; the existential reading is the only natural reading. The examples in (38)a-c are ungrammatical, because the existential reading is blocked by [+object +stage] predicates such as *ivre "drunk", malade "ill", affamé "hungry"*, etc. The question marks indicate some variation concerning judgements. Certain speakers, who assign a partitive interpretation more easily than others, find the examples in (38)b-c marginal, but nevertheless acceptable. The main point of the present discussion is not affected by this variation: for no speaker is the existential reading allowed in these examples, as indicated by the unanimous ungrammaticality judgement assigned to (38)a; the difference between (38)a and (38)b-c being precisely that the latter, but not the former, can be assigned a partitive/presuppositional reading (see section 9 below).

(38) a. **Pendant mon cours, ce matin, des clochards étaient ivres/malades/affamés/endormis.*

b. ?**Quand nous sommes arrivés, des clochards étaient ivres/malades/affamés/endormis.*

c.??*Au coin de la rue, des clochards étaient ivres/malades/ affamés/endormis.*

The examples in (38) contrast sharply with those in (39)-(41), constructed with event-predicates.

(39) a. *Pendant mon cours, ce matin, des clochards étaient en train de jouer aux cartes (au fond de la classe).*

b. *Quand nous sommes arrivés, des clochards étaient en train de jouer aux cartes.*

(40) a. *J'ai eu un accident. Des amis ont réussi à me porter jusqu'ici.*

b. *J'ai eu un accident. Des inconnus m'ont aidé à marcher jusqu'ici.*

c. *J'ai eu un accident. Des inconnus m'ont donné à boire.*

(41) a. *Des livres traînaient par terre.*

b. *Des fleurs étaient en train de fâner sur le bureau.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Note finally that our generalization appears to hold for cardinals also:

(42) **Ce matin, dans la salle de cours, trois clochards étaient ivres/malades/affamés/endormis.*

(43) a. ??*Deux clochards/policiers/étudiants/filles sont/étaient dans le jardin.* (partitive)

b.??*Trois livres étaient sous le bureau*

c. *Deux roses étaient sur le lit.*

(44) a. *Ce matin, dans la salle de cours, trois clochards étaient en train de jouer aux cartes.*

The account of the data is essentially the same as that proposed for mass DP's and bare plurals. The representations in (38') and (42') are illegitimate, because existential closure cannot bind object-variables (see (34)).

(38') a. ◊ɘX (clochard (X) ^ ivre (X))
bum drunk

(42') a. ◊ɘX (clochard (X) ^ ivre (X) ^ Card (X,3))

Given that (38') and (42') are illegitimate, so is (39'):

(39') a. ◊ɘX (clochard (X) ^ jouer aux cartes (X))

But in this case the clausal predicate denotes an event, and therefore the representation in (39'') can be assigned:

(39'') a. ɘ[jouer aux cartes (e) ^ Agent (e, X) ^ clochard (X)]

Similarly, the representation underlying (44) would be (44''):

(44'') a. ‘e[jouer aux cartes (e) ^ Agent (e, X) ^ clochard (X) ^ Card (X) = trois]

We have thus succeeded to show that the generalization concerning masses and bare plurals extends to weak DP's in general:

(45) Weak DP's in the subject position may be interpreted existentially only if the clausal pred is [+event, +stage].

The generalization follows from the hypothesis that object-variables can only be satisfied by predication (and not by existential closure).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

This means that object-predicates can only give rise to predicational (categorical) readings, namely the generic reading of bare NP's and the presuppositional/partitive reading of cardinals. The existential reading is allowed with event predicates, because event-variables may be bound by the existential quantifier, which unselectively binds the participants to the event. Given this analysis, existential readings are non-predicational (non-categorial)/thetic readings, which are characterized by the lack of a Theme-Rheme partition, and are instead interpreted as asserting the occurrence of an event.

9. The quantificational reading of cardinals and DP's headed by *des*

Consider next example in (46):

(46) a. *Pendant mon cours, ce matin, trois étudiants étaient ivres/malades/affamés/endormis.*

This example is like (42), except that *students* has replaced *bums*. Since *drunk, hungry, asleep*, etc. are object-predicates, the external argument can be satisfied only by predication. This means that (46)a does not have the existential reading, but only a strong quantificational reading (see Milsark's (1977) analysis of stressed *some* in English). It is quite difficult to convince oneself, on the basis of ones' intuition, that the reading of (46)a is strong rather than existential. We are nevertheless led to this conclusion when we compare (46) and (42), with *bums* instead of *students*:

(42) **Pendant mon cours, ce matin, trois clochards étaient ivres/malades/affamés/endormis.*

If both (42) and (46) were existential, we could not understand their difference in grammaticality. If instead we assume that the only reading allowed by object-predicates is a strong reading, the ungrammaticality of (42) can be explained as being due to a constraint on this reading. On their strong reading, cardinals must be interpreted as covert partitives, i.e., as part of a larger set that

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

can be reconstructed from the context (see Milsark (1977) and Diesing (1992)). This constraint is satisfied in (46), because *three students* may be interpreted as a subset of all the students in the class. In (42), on the other hand, *three bums* cannot be interpreted as part of the people in a class.

According to Milsark (1977), the strong reading of weak DP's is quantificational. In other words, on their strong reading, cardinals are to be translated as quantifiers rather than as variables. Assuming the format of restrictive quantification, (46) can be represented as in (46'):

(46') a. trois X (X est étudiant) [X est ivre/malade/affamé/ endormi]

....._____

(dotted line = saturation; continuous line = predication, see Higginbotham)

b. some X (X is student) [X is drunk/hungry/asleep]

This representation is legitimate, because quantificational configurations rely on predication (the so-called "nuclear scope" of the tripartite configuration corresponds to the unsaturated predication relation) and because object-predicates allow, viz, force, predication.

Turning now to DP's headed by *des* in French, one may wonder whether a representation parallel to (46') is available for them. One may instead assume that *des NP's* in subject position are comparable to the Spanish *unos NP's*, which can only denote groups (unique groups or group-variables, i.e., variables that range over pluralities (plural individuals)). A strong reading could still be obtained by introducing a default quantifier that binds group-variables:

(46'') for X (X est étudiant) [X est ivre/malade/affamé/endormi]

_____ (predication)

A representation such as (46'''') could perhaps be ranked as more difficult to obtain than that in (46'), because it relies on a default procedure. This might explain why French speakers assign a strong reading only marginally to *des NP's*, compared to cardinals.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

10. Event-arguments and Localizers

What constituent of the sentence should be assigned the label "event-argument"? In the literature on events we can find two answers to this question. According to Kratzer, the event-argument is a Space-Time Localizer. According to Higginbotham, the event-argument is the external argument of an event-predicate.

If one adopts, as I have, Higginbotham's view, one may still preserve Kratzer's main results by assuming that Localizers identify (or modify) the external argument of event-predicates. In the discussion that follows it is shown that Time and Space Localizers should be separated. Time Localization gives rise to stage-predication, which does not of necessity correlate with the identification/modification of an event-argument. In other words, Time Localizers are compatible with object-predicates and, corretively, with strong readings. Space Localization, on the other hand, is incompatible with object-predicates and with strong readings.

Kratzer is aware that examples as (47), where individual-level verb allows a Tense Localizer, are problematic for the hypothesis that only stage-level predicates have an event-argument:

(47) *John was blond last year.*

Kratzer's solution is to assume that those individual-level predicates that are compatible with temporal Localizers are re-classified as stage-level predicates. She further assumes that when they combine with individual-level predicates, Temporal Localizers do not count as modifiers of the verb, but instead modify the subject NP. In other words, examples of the type in (47) would be interpreted as in (47'):

(47') *John-last year was blond.*

In (47'), *last year* modifies *John*, which, in Carlson's terms, amounts to saying that the predicate applies to a stage of an individual (or of a kind). Note, however, that although (47) relies on stage-predication, it cannot give rise to the existential reading.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(48) *Two students were blond last year.*

This example can only be interpreted with the specific reading, i.e., the speaker has in mind two particular students. This indicates clearly that stage-predication is not sufficient for the existential reading to arise.

Note now that object-predicates cannot combine with Space Localizers (unless that latter are reinterpreted as Causes):

(49) a. **John is sick in his room.*
b. **John is happy in his room.*
c. **John is nasty in school.*

Given Carlson's account of stage-predication in terms of slicing of individuals, the ungrammaticality of (49) may be understood as being due to the fact that Space Localization does not result in slices of individuals: *John in the garden, *Mary in the kitchen. Space modifiers may of course modify DP's, but that modification results in the identification of a certain individual (*the man in the garden, the girl in the kitchen*), not in the slicing of a given individual.

Note next that event-predicates are compatible with Space Localizers:

(50) *John is working in his room.*

Since, as shown with respect to (49), Space Localizers cannot modify the subject NP, we must conclude that the grammaticality of (50) indicates that here the Localizer modifies the predicate itself, and not the subject.

Summarizing, the main results obtained here differ from Kratzer's theory in the following respects:

(i) In order for the existential reading to arise, a predicate must be not only stage-level, but also en event-predicate.

(ii) Stage-level predication correlates with Tense Localizers, which modify both the clausal predicate and its arguments.

(iii) Space Localizers modify the external argument of event-predicates.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

The difference between object and event predicates is easy to understand. When one asserts the existence/occurrence af an event, one may, and probably must, localize it not only in Time, but also in Space. When one assigns a property to an object, one may assign either a permanent property (individual-level predication) or a stage, transitory property (stage-level predication), but not a property localized in Space. It seems clear that stage-predication (the assignment of a stage-level property to a temporary stage/slice of an individual) qualifies as standard predication, hence the possibility of a strong (presuppositional/partitive) reading. In other words, the presence of the Davidsonian event-argument is not a sufficient condition for the existential reading to arise. Stage-level predicates may give rise to the existential reading, but only if they also qualify as event-predicates, which allows their external variable to be bound by existential closure,[14] by virtue of which predication is avoided.

11. Localizers as Clausal Predicates and Localizers in There-sentences

In this section I will show that the existential reading of *there*-sentences crucially differs from the existential reading of preverbal subjects, and that *there*-sentences allow the existential closure of object-variables. This observation is not damaging for our main proposal, it only makes it more precise. In *there*-sentences, the existence of objects at a certain location is overtly expressed. The generalization thus seems to be that the existential closure of object-variables is allowed when it is overtly expressed, but disallowed as a default procedure.

Let us start by examining Keenan's (1987) analysis of *there*-sentences, summarized as follows:

(51) a. *There were [two students] [in the street]* is true.
b. iff [[in the street]] ɔ [[two students]] predication
c. iff 1ɔ two (in the street ^ students) *two* is existential
d. iff [two (student in the street) exist] intersective exist

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

According to Keenan, the interpretation of *there*-sentences relies on a predication relation, with the Localizer taken as the predicate (see (51)b). The problem is that, given this analysis, we would expect examples such as (52) and (53) to be grammatical, because the derivation in (51)b-d could straightforwardly apply to them:

(52) a. *[I looked out of the window]. *Students were in the street.*
b. *[I opened the door]. *Students were on the door step.*
c. *[His office was upside down]. *Books were on the table.*
d. *[His office was upside down]. *Flowers were on the table.*

(53) a. *??Des clochards/étudiants/profs/filles/enfants sont/ étaient dans le jardin.*[15]
b. *??Des livres étaient par terre.*
c. *??Des fleurs étaient sur le bureau.*

The examples in (52) show that Localizers constructed with the copula function as object-predicates: they denote the set of objects at a certain Location. As object-predicates in general, Localizers can only be satisfied via predication, but non-generic bare plurals cannot function as arguments, hence the observed ungrammaticality. The contrast between (51) and (52) can only be understood if we assume, contra Keenan, that in *there*-sentences the Localizer does not function as a predicate that applies to the DP. The hypothesis is corroborated by the fact that the position of the Localizer is not fixed in *there*-sentences:

(54) a. *There are (three) students in the street.*
b. *In the street there are (three) students.*

Compare NP copula PP configurations, where PP cannot be displaced, because it functions as the clausal predicate:

(55) a. *Three students are in the street.*
b. **In the street three students are.*

It is not my purpose to propose an analysis of *there*-sentences, but only to point to those aspects of the analysis that are relevant for the representation of existentiality. What seems clear is that existential quantification is overtly expressed. It seems plausible to assume, following Williams (1984), that *there* is a scope marker;

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

we may even assume that at LF, *there* is translated as the existential quantifier. The DP following the copula would itself function as an open formula: both the noun and the numeral function as predicates with a variable in their external argument position. It is because numerals are "adjectival" in nature (see Higginbotham (1987)), or more precisely they denote intersective functions, that they do not necessarily function as determiners, i.e., as saturators of the nominal predicate. Given these remarks, the representation of (54) would be as shown in (56):

(56) a. in the street ∃X (student (X) ^ Card (X) =3)

In sum, the existence of objects (individuals) at a certain location is overtly expressed in *there*-sentences. The prohibition against the existential closure of objects must therefore be limited to covert *existential closure.*

The contrast between (52) and (54) straightforwardly follows from this constraint on existential closure. (52) is an NP VP configuration. Since existential quantification is not overtly expressed in this case, it cannot apply at all, since it would have to bind an object-variable, which is prohibited. In (52), on the other hand, existential quantification is overt, and as such, it is allowed to bind an object-variable. The same applies to the contrast in (57)a-b:

(57) a. *There were students drunk.*

b. **Students were drunk.*

Drunk differs from Localizers insofar as its position is fixed. Even so, a small clause analysis is not forced upon us: *drunk* is not a predicate saturated by students, but rather a predicate that modifies the variable that occupies the external position of student. Following Higginbotham, modification is represented as the identification of the two variables:

(57') a. ∃X [student (X) drunk (X)]

.....

A representation of this type is legitimate for (57)b, because here we would have to introduce the existential quantifier by default.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

12. Available

I have observed above that adjectives normally qualify as object-predicates, and therefore block the existential reading. There is however a class adjectives, namely *available, present, visible*, which allow the existential reading:

(58) a. *Water is available.*
b. *Water was non existent.*
c. *Water was absent.*

Should we then classify these adjectives as event-predicates? A more interesting observation is that these adjectives are existence-predicates: they overtly assert the existence of a certain object. The assertion of existence may be qualified by the verb: *available* denotes some needed or useful existence, *visible* indicates that the existence can be perceived by the eye, etc.

If this suggestion is correct, predicates such as *available, visible, existent*, etc., do not denote sets of events, and correlatively, they do not introduce an event-variable. Rather, they predicate existence, i.e., they only assert the existence of objects. It is known that the predication of existence is equivalent to existential quantification (see Keenan (1987) and Reinhart (1987)). Hence, the sentences that contain existence predicates can be translated by the existential quantifier, on a par with *there*-configurations (conversely, the translations of *there*-configurations could rely on a predication of existence).

(59) a. *Water exists.*
b. ∃x [x is water].

An interesting confirmation of this characterization of the class of *available* comes from an observation going back to Kroch (1974), which was further examined by Linebarger (1980) and Uribe-Etxebarria (1994). Kroch observed that negative polarity items (NPI's) are unexpectedly licensed in an example such as (60)a, where the negation does not C-command the NPI as S-structure. Linebarger observes that negated individual-level predicates do not

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

license NPI's in the subject position, and Uribe-Etxebarria observes that the class of predicates is even more restricted, since stage-level predicates do not allow it either:

(60) a. *A doctor who knew anything about acupuncture was not available.* (Kroch (1974))
b. *Tickets to any of the afternoon concerts were not available* (Linebarger (1980))

(61) a. **A fundamentalist yogi who had any interest in philosophy wasn't lying on the floor.*
b.**A doctor who knew anything about acupuncture wasn't coming down the stairs.*

(62) a. *?A doctor with any knowledge of cancer didn't appear in the hospital yesterday.*
b. *A solution to any of these problems doesn't exist.*
c. *?A 44caliber pistol with any accessories wasn't available in the gunshop.*
d. *A messiah who would bring any hope didn't appear to the Jews.*
e. *Examples with any relevance to that issue didn't come up in the discussion.*
f. *An answer to any of these problems hasn't fallen into our laps yet.*
g. *Answers to any of these problems haven't fallen into our laps yet.*

Uribe-Etxebarria's explanation is based on a generalization that she attributes to Barbara Hall-Partee, who observes that NPI's can be licensed by a negation that does not C-command them only if the main verb is "light" in meaning. Uribe-Etxebarria proposes that the NPI is licensed by virtue of the light verb forming a complex predicate with the nominal predicate of the DP that contains the NPI. This suggestion is problematic if we are assume that complex predicate formation relies on incorporation, since the incorporation of subjects is known to be impossible. Also, the predicates that are relevant for NPI licensing are not "light" verbs of the usual kind.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

The proposal made here, to the effect that *available, existent*, etc. are existence predicates suggests a different line of inquiry for the licensing of NPI's. The idea would be that if we negate an existence predicate, the negation is of necessity higher than the existence predicate:

(63) a, ɔno x [...x]
b. Not ɔx [...x]

With all the other predicates, the negation bears on the predicate itself, rather than on the existential operator. Particularly interesting are event-predicates, for which we have assumed default existential closure. It seems natural to assume that the negation cannot take scope over default existential closure: in more intuitive terms, we assert the occurrence/existence of events, but we cannot assert the non-occurrence/non-existence of an event. What we may assert is the fact that a given individual does not have the property of participating /having participated in a given event. We thus derive an important generalization, that negated predicates force the strong readings of indefinites. The only known exception to this generalization are the existence predicates discussed above.

NOTES

* Thanks: J.C. Milner, B. Laca, L. Tasmonski, audience to Langues et grammaires 2

[1] Diesing (1988) observed that adjectival stage-level predicates posed a problem for Carlson's generalization, but according to her the problem was that such predicates allowed both the existential and the generic readings of BP's. I will show that the generic reading is altogether blocked. In Diesing (1992) one no longer finds a discussion of adjectival stage- level predicates in general, but only of emotional states (see below).

[2] The ungrammaticality of (9) and (10) is paralleled by the corresponding *there*-sentences:

(i) **There are contrabassoonists cheerful.*

(ii) **There are Basenjis nervous.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[3] Two argument object-predicates denote sets of relations between objects (sets of ordered sets of objects).

[4] The distinction is suggested by Heim's (1982) conventions: thus, existential closure over texts is distinct from the existential closure that is inserted whenever the indefinite is in the scope of another quantifier.

[5] L. Tasmowski observes (p.c.) another exception to (30)a: adjectives such as *assis, affalé, allongé*, etc., behave as event-predicates, despite their being adjectives. The solution to this problem could be found by trying to build on the fact that all these adjectives appear to have verbal counterparts in English (*be sitting, be lying*, etc.).

[6] In section 8 below it will be shown that this impossibility concerns only the weak reading of indefinites.

[7] The predication relation is to be understood as the filling of the argument slots of clausal predicates, and not just the subject-VP relation.

[8] For a discussion of the notion of event-argument see below. Let me simply mention here that my use of the term has to be distinguished from Kratzer's, who identifies event-arguments with Spatio-Temporal localizers. The event position in (37'') corresponds to the external argument of the predicate (in the sense of Higginbotham (1985) and Grimshaw (1990)). By abstracting over the position of external arguments we construct the lambda-set corresponding to that predicate. Depending on the type of predicate, external arguments are typed as either objects or events.

[9] This account differs from Diesing's proposal on an essential point: Diesing allows existential closure of object variables, provided they find themselves inside the "nuclear scope". I leave it to the reader to recall Diesing's Mapping Hypothesis with its various disadvantages (lowering, unmotivated QR).

[10] This is not to say that (34) is incorrect. This shorthand may be handy whenever we are not interested in the constraints that govern the way in which these representations are derived, but instead we want to use them in the analysis of other phenomena.

[11] Second-order event-predicates such as *take place, occur, last, start at*,..., seem to be problematic for the foregoing suggestion, since they can be satisfied by predication (they take an event-nominal as subject). I would like to suggest that second-order event overtly assert the existence of events, and therefore are not concerned by the constraint on default (covert) existential closure.

[12] Note that Parsons himself acknowledges that his evidence in favour of the existential closure of state-variables is not decisive.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[13] Not only is the distinction itself harder to apprehend, but it is also difficult to force one reading or the other by choosing a particular linguistic context. In particular, stage-level predicates are compatible with both existential and presuppositional/partitive readings (compare the generic reading, which is blocked).

[14] What seems crucial is that the existential quantifiers have maximal scope. One may indeed assume representations such as (i'), where the existential closure of the event variable is present, but has narrower scope than the subject. Such a representation underlies the strong reading, and not the existential reading:

(i) *Two students were reading a book.*

(i') two X (X is student) ɜe [reading a book (e) ^ Agent (e, X)]

[15] The two question marks indicate that the presuppositional/partitive reading is marginally possible; the existential reading is completely disallowed.

Références

Bosveld-de Smet, 1995, "Indefinite subjects in French and the stage-level versus individual-level predicates", *Faits de langue*

Carlson, G., 1977, "A Unified Analysis of the English Bare Plural", *Linguistics and Philosophy*, 1, 413-457

Davidson, D., 1967, "The logical Form of Action Sentences", in N. Rescher, ed., *The Logic of Decision and Action*, Pittsburgh

Diesing, M., 1988, "Bare Plural Subjects and the Stage/ Individual Contrast", Tillburg Conference on Generics

Diesing, M., 1992, *Indefinites*, MIT Press

Fodor, J. and Sag, I., 1981, "Referential and Quantificational Indefinites", *Linguistics and Philosophy*, 5, 355-39.

Grimshaw, J., 1990, *Argument Structure*, MIT Press

Heim, I., 1982, *The Semantics of Definite and Indefinite Noun Phrases*, Ph.D., Univ. of Mass., Amherst

Heim, I., 1987, "Where does the Definiteness Restriction Apply? Evidence from the Definiteness of Variables", in E. J. Reuland and A. G. B. ter Meulen eds., *The Representation of (In)Definiteness*, MIT Press, 21-43

Higginbotham, J., 1985, "On Semantics", *Linguistic Inquiry*, 16:4, 547-593

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Higginbotham, J., 1987, "Indefiniteness and Predication", in E. J. Reuland and A. G. B. ter Meulen eds., *The Representation of (In)Definiteness*, MIT Press

Keenan, E., 1987, "A Semantic Definition of 'Indefinite NP' ", in E. J. Reuland and A. G. B. ter Meulen eds., *The Representation of (In)Definiteness*, MIT Press, 289-319

Kleiber, G., 1981 a, "Relatives spécifiantes et relatives non-spécifiantes", in *Le Français moderne*, 49, 216-233

Kleiber, G., 1981 b, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Klincksieck, Paris

Kratzer, A., 1989, "Stage-level and individual-level predicates", ms. University of Massachusetts, Amherst

Kroch, A., 1974, *The Semantics of Scope in English*, Ph. D. Dissertation, MIT

Linebarger, M., 1980, *The Grammar of Negative Polarity*, Ph. D. Dissertation, MIT

Milsark, G., 1977, "Towards the Explanation of Certain Peculiarities of Existential Sentences in English", *Linguistic Analysis*, 3, 1-29

Parsons, T., 1990, *Events in the Semantics of English*, MIT Press

Reinhart, T., 1987, "Specifier and Operator Binding", in E. J. Reuland and A. G. B. ter Meulen eds., *The Representation of (In)Definiteness,* MIT Press, 130-168

Uribe-Etxebarria, M., 1994, *Interface Licensing Conditions on Negative Polarity Items: a Theory of Polarity and Tense Interactions*, Ph.D. Dissertation, University of Connecticut

Wilkinson, K., 1986, "Generic Indefinite NPs", ms., University of Massachusetts, Amherst

Wilkinson, K., 1988, "Genericity and Indefinite NPs, ms., University of Massachusetts, Amherst

Williams, E., 1984, "*There*-insertion", *Linguistic Inquiry,* 15, 131-153

Williams, E., 1994, *Thematic Structure in Syntax*, LI monograph, MIT Press

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Janeta DRĂGHICESCU
Universitatea din Craiova

LE GÉRONDIF ROUMAIN ET L'EXPRESSION DE L'ASPECT

1. Les définitions proposées pour la catégorie de l'aspect reposent tantôt sur une vision analytique qui aboutit à l'énumération des différents phénomènes sémantiques qui caractérisent le verbe - toutes des représentations relatives à la durée, au déroulement et à l'achèvement du procès, (J.Dubois et al., 1973: 53; D.Cohen, 1989: 16-17) -, tantôt sur une vision synthétique qui retient ce qui est commun aux différents phénomènes sémantiques - la notion de durée du procès (G.Guillaume, 1968: 15; T. Cristea,1974: 71).

Les difficultés qu'il y a à établir une définition à la fois intégrante et satisfaisante pour tous les cas sont dues, principalement, à la complexité des faits qui concourent à la construction des valeurs aspectuelles, qui se situent dans des plans différents et qui ne se laissent pas réduire les uns aux autres, et partant aux mécanismes intervenant dans la structuration et l'actualisation de ces valeurs.

Aussi est-on d'accord pour admettre la séparation du plan sémantique du plan morpho-syntaxique comme niveaux de construction et, implicitement, de manifestation des valeurs aspectuelles et, corrélativement, pour admettre l'existence de deux systèmes d'oppositions, respectivement aspectives (s'établissant entre lexèmes différents) et aspectuelles (se manifestant entre les formes d'une même base lexicale) (Feuillet, 1988: 87).

Il y a donc à distinguer **l'aspect lexical ou sémantique et l'aspect grammatical**, le premier se trouvant sous la dépendance du second (T. Cristea, 1974: 71). Dans l'aspect grammatical, tel

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

qu'il se manifeste dans la forme verbale, il y a à distinguer **l'aspect proprement dit** et **le système des oppositions aspectuelles** (R. Martin, 1971: 48; S. Rémy-Giraud, 1988: 16).

Par conséquent, toute forme verbale, considérée en elle-même (dans le système), est dépositaire d'au moins deux types de valeurs aspectuelles, l'aspect sémantique-lexical et l'aspect grammatical proprement dit, auxquelles peut s'ajouter une valeur spécifique de l'aspect grammatical, acquise à la suite de l'insertion de la forme verbale dans le mécanisme d'énonciation (L. Blanchon, 1988: 87).

Pour la description des valeurs aspectives de la base verbale de la forme de gérondif, nous retenons les distinctions faites par T. Cristea, (1974: 71) à savoir, les verbes qui expriment des procès achevés (à terme fixe), appelés aussi verbes terminatifs, ponctuels, momentanés ou instantanés, et les verbes qui expriment des procès inachevés dont le déroulement tend à se prolonger indéfiniment, verbes appelés aussi non terminatifs ou cursifs.

2. Dans les remarques ci-dessous nous nous proposons de caractériser le gérondif roumain au point de vue de l'aspect, notamment de préciser ce que le gérondif, en tant que forme individualisée dans le système verbal par un morphème spécifique, indifférent aux mécanismes d'énonciation, apporte de spécifique à la valeur aspective de la base lexicale. Nous allons considérer la forme de gérondif en elle-même, en tant que forme construite d'une base lexicale et d'un morphème spécifique. L'analyse portera sur les latitudes combinatoires du gérondif avec des modificateurs spécifiques et sur les rapports qu'il entretient, au niveau de la phrase, avec le verbe fini, rapports justifiés toujours de la perspective de l'aspect.

Etiqueté comme forme modale non personnelle **(nepredicativă),** le gérondif est défini exclusivement en termes d'aspect "formă modală care exprimă acţiunea în desfăşurare fără referire la momentul vorbirii "(*Gramatica Academiei*, I,1966)[1]. Il présente une seule forme - une forme simple, individualisée

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

morphologiquement par le suffixe désinence **-ând/-ind** qui se combine, sans aucune restriction, avec toutes les bases verbales. En effet, tous les verbes, que ce soient des verbes pleins, semi-auxiliaires ou auxiliaires, présentent la forme de gérondif: *a fi - **fiind**; a avea - **având**; a părea - **părând**; a putea - **putând**; a trebui - **trebuind**; a vrea -**vrând**; a căuta - **căutând**; a merge - **mergând**; a ninge - **ningând**; a reflecta - **reflectând**; a scrie - **scriind**; a viscoli - **viscolind**.*

Le gérondif est indifférent à toute opposition temporelle et à toute opération susceptible d'actualiser le procès désigné par le verbe par rapport à l'acte d'énonciation. Il se combine, en revanche, avec la catégorie de la diathèse, présentant, de ce point de vue, un paradigme complet[2]:

a anunța - anunțând; a fi anunțat - fiind anunțat; a se anunța - anunțându-se;
a prezenta - prezentând; a fi prezentat -fiind prezentat; a se prezenta - prezentându-se;
a vedea -văzând; a fi văzut -fiind văzut; a se vedea - văzându-se;

2.1. **Considéré dans les termes de sa structure**, à la lumière des distinctions faites entre les plans sémantique et grammatical proprement dit (quant à la manifestation de l'aspect), **le gérondif se présente comme le dépositaire des valeurs aspectives** données par la base lexicale et **de la valeur aspectuelle** donnée par le morphème désinence. Celui-ci renferme le signifié grammatical de l'aspect proprement dit (S.Rémy-Giraud, 1988: 15) qui convertit l'action en procès lui prêtant le dynamisme spécifique de la forme verbale. Les instants qui constituent la durée plus ou moins longue, le temps immanent dont le procès a besoin pour s'actualiser, sont présentés dans leur succession, le procès étant perçu en déroulement.

En termes de tension et de détension, concepts qui définissent "la mobilité progressive" (G. Guillaume, 1968: 15-17), la forme de gérondif présente le procès dans une phase intermédiaire, constituée

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de parties relativement égales de détension et de tension, autrement dit dans une phase où une partie de la tension est déjà dépensée et une autre partie non encore dépensée. À comparer de ce point de vue, l'image du verbe, tel qu'il est présenté par l'infinitif, le gérondif et le participe présent - des formes verbales qui s'opposent essentiellement par le rapport entre la tension et la détension:

a ocupa [+tension] [-détension] ***ocupând*** [+détension] [+tension] ***ocupat*** [+détension] [-tension]

2.2. L'échantillon de 150 formes de gérondif, isolées dans des énoncés appartenant au discours narratif, permet de constater que **dans chaque forme de gérondif les traits inhérents, l'aspectivité et le signifié grammatical de l'aspect se font équilibre se constituant en faisceau unique de traits spécifiquement verbaux.**

On ne peut pas parler, au niveau de la forme verbale prise en elle-même, de la dominance d'un élément ou d'un autre. Qu'il s'agisse de verbes momentanés *(a ieşi - **ieşind**, a intra - **intrând**, a cădea - **căzând**, a prinde - **prinzând**, a pune- **punând**, a se ridica- **ridicând**)* ou de verbes duratifs *(a căuta - **căutând**, a chibzui - **chibzuind**, a aştepta - **aşteptând**, a explica - **explicând**, a discuta **discutând**, a privi- **privind**, a vorbi- **vorbind**, a repeta- **repetând**, a reveni- **revenind**, a relua - **reluând**)*, l'effet créé par le gérondif est le même: individualiser le procès sur un axe temporel fait d'instants qui se succèdent en dehors de toute organisation chronologique. Il s'agit uniquement de la durée plus ou moins longue, saisie dans un déroulement continu ou discontinu, parfois s'identifiant à un seul moment. C'est la durée qui s'attache nécessairement au sémantisme d'action ou d'état particularisé par le radical.

Cependant, il est à remarquer que, **dans la constellation verbale spécifique de certains emplois du gérondif, les déterminants sélectés explicitent plutôt l'aspectivité que l'aspect grammatical proprement dit**. C'est ainsi que les verbes désignant

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

des procès momentanés admettent comme déterminant des structures adverbiales qui renvoient au même type d'intervalle s'identifiant à un moment: **brusc, deodată, în acel moment**, tandis que les verbes qui désignent des procès plus ou moins duratifs se combinent avec des structures adverbiales qui explicitent le même type de durée: **îndelung, mereu, (timp de) câteva minute, din când în când**:

începând /intrând /ridicându-se ***brusc / deodată / în acel moment***

căutând /chibzuind /privind ***îndelung / mereu / (timp de) câteva minute***

repetând / intervenind /zâmbind ***mereu/ din când în când***

L'aspect grammatical proprement dit se retrouve comme effet de dynamisme, action en déroulement, dans l'intervalle délimité par le déterminant. N'ayant aucune incidence morphologique, l'aspectivité est plus dépendante du contexte sémantique que le signifié d'aspect proprement dit. Les modificateurs admis par la forme de gérondif semblent, par conséquent, sélectés par le radical. Les contextes discursifs confirment ce mécanisme d'explicitation de l'aspect lexical par des déterminants spécifiquement aspectifs (***mereu , deodată , îndelung***) ou d'autre nature, mais incidents également au sémantisme du verbe (***cu răbdare, repetat, tot***):

(1) *Grivei,(. . .)* ***punând deodată*** *capăt lătratului, se torşoli de trei ori ca în căutarea...*

(I.Vinea: 37)

(2) *... pescuia de unul singur, pe malul Cernei,* ***vorbind mereu****, tare şi repede.*

(D. Săraru :22)

(3) *După numai câteva minute,* ***tot alergând****, ne-am pomenit în faţa primăriei*

(N.Tic: 150)

(4) ***Chibzuind îndelung****, mi-am dat seama că singura soluţie salvatoare ar fi...*

(N. Tic: 50)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(5) *Intinse mâna cu palma în sus, **făcându-i repetat** semn (...) să-i restituie prada.*

(I.Vinea: 48)

(6) ***Impingându-l uşor şi repetat**, cu servieta (...) reuşi să-l urnească.....*

(I.Vinea: 23)

(7) *Il lăsă pe Rasco să vorbească, **aşteptându-şi cu răbdare** rândul.*

(I.Vinea: 22)

Il se peut aussi que les deux verbes, le verbe fini .et le gérondif, soient accompagnés de déterminants aspectifs, chacun choisissant ou acceptant le déterminant compatible avec l'aspectivité de son sémantisme:

(3) *După numai câteva minute, **tot alergând, ne-am pomenit deodată** în faţa primăriei.*

(N. Tic: 1 50)

Lorsque les deux verbes appartiennent à la même classe aspective, par effet de contextualité, le déterminant du verbe fini, explique, lui aussi, mais indirectement, l'intervalle sur lequel se projette le procès actualisé par le gérondif et, implicitement, la durée de celui-ci:

(8) *Mi-**am pierdut o zi întreagă alergând** prin Bucureşti.*

(N. Tic: 142)

(9) ... ***mai stăteau o clipă sau două aşteptând** să li se repete cuvântul acela, "liber"...*

(D.Săraru: 15)

... ***am pierdut o zi întreagă / am alergat o zi întreagă***

... ***mai stăteau o clipă sau două / mai aşteptau o clipă sau două***

La double incidence du modificateur aspectuel est due à la compatibilité au point de vue aspectif des deux bases verbales (celle du verbe fini et celle du gérondif), compatibilité confirmée par la possibilité qu'il y a de déplacer le déterminant auprès du gérondif sans que le sens de l'énoncé en soit affecté:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(9) .. ***mai stăteau, aşteptând o clipă două*** *să li se repete cuvântul acela, "liber"...*
Mi-am pierdut (timpul), alergând o zi întreagă *prin Bucureşti.*

2.3. Dans le contexte qui dépasse sa constellation immédiate, le gérondif entre en relation avec un constituant nominal. C'est que l'insertion de toute forme verbale dans le discours suppose la présence d'un support nominal à statut d'actant sujet. Et pour le gérondif, cet agent, qui doit être nécessairement déterminé, ne figure pas dans sa constellation immédiate, vu son incompatibilité avec le morphème de personne. Pour satisfaire à cette condition, le gérondif entre en relation de dépendance syntaxique avec le verbe fini auquel il emprunte, dans le plan référentiel, l'actant - sujet ou objet direct en termes de relations syntaxiques:

(10) ***Pătru o luă*** *apoi uşurel (...) pe firul apei în sus,* ***ocolind*** *drumul mare şi tăind peste...*

(D.Săraru: 19)

Pătru o luă pe firul apei; Pătru ocolea drumul mare şi tăia peste...

(11) *Locotenentul Turbatu se duse la motocicletă o porni şi,* ***încălecând, ambreie.***

(D.Săraru: 18)

Locotenentul Turbatu încălecă *(motocicleta);* ***(el) ambreie.***

(12) *Nu trecu mult,(...)şi* ***Pătru îl văzu pe Năiţă încărcând*** *la puşti în acel autobuz ..*

(D.Săraru: 2)

Pătru îl văzu pe Năiţă. Năiţă încărca *la puşti ....*

(13) ***Ion al lui Ciclop*** *stătea lângă telefon şi cum* ***îl auzea sunând*** *.se repezea la furcă...*

(D. Săraru: 18)

Ion al lui Ciclop auzea telefonul. Telefonul suna.

Par cette relation, le gérondif entre dans l'univers référentiel du verbe fini. Le procès qu'il désigne devient événement et se construit en image mentale d'une situation concrète (L. Basset,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

1988:72). La situation concrète ainsi construite (individualisée sémantiquement par la base lexicale et légitimée comme procès par le signifié grammatical d'aspect, matérialisé par le morphème désinence du gérondif) est ancrée dans l'espace-temps du verbe fini (par l'entremise du même agent au niveau référentiel). La relation de dépendance du gérondif par rapport au verbe fini supplée à son incomplétude morphologique le rendant apte à réaliser des oppositions aspectuelles. Et les contextes analysés, à quelques exceptions près, ne présentent pas de restriction de combinaison entre le gérondif et le verbe fini. Il entre en relation de dépendance avec toutes les formes verbales admises par le système du discours (les formes de l'indicatif, du conditionnel ou du conjonctif):

(14) *Cuprins de neliniște* ***lovește*** *caii în neștire,* ***înjurând*** *și* ***scuipând*** *printre dinți.*

(N. Tic: 163)

(15) *Astfel,* ***uitând*** *de zăpușeală și de oase frânte,* ***am început*** *să ne jucăm .*

(N. Tic: 145)

(16) *O cât de mică ezitare* ***ne-ar fi urmărit*** *multă vreme* ***întunecându****-ne liniștea.*

(N. Tic: 146)

(17) *(...)* ***să se ducă să fure*** *lemne, fiecare* ***făcând*** *asta pe cont propriu.*

(D.Săraru: 39)

En effet, s'associant au verbe fini au niveau référentiel, le gérondif emprunte à celui-ci les marques temporelles et les valeurs aspectuelles qui en découlent et, par effet contextuel, il projette le procès qu'il désigne sur l'axe chronologique qui actualise les événements. Le signifié grammatical d'aspect se charge ainsi de valeurs susceptibles de particulariser les diverses positions du procès par rapport à l'instance d'énonciation.

La preuve des valeurs et fonctions aspectuelles acquises par la forme de gérondif dans le contexte du verbe fini est donnée par la possibilité qu'il y a, dans les énoncés où il apparaît, de lui substituer la forme verbale finie correspondante.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(18) *Gavrea* ***râde*** *strâmb şi,* ***întâlnind*** *privirile străine ale celorlalţi, se înghemuieşte în el şi...*

(N. Tic: 162)

Gavrea ***râde*** *strâmb şi,* ***când întâlneşte*** *privirile străine ale celorlalţi,* ***se înghemuieşte*** *în el şi...*

(19) *(...) ierarhia* ***era*** *cât se poate de severă,* ***trebuind*** *să ţii o întreagă contabilitate..*

(N. Tic: 177)

(...) ierarhia ***era*** *cât se poate de severă,* ***trebuia*** *să ţii o întreagă contabilitate,...*

(20) *(...) şi* ***prinzând****-o pe Eugenia de talie,* ***o învârti*** *o clipă prin odaie.*

(I Vinea: 39)

(...)şi o prinse pe Eugenia de talie şi o ***învârti*** *o clipă prin odaie.*

(21) ***Adunând, adunând,*** *repede* ***a ajuns*** *la miliarde.*

(N. Tic: 137)

A adunat, a adunat*, şi repede* ***a ajuns*** *la miliarde.*

(22) ***Gândind*** *să folosească toate mijloacele pentru a-i convinge (...)* ***invitase*** *un muncitor..*

(N Tic: 15)

Se gândise să folosească toate mijloacele pentru a-i convinge (...) şi **invitase** un muncitor...

Il est évident que le gérondif, par effet de coréférentialité, particularise et actualise une action-événement qui s'individualise par des valeurs temporelles et aspectuelles se situant dans la même zone que celle du verbe fini, notamment:

• une **action-événement non accomplie imperfective**, lorsqu'il se laisse substituer par le présent ou par l'imparfait [(18), (19)];

• une **action-événement non accomplie perfective**, lorsqu'il se laisse substituer par le passé simple ou le plus-que-parfait [(20), (22)];

• une **action-événement accomplie**, lorsqu'il se laisse substituer par le passé composé [(21)].

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Dans le même temps, la mise en équivalence contextuelle du gérondif avec le verbe fini permet de saisir l'ensemble des relations temporelles qui déterminent l'univers de discours dans les limites de l'unité donnée car le gérondif à statut d'événement actualisé entre en relation d'une part avec le repère énonciatif et d'autre part avec le verbe fini.

En ce sens, le gérondif empruntant le même morphème temporel que celui du verbe fini (présent, imparfait, passé composé, passé simple ou plus-que-parfait), désigne un procès se situant dans le même plan événementiel que le procès désigné par le verbe fini, les deux procès se trouvant, l'un par rapport à l'autre, en relation de simultanéité totale on parti elle/cette dernière interprétable aussi comme non simultaneité, et tous les deux en position identique par rapport au repère énonciatif respectivement: en relation de simultanéité (dans le cas du présent, de l'imparfait, du passé simple et parfois dans celui du passé composé (18), (19), (20)) et en relation de non simultanéité (dans le cas du plus-que-parfait (22)).

Cependant, il se peut aussi que le morphème temporel qui se combine avec la base lexicale du gérondif, tout en se situant dans la même zone temporelle (en tant que division chronologique) que le morphème du verbe fini, soit différent de celui-ci quant à la valeur temporelle proprement dite et, implicitement, quant à la valeur aspectuelle. C'est le cas de **l'imparfait** se substituant au gérondif (lorsque le procès qu'il désigne est duratif) **en relation avec le passé simple** et où la **relation temporelle de simultanéité** est doublée d'une **relation aspectuelle de non-accompli imperfectif** (l'imparfait) **et non-accompli perfectif** (le passé simple) (23), (24). C'est aussi le cas de **l'imparfait** forme de substitution du gérondif en relation avec **le plus-que-parfait**, où **la simultanéité** entre les deux procès est **partielle**, l'action désignée par le gérondif se constituant en événement de longue durée, saisi en déroulement, sur lequel se projette l'événement actualisé par le verbe fini, saisi comme accompli à un moment donné du même intervalle (25). Le statut des deux procès est différent, qu'on les considère l'un par

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

rapport à l'autre ou par rapport au repère. Dans le plan des relations aspectuelles, le procès désigné par le gérondif est **non-accompli imperfectif** et le procès désigné par le verbe fini est **accompli**:

(23) *...un fel de vătăşel de primărie, **căutând** din ochi pe cineva, **îşi făcu loc**...*

(D.Săraru: 17)

*...un fel de vătăşel de primărie **în timp ce căuta** din ochi pe cineva, **îşi făcu loc**...*

(24) ***Porni** din nou, **iscând** mai la fiecare pas zgomotele podelei şi **oprindu-se** la fiecare uşă.*

(I.Vinea: 45)

***Porni** din nou, mai la fiecare pas **isca** zgomotele podelei şi **se oprea** la fiecare uşă..*

(25) *Glasul i **se** mai **întremase vorbind** .*

(I.Vinea: 52)

*Glasul i **se** mai **întremase în timp ce vorbea**.*

Le même rapport qui oppose le non accompli à l'accompli est réalisé par des moyens contextuels au cas où les deux formes verbales sont marquées par le même morphème temporel, que ce soit le passé composé, le passé simple ou l'imparfait:

(26) ***Făcându-i sul**, **se căzni** să-i vâre cu de-a sila în palmă.*

(I. Vinea: 56-57)

***După ce îi făcu sul**, **se căzni** să-i vâre cu de-a sila în palmă.*

(27) *Simţea că **ieşind din sat începea** şi el să însemne ceva*

(D.Săraru: 31)

*Simţea că **atunci când / după ce a ieşit din sat a început** şi el să însemne ceva.*

Les procès mis en rapport dans ces contextes apparaissent comme se succédant immédiatement l'un à l'autre, la limite finale de l'un marquant la limite initiale de l'autre. On peut les considérer même comme coïncidant, en un point, sur la ligne de partage qui les individualise sur l'axe des événements. De là, la valeur temporelle d'antériorité du procès désigné par le gérondif par rapport au procès désigné par le verbe fini, et, par effet direct, la valeur aspectuelle de procès accompli par rapport à un autre procès accompli.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Les éléments du contexte qui participent à la réalisation de ces rapports (temporels et aspectuels) entre les deux procès se situent principalement au niveau de l'énoncé (dans les relations logico-semantiques qui justifient la mise en relation des événements et qui découlent du sémantisme des verbes) (26), (27). Certains reflets de ces relations sont particularisés au niveau syntaxique, dans la constellation immédiate de la forme verbale finie qui se substitue au gérondif.

3. **En conclusion, le gérondif** apparaît comme une **forme verbale individualisée, dans le système, par des valeurs purement aspectuelles**: le morphème désinence **-ând/-ind** applique au procès désigné par la base lexicale le signifié grammatical d'aspect proprement dit. Le gérondif ne présente qu'une seule forme qui apparaît dans le paradigme de tout verbe, qu'il soit à la voix active, passive ou pronominale.

Dans le système des formes non personnelles **(nepredicative),** il s'oppose à l'infinitif et au participe passé, en tant que forme qui présente le procès comme l'image juxtaposée d'une partie de détension et d'une partie de tension, les deux autres présentant des images faites uniquement de tension (l'infinitif) et respectivement de détension (le participe).

Dans ses différents emplois discursifs, le gérondif ne présente aucune restriction quant à la combinaison avec les formes verbales finies qui réalisent les relations de prédication dans la présentation des événements passés.

Vu la relation de coréférence qui lui permet de s'insérer dans le discours, **la valeur aspectuelle spécifique du gérondif s'enrichit de valeurs temporelles et aspectuelles contextuelles qu'il emprunte à la forme verbale finie dont il dépend**. Il devient ainsi apte à exprimer **des oppositions aspectuelles de phase** (de non accompli ou d'accompli).Ces valeurs sont décelables par le biais des formes finies qui se substituent au gérondif, parfois avec la prise en compte des éléments du contexte (et tout spécialement du

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

sémantisme des verbes mis en relation et du relateur qui introduit la forme verbale mise en équivalence avec le gérondif.

Le statut de forme dépendante permet au gérondif de contracter des relations temporelles avec le Vf auquel il emprunte les marques temporelles: il peut se trouver en relation de simultanéité [(2), (7) - (19)] ou d'antériorité [(1), (3) - (6), (20) - (27)] avec le verbe fini. Au point de vue des oppositions aspectuelles il réalise toutes les oppositions de phase:

– **le gérondif a la même valeur aspectuelle que le Vf** lorsque le sémantisme de son lexème accepte le même morphème temporel que celui du verbe fini, respectivement:

a) **la valeur de non accompli imperfectif**, pour la relation: **Gérondif / présent ou imparfait - Vf / présent ou imparfait** [(2), (9), (10), (13), (14), (17), (18), (19)];

b) **la valeur de non accompli perfectif**, pour la relation: **Gérondif / passé simple - Vf/ passé simple** [(1), (5), (6), (7), (11), (12), (20)];

c) **la valeur d'accompli**, pour la relation: **Gérondif / passé composé ou plus-que parfait - passé composé** [(3), (4), (8), (15), (16), (21), (25)];

– **le gérondif a une valeur aspectuelle différente de celle du Vf**, lorsque le sémantisme du lexème sur lequel il est formé n'accepte pas le même morphème temporel que celui du verbe fini, mais un morphème se situant dans la même division chronologique, respectivement, **la valeur de non accompli, imperfectif**, dans la relation: **Gérondif/imparfait -Vf passé simple** (24) et **Gérondif / imparfait -Vf / plus que parfait** (25);

– **le gérondif a la même valeur aspectuelle que le Vf, mais il situe le procès en relation d'antériorité par rapport à celui-ci**, dans les relations: **Gérondif / passé simple - Vf /passé simple** (20), (26); **Gérondif / passé composé -Vf / passé composé** (21), (23); **Gérondif / imparfait** (27); **Gérondif / plus-que-parfait - Vf / plus-que-parfait** (22); ces valeurs aspectuelles du gérondif

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

s'expliquent par les relations logiques s'établissant entre les deux procès qui ne coïncident que dans un seul point situé sur la ligne de partage qui les individualise sur l'axe des événements, d'où l'effet d'antériorité ou de succession immédiate (la limite finale de l'un marque la limite initiale de l'autre).

NOTES:

[1] Il est à préciser que dans le système verbal du roumain la catégorie d'aspect n'est pas structurée de manière satisfaisante pour être prise en compte dans la caractérisation des formes verbales. On y fait appel, directement ou indirectement, de manière tout à fait accidentelle, mais qui s'impose nécessairement, faute d'autre repère, dans la définition de certaines formes verbales ou de certaines relations qui se justifient au niveau morphosyntaxique.

[2] La forme du gérondif passif, sans s'opposer à la forme du gérondif actif, chacune appartenant à des paradigmes différents, se charge, quant à l'aspect, de valeurs relativement différentes, vu la présence du participe passé (forme spécifique de l'accompli) dans sa structure.

[3] La substitution du gérondif par la forme verbale finie entraîne l'explicitation des relations de dépendance, qu'il s'agisse de relations de coordination (les relations d'implication se situant au niveau sémantique) ou de subordination.

Bibliographie

1. Basset, L.,1988, "Propositions pour le mode" in *L 'infinitif*, P. U. Lyon, pp. 11-69.
2. Blanchon, L., 1988, "L'aspect, le temps et le réferent du sujet", in *L'infinitif*, P. U. Lyon, pp. 85-95.
3. Cohen D., 1989, *L'aspect verbal.*,PUF, Paris.
4. Coşeriu, E., 1980, "Aspect verbal ou aspects verbaux? Quelques questions de théorie ou de méthode", in *La notion d 'aspect*, Colloque organisé par le Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz (18-20 mai 1978), Université de Metz.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

5. Cristea, T., 1974, *Grammaire structurale du francais contemporain*, E. D. P., Bucureşti.
6. Dubois, J. et al., 1973, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, Paris.
7. Duchacek, O., 1966, "Sur le problème de l'aspect et du caractère de l'action verbale en français". in *Le français moderne*, nr.3, pp. 61-184.
8. Feuillet, J., 1988, *Introduction à l'analyse morphosyntaxique*, P. U. F., Paris.
9. Guillaume, G., 1968, *Temps et verbe- théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris-Champion.
10. Martin, R., 1971, *Temps et aspect. Essai sur l 'emploi des temps narratifs en moyen français*, Klincksieck, Paris.
11. Rémy-Giraud, S., 1988, "La grille de Procuste. Description comparée de l'infinitif en français, grec ancien, allemand, anglais et arabe", in *L 'infinitif*, P. U. Lyon, pp. 11-69.
12. Wilmet,M., 1980, "Aspect grammatical, aspect sémantique, aspect lexical: un problème de limites", in *La notion d 'aspect*, Centre d'analyse syntaxique, Université de Metz.
13. * * * *Gramatica Limbii Române*. vol.I, 1966, Editura Academiei, Bucureşti, pp. 224-231.

Textes de référence:

1. Tic, N.. 1991 — *Jurnal de toamnă*, Editura Albatros, Bucureşti
2. Vinea, I., 1991 — *Venin de mai*, Editura Scrisul Românesc, Craiova
3. Săraru, D, 1978 — *Nişte ţărani*, Editura Eminescu, Bucureşti

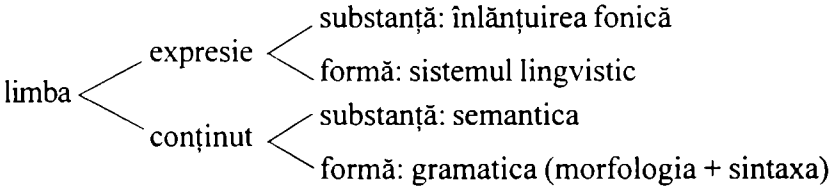
https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Paula GHERASIM
Universitatea "Al.I.Cuza", Iaşi

DESPRE MODALITATE
STUDIU CONTRASTIV FRANCO-ROMÂN

Perspectivă

Pentru o analiză cât mai eficientă a modalității (modalităților) ca fapt de gândire, precum şi a actualizărilor, în plan discursiv, ale acesteia, vom proceda la **situarea** analizei în planul cercetărilor din domeniul atât de complex al ştiinţelor limbajului. În acest sens, vom prelua schema hjelmsleviană[1] a analizei limbajului, ce ţine cont de două nivele esenţiale: cel al **expresiei** şi cel al **conţinutului**, nivele ce se articulează în funcţie de opoziţia **formă/substanţă**. Astfel, **expresia lingvistică** are o **formă** - sistemul fonemelor (sau grafemelor) şi o **substanţă** - înlănţuirea fonică (sau grafică) ce se articulează în mod diferit în fiecare limbă naturală. În planul **conţinutului**, **forma** se situează la nivelul gramatical ce include morfologia şi sintaxa, iar **substanţa** este de natură semantică. Această schemă se „vizualizează" astfel:



Bineînţeles, această separare **formă/substanţă** este de natură **operaţională** şi depinde de nivelul de analiză ales; ceea ce este denumit **substanţă** la un anumit nivel, va putea fi analizat ca **formă** la un nivel diferit; astfel, înlănţuirea fonică, menţionată ca **substanţă** în schema de mai sus, poate fi considerată ca **formă** într-un plan superior, cel, de exemplu, al percepţiei auditive[2].

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Reținem, pentru analiza noastră, planul **conținutului**, studiind **modalitatea** din perspectiva **substanței conținutului**, substanță ce nu poate fi receptată decât printr-o **formă** specifică - de exemplu, **modul** - analizabil din perspectiva **formei conținutului**. Vom remarca, însă, de la început, că distincția între formele gramaticale și unitățile semantice nu este întotdeauna ușor de concretizat, dat fiind că unitățile de conținut trimit simultan la cele două componente (formă - substanță). De altfel, la o analiză foarte atentă, disocierea netă între date gramaticale și date semantice este contestabilă: această disociere ar presupune că primele sunt de ordin strict formal, în timp ce cele semantice vehiculează ele singure o informație precisă - aceste date conjugându-se pentru a produce un sens (sau sensul). Cu toate acestea, pentru a proceda la o analiză eficientă, vom menține această linie de demarcație între **formă** și **substanță**, chiar dacă aceste două noțiuni sunt în mod necesar simultane și inseparabile.

1.0. Conceptul de modalitate

După ce **locutorul** a fost sistematic exclus din modelele descriptive ale limbii în numele caracterului imanent al acesteia, lingvistica secolului XX îl reintroduce în sfera cercetărilor sale, mai întâi ca „locutor-auditor neutru" a cărui competență de comunicare cuprinde toate regulile de producere-înțelegere a frazelor corecte într-o limbă dată, apoi ca responsabil în structura mijloacelor de exprimare mobilizate în vederea constituirii discursului; teoriile care au recuperat acest factor esențial care este **subiectul enunțiator** acordă un loc din ce în ce mai important sferei **modalității** care se lărgește constant prin integrarea unui număr tot mai mare de fapte de limbă. Diversitatea elementelor interpretate la ora actuală într-o perspectivă modală a determinat reconsiderarea *nivelului* la care se situează analiza: în afară de nivelul frastic[3] a fost luat în considerare nivelul transfrastic (Coșeriu, de exemplu, vorbește de lingvistica textului[4]) și nivelul enunțării, în ideea găsirii unor explicații pertinente asupra mecanismelor atât de complicate ale structurării discursului. Studiul modalității constituie astfel spațiul de întâlnire a mai multor

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

discipline complementare şi o abordare exclusiv lingvistică a acestui subiect pare acum imposibil de conceput. Există cel puţin trei discipline interesate în studiul **modalităţilor**: logica, lingvistica şi semiotica. „Această trilogie de discipline se impune ca tipologia cea mai comodă pentru a distinge diferitele tratamente ale modalităţii; ea se dovedeşte însă puţin satisfăcătoare, dat fiind că un număr din ce în ce mai mare de studii asupra modalităţii sunt greu de clasificat. O soluţie monodisciplinară deci, nu mai este posibil de abordat"[5].

1.1. Accepţii, delimitări

1.1.0. În logica clasică

Vom lua în considerare unele puncte de vedere din logica clasică asupra **modalităţii**, puncte de vedere ce au influenţat considerabil lingvistica în privinţa tratării acestui concept.

Aristotel

Aristotel[6] consideră că o propoziţie este modală atunci când verbul care poartă aserţiunea (afirmativă sau negativă) este „modificat" de un adverb [sintetic sau perifrastic - *n.n.*], astfel încât aserţiunea este transportată asupra adverbului. Aristotel împarte deci judecăţile în *modale şi nemodale*, cele modale (spre deosebire de cele nemodale), conţinând unul din termenii: *posibil, contingent, imposibil* sau *necesar*. Aceşti termeni, împreună cu verbul „este" alcătuiesc **modusul** judecăţii modale sau **enunţul modal** ("*este posibil...*", *„este necesar..."* etc. / *„il est possible..."*, *„il est nécessaire..."* etc.) care este urmat de **dictum** sau **enunţul dictal** (de exemplu *„... ca mâine să plouă"* / *„... qu'il pleuve demain"*). Judecata modală este deci „Este posibil/necesar ca mâine să plouă" // „Il este possible/nécessaire qu'il pleuve demain". După Aristotel[7], *judecăţilor modale le corespund sau nu stări de fapt reale*. Când există starea de fapt la care se referă judecata modală, atunci ea este **adevărată** (de exemplu, „Este necesar ca orice corp să fie divizibil" / „Il este nécessaire que tout corps soit divisible", sau altfel exprimat,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

„Orice corp este în mod necesar divizibil" / „Tout corps est nécessairement divisible"); când nu există starea de fapt la care se referă judecata modală, atunci ea este **falsă** (de exemplu, „Este necesar ca orice om să fie filosof" / „Il est nécessaire que tout homme soit philosophe").

Logica medievală şi influenţele ei în logica contemporană

Logica medievală[8], continuând creativ logica aristotelică, a introdus distincţia **modalităţi de dicto / modalităţi de re**. Astfel, modalităţile **de dicto** sunt aplicate propoziţiei ca întreg, în timp ce modalităţile **de re** se referă la felul în care se face predicaţia de **enunţiator**. „De exemplu, forma «S este probabil P» este o modalitate **de re**" (în caz particular, *Ionescu este probabil talentat* (1), *Ionesco est probablement talentueux* (1')), „iar forma «Este probabil ca S să fie P» este **de dicto**" (în caz particular, *Este probabil ca Ionescu să fie talentat* (2), *Il est probable que Ionesco est talentueux* (2))[9]. Modalităţilor **de dicto** le corespund, aşadar, judecăţile modale aristotelice, logica medievală adăugându-le acestora şi pe cele **de re** ce aduc în prim plan **subiectul enunţiator**.

În ceea ce priveşte **gândirea lingvistică** medievală, autorii de gramatici subordonau logicii - ce se prezenta ca instrument universal al întregii gândiri - gramatica; asistăm, însă, în secolul al XIII-lea, la apariţia **şcolii modiste**, şcoală ale cărei idei au dominat întreg secolul al XIII-lea; având drept obiectiv constituirea unei teorii generale a limbajului, modiştii cred în autonomia absolută a gramaticii faţă de logică; independenţa abordării lingvistice se manifestă în mod esenţial în conceptul de **mod de semnificare** („modus significandi"): un element gramatical (de exemplu, o parte de vorbire) nu trebuie definit prin semnificatul său, ci prin felul în care acest semnificat este vizat, prin tipul de raport instituit între cuvinte şi lucruri, pe de o parte, între cuvinte şi locutor, pe de altă parte; astfel, teoria gramaticală este înainte de toate un inventar detaliat şi o clasificare a acestor moduri posibile ce permit accesul la lucruri (astfel, diferenţa dintre adjectiv şi substantiv rezidă nu atât în obiectul acestora, cât în

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

punctul de vedere după care substantivul şi adjectivul prezintă acelaşi obiect)[10]; cu gramatica speculativă a modiştilor regăsim, în Evul Mediu, schiţată ideea de atitudine, de punct de vedere al locutorului asupra enunţului[11], idee ce va fi reluată ulterior de teoriile moderne ale limbajului: teoria enunţării, pragmatică, semantică.

Continuând distincţia (din logica medievală) modalităţi **de dicto** / modalităţi **de re**, unii logicieni contemporani le consideră modalităţi numai pe cele **de dicto**. Emanuel Vasiliu, în *Sens, adevăr analitic, cunoaştere*, atrage atenţia că „modalităţile sunt considerate, în mod exclusiv, ca fiind **de dicto** (= se referă la propoziţii) şi niciodată **de re** (= se referă la felul în care se face predicaţia de un individ). Aşadar, propoziţii modalizate sunt numai de tipul *Se ştie că Ion doarme* şi nu *Ion se ştie că doarme (...)*[12].

Există logicieni (de exemplu, Robert Blanché[13]) care consideră că, dimpotrivă, poate constitui **modalitate** doar propoziţia **de re** „nu fără motiv, întrucât propoziţia care afirmă sau neagă ceva despre **dictum** (propoziţia **de dicto**) are forma unei propoziţii atributive asertorice; predicatul, este adevărat, are un sens modal, dar sensul predicatului vizează doar conţinutul"[14]. Robert Blanché îşi continuă argumentaţia afirmând că această distincţie (**de dicto / de re**) „pare la prima vedere neesenţială şi cele două expresii pot fi privite ca sinonime cu atât mai mult cu cât vocabularul şi sintaxa diferitelor limbi (de exemplu, româna şi franceza - n.n.) nu le favorizează în aceeaşi măsură"[15]: în franceză, modalitatea **de re** obligă, în general, la turnuri complicate în lipsa adverbelor de tipul *probablement*. În realitate, distincţia care intervine între cele două tipuri de **modalităţi** ţine doar de nivelele limbajului. Adverbul modal *probabil / probablement* din (1) şi respectiv (1') este integrat frazei, aparţine aceluiaşi plan al discursului. Adjectivul corespondent *probable* din (2') şi - adverbul român *probabil* din (2) ne spun ceva nu despre talentul lui Ionescu, ci despre propoziţia *„Ionescu este talentat" / „Ionesco este talentueux"* situându-se la alt nivel lingvistic decât fraza; el aparţine metalimbajului[16].

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

În fine, sunt logicieni (de ex. Petre Botezatu) ce consideră modalizate toate judecățile care conțin o însușire aparținând unui obiect. „Dar apartenența însușirii la obiect (sau neapartenența) este **susceptibilă de grade**: însușirea poate să aparțină în mod **necesar**, în mod **posibil**, în mod **simplu**"[17]. Clasificarea judecăților după **gradul apartenenței însușirii la obiect** se numește clasificarea judecăților după **modalitate**. „Astfel, apare o altă însușire a modalității: **modul**. Modul este o expresie care se adaugă la afirmație sau negație pentru a indica gradul de apartenență al însușirii la obiect. Judecata care conține și un mod se numește **modală**. Modul poate fi exprimat în două feluri: a) prin adăugarea unui adverb la copulă: S este necesar P; b) prin adăugarea unei propoziții anterioare: Este necesar ca S să fie P, unde cele două propoziții se numesc ***modus*** și ***dictum***"[18]. Petre Botezatu, deși renunță la distincția modalitate **de dicto** / modalitate **de re**, considerând că sunt modalizate atât propozițiile de tipul „S este necesar P", cât și cele de tipul „Este necesar ca S să fie P", situează modalitatea strict la nivelul enunțului, eliminând locutorul ca posibil „modificator" al acestuia.

Ținând cont de argumentele anterioare, ne apare clar că distincția modalitate **de dicto / de re** - ce nu pare a fi operantă în logică date fiind opiniile contradictorii ale unor logicieni în această privință - nu este relevantă în lingvistică; ca atare, vom considera că sunt **modalități** atât cele **de dicto**, cât și cele **de re**[19]. De altfel, unii logicieni nu au operat această distincție în interiorul *modalităților*, considerând **modalitatea** ca o entitate, moment principal al formei judecăților. Este cazul lui Immanuel Kant.

Immanuel Kant

Pentru Immanuel Kant[20] **modalitatea** este momentul[21] prin care este determinat raportul tuturor judecăților față de facultatea de cunoaștere, „ca raport al valorii copulei cu gândirea în genere"[22]. Altfel spus, **modalitatea** reprezintă felul în care este admisă, apreciată sau considerată judecata. Kant consideră **modalitatea** ca o **atitudine** a gândirii, a subiectului față de conținutul gândirii, „ca raport al

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

judecății față de facultatea de cunoaștere"[23]. Momentul **modalității** indică deci numai modul în care ceva este afirmat sau negat în judecată **fără a se referi la adevărul sau neadevărul judecății**. „Modalitatea judecăților este o funcție cu totul particulară care are acest caracter distinctiv **de a nu intra deloc în conținutul judecăților** (căci, în afară de cantitate, de calitate și de relație, nimic nu mai formează **conținutul** unei judecăți"[24]. Deci, **independent de starea de fapt la care se referă**, o judecată este considerată (din punctul de vedere al **modalității**): a) **problematică** (modalitățile [posibil], de exemplu: *„E posibil ca el să vină" / „Il est possible qu'il vienne"* și [contingent]: *„Se mai întâmplă să plouă" / „Il arrive qu'il pleuve"*), b) **apodictică** (modalitățile [necesar], ca în exemplele: *„Este necesar/ inevitabil să pleci acum?" / „Est-il nécessaire/inévitable que tu partes maintenant?"* și [imposibil], de exemplu: *„E cu neputință să-l mai văd" / „Il (m')est impossible de le voir encore"*) sau c) **asertorică** - judecata ce poartă asertiunea simplă, nemodificată, ca în exemplele: *„El va veni mâine la ora cinci" / „Il viendra demain à cinq heures"*. Deci, la Kant, **modalitatea nu poate conferi valoare de adevăr judecății**; pe de altă parte, Kant nu opune **modal** și **asertoric**, ci tratează propoziția asertorică ca „o specie particulară de propoziție modală, o propoziție cu modalitatea zero. O astfel de modalitate este numită **directă**, în opoziție cu modalitățile celelalte, zise **oblice**"[25].

Noțiunea de **modalitate** a căpătat o largă extindere și la alți logicieni, ideea fiind preluată și dezvoltată pe larg de logica modală[26].

Cu toate acestea, concepțiile lui Aristotel și ale lui Kant ni se par esențiale, determinante pentru evoluția acestui termen în logică și în lingvistică. Aceste concepții se opun în cel puțin trei puncte esențiale, opoziții ce se manifestă atât la nivelul logicii contemporane, cât și la cel al lingvisticii.

a) Aristotel consideră **modalitatea** ca „ceea ce modifică predicatul", definiție sintactică ce situează **modalitatea** la nivelul **enunțului**: astfel, pentru Aristotel, ***un enunț*** (**enunț modal**) ***supradetermină un alt enunț*** (**enunț descriptiv**) - punct de vedere

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

ce îl regăsim, de exemplu, la A. J. Greimas (vezi 1.1.1. (b)); pentru Kant, **modalitatea *reprezintă felul în care este considerată, privită judecata de către subiectul enunțiator***, punct de vedere ce îl regăsim, de exemplu, la Emile Benveniste, Charles Bally (vezi 1.1.1. d)), Petru Ioan, Teodora Cristea, Alexandra Cuniță.

b) Aristotel împarte judecățile în **modale/nemodale**, în timp ce Kant consideră că **toate judecățile sunt modalizate**. „Fără modalitate nu este posibilă nici o judecată"[27]. Acest punct de vedere îl regăsim, de exemplu, la Petru Ioan care, urmând teoria actelor de limbaj, admite că **orice enunț** „se află sub incidența unui scop (asertează, interoghează, prescrie, implică, îndeamnă, evaluează etc.) și reprezintă, astfel, o injoncțiune, **adică o modalitate**. Etalează sau sugerează o autoritate A, care orientează subiectul B să se comporte, în condițiile C, într-o manieră M față de obiectul T. Astfel de «poziții» sau «locuțiuni», logica modală le promovează cu titlul de operatori propoziționali **aletici** (*este necesar să, este posibil să* etc. / *il est nécessaire que, il est possible que* etc.), **doxastici** (*este credibil că, este incredibil că* etc. / *il est croyable que, il est incroyable que* etc.), **epistemici** (*este verificat că, este verosimil că* etc. / *il est vérifié que, il est vraisemblable que* etc.), **deontici** (*este obligatoriu ca, este permis ca* etc. / *il est obligatoire que, il est permis que (de)* etc.) ș.a.m.d."[28].

c) Pentru Aristotel, **modalitatea conferă sau nu valoare de adevăr judecății**[29], punct de vedere ce îl regăsim la Emanuel Vasiliu: „în logica modală suntem interesați (...) în a ști **cum** (= în ce **mod**) este **adevărată sau falsă** o propoziție: dacă este adevărată sau falsă **în mod necesar** sau dacă este adevărată sau falsă numai **în mod posibil**"[30]. Pentru Immanuel Kant, **modalitatea nu poate intra în conținutul judecăților**, punct de vedere ce îl regăsim în logica modală (vezi nota 20).

Continuând logica kantiană și ținând cont și de **perspectiva pragmatică** (teoria actelor de limbaj), Petru Ioan tratează **modalitatea** în felul următor: el consideră că un **enunț** este constituit dintr-un **enunțiabil** aflat sub o **modalitate** (injoncțiune sau ilocuțiune)[31]. „Pentru a nu mai itera îngustimile logicii tradiționale

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

care s-a limitat secole de-a rândul doar la unele acte locuționare (aserțiunea ca predicare, denotare sau atribuire), lăsând în seama gramaticii performanțele redescoperite în filosofia actuală a limbajului ca ilocuțiuni, (...) vom defini **enunțul** (sau **exprimarea**) ca **enunțiabil** sau **propoziție** dotat(ă) cu indici de comunicare. Rezervăm, astfel, propoziției sau enunțiabilului atributul de **unitate discursivă** (nu numai sintactică, ci în egală măsură semantică și pragmatică, pe scurt: semiotică) **minimală dotată cu indici de predicație**"[32].

Diferitele tratamente logice ale modalităților au influențat în mare măsură abordarea lor în lingvistică.

1.1.1. În disciplinele limbii

În funcție de punctul de vedere adoptat - cel al gramaticii funcționale, al gramaticii generative, al logicii semantice, al teoriei enunțării - accepțiile termenului de **modalitate** variază, supraîncărcându-se de semnificații. Definițiile propuse pentru acest termen ar putea fi reduse la patru tipuri esențiale:

a) pentru **André Martinet**[33], **modalitatea** descrie „o manieră de a fi" a procesului sau a substanței: numărul și genul sunt modalități „nominale", iar timpul, aspectul și modul sunt modalități „verbale", definiție ce îi conferă **modalității** statut de categorie gramaticală; nu regăsim deci punctul de vedere al logicienilor clasici (Aristotel, Kant) în această perspectivă;

b) plecând de la definiția aristotelică a **modalității** înțeleasă ca „ceea ce modifică predicatul", **A. J. Greimas**[34] concepe **modalitatea** ca „producerea unui enunț zis modal, ce supradetermină un enunț descriptiv" - definiție sintactică a **modalității**, ce o situează exclusiv la nivelul enunțului și care elimină orice atitudine, opțiune, participare a enunțiatorului față de conținutul enunțat;

c) în **gramatica generativă**[35], simbolul Modalității este unul din constituenții imediați ai frazei care îi conferă acesteia statutul specific: **asertiv, interogativ, exclamativ, imperativ** etc. **A. Meunier**[36] utilizează termenul de **modalități de enunțare** pentru a distinge acest tip de **modalitate** de alte manifestări ale **modalității**;

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

d) unii lingvişti au definit **modalitatea** preluând accepţia kantiană a termenului, referindu-se deci la o modificare a predicatului care face să intervină **atitudinea subiectului vorbitor faţă de conţinutul enunţului**; astfel, pentru **Charles Bally**[37], **modalitatea** desemnează un ansamblu de elemente care arată că **dictumul** este considerat ca fiind realizat sau nu, dorit sau nu, acceptat cu bucurie sau regret de locutor sau de colocutor; **Emile Benveniste** defineşte **modalitatea** ca o categorie logică, „o aserţiune complementară vizând enunţul unei relaţii"[38]; în acest sens, orice frază este susceptibilă de a fi modalizată, oricare dintre modalităţi reflectând „comportamentele fundamentale ale omului ce vorbeşte şi acţionând prin discurs asupra interlocutorului său (...), fiecare corespunzând unei atitudini a locutorului"[39]; definiţia lui **Bernard Pottier**[40] se referă la funcţia esenţială a **modalităţii** de a exprima atitudinea locutorului faţă de enunţ. Oswald Ducrot, pentru a defini modalitatea, distinge „într-un act de enunţare, un conţinut reprezentativ, numit adesea **dictum** (punerea în raport a unui predicat cu un subiect), şi o atitudine luată de subiectul vorbitor faţă de acest conţinut (**modusul** sau **modalitatea**)"[41]; **A. Meunier**[42] propune termenul de **modalitate de enunţ** (sintagmă pe care o preluăm) pentru a distinge **modalitatea** concepută în acest sens (de a exprima atitudinea locutorului faţă de conţinutul enunţului) şi Modalitate(a) - simbol al reprezentării frazei în gramatica generativă - pe care Meunier o numeşte **modalitate de enunţare**; aceeaşi distincţie o găsim şi la **Teodora Cristea**, care studiază în capitole separate **modalităţile de enunţ** - pe care le defineşte ca „predicate abstracte ce modifică o propoziţie" şi respectiv **modalităţile de enunţare** „care precizează statutul declarativ, interogativ, imperativ etc. al frazei"[43].

Aceste tipuri de definiţii - care nu epuizează, bineînţeles, interpretările conferite **modalităţii** - fac din câmpul acesteia un domeniu imens. Devine, astfel, tot mai dificilă descoperirea constantelor unei arii din ce în ce mai largi a perspectivei modale în care sunt interpretate actualmente concepte, noţiuni şi termeni aparţinând unor domenii variate. Astfel, ne putem da seama de **întinderea zonei modale**

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

şi **diversitatea faptelor** ce pot primi o interpretare în termeni de **modalitate**, precum şi de **amploarea repertoriului de procedee** care traduc multiplele nuanţe modale. Pe măsură ce aria faptelor analizate prin prisma **modalităţii** se lărgeşte, putem constata o extindere corelativă a cadrului teoretic, precum şi faptul că studiul **modalităţii** cade sub incidenţa unei problematici care se situează la confluenţa mai multor orientări teoretice: **analiza frastică, teoria enunţării, analiza discursului, teoria actelor de limbaj** etc.

1.1.2. În ceea ce ne priveşte, vom situa şi studia **modalitatea** din perspectiva **lingvisticii enunţării**[44]. Principalul obiectiv al acestei discipline este producerea şi înţelegerea unui **enunţ** realizat de un **enunţiator** faţă de **enunţiatar**. **Enunţarea**, această „punere în funcţiune a limbii printr-un act individual de utilizare"[45] va fi definită deci ca manifestarea subiectului (vorbitor) în enunţ şi ea poate fi receptată prin „urmele" (sau locurile de înscriere a subiectivităţii) pe care acesta le lasă în enunţ. **Subiectul enunţiator** (sau subiect al enunţării) se află la originea acestei enunţări. El operează „o conversie individuală a limbii în discurs"[46]. Acest act individual, prin care este folosită limba, introduce mai întâi **locutorul** ca parametru în condiţiile necesare enunţării; înainte de momentul enunţării, limba este doar posibilitate, virtualitate; după actul enunţării, limba este „materializată" într-o instanţă de discurs ce emană de la locutor (sau enunţiator), o formă sonoră ce se adresează unui auditor suscitând un alt act de enunţare ca răspuns. Ca realizare individuală, enunţarea se poate defini, raportând-o la limbă, ca un proces de **apropriere**[47]; locutorul îşi apropriază aparatul formal al limbii şi îşi enunţă poziţia sa de locutor prin indici specifici (sau "urme"). El nu este acelaşi cu subiectul enunţului ce face parte din dispozitivul intra-verbal (în enunţurile formulate la persoana I avem coincidenţă între subiectul enunţării şi subiectul enunţului, ca în exemplul: *„Mâine eu plec" / „Demain je pars"* în care eu/je subiectul enunţului este acelaşi cu subiectul enunţării), ci produce enunţul (de exemplu, în enunţul *„Tu nu vei pleca nicăieri / „Tu ne partiras nulle part"*, subiectul enunţului tu nu este

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

același cu subiectul enunțării care este eu/moi). Enunțul apare astfel ca „rezultatul unei serii de operații enunțiative și proedicative"[48]. Enunțarea și enunțul[49] reprezintă același obiect considerat sub două unghiuri diferite: enunțul ca obiect-eveniment și enunțul ca obiect-fabricat în care subiectul (enunțiator) se înscrie în orice moment.

„Urmele" lăsate de enunțiator în enunț (numite și locuri de înscriere a subiectivității[50] enunțiatorului) sunt **faptele enunțiative** ce fac să fie receptată enunțarea. Fapte enunțiative sunt **deixisul**[51] și **modalitatea**.

Situându-ne în această perspectivă, vom face următoarele distincții: **modalizare, modalitate, modalizator**.

Modalizarea, categorie enunțiativă, desemnează asumarea critică de către enunțiator a propriului enunț, „marca dată de subiect enunțului său"[52]. **Modalizarea** mai implică și explicitarea relațiilor intersubiective. **Modalizarea** „este ansamblul variațiilor ce definesc maniera în care enunțiatorul se situează față de conținuturile enunțate, ea se actualizează printr-o **modalitate** sau o «asertiune complementară» (Benveniste)"[53]. **Modalizarea** ne ajută să înțelegem și **gradul de adeziune** al locutorului la propriul său enunț, prezența sa fiind fie subliniată, fie firească, fie ștearsă[54].

Modalitatea este „manifestarea lingvistică a operațiilor de modalizare"[55]; **modalitățile** [a voi] / [vouloir], [a trebui] / [devoir], [a putea] / [pouvoir], [a ști] / [savoir] „au un rol de primă mărime în organizarea discursului"[56] și se exprimă prin **modalizatori**. **Modalizatorii** reprezintă deci **ansamblul suporturilor lingvistice** ale **predicatelor modale abstracte** (vezi 2.2); principalii **modalizatori** sunt, în cele două limbi: **semiauxiliarele de modalitate, adverbele și adjectivele modalizatoare, formele verbale (modurile) ale predicatului dictal, mijloacele suprasegmentale, incidența** (vezi și 2.5). De exemplu, în enunțul *„Trebuie să citesc" / „Je dois lire"*, **modalitatea deontică** [a trebui] / [devoir] este redată prin semiauxiliarul de modalitate *a trebui / devoir*.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Modalitatea este, aşadar, centrată pe **enunţiator** şi pe relaţiile dintre acesta şi lume, plecând de la ideea că orice act de enunţare implică o considerare a enunţului din partea subiectului vorbitor; astfel, putem vorbi de **modalitate** ca manifestarea explicită a *opţiunii* enunţiatorului. Tot ceea ce face obiectul unei opţiuni din partea enunţiatorului cade sub incidenţa **modalităţii**.

2.0. Analiza comparativă a modalităţii - cadru teoretic

Coordonatele unei analize comparative a **modalităţii** în limbile română şi franceză se pot preciza numai ţinând seama de dubla dimensiune a acesteia: **enunţ/enunţare** şi **zona modală/ structurarea acestei zone**. **Problemele** esenţiale ale unei abordări comparative a **modalităţii** care, prin natura faptelor implicate, prezintă o schimbare de perspectivă în analiza lingvistică, vor fi:

1) **nivelul analizei**: nivelul frastic şi nivelul transfrastic (nivel pe care îl vom delimita în 2.1.);

2) **echivalenţa structurilor modale**; aici intervin nu numai **diferenţe de structură** între cele două limbi (ca de exemplu, în enunţurile de tipul: *„Vreau să plec" / „Je veux partir"* în care, după verbul *a vrea/vouloir* avem moduri diferite: conjunctiv în limba română (actuală), infinitiv în franceză), dar şi **diferenţe de interpretare** (de exemplu, în enunţurile *„Este **sigur** că va veni" / „Il est **sûr** qu'il viendra"*, *sigur* este considerat, în gramatica românească, adverb, în timp ce *sûr* este adjectiv în gramatica franceză); într-un alt exemplu: *„Eu am **de scris**" / „J'ai **à écrire**"*, *de scris* este verb la modul supin, mod ce nu există în limba franceză, el fiind redat, în cazul de faţă, printr-un *infinitiv* precedat de prepoziţia *à* - caz în care avem de-a face atât cu o diferenţă de structură, cât şi cu o diferenţă de interpretare. În analiza **modurilor verbale** - care va face obiectul părţii a doua a studiului nostru - vom releva aceste diferenţe.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

2.1. Coordonatele sintactice ale modalizării[57]

În orice frază putem deosebi doi constituenți: **dictumul** sau conținutul reprezentat și **modusul** - operația psihică având **dictumul** drept obiect, operație ce indică intervenția subiectului vorbitor, atitudinea locutorului față de conținutul specificat de **dictum**: subiectul vorbitor îi poate conferi **dictumului** un indice de realitate sau îi poate refuza acest indice, el poate face o judecată asupra conținutului factual al **dictumului** sau își poate exprima sentimentele față de ceea ce spune. Enunțul este astfel situat pe una din axele modale: [certitudine] /vs/ [incertitudine], [real] /vs/ [ireal], [cunoscut] /vs/ [necunoscut], [obiectiv] /vs/ [subiectiv] etc. Această analiză logică a frazei postulează existența unei duble serii de elemente: elemente corelative procesului și elemente corelative atitudinii subiectului vorbitor. Aceste din urmă elemente constituie **modalitatea**. Astfel, în seria de enunțuri:

(1) *Știu că a venit / Je sais qu'il est venu.*

(2) *Probabil că a venit. / Probablement qu'il est venu.*

(3) *Sunt bucuros că a venit. / Je me réjouis de ce qu'il est venu.*

avem același **dictum** „El a venit" / „Il est venu" și trei **modalități** diferite: (1) **modalitate de opinie** [a ști] / [savoir], (2) **modalitate logică** [probabil] / [probablement], (3) **modalitate afectivă** [a se bucura] / [se réjouir]. După cum se vede din aceste exemple, diferențe importante separă felurile de a considera **enunțul**.

Charles Bally[58] consideră, reluând ideea kantiană, că **toate frazele sunt modalizate**, dar că în majoritatea cazurilor **modalitatea** este **implicită**: o frază ca *„El a venit"* este caracterizată printr-o **modalitate incorporată** (în enunț). *„Știu, constat că el a venit" / „Je sais, je constate qu'il est venu"*.

Admițând că **modalitatea** nu este doar o simplă relație între enunțul modalizat și cel modalizant și recunoscându-i statutul de manifestare a **opțiunii enunțiatorului**, cadrul frastic nu mai corespunde exigențelor unei analize al cărui subiect se situează la nivel discursiv. Studiul **modalității** este, prin însăși natura obiectului său, integrant și, în consecință, implică o analiză la mai multe nivele:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

– o analiză la nivelul **frazei**: exploatarea inventarului de mărci modale şi structurarea frazei modalizate;

– o analiză la nivelul **enunţării** al cărei scop este de a limpezi constituirea enunţului ca rezultat al unei serii de operaţii enunţiative;

– o analiză la nivel **transfrastic** a secvenţei textuale - coeziune gramaticală şi coerenţă retorică - factori de coeziune şi de coerenţă fiind, în afară de **modalitate**, articulaţiile logice ale discursului, precum şi conectorii pragmatici.

O analiză care s-ar menţine **doar la nivelul frazei**, nu ar mai putea rezolva într-un mod satisfăcător anumite aspecte esenţiale pentru folosirea limbii, printre care:

– „urmele" specifice ale **intervenţiei enunţiatorului în propriul său discurs**: subiectul enunţiator poate prezenta enunţul ca pe un fapt **sigur** sau **probabil** sau doar **posibil**; el poate exprima o **apreciere** asupra obiectelor, a persoanelor, a fenomenelor care constituie obiectul discursului; în funcţie de aceste intervenţii sau aprecieri, există **modalităţi: aletice, epistemice, afective, deziderative**;

– „urmele" specifice **relaţiilor intersubiective: modalităţile deontice**, precum şi **modalităţile de enunţare** (ce se traduc lingvistic printr-un tip de frază non-asertiv: exclamativ, imperativ, interogativ etc.);

– formele pe care le îmbracă relaţia interfrastică (articulaţii logice ale discursului, cataforă, anaforă etc. - forme ce asigură coerenţa şi coeziunea discursului (e vorba în special de discursul direct), dar care au şi valoare modală, ca de exemplu: *revenim, pentru a scurta, după cum s-a spus, să recapitulăm, după cum veţi vedea, cu alte cuvinte* etc. / *revenons, pour raccourcir, comme on a déjà dit, récapitulons, comme vous allez voir, en d'autres mots* etc.);

– conectorii pragmatici (sau cuvinte ale discursului, şi ele factori de coerenţă şi coeziune: *astfel, deci, mai întâi, apoi, aşadar* etc. / *ainsi, donc, d'abord, puis* etc.);

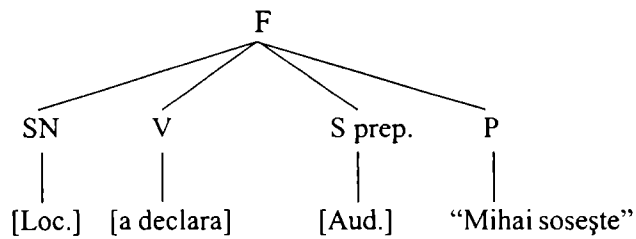
– ambiguitatea şi nedeterminarea frazelor: anumite fraze, corecte gramatical, nu pot fi înţelese decât dacă sunt integrate în text; de exemplu, fraza: *„I-a zburat o romaniţă"* din textul: *„Purta o pălărioară cu flori de romaniţă (...). Când a ieşit, vântul puternic*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

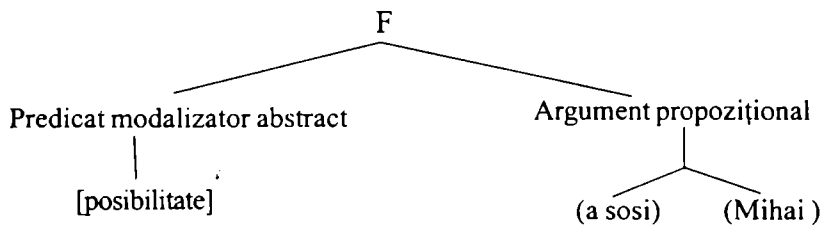
i-a smuls pălăria de pe cap (...). I-a zburat o romaniță" (Ionel Teodoreanu - *La Medeleni*), frază ce luată în afara contextului, este lipsită de sens.

2.2. Structura frazei modalizate

Pentru a releva structura frazei modalizate[59], vom postula un ansamblu de elemente abstracte organizate ca o frază superioară, frază pe care o vom simboliza F şi care caracterizează, de altfel, structura subiacentă a oricărui enunţ. Simbolurile dominate de această frază superioară sunt: SN (= sintagmă nominală) care simbolizează locutorul, un verb modal abstract, S prep (= sintagmă prepoziţională) care simbolizează auditorul şi P (propoziţia care face obiectul modalizării). În reprezentare arborescentă convenţională (non-lineară) o frază cu **modalitate implicită** ca *Mihai soseşte / Michel arrive* se prezintă după cum urmează:



În ultimă instanţă, structura subiacentă a unei fraze ar conţine un **Predicat modalizator abstract** şi un **Argument propoziţional**. O reprezentare convenţională de tipul:



ar permite ilustrarea unui enunţ structurat astfel: *E posibil ca Mihai să sosească / Il est possible que Michel arrive.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Predicatele modalizatoare abstracte care modifică propoziția constituie deci **modalitățile de enunț** (în timp ce **modalitățile de enunțare** precizează statutul **declarativ, interogativ, imperativ** etc. al enunțului). Obiectul studiului nostru va fi constituit, în continuare, de **modalitățile de enunț**.

O problemă esențială în alegerea bazei comparației este identificarea **elementelor comune** celor două limbi angajate în comparație: aceste elemente determină demersul adoptat, localizarea divergențelor și, bineînțeles, incidența practică a comparației.

În studiul comparativ al **modalității** sunt posibile două demersuri:

a) **un demers inductiv** în cadrul căruia se studiază **modalizatorii** și comportamentul lor sintactic; studiul mijloacelor prin care se actualizează **modalitatea** comportă mai multe nivele de generalitate:

- nivelul **lexical** al eteronimiei și al microsistemelor lexicale în care se manifestă divergențe la nivelul limbilor comparate;
- nivelul **morfo-sintactic** al claselor de modalizatori: semi-auxiliare de modalitate, adjective și adverbe modalizatoare, forme verbale etc.;
- nivelul **sintactic** al regulilor de generare a structurilor modale: compararea reprezentărilor enunțului modal pune în lumină existența regulilor comune și a divergențelor între cele două limbi;

b) un demers **deductiv** ce are drept punct de plecare **zona modală** (**modalitatea de enunț**) considerată ca element comun în cele două limbi comparate.

Aceste două demersuri sunt complementare și presupun atât studiul **modalizatorilor** și al regulilor de producere a enunțului modal, cât și analiza diferitelor tipuri de **modalități de enunț** și actualizarea lor prin **modalizatori** în cele două limbi comparate.

O analiză ulterioară va face apel la ambele demersuri, stabilind tipurile (clasele) de **modalități** și analizând apoi **modalizatorii** în cele două limbi.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[1] Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit, Paris, 1971, p. 25-32.

[2] Vezi Joseph Courtés, *Sémiotique narrative et discursive*, Hachette Supérieur, Paris, 1993, p. 41.

[3] Centralitatea nivelului frastic fiind considerată drept principiu de majoritatea gramaticilor care exclud din obiectul lor de studiu parametrii situației de comunicare, **fraza** și-a impus propriile limite gramaticilor care, din această cauză, nu pot fi decât gramatici frastice.

[4] Eugenio Coşerio, *Der problem des grieschischen Einflusses* in *Sprache und Geschichte*, Wilhelm Fink Verlag, München, 1971.

[5] I. Darrault, *Présentation* in „Langages" nr. 43, 1976, p. 3.

[6] Aristotel, *Organon*, vol. I, *Categoriile. Despre interpretare*, Editura Ştiinţifică, Bucureşti, 1957, p. 229-252.

[7] În *Dicţionar de logică*. Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti, 1980, p. 246. Gheorghe Enescu prezintă opoziția **modus/dictum** tot în perspectivă aristotelică.

[8] Apud Gheorghe Enescu, *op. cit.*, p. 243.

[9] Ibidem.

[10] Vezi Oswald Ducrot, Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, Paris, 1972, p. 67.

[11] Vezi Irène Rosier. *La grammaire spéculative des modistes*, Presses Universitaires de Lille, 1983, p. 10.

[12] Emanuel Vasiliu, *Sens, adevăr analitic, cunoaştere*, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti, 1984, p. 220.

[13] Robert Blanché, *Introduction à la logique contemporaine,* A. Colin, Paris, 1970, p. 85.

[14] Ibidem.

[15] Ibidem.

[16] Idem, p. 85-86.

[17] Petre Botezatu, *Introducere în logică*, vol. I, Editura Graphix, Iaşi, 1994, p. 137.

[18] Idem, p. 138.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[19] Emile Benveniste, în *Problèmes de linguistique générale*, I, Gallimard, Paris, 1966, face distincția **dictum/factum**; **dictumul** este enunțul a cărui enunțare, asociată unui verb declarativ-jusiv, are caracter performativ (de ex., în enunțul: „Ordon ca populația să fie mobilizată" / „J'ordonne que la population soit mobilisée", dictumul este *Populația este mobilizată*); **factumul** este enunțul ce descrie o stare de lucruri având doar un caracter informativ (de ex. „Petre a ajuns" / „Pierre est arrivé") (p. 271-272).

[20] Immanuel Kant, *Logica generală*. Editura Științifică și Enciclopedică, București, 1985, p. 153-162.

[21] „Deosebirile între judecăți în privința formei lor se pot reduce în cele patru **momente** (s.n.) principale ale **cantității, calității, relației și modalității**, față de care sunt determinate tot atâtea tipuri de judecăți" (Immanuel Kant, *op. cit.*, p. 154).

[22] Immanuel Kant, *Critique de la raison pure*, E. Grevin, Paris, 1926, p. 116.

[23] Ibidem.

[24] Ibidem.

[25] Robert Blanché, *op. cit.*, p. 93.

[26] G. H. von Wright, în *An Essay of Modal Logic*, Amsterdam, 1951, p. 1-2, numește **logica modală *logica conceptelor modale, deosebite de conceptele de adevăr***.

[27] Immanuel Kant, *Logica generală*, p. 116.

[28] Petru Ioan, Dan Mihai Bârliba, Traian Stirbăț, *Logică, adevăr formal și relevanță interpretativă*, Editura Științifică și Enciclopedică, București, 1988, p. 176.

[29] Logica clasică și cea a lui Russel admiteau numai două valori de adevăr pentru propoziții: A (adevărul) și F (falsul), *tertium non datur* sau terțiul se exclude. În vorbire apar însă propoziții a căror valoare nu este nici adevărul, nici falsul. „E posibil să fiu la Paris pe 7 iunie" este o propoziție a cărei valoare azi nu este nici A, nici F. Concluzia ce rezultă este că, în cazul unor propoziții, valoarea de adevăr nu este nici adevărul, nici falsul, această valoare fiind *posibilul* P (prin *posibil* înțelegând ceea ce poate să existe). În cazul altor propoziții, valoarea de adevăr nu este nici adevărul, nici falsul, nici posibilul, ci *imposibilul* - non P -, care este negarea posibilului. În fine, în alte propoziții, valoarea de adevăr este conferită de posibilitatea sau „posibil adevărat sau posibil fals", modalitate desemnată prin termenul *variabil*, care corespunde termenului clasic *eventual*.

[30] Emanuel Vasiliu, *Preliminarii logice la semantica frazei*, Editura Științifică și Enciclopedică, București, 1978, p. 123.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[31] Petru Ioan şi colab., *op. cit.*, p. 177.

[32] Idem, p. 178.

[33] André Martinet, *Grammaire fonctionnelle du français*. A. Colin, Paris, 1992.

[34] Algirdas Julien Greimas, Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome I, Hachette, Paris, 1979, p. 230.

[35] Vezi Noam Chomsky, *Aspects of the Theory of Syntax*, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 1965, Maurice Gross, *Grammaire transformationnele du français. Syntaxe du verbe*, Larousse, Paris, 1968.

[36] A Meunier, *Modalité et communication* in „Langue française" nr. 21, 1974, p. 8-25.

[37] Charles Bally, *Syntaxe de la modalité explicite*, in „Cahiers de Ferdinand de Saussure", 1942.

[38] Emile Benveniste, *Problemes de linguistique générale II*, Gallimard, Paris, 1974, p. 187.

[39] Emile Benveniste, *Problemes de linguistique générale I*, Gallimard, Paris, 1966, p. 130.

[40] Bernard Pottier, *Sur la formation des modalités en linguistique*, in „Langages" nr. 43/1976, p. 39-46.

[41] Oswald Docrot, Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 393.

[42] A. Meunier, *op. cit.*, p. 8.

[43] Teodora Cristea, *Grammaire structurale du français contemporain*, Editura Didactică şi Pedagogică, Bucureşti, 1979, p. 357.

[44] **Enunţarea** a fost multă vreme exclusă din preocupările lingviştilor, în virtutea postulatului imanenţei limbii. Ea s-a constituit ca o disciplină, avându-şi propriul său obiect de cercetare, propriul său metalimbaj şi o problematică specifică începând cu anii '70. În acest sens, vezi Emile Benveniste, *L'appareil formel de l'énonciation*, in *Problemes de linguistique générale II*. Gallimard, Paris, 1974, p. 79-88. C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, A. Colin, Paris, 1980.

[45] Emile Benveniste, *op. cit.*, p. 80.

[46] Idem, p. 81.

[47] Idem, p. 82.

[48] Vezi A. Culioli, *Valeurs modales et opérations énonciatives*, in „Le français moderne", t. XLVI, nr. 104, p. 300-317, Paris, 1978.

[49] **Enunţarea** este opusă **enunţului**, aşa cum **producerea** se opune **produsului** - dar aceşti doi termeni opuşi în mod artificial (dat fiind că actul producţiei nu poate fi considerat decât din perspectiva produsului) se apropie considerabil.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[50] În ceea ce privește **subiectivitatea** enunțului, Alexandra Cuniță (*Modalités d'énonciation et contrastivité*, Universitatea din București, 1986) este de părere că în fiecare enunț există indicii ale subiectivității enunțiatorului, dar că acestea figurează sub forme și în grade diferite: „nu există enunț sau mesaj care să nu poarte marca enunțiatorului, dar gradul subiectivității nu este întotdeauna același (...). Chiar într-un discurs caracterizat printr-o puternică obiectivitate (un dicționar, de exemplu) putem identifica mărcile subiectivității (...): ierarhizarea informației, ordinea prezentării faptelor, organizarea frazei - ceea ce permite focalizarea atenției receptorului asupra unui constituent mai degrabă decât asupra altuia" (p. 18-19) și reprezintă tot atâtea semne ale prezenței și/sau atitudinii enunțiatorului.

[51] **Deixisul** fiind constituit din ansamblul mărcilor ce fac referință la situația de comunicare: pronumele personale, posesive, demonstrative, adjectivele posesive și demonstrative, adverbele de loc și de timp, sistemul timpurilor verbale. În acest sens, vezi: Teodora Cristea, *Grammaire structurale du français contemporain*, p. 451, Teodora Cristea, *Linguistique et techniques d'enseignement*, Universitatea din București, 1984, p. 223-224.

[52] Jean Dubois și col., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse, Paris, 1994, p. 305.

[53] Vezi Anna Jaubert, *La lecture pragmatique*, Hachette, Paris, 1990, p. 233.

[54] Jean Dubois (*op. cit.*) stabilește, prin modalizare, doi poli ai „distanței" subiectului enunțiator față de lume și față de propriul său enunț, „distanță" marcată prin intermediul enunțului: a) distanța maximală (subiectul enunțiator încearcă să fie cât mai obiectiv, mai distant față de conținutul enunțului; ex.: discursul pedagogic); b) distanța minimală (subiectul enunțiator își asumă enunțul în totalitate; ex.: poezia lirică).

[55] Teodora Cristea, Alexandra Cuniță, *Enonciation et contrastivité*, Universitatea din București, 1983, p. 178-179.

[56] Anna Jaubert, *op. cit.*, p. 233.

[57] Vezi Teodora Cristea, *Grammaire structurale du français contemporain*, p. 355-356.

[58] Charles Bally, apud Teodora Cristea, *op. cit.*, p. 356.

[59] Vezi Teodora Cristea, *op. cit.*, p. 356-357.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Flavia GRĂJDAN
Universitatea din Bucureşti

DONC – CONNECTEUR SYNTAXIQUE ET DE COHÉRENCE SÉMANTIQUE AU NIVEAU TRANSPHRASTIQUE

«L'étude du transphrastique (ou ultraphrastique), véritable science carrefour, a inauguré une direction de recherches pleine de promesses dans les disciplines qui traitent du langage. La nouveauté - régulièrement mise en question toutes les fois qu'en linguistique on s'est proposé de changer d'optique ou de modifier les frontières de l'objet - est cette fois-ci évidente et facile à prouver. En effet, ni les grammairiens d'observance traditionnelle, ni les structuralistes, ni les génératives ne se sont sentis attirés par les phénomènes langagiers situés au-delà de la phrase». (S. Stati, 1990:9)

Ce retard du transphrastique est dû à plusieurs causes: a) la succession des énoncés ne semble pas obéir à un système de contraintes d'ordre morphologique et / ou syntaxique; b) on n'a pas trouvé des enchaînements de deux ou plusieurs phrases formant des unités de rang supérieur; c) si l'on admet que les relations transphrastiques sont l'équivalent des relations entre propositions membres de phrase, l'étude de l'agencement des phrases devient inutile.

Son étude s'avère cependant nécessaire. Cette composante de la Textlinguistik «où le chercheur pratique une démarche «ascendante», *i.e.* des phrases vers le texte» (S. Stati, 1990:11) met en évidence la complexité des processus discursifs.

Une question essentielle qui se pose en transphrastique est de connaître la nature des rapports, des relations qui unissent les énoncés d'un texte. En principe, celles-ci se laissent classifier en quatre espèces: syntaxiques, pragmatiques, argumentatives et de cohérence sémantique.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Cet article se propose d'esquisser une analyse de *donc* en tant que connecteur syntaxique et de cohérence sémantique entre des énoncés contigus à caractère monologal ou dialogal.

Cette unité, comme on le sait, peut apparaître à l'intérieur d'une phrase (dans la plupart des cas) ou en début de phrase - en construction simple ou liée - pour marquer non seulement les deux types de relations mentionnées ci-dessus, mais aussi une fonction pragmatique et un rôle argumentatif. Un troisième emploi de *donc* est lié à son occurrence intraphrastique; cette fois-ci l'unité remplit la fonction d'une particule qui sert à transcrire une réaction expressive devant une situation donnée (comme par exemple *va donc!* à valeur affective d'encouragement ou d'approbation, *allons donc, allez donc!* pour exprimer l'incrédulité ou le doute, *comment donc!* pour acquiescer, *fi donc!* pour désapprouver, *dis donc! dites donc!* pour attirer l'attention, et l'énumération pourrait encore continuer).

Donc a été abordé dans un certain nombre d'études portant sur le type de fonction illocutoire qu'il remplit et à laquelle est subordonnée une fonction interactive (cf. N. de Spengler, 1980), sur son rôle dans les enchaînements en dialogue (cf. M. Schelling 1983), sur ses différents emplois (marqueur de structuration, discursif, métadiscursif, argumentatif et récapitulatif, cf. A. Zénone 1981), sur ses propriétés sémantiques de connecteur déductif par excellence (cf. A. Berrendonner, 1983), sur le type de relation argumentative qu'il instaure (cf. C. Cilianu-Lascu 1985), etc.

Après avoir passé en revue ses possibilités d'occurrence tout en mentionnant une bibliographie sommaire, il convient de retourner à l'objet de cette analyse. Ce connecteur - tout comme les propositions-marqueurs, les thématiseurs, la pronominalisation ou les connexions lexicales - fonctionne comme un marqueur transphrastique, une espèce d'indice dont dispose le locuteur afin d'indiquer certains types de relations syntagmatiques entre des énoncés contigus.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Il peut signaler entre autres:

1) Une relation syntaxique de coordination conclusive

Cette première catégorie n'introduit rien de particulier, s'agissant du même type de relation qu'on voit à l'oeuvre d'une manière condensée entre les frontières d'une seule phrase. Du point de vue de la dépendance entre les énoncés qu'il relie, le rapport conclusif se trouve à la limite entre coordination et subordination (Grammaire de l'Académie, II, 1966:251). Il est évident que de tous les types de coordination, celui-ci se rapproche le plus de la subordination puisque le deuxième énoncé montre ce qui s'ensuit après la réalisation du premier, donc il s'agit d'une sorte de subordonnée de conséquence (A. Graur, 1973:204).

Donc (du lat. *dunc*, refait sur *dum* d'après *tum*, *tunc* et qui a été d'abord un adverbe marquant un point de la durée ou une action venue après une autre[1]) peut exprimer:

* le résultat, la conséquence de ce qui est exprimé précédemment:

Soit les exemples:

(i) *Dans les premiers jours de juin, Marthe reçut une lettre de Jacques où, enfin, il ne l'entretenait pas que de son amour. Il était malade. On l'évacuait à l'hôpital de Bourges. Je ne me réjouissais pas de le savoir malade, mais qu'il eût quelque chose à dire me soulageait. Passant par J..., le lendemain ou le surlendemain, il suppliait Marthe qu'elle guettât son train sur le quai de la gare. Marthe me montra cette lettre. Elle attendait un ordre.*

(...) Selon moi, mon silence voulait dire que je consentais. Pouvais-je l'empêcher d'apercevoir son mari pendant quelques secondes? Elle garda le même silence. Donc, par une espèce de convention tacite, je n'allai pas chez elle le lendemain.

(R. Radiguet, *Le Diable au corps*, 117-118)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(ii) *Tu es fils unique. Donc tu n'as rien à craindre.*

Dans le premier paragraphe de (i) on a un enchaînement de 7 phrases qui configurent une situation. Implorée par son mari de le revoir un instant sur le quai de la gare, Marthe attend une réponse de celui qu'elle aime. Cette réponse transparaît déjà des énoncés E8 et E9 du début du deuxième paragraphe, mais elle n'est explicitée qu'en E10. E11 est la conséquence *p* possible de la situation *q* esquissée comme on l'a vu dans les sept premières phrases.

Le deuxième exemple se contente d'un contexte plus réduit, formé seulement d'une paire d'énoncés appartenant à la même réplique. E2 où *donc* figure introduit une conséquence naturelle du fait mentionné en E1. E1 apparaît ici sous la forme d'une phrase déclarative à fonction de rappel, le locuteur rappelant à l'allocuté des faits qu'il est censé connaître.

* la conclusion

Prenons les exemples suivants:

(iii) *Le mieux serait un suicide. Donc tirer un coup de revolver, mais pas n'importe où, pas dans l'armoire à glace ou au plafond, viser un endroit où ça ne ferait pas de dégâts, viser le lit, voilà. La balle se logerait dans le matelas sans trop de dommage. Le bruit la ferait accourir et il lui expliquerait que sa main avait tremblé et que le coup avait dévié. Alors elle comprendrait enfin la vie qu'elle lui faisait, combien elle le faisait souffrir.*

(A. Cohen, *Belle du Seigneur*, 197)

(iv) *Les vestes des deux tailleurs qu'elle venait d'essayer étaient trop étroites! Mon Dieu, les tailleurs de flanelle, ceux auxquels elle tenait le plus! Abandonnant le thé et les toasts, elle se leva brusquement, renversa sa tasse, jeta un écu sur la table et courut vers le lieu de son tourment où les deux vestes, encore informes, furent essayées de nouveau puis ôtées, puis remises, puis comparées avec le modèle, puis discutées. Le résultat d'un débat confus fut la molle conclusion tant de fois entendue par les couturiers.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

- Donc, vous me ferez ces deux vestes ni trop étroites ni trop larges.

(A. Cohen, *Belle du Seigneur,* 465)

Le premier exemple cité appartient à une réplique monologale articulée en cinq phrases déclaratives. E1 véhicule, comme on voit, une information nouvelle pour le lecteur, à savoir l'idée du suicide. E2 se présente comme une conclusion possible de celui-ci, E3, E4 et E5 achèvent le scénario imaginé par le personnage.

Dans le deuxième cas, on a une séquence de trois phrases qui présentent un dénominateur commun - les vestes trop étroites - , auxquelles vient s'ajouter une quatrième phrase qui fait en quelque sorte le point de la situation. E4, véritable proposition-marqueur, avertit le lecteur qu'une conclusion s'ensuit. C'est à *donc* de l'introduire explicitement cette fois-ci en E5.

Remarquons également la position de l'énoncé contenant *donc* et qui exprime la conclusion: c'est toujours la seconde place (situation qui est tout à fait analogue à la coordination conclusive intra-phrastique).

Ce critère de la position de l'énoncé où *donc* figure sert à distinguer la notion grammaticale de conclusion de la notion argumentative de conclusion. Dans les textes, la "conclusion argumentative" (qu'on a coutume d'appeler aussi "thèse" et qui désigne la proposition qu'il s'agit de faire admettre au destinataire) précède souvent la phrase qui la justifie.

L'exemple qui suit présentera une conclusion argumentative qui apparaît dans la deuxième position:

(v) *A: Il y a de la lumière. Donc Antoine est à la maison.*
B: Oui, il y a de la lumière. Mais ça ne veut pas dire nécessairement qu'il est à la maison.

Le raisonnement de A apparaît ici comme une configuration binaire dont les deux termes sont des actes d'énonciation: E1 donc E2. Dire *donc E2* c'est poser E2 (accomplir son énonciation), en prétendant qu'un acte locutoire antérieur E1 l'emporte avec lui et suffit à le rendre légitime. (A. Berrendonner, 1983:220) La déduction

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de A fait en plus l'objet d'une réaction (dans ce cas) conflictuelle du partenaire, qui la rejette. Dans un premier mouvement, B se déclare d'accord avec une idée contenue dans les propos que A a à peine prononcés (Tu as raison / c'est vrai, il y a de la lumière.), pour lui opposer ensuite son propre point de vue par une objection. Sa réplique contient deux rôles argumentatifs en séquence: une concession et une objection.

* la conclusion finale résumant les conclusions partielles énoncées dans plusieurs phrases précédentes:

(vi) *LE DOCTEUR, à Jean, timidement. - Vous êtes prêt?*
JEAN, à mi-voix. - Oh! moi, je serais bien prêt. Mais cette fois-ci, je ne crois pas que nous arriverons tout seuls à la [=la voiture] mettre en marche.
LE DOCTEUR, même jeu. - Comment cela?
JEAN, hochant la tête. - Il faudrait des hommes plus forts.
LE DOCTEUR. - Et si on essayait de la pousser?
JEAN, sans conviction. - Peut-être.
LE DOCTEUR. - Mais non. Il y a vingt mètres en plaine. Je prendrai le volant. Vous pousserez.
JEAN. - Oui.
LE DOCTEUR. - Et ensuite, vous tâcherez de sauter sur le marchepied au bon moment, n'est-ce pas? (Le docteur revient vers les autres.) Donc, en voiture, mon cher confrère, en voiture. C'est moi qui vais conduire.

(J. Romains, *Knock*, 35-36)

L'action se passe autour d'une automobile très ancienne qu'il faut mettre en marche. Pour ce faire, il faudrait essayer de la pousser (E6), le docteur devrait prendre le volant (E10), Jean devrait pousser (E11), puis tâcherait de sauter sur le marchepied (E13). Après l'énumération de ces conclusions partielles qui marquent chacune une étape vient la conclusion finale (E15).

En général, le rapport de coordination conclusive établi au niveau transphrastique est peu représenté en littérature, à cause de sa nature explicative. En prose, tout comme en poésie, les auteurs

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

témoignent d'un style synthétique, s'évertuant à créer des images expressives dans des contextes restreints.

2) Une relation de cohérence sémantique

"Cohérence" signifie a) absence de contradictions, une logique de la succession des idées et b) l'intégration des énoncés dans le texte.

Donc peut indiquer en ce sens:

* la reprise - dans un exposé, un discours oral ou écrit - du fil du sujet, pour ramener l'interlocuteur à ce dont il est question. Cet emploi s'est singulièrement développé à partir du XVII[e] siècle et poursuit toujours sa carrière.

L'exemple suivant nous ramène à l'époque contemporaine:

(vii) *- (...) Je suis donc partie avant-hier avec Gontran...*
Mais ... ça vous intéresse mon histoire?
- Bien sûr, dit Pierrot.
- On a couché à Saint-Mouézy-sur-Éon, continua-t-elle, mais pas sous la tente. On était trop vannés pour la monter, surtout que je ne sais pas comment on s'y prend. Il faut que j'apprenne. Vous en avez déjà fait, du camping, vous?
- Au régiment.
- Ne dites pas de bêtises. Donc, on a couché dans un hôtel du patelin.

(R. Queneau, *Pierrot mon ami*, 183)

Dans cet exemple, l'histoire des vacances d'Yvonne et de son compagnon constitue le thème abordé au cours de la conversation et puis interrompu par une digression portant ici sur le camping. *Donc* réintroduit le topique abordé préalablement et en même temps amorce une nouvelle initiative du locuteur. Il fonctionne comme un marqueur de structuration. Cet emploi un peu particulier du connecteur peut être cerné non seulement par un critère thématique, mais aussi par un critère de substitution (il est possible de le remplacer par un autre marqueur remplissant la même fonction, en particulier *alors*).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Donc peut renouer le fil du discours après une digression, une suspension, ou une interruption comme dans l'exemple suivant:

(viii) - (...) *Tu m'écoutes?*

- Oui, maman...

- Donc, nous avions fait un grand tour, par une de ces chaleurs!

(Colette, *Sido*, 56)

Cette occurrence de *donc* est manifestement liée aux cas de rupture (discontinuité) thématique, appelée aussi "cassure", i.e. absence totale de connexion et présence d'un nouveau thème.

* l'itération d'un même contenu informatif

Soit l'exemple:

(ix) *"Un oncle célibataire désire marier son Neveu d'une Grande Beauté Situation Splendide bien plus qu'un Ambassadeur, ce n'est rien à côté! (...) La candidate doit être Saine et sans Tares Cachées! Jeune! D'une Beauté Extraordinaire! Yeux de biche! (...) Bref une colombe. (...) Donc une Jeune Fille Parfaite.*

(A. Cohen, *Belle du Seigneur*, 133-135)

La description d'une jeune fille idéale est ici interrompue par l'énoncé "Bref une colombe." L'usage du connecteur récapitulatif *bref* permet au locuteur de revenir sur sa première formulation non pas pour en remettre en question le contenu, mais pour mieux en préciser le sens et en donner une expression plus condensée. La description s'achève ensuite par la constatation: "*Donc* une Jeune Fille Parfaite." qui est une conséquence de ce qui précède. Comme on voit, *donc* est placé en fin de séquence, indiquant qu'une unité vient de se clore et qu'une nouvelle est amorcée.

Dans l'exemple cité, il permet à la reformulation de se développer. Celle-ci est introduite au terme de la séquence descriptive selon l'opération d'affectation du thème-titre:

N1	+	(*bref, donc*)	+	(C'est) N2
(Énoncé Source: la candidate)				(Énoncé Reformulé: une colombe; une Jeune Fille Parfaite)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Arrivée au bout de son parcours, cette analyse - loin d'être complète - montre deux types de relations que ce marqueur transphrastique peut exprimer tout en essayant de donner une idée de la polysémie particulière qu'il peut présenter. Ces relations sont étudiées principalement dans une perspective synchronique, avec quelques précisions diachroniques qui s'imposent cependant.

Ce connecteur peut apparaître sous la même forme en roumain ou en français, ou bien il peut avoir des réalisations superficielles différentes dans les deux langues, en fonction du type de relation établie. Ainsi peut-on employer les hétéronymes suivants: *donc - deci, dară, aşadar, prin urmare, ca atare, de aceea, în concluzie, în consecinţă, (care) va să zică, aşa că, adică; deci - donc, par conséquent, en conséquence, par suite, partant, d'où, alors, enfin, bref, en somme*, etc.

Qu'il s'agisse du français ou du roumain, on se trouve devant une unité témoignant d'une polysémie particulière, un organisateur textuel qui assure l'enchaînement entre les énoncés et la structuration du texte en ensembles d'énoncés.

NOTES

[1] Voilà un exemple de l'ancienne langue avec cet emploi essentiellement temporel: Quant veit li pedre que mais n'avrat enfant, / Mais que cel sol cui il par amat tant, / *Donc* se porpenset del siecle ad en avant: / Or vuelt que prenget moillier a son vivant; / *Donc* li achatet filie ad un noble franc. (La Vie de Saint Alexis, 2) Il paraît que *donc* a été utilisé jusqu'au XIII[e] siècle au moins pour traduire une suite ou une concordance temporelle.

Son correspondant roumain connaît une autre évolution: provenant de l'ancienne forme *deaci* composée de la préposition *de* + l'adverbe *aci*, il a marqué à l'origine un rapport locatif - comme l'attestent les anciens textes -, pour céder la place par la suite à un rapport de conséquence temporelle. Le sens conclusif actuel dérive de ce dernier. Voilà un exemple puisé à la littérature du XVI[e] siècle: Iar Iue luo arcul în mînă şi o săgeată şi trase în Ioaram, şi-l săgetă între spete, şi trecu săgeata tocmai pren inimă. *Deacii* el căzu jos şi muri. (Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie, 1970:163).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bibliographie

Adam, J.-M., Revaz, F., 1989, "Aspects de la structuration du texte descriptif: les marqueurs d'énumération et de reformulation", in *Langue française*, 81, 59-98

Berrendonner, A., 1983, "Note sur la déduction naturelle et le connecteur «*donc*»", in *Logique. Argumentation. Conversation.*, *Actes du Colloque de Pragmatique,* Fribourg, Éd. Peter Lang, Berne

Cilianu-Lascu, C., 1984, "Donc - connecteur pragmatique d'argumentation" in *Analele Universităţii din Bucureşti – Limbi şi literaturi străine*, nr. 33, 85-88

Cilianu-Lascu, C., 1985, "Le connecteur pragmatique donc en français et en roumain - inférence et argumentation", in *Sémantique lexicale et sémantique énonciative*, TUB, Bucureşti

Cristea, T., 1991, "Connecteurs de récursivité en français et en roumain", in Analele Universităţii din Bucureşti- Limbi şi literaturi străine, nr.40, 86-89

* * * *Gramatica Academiei,* vol.II, 1966, Academia R.S.R.

Graur, Al., 1973, *Gramatica azi*, Ed. Academiei RSR

Schelling, M., 1983, "Remarques sur le rôle de quelques connecteurs (DONC, ALORS, FINALEMENT, AU FOND) dans les enchaînements en dialogue", in *Cahiers de linguistique française,* no. 5

Spengler, N. de, 1980, "Première approche des marqueurs d'interactivité", in *Cahiers de linguistique française,* no. 1, 128-148

Stati, S., 1990, *Le Transphrastique*, Presses Universitaires de France, Paris

Tuţescu, M., 1986, *L'Argumentation*, TUB, Bucureşti

Zénone, A., 1981, "Marqueurs de consécution : le cas de DONC", in *Cahiers de linguistique française,* no.2, 113-139

Zénone, A., 1982, "La consécution sans contradiction: donc, par conséquent, alors, ainsi, aussi", in *Cahiers de Linguistique française*, 4, 107-141

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Cohen, A., 1968 - *Belle du Seigneur*, Gallimard, Paris
Colette, 1929 - *Sido*, Hachette, Paris
Ionesco, E., 1960 - *Théâtre*, III, Éd. Gallimard, Paris
Queneau, R., 1945 - *Pierrot mon ami*, Gallimard, Paris
Radiguet, R., 1923 - *Le Diable au corps*, Bernard Grasset
Romains, J., 1924 - *Knock*, Gallimard, Paris

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Florica HRUBARU
Universitatea "Ovidius" Constanţa

SĂ NI-L IMAGINĂM PE CRATYLOS FERICI SAU DESPRE AMBIGUITATEA LA MALLARMÉ

1. Cratylos saussurianul

1.1. Subiectul şi autonomia semnificaţiei

"Les paroles restent parfaitement relatives parce que le lien est parfaitement arbitraire /.../ si ce n'était pas arbitraire, il y aurait un élément absolu"[1].

Pe această descoperire a lui Saussure privind autonomia limbajului ca sistem formal (ce implică arbitrariul drept cauză şi relativitatea valorii drept consecinţă) îşi fundamentează Lacan teoria sa despre "l'être comme être de langage"; pe arbitrariul semnului îşi fundamentează ideea structurii lingvistice ca structură de separare a Subiectului în relaţia sa cu obiectul, structură ce prezentifică "le manque de l'être dans sa relation d'objet"[2]. De aici, definiţia bine cunoscută a lui Lacan: "un signifiant c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant"[3].

Ca să "se comunice" în discurs, primul gest pe care-l face Subiectul este acela de a se constitui în instanţă de discurs şi a se numi prin semnul lingvistic *eu*. Dar chiar prin aceasta el se separă de sine, devine subiect al enunţurilor sale, subiect al conţinuturilor, şi deci, obiect. Aşa cum arăta Lacan, semnul lingvistic *eu* "désigne le sujet mais ne le signifie pas"[4]. Şi nu aceasta este esenţa discursului poetic. Discursul poetic *nu este un discurs despre Subiect*, pentru că atunci nu s-ar deosebi de cel nepoetic decît prin referinţă, prin indicatorul de persoană, *eu*. Esenţa discursului poetic constă în aceea că el reduce distanţa Subiect/obiect la care Subiectul este condamnat prin însăşi natura limbajului văzut ca structură de separare. Reducerea acestei distanţe înseamnă acoperirea vidului ce le separă,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

acoperirea a ceea ce numeşte Lacan "l'espace du manque". Şi acest lucru este posibil numai prin intruziunea Subiectului în relaţia de semnificaţie, în spaţiul de producere a sensului. Aventura Subiectului în lumea semnelor, lupta cu vidul în care limbajul, ca structură de separare, îl situează, nu cunoaşte discontinuităţi în istoria artei limbajului; această luptă devine acută şi asumată conştient în poezia modernă, înainte chiar ca lingvistica să se instituie ca ştiinţă de sine stătătoare şi să facă din raportul de semnificaţie unul din punctele sale cheie.

1.2. Dinamica sensului, un alt algoritm

Semnificantul, ca reprezentant al subiectului pentru un alt semnificant, (cf.supra) se poate instaura oriunde în discurs. Această dinamică a sensului care permite substituirea unui semnificant cu un altul care-l reprezintă pe Subiect este posibilă pentru că îi preexistă structura limbii ca sistem autonom: "Les effets particuliers de cet élément /= le signifiant employé pour un autre/ sont liés à l'existence de cet ensemble (le système) antérieurement à sa liaison possible à toute expérience particulière du sujet /.../ Considérer cette liaison hors de toute référence à la première, consiste simplement à nier dans cet élément la fonction propre de langage"[5]. Astfel semnificantul lacanian se constituie ca atare prin distrugerea barei din algoritmul saussurian $\frac{Sa}{sé}$ şi trimite nu la semnificatul corespondent, ci la un alt semnificant. Algoritmul semnului devine $\frac{SA}{\frac{Sa}{sé}}$. Această substituire se efectuează în cadrul general al convenţiei sistemului, în care discursul, în totalitatea sa, rămâne ancorat prin ceea ce Lacan numeşte "les points de capiton", care, dacă s-ar desprinde, ar antrena ieşirea din sistem ca în cazul discursului delirant care "objective le sujet dans un langage sans dialectique"[6].

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Sub înlănţuirea de semnificanţi ("chaîne" la Saussure, "défilé" la Lacan) există altă înlănţuire, non isomorfă, aceea a sensului. Este ceea ce Lacan numeşte "glissement du signifié au dessous du signifiant". La corespondenţa biunivocă saussuriană *Sa/Sé*, Lacan adaugă, fără să o înlocuiască, conceptul de primat al semnificantului faţă de semnificat. Conform algoritmului lacanian, semnificatul (din relaţia biunivocă) uzurpă locul altui semnificat reprezentat în acest caz de un loc gol sau de un semnificant "à l'état pur".

Cînd Saussure vorbeşte despre "chaîne de signifiants" aceasta se referă la planul sintagmatic şi are la bază opoziţiile la nivelul semnificanţilor. La Lacan noţiunea de "défilé" nu priveşte atît linearitatea combinatorie, cît o reţea pe care aceştia sînt capabili să o instaureze. Reţea de semnificanţi pare să fie la Lacan definiţia textului poetic şi nu este departe prin aceasta de actualizarea paradigmei în limbajul poetic la Jakobson (în cazul în care mecanismul jakobsonian ar permite reperarea Subiectului). Aşadar, acest nou algoritm de funcţionare a semnului în cazul poeziei nu defineşte un semn nou, ci o modalitate de funcţionare a semnului lingvistic aşa cum a fost el definit de Saussure: un semn care atunci cînd funcţionează în poezie poartă în sine Subiectul sau *un semn a cărui relaţie de semnificaţie este motivată de Subiect.*

1.3. Recuperarea Subiectului

La Saussure autonomia sistemului presupune arbitrariul semnului ca noţiune fundamentală, şi aceasta relativizează valorile. Tot aşa, la Lacan ideea prioritară, aceea a limbajului ca structură de separare, creează locul de manifestare a unui "manque" ce antrenează jocul de substituţii de semnificanţi (cf. 1. 2.). Acestui "manque" îi corespunde un semnificant primar, "un signifiant majeur" pe care Lacan îl notează cu **-1**. Acest semnificant nu poate fi fixat în "bateria de semnificanţi" dar face parte din ansamblul sistemului. Un semnificant primar al unui semnificat primar care este vidul instaurat de structura de separare. Această perspectivă

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

asupra semnificaţiei îmi permite să schematizez raportul de semnificaţie astfel:

$$\frac{SA}{\frac{Sa}{sé}} \; sau \; \frac{majeur\,(-1)}{\frac{manque}{structure\ de\ séparation}} \; sau \; \frac{SA}{Manque\ \frac{Sa}{sé}}$$

(1) corespunde definiţiei semnului dată de Lacan: "ceea ce reprezintă Subiectul pentru un alt semnificant";
(2) situează Subiectul în relaţie cu acest raport de semnificaţie (cf. supra);
(3) le uneşte pe cele două şi permite să observăm dinamica producerii sensului în discursul literar în general, în cel liric în particular.

"Le drame du sujet dans le verbe c'est qu'il y fait preuve de son manque à être"[7]. Această dramă, această tensiune este cu atît mai manifestă cu cît spaţiul dintre SA şi Sa este mai amplu, fapt foarte frecvent în discursul liric centrat pe subiect. Aşa cum se poate vedea, acoperirea vidului înseamnă intruziunea Subiectului în relaţia de semnificaţie prin "uzurparea" semnificatului iniţial al unui semnificant. Subiectul nu se manifestă în discurs prin semnul lingvistic ce îl indică, *eu* (cf. supra), ci prin actualizarea semnificantului primar, adică prin reţeaua de semnificanţi pe care o creează, prin semnificantul pe care-l desemnează să-l reprezinte pentru alt semnificant: "Le moi ne s'achève qu'à être articulé non comme *je* du discours, mais comme métonymie de sa signification"[8]. Altfel spus, şi asta am ilustrat prin (3), *un semnificant poartă mereu în sine Subiectul ca proiectare a instanţei enunţiative în discurs*. Recunoaştem aici definiţia pe care o dă Greimas noţiunii de "débrayage": "l'opération par laquelle l'instance énonciative sépare et projette hors de soi certains termes liés à sa structure de base". Operaţia inversă, complementară, este aceea de "embrayage", definit ca "retour à l'instance énonciative", elemente ale discursului care trimit la instanţa de enunţare. Dar această întoarcere este, după

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Greimas, doar parţială: "l'embrayage total est impossible à concevoir". Dau aici răspunsul lui Stefano Agosti la o întrebare pe care Greimas o provoacă prin definirea embrayage-ului, şi anume: de ce Subiectul nu se poate niciodată recupera? "Ebbene, spune S.Agosti, se questo avvenisse, il Soggetto non parlerebbe più, perderebbe la parola. Cosí, il linguaggio si pone, contemporaneamente, come il luogo dell'identificazione (immaginaria) del Soggetto e come la barra che ne marca la divisione (simbolica)"[9].

Aşadar Subiectul, "en tant qu'il parle actuellement", cum ar spune Benveniste, nu este niciodată recuperat. Ceea ce se recuperează prin "embrayage" este ceea ce s-ar putea numi în spaţiul european *subiect poetic*, iar în cel anglo-saxon *subiect reprezentat* sau *mimetic* sau *ficţional*.

1.4. "Débrayage"-ul lingvistic şi "débrayage"-ul major

Primul gest pe care îl face Subiectul care realizează un act de producere a unui enunţ este instalarea în discurs a instanţei discursive, a celui care "are dreptul să spună eu" în numele Subiectului. Acest *eu* este implicit sau explicit, după cum enunţul este centrat sau nu pe Subiect, adică după cum Subiectul vrea "să comunice" sau "să se comunice". Aşadar, printr-un "débrayage" primar se instalează în discurs instanţa discursivă, reprezentantul Subiectului, simulacru al acestuia. Acelaşi "débrayage" primar instaurează şi actantul enunţului, sau subiectul enunţului, care este *eu* sau *el*. Acest "débrayage" de instaurare a instanţei discursive creează spaţiul de separare între Subiect şi reprezentantul său în discurs, spaţiu în care Subiectul se priveşte vorbind, spaţiu în care acţiunea Subiectului asupra obiectului său poate fi creatoare de sens. Acest "débrayage" este urmat de un simulacru de "embrayage" pentru că toate mărcile de "embrayage" (deictice, modalizatori afectivi, axiologici, epistemici etc.) nu trimit la Subiect, ci la instanţa discursivă instaurată, şi astfel se recuperează sau se construieşte instanţa fictivă

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

discursivă. Aşa se întîmplă atunci cînd Autorul vrea să comunice prin discursul său un fapt şi, adesea, un comentariu la acest fapt, din care Subiectul să fie absent, atunci cînd Autorul vrea să construiască o lume şi o voce, sau mai multe voci, care să comenteze această lume. Spaţiul între Subiect şi subiectul discursiv rămîne un spaţiu alb.

Nu aşa stau lucrurile atunci cînd Autorul/Subiectul vrea să se comunice şi suprapune în acest scop în discurs instanţa discursivă cu actantul enunţului.

Pentru a se comunica sau a se exprima în discurs Subiectul trebuie să se numească şi să se instituie în semn lingvistic pentru a avea acces la universul limbajului. Şi se numeşte: *eu*. Ca subiect al acţiunilor sale, enunţurile, semnul lingvistic *eu* îl reprezintă pe Subiect, dar nu-l semnifică. Pentru că acest "débrayage" este un simulacru de débrayage de vreme ce nu poate fi urmat de "embrayage", de vreme ce nimic din semnul lingvistic *eu* nu poate trimite la Subiect: la acest nivel al "débrayage-ului" spaţiul de separare între Subiect şi instanţa discursivă *eu* este un spaţiu vid. Pentru a se manifesta în discurs Subiectul trebuie să acopere acest spaţiu de separare, şi acest lucru este posibil prin intruziunea lui în relaţia de semnificaţie. Prin modificarea algoritmului semnificaţiei Subiectul se instituie ca instanţă ce reglează traiectoriile semnificante. Acest "débrayage" este urmat de "embrayage", semnificantul noului algoritm al sensului permite întoarcerea la Subiect, sau, aşa cum ar spune Lacan, acest semnificant este ceea ce reprezintă Subiectul pentru un alt semnificant.

O să numesc operaţia de instituire a subiectului discursiv *débrayage lingvistic*. "Débrayage"-ul lingvistic este propriu oricărui discurs ficţional. Este marcat în discurs fie prin semnul lingvistic *eu* (în poezie, în romanele la pers. I), fie indirect în cazul naratorului implicit pe care îl reconstruim prin "embrayeuri". Subiectul discursiv, rezultat al "débrayage"-ului lingvistic, *este instanţa regulatoare a coeziunii ansamblului discursiv.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Operaţia de proiectare a Subiectului în relaţia de semnificaţie şi, prin aceasta, în traiectoriile semnificante se va numi *débrayage major*, după termenul de *semnificant major* care o face posibilă. Manifestarea Subiectului în traiectoriile semnificante face din acesta *instanţa regulatoare a coerenţei reţelelor de sens la nivelul ansamblului discursiv.*

2. **Umbra lui Cratylos, sau despre o ambiguitate sistemică**

2.1. Privire către cuvîntul dintîi

În spaţiul poeziei moderne, aşa cum ne-am obişnuit să o numim pe cea de la Baudelaire încoace, adică pe aceea al cărei scop îl constituie ea însăşi, în spaţiul acestei poezii, Mallarmé ocupă un loc aparte. Lirica sa, de o obscuritate "temută şi ilustră", este închisă "într-un limbaj propriu doar acestui autor"[10].

Dacă termenul de "limbaj propriu" este potrivit tuturor marilor creatori de literatură, în cazul lui Mallarmé el trebuie înţeles în sensul literal al cuvîntului, o limbă nouă, aşa cum afirma poetul într-o scrisoare către H. Cazalis din octombrie 1864[11]. Această limbă nouă defineşte o estetică nouă a cărei motivaţie este una ontologică. O estetică nouă prin dispozitivele pe care le pune în act în scopul distrugerii acestui imperiu al denominaţiei, obsesie şi pulsiune totodată a poeziei moderne[12], şi mai ales prin scopul ultim al căutarilor sale care este producerea sensului, acel sens situat la nivelul semnificantului, şi prin aceasta, situat în afara sistemului, ori eliberat de el. Pentru că această limbă nouă este ficţiune (imitaţie), iar ficţiunea este creaţie.

Dacă am ales discursul poetic al lui Mallarmé pentru a ilustra un caz particular de ambiguitate în sfera poeziei, este pentru că am considerat că în cazul lui se poate vorbi chiar despre o limbă poetică, alta decît aceea care serveşte comunicării curente ("commercialement") şi asta tocmai pentru că Mallarmé creează o nouă limbă după chipul celei dintîi: la Mallarmé arta nu înseamnă

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

mimesis în sens aristotelician, adică ficţiune după modelul lucrurilor reale, ci este mimesis, adică ficţiune după modelul limbii primare, ficţiune prin care se creează lucruri reale (obiecte de gîndire noi).

(i) "le dire, avant tout, rêve et chant, retrouve chez le Poète, par nécessité constitutive d'un art consacré aux fictions, sa virtualité" (*Crise de vers)*[13]

"Retrouve chez le Poète sa virtualité" înseamnă că această capacitate de a crea ficţiune, virtualitatea, aparţine sau a aparţinut limbii, dar ea a fost pierdută. Limbajul, încărcat cu experienţa istorică individuală şi colectivă, articulată şi fixată prin limbajele instituite, acest limbaj este chemat să asume valoarea sa primitivă în raport cu realul, să se instituie în structură de separare a Subiectului de lume[14]. Numai ca structură de separare limbajul a putut să se ordoneze într-un sistem autonom (separat de real) deschizînd drum producerii sensului şi figurilor realităţii, adică ordinului simbolic. Şi numai în virtutea statutului de "être de langage" individul uman se poate recunoaşte ca Subiect separat de real. Nevoia de supravieţuire a Subiectului, nevoia sa vitală de a exista (i.e. de a se recunoaşte în interiorul ordinului simbolic separat de real) în cadrul codului simbolic instituit a modificat mereu această structură de separare originară reprezentată de limbaj ca sistem simbolic primar. Şi limbajul a trecut astfel de la funcţia sa primitivă de creaţie a lumii, creaţie posibilă numai datorită separării Subiectului de realul care-l înconjoară, la funcţia de desemnare a lumii, sau de la limbajul creator de realitate, la limbajul cod, sistem de desemnare şi recunoaştere a realităţii.

Scopul ultim şi constant al lui Mallarmé, acela care ordonează întreaga sa căutare poetică este crearea unui limbaj nou dar nu în sensul înnoirii sau lărgirii capacităţilor sale de expresie. Acest limbaj nou de care vorbeşte Mallarmé este limbajul primar regăsit şi restituit în valorile sale primitive, limbajul primar ca structură de separare, cel ce deţine potenţial de creaţie. Şi această căutare se face nu prin negarea limbajului, ci chiar în interiorul lui.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Subiectul se mişcă în cadrul limbajului instituit de coduri şi nu poate ieşi din limbaj pentru că există prin el. Aşadar va trebui să pornească de la el, de la limbajul instituit de codul lingvistic.

Textele sale teoretice, corespondenţa, dar şi opera poetică ale lui Mallarmé permit desprindera metodei şi mecanismelor puse în act de poet în scopul de a restitui limbajului puterea sa originară de creaţie[15]: este vorba de o metodă în sensul de ansamblu ordonat de demersuri aplicat sistematic pentru atingerea unui scop propus, în cazul de faţă descoperirea şi practicarea limbajului originar. Consecinţele unei astfel de practici sînt multiple şi ele definesc împreună caracterul excepţional al operei lui Mallarmé, care, desigur, nu scapă nici unui exeget. Una din aceste consecinţe este "ilustra obscuritate" mallarméană de care vorbea Hugo Friedrich, ilustră obscuritate pe care, aşa cum se va vedea, o voi numi ambiguitate sistemică. Această metodă a poetului apare sintetizată în binecunoscuta formulă "Transposition-Structure, une autre", o poetică a unei ambiguităţi de tip special.

2.2. Transpoziţia

Limbajul, pentru a servi cunoaşterii şi creaţiei poetice este supus unui tratament complex. Numirea directă a obiectului este eliminată ca principiu în textele teoretice şi, parţial în practica poetică. Numirea directă echivalează cu acceptarea acestei funcţii a limbajului instituite prin cod, aceea de a fi în serviciul unui sens care îi preexistă pentru că e deja codificat, de a reproduce deci ceea ce este în afara lui: obiecte, concepte, figuri culturale.

Ca să poata servi cunoaşterii/creaţiei, limbajul trebuie să fie recuperat în puterea începuturilor sale: limbajul trebuie să producă obiecte, concepte, figuri culturale:

(ii) "à l'égal de créer: la notion d'un objet, échappant, qui fait défaut." (*OC*, 647)

Această aventură a creaţiei pe măsura celei dintîi creaţii prin limbaj este la Mallarmé o aventură a cunoaşterii, a cunoaşterii

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Subiectului, născut odată cu limbajul, absorbit apoi în ordinul simbolic codificat. şi această aventură echivalează cu parcurgerea în sens invers a traiectoriei limbajului de la instituirea lui în structură de separare la starea lui actuală, instituită de cod în care se mişcă Subiectul. De aceea punctul de plecare în această aventură este chiar limbajul instituit pe care autorul îl supune unui tratament sistematic şi pe care îl numeşte simplu Transpoziţie, mecanism explicat şi nuanţat în mai multe puncte ale prozei sale. Rezultatul acestei operaţii asupra limbajului trebuie să schimbe raportul acestuia cu realitatea lucrurilor, căci în limbajul codificat "la Notion d'un objet fait défaut".

(iii) "Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement: en littérature cela se contente d'y faire une allusion ou de distraire leur qualité qu'incorporera quelque idée" /.../ Cette visée, je la dis Transposition — Structure, une autre." (*OC*, 366)

În rîndurile reproduse mai sus putem identifica o definiţie sintetică a Transpoziţiei: extragerea unei calităţi care va da corp unei idei. "Structure, une autre" trimite, aşa cum vom vedea mai departe, la arhitectura versului şi a poemului, la dislocările şi reorganizările calculate ale sintaxei etc, datorită cărora şi prin care ideea extrasă se întrupează.

Pasajul reprodus este unul din cele mai des citate şi comentate de tradiţia exegetică mallarméană, şi asta pe bună dreptate. Această tradiţie ne-a obişnuit să identificăm în "faire une allusion" şi "extraire une qualité" două metode sau etape ale Transpoziţiei, secvenţele fiind legate printr-un "ou" disjunctiv. Or, avem suficiente motive să considerăm că aluzia, această tehnică fundamentală la Mallarmé, se realizează prin extragerea unei calităţi care va constitui substanţa unei idei, şi în acest caz "ou" nu mai este disjunctiv, ci un conector discursiv de reformulare. Tradiţia exegetică salvează astfel o mentalitate estetică: aluzia este copilul răsfăţat al poeticii romantice, şi trebuia moştenit în linia tradiţiei cu un loc şi un statut clar, în afara Transpoziţiei, inovaţia forte cu statut de metodă a lui Mallarmé.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Într-un pasaj din *La musique et les Lettres* reluat în *Crise de vers* la p. 366, citim:

(iv) "*allusion*/.../*suggestion*: cette terminologie quelque peu de hasard atteste la tendance, une très décisive, peut-être, qu'ait subie l'art littéraire, elle le borne et l'exempte".

Aluzia este un procedeu care implică o non-conceptualizare a senzației, ci doar numirea indirectă, prin figura lexicală sau prozodică etc.

În scrisoarea către Cazalis din 1864 în care vorbește despre limba cea nouă, Mallarmé afirmă că această limbă trebuie să răspundă exigențelor unei poetici noi pe care o definește astfel:

(v) "Peindre non la chose mais l'effet qu'elle produit".

Această frază, nu mai puțin celebră decît cele citate mai sus, exprimă în mod explicit esența poeticii sale: numirea indirectă, ceea ce în mod curent se înțelege prin aluzie, dar la aceasta se ajunge prin Transpoziție, adică prin extragerea calității care va deveni ideea pură:

(vi) "À quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire/.../si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure."(OC, 368)

Această poetică nouă în care recunoaștem moștenirea lui Poe, calificată de impresionistă *avant la lettre*, este cu mult mai mult decît atît. "Faire allusion", "peindre l'effet" înseamnă înainte de toate lucru asupra cuvîntului, a celui codificat, pînă la dizolvarea sa totală în "cuvîntul total, nou, străin limbii" care este versul sau poemul, ca să se păstreze din el intenția, senzația. Pulverizarea semnificatului codificat, surprinderea acelei calități care poartă ideea pură (intenția, senzația...) este calea de acces, singura, spre cunoașterea senzației, a intenției pure, pe care cuvîntul primar le-a numit printr-un act, le-a înscris în ordinul simbolic separîndu-l astfel iremediabil pe Subiect de ideea pură.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Aluzia, desemnarea indirectă sînt constante ale poeziei moderne. Nici la Baudelaire semnificatul nu trece direct de la cuvînt la obiect, ci se naşte în spaţiul, în deschiderea pe care o creează asemănarea, analogia între termenii apropiaţi: desemnarea unui semnificat se face printr-un termen care nu este rostit, prin alăturarea altor termeni. Figura este aleasă din inepuizabilul "fond de l'universelle analogie" şi este "d'une Adaptation mathématiquement exacte"[16].

La Mallarmé nu se poate vorbi de o adaptare în desemnarea indirectă; Transpoziţia începe cu distrugerea raportului de semnificaţie codificat, începe, altfel spus, cu distrugerea semnificatului, care devine "l'objet tu". Aceasta este în esenţă ideea încredinţată lui Lefébure în celebra scrisoare din mai 1867 în care afirmă :"la Destruction fut ma Béatrice"[17]. Şi acesta este înţelesul pe care trebuie să-l acordăm cuvintelor din *Brise marine* care se află la originea mitului "paginii albe" la Mallarmé ("le vide papier que la blancheur défend"): albul nu corespunde unei pagini nescrise; albul este o consecinţă a "eliminării", ştergerii obiectului instituit de cod, este rezultatul "distrugerii" semnificatului, este "l'objet tu", este un palimpsest pe care Subiectul va reconstrui limbajul în structura sa originară. Lacan ar spune că este "o figură" pentru "l'espace du manque".

La Mallarmé desemnarea indirectă realizată prin Transpoziţie are ca rezultat o figură care trebuie să reprezinte ideea pură incorporată, aşa cum am arătat, într-o structură nouă-alta. Noţiunea pură purtată de un semnificant într-o structură nouă este aceea care nu este atinsă, nu este contaminată de semnificat: "l'absente de tout bouquet". Am putea identifica în această figură elementele definiţiei metaforei cu un singur termen, sau metafora "in absentia", o metaforă in absentia în stare pură, absolută: un termen purtător al metaforei, să-l numim metaforizantul, al cărui semnificat codificat este pulverizat, şi mereu absentul metaforizat care creează spaţiul pentru ideea pură. Numai prin degradarea sensului la nivelul semnificaţilor se poate atinge sensul pur sau ideea pură: recuperarea sensului anterior prin intruziunea în cel ulterior, codificat.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Extragerea unei calităţi, a unei trăsături pertinente, ar putea echivala în ochii lingvistului cu desprinderea unui sem din ansamblul semic al termenului-obiect şi, într-o primă etapă, lingvistul nu riscă prea mult. Va trebui însă ca această calitate, ori acest sem, să înlocuiască obiectul fără să-l numească. Şi aceasta este posibil, aşa cum ne spune Mallarmé în (iv), numai dacă acestei calităţi i se conferă valoare de idee, de concept, de noţiune întreagă, totală, suficientă şi nu de element, parte a unui ansamblu. Calitatea incorporată într-o idee constituie un obiect nou, cu sens deplin. Acesta este în esenţă, la nivel teoretic, dispozitivul prin care Mallarmé proiectează producerea de obiecte noi pornind de la limbajul instituit, ceea ce ar echivala cu restituirea potenţialului de creaţie al limbajului, ori cu recuperarea originilor limbajului şi, odată cu aceasta, recuperarea Subiectului.

Parcurgerea în sens invers a operaţiei de Transpoziţie, reperarea calităţii incorporate într-un concept numit întîia dată astfel de poet, deci obiect creat de acesta, este o treabă anevoioasă şi care comportă multe riscuri. Aceste riscuri sînt acelea la care se expune cel ce vrea să descompună în părţile lui componente un act artistic care nu funcţionează ca atare decît în contextul absolut al producerii sale. Pentru demontarea mecanismelor Transpoziţiei am urmat în mod constant două axe. Una pe care am numit-o verticală, care a urmărit cuvîntul în "istoria" sa: identificarea în etimologia cuvîntului a acelui sens, cel mai adesea pierdut sau marginal astăzi, care poate intra într-o traiectorie de sens fără să încalce principiul non contradicţiei; această incursiune în istoria cuvîntului nu priveşte numai planul său strict semantic, ci şi istoria sa culturală, recurenţele sale în contexte literare.

Cealaltă axă despre care am vorbit este una orizontală care urmăreşte concordanţele aceluiaşi cuvînt în restul operei lui Mallarmé. Am considerat că cel ce inventează o nouă limbă instituie un nou cod, unul propriu, în care cuvîntul, ca şi în cadrul codului instituit, are sensul care decurge din folosirea lui, dar, fără îndoială, pe baza unui nucleu de sens comun tuturor acestor folosiri. Studierea

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

concordanţelor pe axa orizontală propusă urmăreşte să scoată în evidenţă acest nucleu comun, care la Mallarmé nu este altceva decît conceptul nou, pur, care incorporează calitatea extrasă, conform definiţiei Transpoziţiei şi care ar trebui să fie constant pentru un termen folosit în mai multe puncte ale operei sale. Verificările n-au contrazis această ipoteză ce decurge din textele teoretice.

O să dau un singur exemplu, cuvîntul *exil* din ultimul vers al poemului *Le Cygne*, vers pe care o să-l pun alături de un altul din *Scène* şi acest lucru va permite observarea cuvîntului pe ambele axe de care vorbeam mai sus. Alăturarea aceasta mi-a fost înlesnită de observaţia foarte fină a lui Agosti care ne trimite la etimologia *ex solo* = "hors du sol" din *Littré*[18]. Şi în acest fel cel mai îndepărtat sens cunoscut al cuvîntului devine calitate întrupată intr-o idee nouă: /constelaţie/, /spaţiu astral/; sau, altfel spus, un cuvînt curent, folosit frecvent cu sensul său literal în textul poetic din toate epocile devine nume pentru un concept nou. Termenul transpus, cel care realizează figura, deţinea în memoria sa, ascunsă ori pierdută, conceptul, ideea pură, şi o numeşte din nou, acum, în poem, aşa cum, poate, a făcut-o întîia dată. Iată versurile:

(vii) "Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne" (O.C. p. 68)

(viii) "Je m'arrête rêvant aux exils, /.../" (O.C. p. 44)

Figura astfel obţinută, o metaforă pentru un obiect, /spaţiu celest/, repune în drepturile sale prepoziţia "parmi", altfel inadecvată pentru cazul în care "exil" ar fi citit à la lettre. Prepoziţia situează cu mare "precizie gramaticală" constelaţia Le Cygne în spaţiu astral printre alte constelaţii. Aceeaşi calitate devenită concept constituie obiectul enigmatic al visării personajului în *Hérodiade* fapt ce nu declanşează incongruenţe în poem, ci dimpotrivă este susţinut în alte puncte ale poemului în care, de exemplu, visarea se îndreaptă către aştri ("/.../ ma soeur éternelle / Mon rêve montera vers toi /.../"). Dar poate cea mai elocventă confirmare ne este dată de pasajul, adesea citat şi comentat de specialişti, în care Hérodiade

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

se adresează nopţii înstelate în care se oglindeşte şi-şi recunoaşte propria imagine:

(ix) "J'aime l'horreur d'être vierge /.../ Pour, le soir, /.../ sentir en la chair inutile/ Le froid scintillement de ta pâle clarté".

Adjectivul "inutile" atribuit constelaţiei în poemul *Le Cygne* este atribuit de astă dată trupului lui Hérodiade. Sîntem din nou în prezenţa unei Transpoziţii: "inutile" nu trebuie citit în sensul lui curent de obiect lipsit de folos, ori care nu poate fi folosit, ci de obiect care nu poate fi atins datorită caracterului său excepţional. Aceeaşi calitate, in-utile, marchează identificarea lui Hérodiade cu un astru. De altfel acest lucru apare explicit în poem: "Nourrice, suis-je belle? / Un astre, en vérité". Şi dacă Hérodiade reprezintă poezia, vom atribui poeziei şi aştrilor aceeaşi calitate, in-utiles. Într-adevăr sînt "in-utiles" pentru că sînt "hors-du-sol". Cît despre Transpoziţia în cazul lui "inutile", ea este una specială: este vorba de o Transpoziţie de semnificat în cadrul aceluiaşi cuvînt, forţat să spună mai mult decît spune de obicei, să caute în sine sensuri nebănuite sau uitate.

2.3. Transpoziţie - Structură, "Une autre"

Construirea sau inventarea acestei limbi noi în cadrul codului existent, pornind chiar de la acesta, are ca dispozitiv principal, aşa cum am vazut, Transpoziţia. Dar Transpoziţia nu este singurul mecanism de lucru asupra limbajului, sau poate ar fi corect să spunem că ea nu este operantă decît în cazul structurii noi, "une autre", în care se manifestă. Şi această structură nouă înseamnă pentru mine cel puţin două lucruri.

"Structure - une autre" înseamnă întîi "nesupunerea" obiectului nou creat la ansamblul de reguli ale codului, cel mai evident violată fiind aceea a linearităţii sintactice, de unde derivă numeroasele cazuri de indecidabilitate sintactică[19]. Indecidabilitatea

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

sintactică nu trebuie înţeleasă ca lipsă de precizie, nici ca ambiguitate deliberat urmărită. Sîntem de cele mai multe ori în faţa unor situaţii de simulare a unei ambiguităţi gramaticale de tip sintactic, simulare a unei duble izotopii sintactice. Nu putem crede că o sintaxă cu atîtea dislocări, structuri subordonate intercalate, juxtapuneri, elipse este una gratuită, mai ales în cazul unui poet care se declară "pédant jusqu'aux fibres"[20]. O asemenea arhitectură complexă, care nu se aliniază "de la sine", vizează cu siguranţă un lucru precis, urmărit necontenit şi pe alte căi: ruperea relaţiilor evidente, care se stabilesc automat între cuvinte datorită regulilor codului, relaţii care alterează unităţile de semnificat prin faptul că le actualizează în conformitate cu codul. Destructurarea sintactică are ca scop menţinerea nealterată a întregului potenţial semantic al fiecărei unităţi de sens.

(x) "Les mots, d'eux-mêmes, s'exaltent à mainte facette reconnue la plus rare ou valant pour l'esprit, centre de suspens vibratoire; qui les perçoit indépendamment de la suite ordinaire, projetés, en parois de grottes, tant que dure leur mobilité ou principe, étant ce qui ne se dit pas du discours: prompts tous, avant extinction, à une réciprocité de feu distante ou présentée de biais comme contingence" (*Le mystère*, *OC*, 386).

"Structure - une autre" înseamnă, în al doilea rînd, versul şi poemul în care funcţionează conceptul nou, pentru că în cadrul acestei structuri termenul care poartă conceptul nou poate să se manifeste ca "altceva", poate, numai aici, să-şi distrugă obiectul propriu, cultural, codificat, pentru ca, astfel eliberat, să se pună la dispoziţia ideii pure. Această nouă Structură ("une autre"), citim în "Quant au livre"[21], sintactică şi/sau formală răspunde unor semnale primitive ale raportării noastre la real:

(xi) "... une extraordinaire appropriation de la structure, limpide, aux primitives foudres de la logique" (*Le mystère dans les lettres*, *OC*, 386)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Nici versul, nici poemul nu pot fi reduse la o structură de sens echivalentă în sistemul codificat, convenţional al limbii. "Le vers de plusieurs vocables refait un mot total" pentru că în vers "les mots s'allument de reflets réciproques"[22]. Şi acest cuvînt total nu poate fi numit în limba convenţională pentru că el se ascunde în formele înseşi care îl constituie: asonanţele, aliteraţiile, imensul şi rafinatul aparat prosodic pe care îl pune în act Structura, toate acestea merg dincolo de ceea ce Valéry numeşte "charme" care învăluie ideea poetică; la Mallarmé scopul este producerea de sens, un sens neraţionalizabil, necodificat. Versul poate "să remunereze defectul limbilor", pentru că este o structură producătoare de sens. Şi totul în vers are o contribuţie maximă la producerea sensului: "les mille éléments de beauté pressés d'accourir et de s'ordonner dans leur valeur essentielle"[23]. Nici un cuvînt nu-şi pierde sau nu-şi frînge unitatea semantică în folosul *charme*-ului, măsurile ritmice coincid riguros cu unităţile lexicale. In aceasta constă "supremaţia versurilor moderne asupra celor antice care formează un tot dar nu rimează", scrie poetul într-o notă la *Solennité*.

2.4. O ambiguitate cu caracter sistemic

Cum să numim ambiguitatea în cazul unui poet pentru care maximum de precizie în construirea obiecului de sens prin Transpoziţie avea valoare de normă? Cum să punem pe seama evazivităţii semantice, a unei dispersii intenţionate de sens opacitatea unor imagini care creează incongruenţe evidente de sens? Toate acestea: "obscuritate temută", ermetism, caracter enigmatic etc., pe care eu le numesc astăzi ambiguitate sistemică, nu se justifică decît ca "transcriere de altceva" sau transcriere în altă limbă, un simulacru, o imitaţie a aceleia pe care am pierdut-o.

Am amintit aici de un anume cratilism la Mallarmé. Nu este vorba de o "motivare" a formei poemului (privit ca rezultat al activităţii de creaţie), de conţinutul acestuia, ori de punerea în joc a unui ansamblu de mijloace prozodice care să susţină mesajul

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

poetic. Este vorba de efortul sisific al Subiectului mallarméan de a recupera forţa primară a cuvîntului, a cuvîntului care creează realul. În *Cratylos*, aşa cum arată Andrei Pleşu, "avem de-a face cu un efort recuperativ al cărui obiect este intuiţia ocultată a limbii originare /.../ forţa uitată a Cuvîntului"[24] pentru că, spune Cratylos, "lucrurile nu se pot învăţa decît pornind de la nume", iar numele primitive au fost rînduite de o putere mai mare decît cea omenească şi de aceea "sînt în chip necesar potrivite"[25]. Lucrurile, adică obiectele gîndirii, se află în nume, în numele care au fost deja puse. De aceea poetul porneşte de la codul instituit pentru a afla ideea pură, pentru ca apoi să poată recrea sau imita limba dintîi.

În această nouă limbă "dreapta potrivire a numelui" o *imită* pe cea a numelor primitive rînduite de o putere mai mare decît cea omenească. Cuvîntul mallarméan este motivat nu de obiectul său, ci tot de cuvînt, căruia îi mimează umbra proiectată pe pereţii grotei, aşa cum citim în *Le mystère dans les lettres* în pasajul reprodus mai sus, în (x), nu fără să punem alături imaginea grotei din *Banchetul*.

Consecinţă imediată a Transpoziţiei, în afara căreia limba cea nouă nu există, ambiguitatea devine o componentă a practicării acestei limbi. De aceea am calificat-o ca fiind una sistemică, pentru că se manifestă la nivelul limbii create. Ea nu se naşte din nevoia de a imita ambiguitatea realului ori vagul, nici trăirile nedefinite, nici visuri mai mult sau mai puţin halucinante (care, toate, constituie subiect de poezie, dar nu în cazul nostru). Ambiguitatea este, în cazul lui Mallarmé, acces la cunoaştere, nevoie ontologică pentru creator şi tentaţie de elucidare pentru cititor, tentaţie care nu este atît de acută în cazul unui poem suprarealist, de pildă. Faptul că şi suprarealiştii sînt "à la recherche d'un nouveau langage", că visul sau halucinaţia constituie centrul sistemului lingvistico-cultural al poeziei, nu schimbă poziţia subordonată a limbajului faţă de obiectul conceptual, funcţia sa de a descrie realitatea, funcţia de a "spune adevărul". La Mallarmé limbajul este locul de producere a ficţiunii adevărului pentru că el mimează singurul adevăr, acela al creaţiei prin limbajul originar.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Mallarmé are în comun cu generaţia sa aceeaşi nelinişte absolută în faţă limbajului care trebuie să devină poezie pentru ca subiectul să existe, şi de aceea are în comun cu generaţia sa felul în care s-au aplecat cu toţii asupra substanţei formei poetice, cum ar spune Hjemslev: folosirea versului, a rimei, a ritmului, a asonanţelor, a afinităţilor, folosirea traiectoriilor multiple de sens etc. Poezia are astfel menirea şi capacitatea de a surprinde realul care nu se lasă exprimat decît prin punerea în act a tuturor posibilităţilor de expresie ale limbajului. Numai că pentru Mallarmé realul este limbajul şi nu există nimic în afara acestuia. Aplecarea lui conştientă şi obsesivă asupra limbii nu este urmarea dorinţei sale de a o face mai expresivă. Mallarmé nu mimează realul pentru a obţine "charmul", inexprimabil în afara poeziei, Mallarmé mimează limbajul pentru a afla semnificaţia operaţiilor intelectuale ce se situează în structurile limbajului. Poezia este cunoaştere, actul de creaţie este voinţa de cunoaştere totală.

Obiectele poetice create de Mallarmé sînt idee pură, pentru că nu au modele în realitate, mai mult, ele distrug modelul din realitate (cauza primă a obscurităţii poeziei sale). Pentru că mimesisul, aşa cum arătam mai sus, înseamnă imitarea modelului de creaţie, a creaţiei prin limbă, deci inventarea unei limbi după model şi nu crearea de obiecte după model ("La nature a lieu, on n'y ajoutera pas"). De aici derivă, din acest caracter non-mimetic al imaginii mallarméene, al obiectelor pe care le creează, aspectul enigmatic al operei sale, emblema pe care i-o aplică sub un nume sau altul toţi aceia care s-au apropiat de ea.

NOTE

1. Cf. Saussure, *Cours de linguistique générale*, ed. De Mauro, Paris, Payot, 1972, chapitre "La valeur linguistique".
2. Lacan, *Ecrits*, p. 515.
3. *Op. cit.* p. 819.
4. *Op. cit.* p. 800.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

5. Lacan, *Op. cit.* 274
6. *Op. cit.* p. 280.
7. *Op. cit.* p. 655.
8. *Op. cit.* p. 809. Metonimia este la Lacan o figură care, prin eliminarea unui semnificant face să se manifeste "la structure du manque".
9. Agosti, 1994, pp. 367-368.
10. H. Friedrich, 1969, p. 98.
11. *OC*, p. 206.
12. "Les mots se sont définitivement posés sur les choses./ Ce qui va être se débrouille et se dégage", (Valéry, *Cahiers* II, Gallimard, 1974, 1299)
13. *OC*, p. 368.
14. Cf. supra, 1. 1. şi 1. 3.
15. (Nota 5: Trimiterile se fac la *Oeuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1945, şi *Correspondance Complète*, Gallimard, 1995)
16. Baudelaire, *OC*, p. 705.
17. *OC*. pp. 346 - 351. Semnalez că aceasta este, aşa cum se vede, o scrisoare de tinereţe; în ea gasim o mărturisire privind metoda de lucru a poetului în care recunoaştem cu uşurinţă ceea ce poetul avea să definească sintetic şi să numească, în *Crise de vers*, Transpoziţie: "[...] je n'ai créé mon Oeuvre que par élimination, et toute vérité acquise ne naissait que de la perte d'une impression qui, ayant étincelé, s'était consumée et me permettait, grâce à ses ténèbres dégagées, d'avancer plus profondément dans la sensation des Ténèbres Absolues. La Destruction fut ma Béatrice".
18. Agosti, 1991, p. 87: "Mallarmé sfrutta questa suggestione e, tramite il pertinente contrassegno del plurale, puo stabilire l'uguaglianza: exil = étoiles, dato che "étoiles" sono per antonomasia "hors-du-sol")."
19. Unii specialişti susţin că dislocările sintactice foarte frecvente din opera lui Mallarmé nu sînt întîmplătoare, cum nici nu ne aşteptam de altfel, ci că ar fi realizate după modelul sintaxei latine sau greceşti.
20. *OC*., p. 855.
21. *OC*, p.386.
22. Crise, *OC*, 368.
23. *OC*, 333.
24. Andrei Pleşu, 1994, p. 38.
25. Platon, *III, Cratylos,* 438 b.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bibliografie

Agosti, St., 1990: *Il testo poetico*, Rizzoli, Milano.

Agosti, St., 1991: *Il Cigno di Mallarmé*, Pratiche Editrice, Milano

Agosti, St., 1994: *Critica della testualità*, Il Mulino, Bologna.

Arnoui, J.-L.,1996: "L'interface forme/sens en poétique (post-) jakobsonienne", in *Langue française*, No. 110.

Austin, L.J.,1963: "L'Après-Midi d'un Faune" de Mallarmé. Lexique comparé des trois états du poème" in A.A.V.V., *Studi in onore di Carlo Pellegrini*, Torino.

Blanchot, M.,1943: "Le silence de Mallarmé" in *Faux pas*, Gallimard, Paris.

Bonnefoy, Y.,1976: *La poétique de Mallarmé*, prefață la *Igitur, Divagations, Un Coup de dés,* Gallimard, Paris.

Bouacha, M.1995: "De l'égo à la classe des locuteurs: lecture linguistique des Méditations" in *Langages* N°-85.

Carpov, M.,1983: *Manifestarea simbolică din perspectivă carteziană*, prefață la T. Todorov, *Teorii ale simbolului*, Univers, Bucureşti.

Contini, G.,1970: "Sulla trasformazione dell' «Après-Midi d'un Faune» in *Varianti e altra linguistica*, Einaudi, Torino.

Cristea, T.,1978: "Ambiguitate, incidență, transcodaj" in Ion Coteanu (editor) *Semantica*, Editura ştiinţifică, Bucureşti.

Cristea, T., 1982: "Modalités illocutionnaires et ambiguïté" in *Revue roumaine de linguistique*, Tome XXVII, No 3/1982.

Derrida, J.,1967: *L'écriture et la différence*, Seuil, Paris.

Empson, W.,1981: *Şapte tipuri de ambiguitate*, Univers, Bucureşti.

Friedrich, H.,1969:*Structura liricii moderne*, Editura pentru literatură universală, Bucureşti.

Genette, G.,1979: *Introduction à l'architexte,* Seuil (trad. rom. Ion Pop), Univers, Bucureşti, 1994.

Genette, G., 1980: "Cratylisme et persécution" in *Poétique* Seuil, pp. 515-524.

Hermstein Smith, B.,1993:*Al margen del discurso. La relación de la literatura con el lenguaje*, Visor, Madrid.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Jakobson, R.,1966: "À la recherche de l'essence du langage", in Benveniste et all., *Problèmes du langage,* Gallimard, Paris, pp. 22-38.
Kaufmann, V.,1981: "De l'interlocution à l'adresse", in *Poétique*, N-46, pp. 171-182 .
Kristeva, J.,1973: *La révolution du langage poétique*, Seuil, Paris.
Lacan, J.,1966: *Écrits,* Seuil, Paris.
Lopez-Casanova, A.,1992: *El lenguaje de la poesia y figuras gramaticales*, Universitat Zaume I, Valencia.
Madelenat, D.,1981: "Marcel Schwob et le défi de l'ambiguïté" in *Ambiguïté, Actes du colloque Clermond Cologne*, avril-mai 1981, Université Clermond Cologne.
Mannoni, O.,1969: *Clef pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Seuil, Paris.
Mansuy, M. (coord.),1972: *Positions et oppositions sur le roman contemporain*, Klincksieck, Paris.
Mavrodin, I.,1982: *Poietică şi poetică*, Editura Univers, Bucureşti.
Mincu, M. (a cura di), 1982: *La Semiotica letteraria italiana*, Feltrinelli, Milano.
Pleşu, A.,1994: *Limba păsărilor*, Humanitas, Bucureşti.
Richard, J-P.,1961: *L'univers imaginaire de Mallarmé*, Seuil, Paris.
Rastier, F.,1973: *Essais de sémiotique discursive*, Maison Mame, Paris.
Ruwet, N.,1972: *Langage, Musique, Poésie*, Seuil, Paris.
Ruwet, N., 1975: "Parallélisme et déviation en poésie", in J.Kristeva, J-C. Milner et N. Ruwet (éds.), *Langue, discours, societé. Pour Émile Benveniste*, Seuil, Paris.
Ruwet, N.,1980: "Malherbe: Hermogène ou Cratyle", in *Poétique*, N° 44, pp. 195-218.
Saussure,F.de,1972: *Cours de linguistique générale*, édition critique de T. de Mauro, Payot, Paris.
Searle, J.R.,1975: "The Logical Status of Fictional Discourse" in *New Literary History 6*, pp. 319-332.
Spiridon, M.,1984: *Despre "aparenţa" şi "realitatea" literaturii*, Ed. Univers, Bucureşti.
Todorov, T., 1977: *Théories du symbole*, Seuil, Paris.
Tranouez,P., 1980: "L'éfficacité narrative", in *Poétique*, N° 41, pp. 53-64.
Vlad, R.,1994: "Asemanticitatea muzicii" in *Introducere în opera lui Roman Vlad*, coord. V. Munteanu, Apollonia, Iaşi, pp. 172-184.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Maria ILIESCU
Université de Innsbruck

POLYSÉMIE ET/OU CLARTÉ FRANÇAISE

Pentru Dorina,
un omagiu pentru toate excelentele
ei lucrări contrastive.

1.0. Comme la polysémie est un phénomène qui caractérise un très grand nombre de langues naturelles - sinon toutes -, qualifier une langue de "polysémique" veut donc dire qu'on lui attribue cette caractéristique dans une plus grande mesure qu'à d'autres langues.

Paraphrasé, l'énoncé du titre veut donc dire qu'on se pose la question de savoir si le français est une langue où la polysémie est un trait caractéristique ou seulement un trait accidentel.

On sait que si une qualité **p** est propre à plusieurs objets **X**, et si cette qualité diffère quantitativement de l'objet **Xa** à l'objet **Xb** et ainsi de suite, il faut, pour démontrer que **Xa** peut être caractérisé comme ayant une plus grande quantité de p que d'autres objets **X,** faire une comparaison avec tous les autres objets de la classe **X.**

Mais ceci est, évidemment, un *pium desideratum.* Je me contenterai de comparer ici le français **Xa** à l'allemand **Xb.** Mon choix s'explique *primo,* par le fait qu'en allemand, langue germanique, la différenciation d'avec le français est plus facile à faire et *secundo*, parce qu'on dispose déjà d'un nombre assez grand de comparaisons plus récentes qui sont à la hauteur des exigences de la linguistique contemporaine. Leurs conclusions, basées généralement sur des données statistiques, permettent évidemment une comparaison plus objective que celle fondée sur des exemples choisis pour la démonstration d'une idée préconçue.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

1.0.1. J'essaierai tout d'abord de montrer que le vocabulaire et la morphologie du français sont plus "denses" que le vocabulaire et la morphologie de l'allemand. C'est dire qu'en moyenne, les signifiés des lexèmes et les morphèmes français contiennent plus de sémèmes que ceux de l'allemand. La conséquence logique est que les énoncés français ont en surface un nombre plus réduit d'éléments que les énoncés allemands équivalents, quant au contenu; l'effort de l'encodage pour aboutir à une phrase non ambiguë, ainsi que celui du décodage, est plus consistant et les co- et contextes ont une plus grande importance.

1.0.2. On discutera ensuite la relation entre polysémie et motivation, respectivement entre polysémie et arbitraire, pour aboutir aux oppositions abstrait - concret et générique - spécifique, et , *last but not least,* les conséquences pour le postulat de la clarté française. La polysémie est-elle compatible avec la clarté, préconisée comme apanage du français? Si cette clarté est une réalité, comment faut-il l'interpréter?

2.0. La polysémie est un phénomène d'économie linguistique, puisque plusieurs signifiés lexicaux et /ou grammaticaux correspondent en surface à un seul signifiant.

Sont polysémiques les unités linguistiques bi-plans dont le signifié contient deux ou plusieurs sémèmes. Si on tient compte du code oral, on ne fera pas de différence entre polysémie et homonymie, entre homophonie et homographie.

Comme J.Picoche (1986) je considère la polysémie non pas comme un phénomène marginal, un défaut de la langue, mais comme un processus de dénomination régulier, naturel et caractéristique des langues humaines.

2.1. Je commence par le vocabulaire.

Tout d'abord, quelques chiffres quantitatifs: seuls 82 des 281 lexèmes des lettres **D** et **E** du vocabulaire fondamental français - allemand élaboré par Günther Nikolaus [1972] n'ont qu'un seul correspondant allemand.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Les 200 mots qui restent peuvent être groupés en **A** et **B** :

• dans le groupe **A** , il s'agit de synonymes. Au mot français correspondent deux ou plusieurs synonymes allemands: $\mathbf{X}_1 = \mathbf{Ya}_1 + \mathbf{Yb}_1$' deux lexèmes allemands synonymes. Des deux synonymes allemands, l'un est souvent un néologisme, correspondant au mot autochtone, comme dans (1) et (2):

(1) **différence** Unterschied, Differenz.
(2) **enthousiasme** Begeisterung, Enthousiasmus.
(3) **déshabiller (se)** (sich) ausziehen, auskleiden.
(4) **commencement** Beginn, Anfang.

Il faut encore distinguer entre les exemples (3) et (4), car pour les deux synonymes allemands de (3) il n'y a qu'un correspondant français, tandis qu'aux deux mots allemands de (4), correspondent deux mots français : **commencement** et **début.**

• le groupe **B**, le seul qui nous intéresse ici, peut être représenté par le schéma

$$X_{1\text{-}2} = Ya_1 + Yb_2$$

A un seul lexème français dont le signifié contient deux sémèmes correspondent deux lexèmes allemands, l'un représentant le sémème 1 et l'autre le sémème 2.

(5) **devoir** Pflicht; Schularbeit.
développer entwickeln; entfalten.
dent Zahn; Zacke.
fleur Blüte, Blume.
herbe Gras, Kraut.

La preuve est faite par les dictionnaires bilingues allemands - français où l'hétéronyme français est le même pour les deux lexèmes. (Il est évident que cette preuve est relative, tenant compte des dictionnaires et surtout des différents niveaux de style)[2].

Dans mon propre corpus, assez restreint , de 200 mots, les cas où deux ou plus de deux sémèmes allemands correspondent à un lexème français représentent 24%. Ce n'est pas un résultat extraordinaire, mais il s'agit quand même d'un quart des occurrences.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Il y a évidemment des exemples isolés beaucoup plus spectaculaires, qu'on peut trouver dans les dictionnaires, ou qui sont cités dans les différents travaux qui s'occupent du même sujet et qui veulent démontrer sans statistique qu'il y a souvent une correspondance de **1** à **x** dans le vocabulaire français comparé à celui de l'allemand. Je ne cite ici qu'un seul exemple, tiré de Malblanc [1961,p.47], pour les substantifs:

(6) **coup** Schlag; Hieb; Stich; Stoss; Schuss; Knall; Ton; Blick; Fall; Treffer; Strahl; Kniff; Pfiff; Zug (*de boisson);* Fang; Wurf (*au jeu)*; Streich;

Et encore ai-je laissé de côté les correspondants allemands des expressions dans lesquelles le mot *coup* entre à statut de noyau déterminé par un complément du nom : *coup de sifflet; coup d'oeil, etc.*

2.2. La polysémie est encore plus évidente quand il s'agit des adjectifs. Par rapport au français qui dispose d'un nombre limité d'adjectifs, l'allemand a la faculté presque infinie de créer des adjectifs, grâce à des préfixes et à des suffixes plus nombreux. Le français traduit ces adjectifs par des locution ou bien, le plus souvent, par un seul adjectif, qui d'habitude est de nature abstraite, et a une grande extension. Voici encore un exemple tiré de Malblanc [1961; p.61]. D'après le contexte cet adjectif peur correspondre à un grand nombre d'adjectifs allemands:

(7) *des couleurs vives* - grelle Farben
de vifs propos - scharfe Worte
une vive douleur - ein empfindlicher Schmerz
une vive imagination - eine lebhafte Fantasie
une foi vive - ein starker Glaube
un oeil vif - ein feuriges Auge
de l'eau vive - Quellwasser
une force vive - lebendige Kraft
une vive sympathie - lebhafter Anteil
de vifs reproches - heftige Vorwürfe
une vive offense - eine schwere Beleidigung

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

une vive canonnade - heftiges Geschützfeuer
un air vif - die scharfe Luft
un esprit vif - aufgeweckt sein

Même s'il y a assez d'adjectifs polysémiques en allemand, il y a des contrastes frappants entre l'extension française de certains adjectifs et le nombre des adjectifs allemands qui, généralement, donnent plus de précisions que ceux du français.

2.3. C'est avec le verbe, mieux encore qu'avec le substantif ou l'adjectif, que la polysémie française devient évidente. Pour illustrer ce fait, j'ai eu recours aux verbes de mouvement qui sont les plus symptomatiques quant aux différences entre les deux langues.

Pour traduire en allemand des verbes aussi simples que le verbe *entrer* et son antonyme *sortir* il faut savoir **qui** *sort* ou *entre* (un homme, un véhicule, un oiseau, etc.), **avec quel moyen** se fait le déplacement (à pied (*gehen),* à cheval *(reiten),* en train, en voiture, en bateau *(fahren),* en volant *(fliegen),* en rampant *(kriechen),* en grimpant (*klettern),* etc. et encore faut-il savoir **quelle est la direction** du mouvement par rapport au point de repère (mouvement centrifuge ou bien centripète). Rien que pour l'indication de la direction, l'allemand a à sa disposition une multitude d'adverbes, comme p.ex. *hinaus; hinein; heraus; herein; hinauf; hinab;* etc.

(8) **entrer** hinein -/ hereingehen, -passen, -fahren, -reiten, -fliegen, -kriechen, -klettern, ; einreisen, -treten, -etc. (cf. aussi Malblanc, 1961,p.67).

Inversement, pour traduire de l'allemand en français il ne faut connaître que le classème de l'archisémème lexicalisé par *aller:* /de l'intérieur à l'extérieur/ ou bien /de l'extérieur à l'intérieur/. En français, les sèmes de spécification sont totalement négligés. Ils se déduisent exclusivement du contexte.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

2.4. La tendance du français à la polysémie se manifeste aussi d'autres manières.

L'une d'elles est la *dérivation implicite* .Je tire mon exemple de Bally [1965, p.306] : "On sait p.ex. que sans rien changer à la forme des noms de matière (*le cuivre*) ou des noms d'abstraction (*la gloire*), le français peut en faire des noms concrets désignant des choses". Ceci est réalisé simplement par l'ajout d'un nouveau sémème au signifié de base. En surface, le mot ne change pas. En allemand, il faut ajouter en surface un autre mot:

(9) **cuivre** Kupfer
un cuivre Kupfer / gegenstand

2.5. Le français excelle aussi en polysémies grammaticales. Autrement dit, on trouve en français fréquemment une neutralisation des sèmes grammaticaux.

2.5.1. La répugnance évidente pour la formation de féminins à l'aide de suffixes a, probablement, au moins partiellement, la même origine : *professeur, témoin,* etc. sont des mots polysémiques quant au genre. D'où certaines inconséquences.

" Mme L. est une romancière magnifiquement romanesque et un conteur infiniment souple".

" Mme X est appelée à faire sa déposition; le témoin affirme qu'il n'a vu l'inculpé qu'une seule fois" [Bally, 1965, p.306]

Dans le dernier exemple la relation entre le référent et le coréférent est obscurcie par la différence du genre grammatical. L'allemand, lui, recourt, si besoin est, simplement à un suffixe:

(10) Professor / in, Zeuge, Zeugin[3]

2.5.2. Un autre type de polysémie grammaticale se manifeste par l'agglomération des catégories grammaticales par *conversion.* Des adverbes, des expressions adverbiales, des

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

conjonctions, etc. peuvent , beaucoup plus facilement qu'en allemand, prendre la fonction de substantifs, sans changer de forme: *le dessus, le dessous, le devant, les alentours :*

(11) **dessous** s. Unterteil, Unterseite; *fig.* Kehrseite; tieferer Grund; Hintergründe (der Politik); *theat* Versenkung; *arch* Leibung; unteres Stockwerk; *pl.*(Damen) Unterwäsche; Unterhloz. (Weis-Mattutat, s.v.).

En français, un substantif peut aussi avec la plus grande facilité changer de catégorie grammaticale, en devenant adjectif. Il suffit pour cela qu'il soit privé d'actualisateur et qu'il adopte les conditions d'emploi de l'adjectif, ce qui n'est pas le cas de l'allemand.

(12) *Paul est très artiste.* * Paul ist sehr *künstler
une question d'argent *eine Geldsache

Les adjectifs se substantivent eux aussi sans aucune difficulté. En allemand, même dans les cas où l'on peut substantiver les adjectifs, il faut au moins ajouter la désinence[4]:

(13) *Paul est un timide.* *Paul ist ein Schüchtern/er.
Un pauvre souffre du froid. *Ein Arm/er leidet unter der Kälte".

Certes, cette grande liberté de conversion génère plus d'une fois des ambiguïtés, qui sont souvent, mais pas toujours, éliminées par la position de l'adjectif, comme le montre l'exemple suivant: *l'instinct linguistique du Français, épris de précision et de clarté.*

2.5.3. Les polysémies, ou plutôt les synchrétismes, abondent dans le système verbal du code oral. Il s'agit surtout du synchrétisme des personnes (généralement des pers. 1, 2, 3 et 6 ou seulement 1, 2 et 3) corrigé par les pronoms sujet atones, et des synchrétismes du temps et du mode comme, par exemple, au présent de l'indicatif et

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

du subjonctif des verbes du premier groupe, à la 1ère pers. du futur et du conditionnel, etc. (Pour plus de détails, cf. Iliescu - Mourin, 1991, p.515).

2.5.4. Je passe sur la neutralisation des sèmes / proximité/ / éloignement/ des adjectifs démonstratifs[5].

2.5.5. Passons aussi sur les connecteurs, surtout sur le connecteur *mais* , qui a fait couler beaucoup d'encre, justement à cause de son caractère polysémique (cf. p.ex. Anscombre, Ducrot). Le contraste avec l'allemand où les deux sémèmes sont lexicalisés par *sondern* et *aber* saute aux yeux[6].

3.0. Un coup d'oeil jeté sur des correspondances comme *devoir* "Schularbeit", *arrêt* "Haltestelle" nous rappelle qu'une grande partie des lexèmes français correspondent à des mots composés allemands, qui par ce fait même sont motivés.

Or, les mots motivés sont par leur nature même précis, ce qui veut dire que leur sphère sémantique est plus grande et leur sphère logique plus restreinte. La conséquence logique est que ces lexèmes sont moins indépendants dans leur usage.

Les mots motivés, dans la majorité des cas - complexes, sont soumis à des restrictions quant à la richesse des significations : ils sont rarement polysémiques, contrairement aux mots arbitraires, comme le remarque justement Malblanc (1961, p.46) : "le signe arbitraire est apte à supporter plus de significations que le signe motivé accroché à une partie bien définie du réel".

3.1 Tenant compte de ce que nous avons vu jusqu'à présent, il n'est pas surprenant que le mot français soit moins motivé que le mot allemand.

Le français préférera *une pendule* à la "Wanduhr" (montre de mur) et *un bureau* au "Schreibtisch" (table pour écrire). Il dira *sentier* et non pas "chemin de pied" *Fußweg, concierge* et non pas "maître de maison" *Hausmeister, arrêt* et non pas "lieu d'arrêt" *Haltestelle, alliance* et non pas "bague de mariage" *Ehering* (cf.Malblanc, 1961,p.45).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Le rapport entre motivé et non motivé n'est pas moindre dans le cas des adjectifs: *gai* "lebenslustig" (gai de vivre); *remarquable* "sehenswert" (digne d'être vu"); *livide* "totenblaß" (d'une paleur mortelle); *délicat* "zartfühlend" (avec des sentiments délicats).

Dans sa monographie sur l'arbitraire et la motivation en français et en allemand, Jean Scheidegger (1981,p.115) arrive à la conclusion que dans le domaine de la motivation relative (par le signifié) l'impression de Bally sur le caractère arbitraire du français s'avère juste: "Les mots construits, seuls susceptibles d'être sentis comme motivés, sont plus abondants dans le GW [=vocabulaire fondamental de l'allemand]".

3.2. Le signifié du composé allemand est représenté en surface par deux ou plusieurs mots, dont l'un correspond à l'archisémème et l'autre ou bien les autres correspondent à des sèmes de spécification. Prenons un exemple simple comme *Fußweg*. Le mot qui correspond à l'archisémème est le déterminé placé le dernier dans la suite linéaire du mot (ici *Weg* chemin), celui qui correspond à un sème de spécification est le déterminant, qui précède le déterminé (ici *Fuß pied*).

L'analyse de la correspondance entre les mots simples français et les composés allemands fait apparaître deux types différents.

3.2.1. Le premier, représenté par la correspondance *sentier* - *Fußweg* oppose des mots français non motivés à des mots allemands motivés. Cette correspondance est fréquente quand il s'agit de mots abstraits: *adultère* "Ehebruch", *intuition* "Einfühlungsgabe", *inauguration* "Eröffnung", *objectivité* "Unvoreingenommenheit".

3.2.2. Le deuxième type, caractérisé en français par un mot motivé, non composé, parfois dérivé, peut avoir deux structures différentes:

a) Le plus souvent le mot lexicalise le classème, c'est-à-dire le terme plus général, et renonce volontiers au sème de spécification. C'est le cas de *Taschen/uhr* "montre de poche" -*montre, Blumen/händler* "commerçant de fleurs" -*fleuriste*[7].

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

b) Dans d'autres cas, il est vrai, assez rares, c'est le terme spécifique qui est lexicalisé au détriment de celui qui est plus général. Ceci arrive quand le classème est trop générique et porte donc trop peu d'information, comme par exemple *Stelle* "endroit, lieu" qui est le classème d'un mot comme *Haltestelle* "arrêt".

3.3. Ce que Günther Grünbeck (1982) appelle: *Vue d'ensemble* et *vue de détail* mérite une attention spéciale. En se basant sur un corpus très large tiré d'oeuvres littéraires allemandes et françaises, l'auteur arrive à la conclusion que du point de vue quantitatif et distributionnel, il se dégage nettement la préférence de l'allemand pour le détail et la préférence du français pour la vue d'ensemble, autrement dit, pour la généricité (Grünbeck 1982, 179).

Les conclusions de l'auteur, retenues et équilibrées, se fondent sur une analyse très poussée, dont un des points les plus intéressants est la correspondance qu'on peut établir entre un pluriel plus spécifique en allemand et un singulier plus générique en français, quand il s'agit d'assertions généralement valables:

(14) *Wenn wir Pilze mit Eiern essen, dürfen wir nicht vergessen, daß Eier und Fett die eigentliche Nahrung bilden und die Pilze als Würze dienen.*

" Lorsque nous mangeons les champignons avec des oeufs, il ne faut pas oublier que l'oeuf et la matière grasse constituent la véritable nourriture et que le champignon joue le rôle de condiment." (Grünbeck 1982, 169).

(...) *Es gibt draußen keine Atmosphäre und folglich.... keinen dieser kleinen Stöße, wie man sie in Flugzeugen spürt.*

"Dehors, pas d'atmosphère, par conséquent ...aucune de ces petites secousses que l'on ressent dans l'avion." (id.ibid.)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

L'auteur (pag.174) attire aussi l'attention sur le penchant de l'allemand pour le détail, qui se dégage, entre autres, des exemples où le détail précède le général (p.ex. le déterminant précède le déterminé) à la différence des exemples français. Les chiffres que Grünbeck fournit dans ce sens sont convaincants: dans 4109 cas, le traducteur français a converti les exemples allemands en faisant suivre le détail, respectivement le déterminant au déterminé:

(15) (...) *ein sehr hoher Offizier* ***mit roten Streifen an der Hose.***
Un officier supérieur avec ***un pantalon à galons rouges.***
Dabei steckte sie ihren Pinsel ***zu der Palette in die linke Hand.***
En parlant ainsi, elle plaçait un pinceau ***dans sa main gauche avec la palette.***

3.4. Dans un autre article (1977), le même auteur fait l'analyse d'un riche corpus français et allemand pour mettre en évidence l'emploi des articles défini et indefini dans les deux langues. Dans une de ses conclusions, l'auteur constate que, selon son corpus, l'article défini français se trouve, en général, à la place de l'article indéfini allemand toutes les fois que le texte français suit son penchant pour l'abstraction et pour la détermination définitoire, héritage de la pensée logique cartésienne (Grünbeck 1977, p.119).

En un mot: le français préfère le générique.

4.0. La même divergence de perspective entre les deux langues est analysée par P. Blumenthal (1987, p. 13-15). Il examine des textes français et allemands du point de vue de la structure syntaxique de la phrase, en se basant sur des données statistiques, et il arrive à la conclusion que les différences les plus sensibles sont liées aux schémas syntaxiques "sujet - verbe - circonstances causales", structure dont la fréquence est pourtant fort dépendante du type de texte. On la trouve surtout dans les textes scientifiques. Dans un texte de

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

neurophysiologie analysé par Blumenthal, l'expression de la causalité prend la forme d'un sujet d'un verbe actif, transitif, tandis qu'en allemand elle se présente sous forme de circonstanciel qui dépend d'un verbe intransitif. D'ailleurs, le français a tendance à exprimer les circonstances par des mots en fonction de sujet, tandis qu'en allemand, le sens correspond à la structure syntaxique: les circonstances de la structure profonde sont exprimées par des fonctions circonstancielles, en surface.

(16) *Auf Zeitungsinseraten* [compl.circ.] *prangt ein fahles Porträt. Text: Keiner kennt sein Gesicht.*

Les pages publicitaires [sujet] *des journaux montrent un portrait blafard accompagné de la légende suivante: personne ne connaît son visage.* (Truffaut 1983, p. 279 *apud* Blumenthal 1987, p.13)

Aus einer Reihe [compl.circ.] *nacht wie vor ungelöster Auseinandersetzungen erwächst weiterhin Gewalt und Frustration.*

Plusieurs différends cruciaux [sujet] *qui n'ont toujours pas été résolus sont une source de violence et de frustration.* (Truffaut 1983, p.280 *apud* Blumenthal 1987, p.14).

P.Blumenthal explique la différence entre les deux langues par une contrainte syntaxique concernant l'ordre des mots en français et par une contrainte sémantique concernant le sujet dans le cas où le circonstanciel sémantique requiert une position thématique en allemand.

4.1. Comme nous l'avons vu, l'opposition mot motivé - mot arbitraire, corrolaire de l'opposition langue plus polysémique - langue moins polysémique, nous a fait aborder *supra* l'opposition langue générique - langue spécifique. La même opposition nous oblige à envisager une autre opposition "lieu commun": le français langue abstraite - l'allemand langue concrète. Cette dernière

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

caractéristique va , en effet, de pair avec le penchant de l'allemand pour la description minutieuse du référent.

En allemand, le référent est souvent décrit, en français, il est simplement désigné. Je cite encore Malblanc (1961, p.45): "en français *le signe* se substitue à l'image. Le substantif s'insère davantage dans la réalité".

En français, le signe s'adresse seulement à la compétence linguistique et implicitement à la notion abstraite qui diffère dans une certaine mesure d'un récepteur à un autre, en allemand, le signe ne désigne pas seulement, il s'adresse aux sens.

Quand le référent est concret, la description se fait souvent en images ou sons.

(17) **Bruit:** *Lärm* (le bruit en général); *Geräusch* (un bruit plus faible) et puis les bruits spécifiques: *Dröhnen* (des cannons); *Knistern* (papier, branches sèches); *Knattern* (mitrailleuse, motocyclette, etc.); *Knarren* (objets de bois, escaliers, parquet); *Poltern* (bruit fort de quelqu'un qui descend un escalier (de bois) avec des chausures lourdes, d'un char qui passe sur un pont de bois, etc.); *Rascheln* (les feuilles d'un arbre, feuilles de papier); *Rauschen* (un ruisseau); *Schwirren* (des insectes en volant dans l'air) (cf. Malblanc 1961, p.46).

Si les différents bruits sont persistants ou répétés, s'ils sont donc duratifs et non pas ponctuels, l'allemand ajoute le préfixe *Ge-* aux mots cités plus haut, qui, d'ailleurs, n'épuisent guère les noms de bruit en allemand.

Il y a évidemment aussi en français des noms pour différents bruits, comme par exemple: *claquement, crépitement, fracas, grincement, tumulte, tapage, brouhaha, tintamarre, vacarme, ,bruissement* "Rauschen, Rascheln", *bourdonner* " Schwirren", *pétiller* "Knattern", "Knistern", etc., mais selon plusieurs travaux contrastifs, il semble que la langue littéraire française en use beaucoup moins que l'allemand. Voilà quelques exemples pris de Malblanc (1961,p.46):

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(18) *un bruit de feuilles (bruissement)* " Rascheln von Blättern"; *le bruit des fouets (claquement)* "der Knall der Peitschen", *un bruit d'averse (crépitement)* "das Geprassel eines Platzregens", *le bruit d'une porte (grincement)* "das Knarren einer Tür".(ex. tirés de Daudet);

(19) *Le bruit des lourds canons roulant vers Austerlitz.*
Das Dröhnen der schweren Geschütze ***auf dem Weg nach Austerlitz***"(Hugo).

5.0. Nous l'avons vu: le français est une langue qu'on peut caractériser comme polysémique. Elle est implicitement arbitraire et générique. Ces trois épithètes ne sont-elles pas au pôle opposé de la clarté française, qui, depuis Vaugelas, a fait couler tant d'encre?

Ne faut-il alors pas donner raison aux critiques de la clarté française, à ceux qui qualifient celle-ci de cliché dépassé ou d'anachronisme, comme, par exemple, l'article *The Myth of Clarity* (dans *Times Literary Supplement* de mai 1962) cité par P. Swiggers (1987, p.16, note 35).

Ou bien à Martinet (1969,p. 61 *apud* Swiggers 1987, p. 16) qui écrit: "On dit du français, depuis plus de deux siècles, qu'il est une langue claire. Du point de vue de la structure même de la langue, la chose n'a aucun sens: dans cette langue du calembour, les sources de confusion foisonnent, et l'on ne saurait dire que le français est clair qu'en décrétant que ce qui n'est pas clair n'est pas français."

Enfin, dans le dernier paragraphe de l'article cité *supra* il est dit: " Le français ne satisfait guère à une exigence, trop simpliste peut-être, de clarté: une structure, un sens; deux structures, deux sens; un sens, une structure; deux sens, deux structures. Les exemples de télescopage de structures et de structures alternantes sont là - hélas- trop nombreux."

Heureusement, il continue: " Mais la clarté n'est pas seulement une affaire de paramètres; elle est aussi, et peut-être avant tout, une affaire d'interprétation...Une lueur d'espoir pour ceux qui s'obstineraient à vouloir défendre la cause de la clarté française?"

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

5.1. Il me semble qu'en partant d'une réinterprétation, il y a plus d'une lueur pour défendre la clarté française. Car, à mon avis, "clarté" ne veut pas dire "manque d'ambiguïté" mais la qualité "d'offrir une vue d'ensemble, qui domine tous les détails".

C'est "la spécificité" de l'allemand qui nous offre ici le mot adéquat! : *übersichtlich.*

5.2. Interprétée ainsi, la clarté va de pair avec la polysémie, avec l'abstraction et avec la généricité, attributs qui, tous, se caractérisent par l'économie des procédés linguistiques.

C'est grâce à l'économie des signes dont un instrument est la polysémie et grâce à son penchant pour l'abstraction et pour la généricité que le français présente à ses auditeurs une vue d'ensemble en leur laissant la liberté de mettre les points sur les *i* à l'aide du co- et du contexte, donc à l'aide de la situation pragmatique.

En guise de conclusion, je me contente de citer Bally (1965, p.342): "De tout cela se dégage une impression générale et d'une assez grande portée: le français pratique l'économie des procédés [dont la polysémie en est un (M.I.)], et leur fait produire le maximum de rendement; l'allemand met en oeuvre un nombre si considérable de moyens d'expression, qu'on pourrait dire qu'il est tenté de gaspiller inutilement cette richesse".

NOTES

1. Où **X** est le signifiant français, **Y** le signifiant allemand et le chiffre indique le nombre de signifiés.

2. Il est évident que l'allemand, à son tour, a suffisamment de mots polysémiques. Il s'agit seulement de la fréquence du phénomène.

3. D'où l'aspect désagréable des journaux allemands contemporains, pleins de barres obliques ou de majuscules au milieu d'un mot: Professorin, ProfessorIn.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

4. De ce point de vue, le seul cas où le français s'approche de l'allemand est celui des adjectifs adverbialisés: *frapper fort* " stark zuschlagen", *parler haut* "laut sprechen", etc.

5. Dans ce cas, le terme de comparaison pour démontrer la polysémie française ne serait pas l'allemand, mais les langues ibériques, qui ont encore maintenu l'ancienne opposition ternaire: près de moi, près de toi, loin de toi et loin de moi.

6. D'ailleurs la grande majorité des langues romanes, ainsi que l'ancien français, se comportent comme l'allemand.

7. Je fais abstraction des composés français du type *garde-robe, porte-monnaie,* etc.

Bibliographie

Albrecht, J. , 1978, *Le français langue abstraite,* Tübingen,Narr.

Anscombre, J. C. et Ducrot, O. , 1977, "Deux **mais** en français?" in *Lingua 43,* p.23-40.

Bally, Ch. , 1965, *Linguistique générale et linguistique française,* Berne, Francke.

Blumenthal, P., 1987, *Sprachvergleich Deutsch-Französisch,* Tübingen, Niemeyer.

Grünbeck, B. , 1977, "Beobachtungen zum unterschiedlichen Gebrauch von bestimmtem und unbestimmtem Artikel in deutschen und französischen Textkörpern", in *Vox romanica* no. 36, p. 93-120.

Grünbeck, B. , 1982, "Kollektivschau (vue d'ensemble) und Einzelschau (vue de détail) im Deutschen und Französischen", in *Vox Romanica, no.* 41, p.159-180.

Iliescu, M/ Mourin, L., 1991, *La typologie de la morphologie verbale romane*, Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Tome 80, Innsbruck.

Kleiber, G., 1990, *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.

Landheer, 1983, "Ambiguïté et dictionnaire bilingue", in *Lexique 2.*

Malblanc, A., 1961, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Didier, Paris.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Mornet, D., 1929, *Histoire de la clarté française*, Paris.
Nickolaus, G., 1978, *Grund-und Aufbauwortschatz Französisch*, Stuttgart, Klett, 1978.
Picoche, J., 1986, *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan.
Rettig, W., 1985, "Die zweisprachige Lexikographie Französisch-Deutsch, Deutsch-Französisch. Stand, Probleme, Aufgaben" in *Lexikographica 1*, 83-124.
Scheidegger, J., 1981, *Arbitraire et motivation en français et en allemand*, Berne, Francke.
Schwarze, Ch., 1977, "Le lexique dans une grammaire comparée du français et de l'allemand", in Rohrer, Ch. (éd), *Actes du colloque franco-allemand de linguistique théorique*, Tübingen, Niemeyer, p.231-240.
Swiggers, P., 1987, "Á l'ombre de la clarté française", in *Langue française, 75*, septembre, p.5-20.
Truffaut, L., 1980, *Grundprobleme der deutsch-französischen Übersetzung*, München.
Wandruszka, M., 1959, *Der geist der französischen Sprache*, Hamburg, Rohwolt.
Wandruszka, M., 1969, *Sprachen vergleichbar und unvergleichlich*, München, Piper.
Weinrich, H., 1961, "Die clarté der französischen Sprache und die Klarheit der Franzosen", in *ZRPh 77*, p.528-544.
Weiss/ Mattutat, 1974, *Wörterbuch der französischen und deutschen Sprache, I Französisch-Deutsch*, Stuttgart, Klett.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Maria MANOLIU-MANEA
University of California, Davis

INTRADUCTIBILUL *ŞI*: O PARADIGMĂ PRAGMATICĂ

Nu cred că există vreo îndoială asupra faptului că Teodora Cristea este inițiatorul analizei discursive comparate romano-franceze. Scurta contribuție de față izvorăşte dintr-o întrebare la care nu am putut găsi răspuns şi de aceea constituie o invitație adresată omagiatei prin volumul de față. Este vorba de una din valorile cuvântului ***şi*** din româna modernă pentru care nu se găseşte nici o corespondență în dicționarele bilingve, fie româno-franceze, fie româno-engleze. Dacă în funcție de conjuncție copulativă, ***şi*** îşi găseşte uşor echivalete în franceză sau engleză (fr. *et,* engl. *and*), în funcție de adverb sensurile obişnuite sunt echivalente cu comparative sinonime cu *de asemenea* (fr. *de même, aussi,* engl. *too, also*) dacă nu chiar cu un alt cuvânt multifuncțional cum este *chiar*, engl. *even*[1], sau cu *déjà* (engl., *already*). După cum observă Ciompec (1985: 35), şi în dicționarele explicative sensurile adverbului ***şi*** se distribuie între valori modale, exprimând cumulul, încrederea (*şi el a venit*), precizarea „chiar" (*se şi subliniază*), intensificarea (*şi mai frumos*) etc. şi valoarea temporală „imediat, îndată" (*a şi venit*). Deşi prezintă un inventar detaliat al contextelor în care apare ***şi*** în texte comtemporane (1959-1966), şi oferă traduceri cât se poate de apropiate în germană Kerschbaumer (1968) nu reuşeşte să degaje o invariantă semantică prin care să se explice trecerea de la o funcție la alta, probabil şi datorită lipsei unui model pragmatic şi discursiv adecvat. Termen opac, *„reliefare"* (geamăn, probabil cu fr. „la mise en relief"), de exemplu, este folosit pentru a eticheta atât valoarea de „întărire", cât şi pe cea de „atenuare" a adverbului (v. Kerschbaumer, 1968: 373).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Ipoteza pe care dorim să o avansăm integrează funcția acestui ***și*** într-o paradigmă discursivă în care valoarea sa de bază de „incluziune", invariantă semantică relațională indiferentă la statutul morfo-sintactic de conjuncție sau de (semi-)adverb, este exploatată pragmatic și discursiv în diferite moduri și anume: (a) marcă a unității topicale, (b) semn al cooperării dintre interlocutori, (c) expresie a unei includeri neașteptate, într-o anumită paradigmă (așa numita valoare intensivă sau de întărire), și, în sfârșit, (d) marcă pragmatică de minimalizare a forței actului de limbaj, și/sau marcă argumentativă a unui act de limbaj justificativ. În favoarea ipotezei pragmatice pledează și originea sa multiplă care ne trimite la cuvinte de tip deictic și anaforic, cu funcții care constituie de obicei puncte de plecare în dezvoltarea mărcilor discursive. Este vorba de deictice adverbiale, ca de exemplu, lat. *sic* „astfel, așa"[2], sau pronominale, cum ar fi lat. *ipsi* „însuși"[3], care are de asemenea o funcție pragmatică și anume de negare a unei așteptări de non-identitate[4].

1. De la conjuncție copulativă la marcă discursivă

1.1. *Și* marcă a continuității discursive. Nu de puține ori s-a remarcat faptul că ***și***, caracterizat ca o conjuncție coordonatoare copulativă, nu apare numai între două sintagme sau propoziții în interiorul unei fraze atunci când acestea au o bază ideațională comună, ci și la început de frază, după o pauză marcată grafic printr-un punct. Inspirat de stilistica Școlii de la Geneva, cu mult înainte de dezvoltarea modelelor actuale de analiză discursivă, Iordan (1930-40/1975: 219) considera că în cazul în care leagă propoziții principale juxtapuse, ***și*** este un „cuvânt de umplutură", mijloc de „a înjgheba o construcție cu adevărat sintactică" deși „propozițiile sunt izolate, independente una de alta, în sensul că fiecre constituie o enunțare deplină, care n-are numaidecât nevoie de o continuare logică [...]". Urmând modelul precursorilor săi, Charles Bally și Leo Spitzer, Iorgu Iordan aduce în discuție și argumentul intonației:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

„Că înlăturarea pauzei este numai aparentă rezultă clar din intonație: la sfârșitul fiecărei propoziții tonul coboară, exact ca atunci când terminăm efectiv o frază. Prezența lui ***și*** devine, în astfel de condiții, aproape obligatorie. De aceea apare el extraordinar de des, nu numai în interiorul frazei, ci și la începutul ei. [...] Deprinderea de a lega așa-zicând propozițiile cu acest instrument gramatical [...] face ca vorbirea, adică povestirea însăși, să înceapă adesea cu ***și***". (1975: 219)[5].

Un caz tipic de folosire a lui ***și*** cu valoare narativă îl constituie apariția acestuia la început de paragraf, marcând de fapt trecerea de la un plan la altul, de la o unitate narativă la alta, de cele mai multe ori, trecerea de la dialog la narare, într-un ritm rapid, a evenimentelor următoare:

(1) *– Ei, măi Ștefane, și Smărănducă, mai rămâneți cu sănătate, că eu m-am dus dusu-m-am. Hai nepoate, gata ești?*

– Gata, bunicule, haidem, zisei, necăjindu-mă cu niște costițe afumate de porc și cu niște cârnați fripți, ce mi-i pusese mama dinainte.

***Și** luându-mi rămas bun de la părinți, am purces cu bunicul spre Pipirig. **Și** era un pui de ger în dimineața aceea, de crăpau lemnele! **Și** din sus de Vânători, cum treceam puntea peste apa Neamțului, bunicul în urmă cu caii de căpăstru, și eu, înainte, mi-au lunecat ciubotele și am căzut în Ozana cît mi ți-i băietul! Noroc de bunicul! „**Și** scroambele ieste a voastre îs pocite", zise el sculându-mă repede, murat până la pele și înghețat hăt-bine, căci năboise apa în toate părțile. **Și** iute mi-a scos ciubotele din picioare, că se făcuse bocnă „Opinca-i bună săraca! Îți șade piciorul hodinit, și la ger huzurești cu dânsa". **Și** până a vorbit aceste, eram și învălit într-o saricâ ghițoasă de Caşina, băgat într-o desagă de cal, purces pe drum, și hai la Pipirig. **Și** când m-a văzut bunica în ce hal mă aflam, ghemuit în desagă, ca un pui de bodaproste, cât pe ce să se prăpădească plângând* (Creangă, PAP: 193-194).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Dialogul de mai sus ilustrează şi funcţia pe care o are ***şi*** în cadrul aceluiaşi paragraf: după punct, la începutul frazelor, ***şi*** marchează relaţia dintre evenimente succesive aparţinând aceluiaşi plan narativ.

Dar, aşa cum remarcă Schiffrin (1987: 152) analizând funcţiile conjuncţiei coordonatoare copulative *and,* acesta nu este numai un „coordonator structural de idei" (engl. *structural coordinator of ideas*), dar şi o marcă pragmatică a interacţiunii dintre vorbitori. Din punctul de vedere al organizării dialogale, ***şi*** care leagă fraze independente în şir marchează adesea refuzul vorbitorului, fie A, de a ceda cuvântul interlocutorului, fie B.

O funcţie contrară are ***şi*** cu intonaţie ascendentă (de interogaţie), atunci când apare în dialog la începutul intervenţiei interlocutorului B, care profitând de cea mai mică pauză sau coborâre a intonaţiei de către primul vorbitor, fie A, semnalează dorinţa/interesul pentru a afla urmarea şi, implicit, pentru a încuraja vorbitorul A să continue naraţia:

(2) – *Da ce-a fost aici, copile?*
– *Ce să fie mămucă? Ia, cum te-ai dus de-acasă, n-a trecut tocmai mult şi iaca cineva s-aude bătând la uşă şi spunând:*
Trei iezi cucuieţi
Mamei uşa descuieţi...
– ***Şi****?...*
– *Ei frate-meu cel mare, nătâng* ***şi*** *neastâmpărat cum îl ştii, fuga la uşă să deschidă.*
– ***Ş****-atunci?*
– *Atunci, eu m-am vârât iute în horn,* ***şi*** *frate-meu cel mijlociu sub cheresim, iară cel mare, după cum îţi spun, se dă cu nepăsare după uşă* ***şi*** *trage zăvorul!...*
– ***Ş****-atunci?...*
– *Atunci, grozăvie mare!...* (Creangă, 1965: 21).

1.2. Conjuncţia dublă şi...şi. Aşa cum sper că am demonstrat în alt loc (v. Manoliu, 1994: 216), repetarea conjuncţiei ***şi*** este marca unei expectaţii invalidate privind combinarea a două sau mai multe entităţi într-una singură:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Compară:

(3) – *Ce fel de fruct e acesta? Caisă? Piersică?*
a. – *E **şi** piersică **şi** caisă.*
(cu referire la „pêche-abricot") şi:
b.? – *E piersică **şi** caisă.*

Răspunsul (4a) este acceptabil, deoarece invalidează aşteptarea după care un fruct e fie caisă, fie piersică, nu de-amândouă, în timp ce răspunsul (b) e mai puţin acceptabil, dat fiind că ***şi*** copulativ singur nu poate nega nici o aşteptare, ci exprimă numai faptul că entităţile legate aparţin aceleeaşi unităţi.

2. *Şi* adverbial: *şi* inclusiv

2.1. *Şi* intensiv: În marea sa majoritate, ***şi*** inclusiv introduce un candidat nou incluzându-l în seria argumentelor pentru care se verifică acelaşi predicat [v. (5), (6)], deşi co-textul precedent nu anunţă cu nimic existenţa acestui adaos.

(4) – *Un lucru era clar, zise Nicolae: plângea. Lacrimile erau adevărate.*
– *De acord cu dumneavoastră, vedea şi el unde ar fi putut ajunge şi n-a ajuns, dacă şi-ar fi creat **şi** el grupul acela al lui* (M. Preda, MS: 202).

„El" este inclus în seria candidaţilor pentru predicatul „a-şi crea un grup propriu". Includerea aceasta este de obicei însoţită de o valoare pragmatică de negare a unei aşteptări:

(5) – *Bine, dar vă admira, zise Nicolae.*
– *Da, dar vrea să fie **şi el** admirat. Ori eu n-am nevoie de asta, cum o să-l admir eu pe el?* (M. Preda, MS: 202).

Aşteptarea vorbitorului este că „el" nu poate pretinde a fi admirat.

Ideea de includere neaşteptată este întărită şi de co-ocurenţa unor mărci adversative [v. ***dar*** în (6)], sau a unui adverb comparativ: ***mai*** [v. (6), (7)]:

În (6), predicatul cade în sfera lui ***şi***:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(6) *Ştiu că ţine la mine, dar atât mi-ar trebui, să-l* ***mai şi încurajez***! (M. Preda, MS: 201). În (7) ***şi*** mai exprimăo creştere în intensitate nedorită:

(7) [*scrumierele*] *repede se umpleau la loc* ***şi*** *se murdăreau,* ***şi*** *se murdărea* ***şi mai rău*** *faţa de masă* (M. Preda, MS: 209).

Expresie fixată în vorbirea familiară, ***şi mai şi*** exprimă un punct culminant al gradaţiei:

(8) *numai iaca ce vede Harap-Alb altă bâzdâganie* ***şi mai şi*** (Creangă, PAP: 128).

Contextul caracteristic pentru ***şi*** **intensiv** este oferit de coprezenţa termenilor incluşi - în pofida aşteptărilor - în aceeaşi paradigmă.

În combinaţie cu adverbul comparativ ***ca şi***, urmat de conjuncţii subordonatoare de timp sau mod, ***şi*** introduce un univers de comparaţie ireal. De aceea modul preferat este, în aceste cazuri, condiţionalul:

(9) – *Unii au fugit împinşi de demonul afirmării persoanei lor,* ***ca şi când*** *ai putea afirma persoana ta* (M. Preda, MS: 208).

(10) – *Neguţătorul băgă degetul în gaura inelului după cum îl învăţase Galben-de-soare* ***şi*** *zidul pieri* ***ca şi cum*** *n-ar mai fi fost* (Ispirescu, BL: 26).

Capacitatea de a nega o adiţiune neaşteptată îl face apt să se combine cu *ci*, acesta fiind el însuşi caracterizat prin funcţia pragmatică de a nega o aşteptare (v. Manoliu, 1994: 213-215), pentru a forma corelativul *nu numai ci* ***şi***:

(11) ***Nu*** *erau tovarăşi* ***numai*** *la biserică,* ***ci*** *erau* ***şi*** *muşteriii lui moş Precup* (Sadoveanu, Opere 1: 575 în Graur, ed. 1 : 351).

2.2. Marcă de imediateţe: Valoarea de surpriză, de neaşteptat, poate explica şi funcţia de a marca rapiditatea, scurtimea intervalului temporal, ca în (12)[6]:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(13) *Cum a încetat ploaia, Petru a **şi** plecat în căutarea fratelui său.*

Dovadă că sensuri asemănătoare pot fi exprimate prin expresii ca: *îndată, neaşteptat de repede: surprinzător de repede.*

2.3. Marcă pragmatică de diminuare a forţei actului de limbaj

2.3.1. Aşa cum observam mai sus, analizele anterioare nu au ajuns la degajarea unei invariante semantice care să explice legătura dintre valorile opuse ale adverbialului **şi** nici măcar în termeni stilistici[7]. Inversiunea sensului intensiv în sens atenuat se realizează cu condiţia ca ordinea constituenţilor, şi anume Verb - Subiect, să nu fie o ordine neutrală, ci una marcată pragmatic, folosită cu scopul de a focaliza verbul şi/sau de a semnala un focus propoziţional (altfel spus, o frază rematică, fără contrast). Dovadă că, pentru a aduce subiectul la acelaşi nivel de preeminenţă discursivă cu verbul, este nevoie de repetarea subiectului postverbal (cf. *vine el, tata!*) sau de prezenţa explicită a pronumelor personale[8]. În absenţa pronumelor, focalizarea verbului face ca subiectul să apară ca având un grad mai scăzut de preeminenţă, ceea ce favorizează reinterpretarea întregii sintagme nominale în aşa fel încât ***şi*** îşi inversează efectul pozitiv şi devine un mijloc prin care se scade şi mai mult preeminenţa discursivă a termenului determinat. Să considerăm enunţurile (13) şi (14):

(13) *fă, **şi tu,** acolo, ce-i putea.*

(14) *mănânc **şi eu,** acolo ce găsesc* (în Iordan, 1975: 155).

Exemplele în chestiune sunt oferite de Iordan pentru folosirea stilistică a adverbului local *acolo*:

> „în aceste din urmă trei exemple sensul local, pe care-l are obişnuit *acolo*, a dispărut cu totul, pentru a i se substitui unul foarte nelămurit, care se apropie mai mult de al adverbelor modale: [...] *fă **şi** tu acolo...; mănânc **şi** eu, acolo...* ar putea fi schimbate în *fă **şi** tu, la întâmplare, ce-i putea; mănânc **şi** eu, cum se întâmplă sau după împrejurări, ce pot*" (Iordan, 1975: 155).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

De fapt, în ambele cazuri, *acolo* întărește valoarea de atenuare, de diluare a responsabilității față de activitatea respectivă, dat fiind că se însoțește în mod obligatoriu de o condiționare care diminuează capacitatea de controlor a referentului-subiect (*după împrejurări, ce găsesc*). Poziția slabă, altfel spus gradul scăzut de preeminență discursivă a subiectului în poziție postverbală, permite o reinterpretare la nivelul rolurilor prin care se minimalizează rolul agentiv al referentului subiectului. În acest fel, ***și*** poate introduce o scuză bazată pe evaziunea agentului din sfera responsabilității. Așa cum arată (15), această funcție o are, de altfel, ***și*** cînd precede pronumele subiect postverbal și în absența lui *acolo*.

(15) – *Ba te admirăm, îi spuse el cu multă afecțiune înțeleaptă, dar dacă urli, mai ne ascundem **și** noisentimentele* (M. Preda, MS: 196).

În acest caz, vina revine aşadar „celui care urlă", şi nu celor care sunt siliți să-și ascundă sentimentele. Un exemplu interesant pentru a explica „alunecarea lui ***și*** spre funcția de dezangentivizare ni-l oferă tot Marin Preda.

(16) – *De ce, Dine? Se putea să fi **și** murit **chiar** dacă era băiat tânăr. Parcă numai bătrânii au dreptul ăsta?*
– *La asta aș putea să-ți răspund printr-o simplă negație, zise celălalt. Dar eu consider că e mai bine să intrăm **și** noi undeva, spre o pildă la „Carul cu bere", unde am auzit că e plin de siliștеni, **și** să bem **și** noi o bere...* (M. Preda, MS: 7).

Invitația de a intra la „Carul cu bere" se justifică prin argumentul: „unde am auzit că e plin de siliștеni"; cu alte cuvinte ***și*** include pe vorbitor și pe invitați în clasa mai generală a siliștenilor și minimalizează, astfel, responsabilitatea agentivă (mergând la „Carul cu bere" și bând acolo nu facem decât ceea ce fac locuitorii Siliștei). Enunțuri de acest fel ne sugerează ipoteza după care contextul cheie favorizând reinterpretarea lui ***și*** adverbial (semn al includerii neașteptate într-o clasă de argumente pentru care se verifică același predicat) ca semn atenuant, de minimalizare a rolului agentiv, se poate găsi în construcții

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

comparative în care referentul subiectului este inclus într-o clasă atât de generală încât nu mai este necesar să fie exprimată ca, de exemplu „ca tot omul".

(17) *Când a auzit sirenele, a ieşit* ***şi*** *el în stradă, ca tot omul, să vadă ce s-a întâmplat.*

În (18) ***şi*** are rolul de a slăbi gradul de intensitate a actului de comandă exprimat prin imperativ:

(18) *... În ultimul război au murit de două ori mai mulţi faţă de numărul populaţiei decât cei care au ieşit victorioşi,* ***şi*** *a trebuit s-o facem ca să-i dăm istoriei peste bot [...]. Toarnă-mi, mă,* ***şi tu*** *nişte vin aici, ce fel de admirator eşti tu...* (M. Preda, MS: 205).

La aceasta contribuie de altfel şi determinantul indefinit *nişte* şi deicticul locativ folosit de asemenea ca marcă discursivă limitând acţiunea la *aici* (eventual însoţit de un gest de indicare a paharului). Compară (18) şi (19), unde intensitatea actului de comandă este nealterată:

(19) *Toarnă-mi vin!*

A se vedea şi (20), unde dădaca îi dă fetei de împărat un sfat la modul imperativ (*fugi şi dumneata de la fereastră*); relaţia socială dintre dădacă şi fata de împărat nu este însă compatibilă cu un ordin pur şi simplu:

(20) *A fost un împărat ş-o împărătească. Ei aveau numai o fată* ***şi*** *o păzea ca lumina ochilor. Ea n-avea voie să iasă nici până în grădină fără dădaca ei. [...]. Fata, tot şezând la fereastră, vedea pe un june fluieră-vânt umblând de colo până colo. Într-o zi uitându-se la el, o văzu* ***şi*** *el* ***şi****, ţintind ochii ei, ea simţi un fior, apoi ca o scânteie de foc o arse ceva la inimă. Se trase de la fereastră* ***şi*** *spuse dădacă-sei ce i se întâmplă. Atunci dădaca ei îi zise:*

– ***Ci ca fugi şi dumneata*** *de la fereastră! ce te tot zgâieşti* ***şi*** *te uiţi la toţi d-alde taie câinilor frunză* (Ispirescu, LB: 102).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Aceeaşi funcţie pragmatică de reducere a forţei actului de limbaj de comandă o are ***şi*** atenuat şi atunci când precede un obiect indirect:

(22) – *Dă-mi **şi mie** o linguriţă* (înregistrare 6/7/97)

(23) – *Doamnă Ambasador, am **şi** eu un şef, dar nu-i de la Externe, e de la Comerţ...*
*Daţi-mi **şi mie** o maşină, că a venit **şi** el aici, ca tot omul, la treabă, dar vrea să-şi ia pantofi, pentru copii, soţie... ştiţi dumneavoastră cum e...* (comunicare personală, Dr. Magda Botez).

În prezenţa unor verbe non-agentive (*a avea, a fi*) „valoarea de dezagentivizare" poate fi reinterpretată ca valoare de „depersonalizare" şi implicit de modestie sau de (auto-)ironizare pentru cazul în care contextul sugerează contrariul modestiei:

(24) *am **şi eu** concizeci de anişori* (Iordan, 1975: 163)

(25) *Ei, apoi minte mai ai, omule? Mă mieream eu de ce-s **şi ei** aşa de cuminţi, mititeii!* (Creangă, apud Iordan, 1975: 163)9.

Diferenţa funcţională dintre ***şi*** intensiv şi ***şi*** atenuant este marcată la nivelul expresiei prin intonaţie: cum este normal, primul se caracterizează printr-o intonaţie ascendentă, cu intensitate mai accentuată decât cea a verbului precedent, în timp ce al doilea se rosteşte cu o intonaţie scăzută, egală cu cea a întregului complex sintactic format din verb şi subiect.

Ipoteza minimalizării rolului agentiv poate explica şi constrângerile actuale:

(a) ***Si*** atenuant nu poate apărea în construcţii cauzative:

(26) *l-am făcut să plece...*

dar nu:

(27)* *l-am făcut **şi** eu să plece..*

(b) Apariţia unui astfel de ***şi*** în construcţii cu verbe non-agentive, non-voliţionale pare de asemenea nefirească

(28) *am strănutat **şi** eu, de, ... ce să-i faci!*

A se compara cu (29), (30), (31):

(29) *am strănutat **şi** eu, ca toţi ceilalţi prezenţi* (valoare inclusivă)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(30) *am **şi** strănutat* (imediatețe);
(31) *am strănutat **şi** eu, cum am putut, în batistă, să nu tulbur tăcerea* (includerea controlului, deci ridicarea gradului de agentivitate).

3. Concluzii

După părerea noastră, valoarea de bază prin care se poate explica varietatea semantică a lui ***şi*** în română se reduce mai degrabă la o relație de „incluziune", decât la aceea de „adițiune", sau „cumulare". Astfel, la nivel sintactic ***şi*** poate exprima: includerea într-o unitate sintactică superioară (sintagma nominală, fraza). Pe plan narativ, ***şi*** marchează apartenența la aceeaşi unitate narativă/ discursivă, cu două efecte: (a) refuz de a ceda cuvântul sau (b) interacțiune între ascultător şi vorbitor, mai precis, aprobare, încurajare a primului vorbitor pentru a continua naratia. Alte valori pragmatice apar ca efecte ale relației de includere într-o paradigmă oarecare, ca, de exemplu, seria argumentelor pentru care se verifică acelaşi predicat, seria de predicate care se aplică aceluiaşi argument, gradele de intensitate ale unei calități, ale unei dimensiuni temporale sau spațiale. Aceste funcții pragmatice pot fi descrise în termenii următori:

(a) includere neaşteptată, cu efect intensiv dacă nu chiar de surpriză, atunci când un alt termen al paradigmei respective este co-prezent, sau

(b) includerea într-o categorie generală, puțin definită, care se poate reinterpreta - în absența termenului de referință - ca o valoare de atenuare, de minimalizare a răspunderii individuale cu următoarele consecințe: (i) pe plan pragmatic, ***şi*** devine marcă de reducere a forței de limbaj (de comandă), (ii) pe plan discursiv, ***şi*** are o valoare argumentativă, introducând un act de justificare, de scuză. Cele două valori, aparent contradictorii, sunt marcate pozițional şi intonațional: ***şi*** intensiv se caracterizează printr-o intonație ascendentă, cu intensitate mai accentuată decât cea a verbului precedent. În acest caz subiectul poate precede sau urma verbului. ***Şi*** atenuant este

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

compatibil numai cu poziția postverbală a subiectului, caracterizată printr-o preeminență discursivă scăzută, și nu diferă ca intonație de constituenții din jur.

NOTE

1. Manoliu, 1994: 202-207.
2. v. Rosetti, 1969: 408: pentru etimologia *sic* optează și Kerschbaumer (1968)
3. v. Lombard, 1938 și Byck, 1964: 27-29.
4. v. Manoliu, 1994: 181-187.
5 Cu totul independent de aceste observații, Traugott (1995) susține că procesul de transformare a unor conjuncții sau adverbe în mărci discursive se aseamănă cu oricare alt proces de gramaticalizare.
6. Pentru valoarea temporală, v. Iordan et al., 1967: 272-273.
7. După ce am scris contribuția de față, mi-a parvenit o copie a articolului Lianei Pop (1995), în care autoarea vorbește despre valori pragmatice și discursive ale lui *și*. După Pop, „se pare că românescul *ȘI* nu deține ca utilizare specifică decât pe *ȘI* intensiv folosit singur ori pe *ȘI* de atenuare, care au, de exemplu, în franceză, alte echivalențe decât ET: AUSSI, respectiv 0". Descrierea în chestiune prezintă detaliat funcțiile discursive ale lui *și* dar nu propune nici o invariantă semantică prin care să explice legătura dintre acestea.
8. v. Iordan, 1975: 245, Manoliu-Manea, 1994: 253-257.
9. v. și Kerschbaumer, 1968: 371.

Corpora:

CREANGĂ, PAP: Ion Creangă, *Povești, Amintiri, Povestiri,* București, Editura pentru literatura, 1965.

ISPIRESCU, LB: Petre Ispirescu, *Legende sau basmele românilor*, ediție îngrijită de Aristița Avramescu. Prefață de Iorgu Iordan, Bucuresti, Editura pentru literatură, 1968.

PREDA, MS: Marin Preda, *Marele singuratic*, București, Cartea românească, 1972.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bibliografie

BYCK, J., 1964, „Pronumele *ipse* în limba română", BSRLR 1, 27-29.

CIOMPEC, GEORGETA 1985, *Morfosintaxa adverbului românesc - Sincronie şi diacronie,* Bucureşti, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică.

KERSCHBAUMER, MARIE-THERESE, 1968, «***Şi*** adverbial - mijloc de întărire, mijloc de atenuare», în *Studii şi cercetări lingvistice*, 19.4: 365-374.

GRAUR, ALE ANDRU ed. 1966, *Gramatica limbii române.* Ediţia a II-a revăzută şi adăugită, 1, Bucureşti, Editura Academiei.

IORDAN, IORGU 1975, *Stilistica limbii române,* Ediţie definitivă, Bucureşti, Editura Ştiinţifică.

IORDAN, IORGU; VALERIA GUŢU-ROMALO, ALE ANDRU NICULESCU, 1967, *Stilistica morfologică a limbii române contemporane,* Bucureşti, Editura Ştiinţifică.

LOMBARD, ALF 1938, „Une classe spéciale des termes indefinis dans les langues romanes", *SNph*, 1-3: 208-209.

MANOLIU-MANEA, MARIA, 1994, Discourse and Pragmatic Contraints on Grammatical Choices. A Grammar of Surprises [North Holland Linguistic Series 57], Amsterdam/Lausanne/New York/Oxford/Shannon/Tokyo: Elsevier.

ROSETTI, ALE ANDRU, 1968, Istoria limbii române (de la origini până în secolul al VII-lea), Bucureşti, Editura Academiei.

SCHIFFRIN, DEBORAH, 1987, Discourse Markers [Studies in Interactional Sociolinguistics 5], Cambridge/New York, New Rochelle/Melbourne/ Sidney: Cambridge University Press.

TRAUGOTT, ELISANETH, 1995, „The Role of the Development of Discourse Markers in a Theory of Grammaticalization". Conferinţa prezentată la cel de al 12-lea Congres internaţional de Lingvistică istorică (ICHL 12), Manchester, August 14-18, 1995.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Elena NEGOIȚĂ SOARE
Universitatea din București

LE SUBJONCTIF DANS CERTAINES CIRCONSTANCIELLES DU FRANÇAIS ET DU ROUMAIN

0. Dans les pages qui suivent nous nous proposons de trouver une explication syntaxique pour une différence entre l'emploi du mode dans les concessives et les finales du français et celles du roumain. Cet article a pour point de départ une classification des subordonnées concessives que nous avons proposée dans deux travaux antérieurs, Negoiță-Soare (1994, a et b).

Il est bien connu que le mode utilisé dans les concessives du français est le subjonctif, du moins c'est le cas le plus fréquent, alors qu'en roumain on utilise de préférence non pas le subjonctif, mais l'indicatif ou le conditionnel. Les raisons que l'on a données pour l'emploi du subjonctif dans les concessives du français sont, pour la plupart, de nature sémantique (Morel (1980), Martin (1983)). L'existence de cette différence entre les deux langues met en cause les deux systèmes modo-temporels, mais nous allons essayer de relier ce contraste à une question de syntaxe qui sépare le subjonctif français du subjonctif roumain.

1. Le problème du subjonctif roumain

La flexion du subjonctif en roumain est identique à celle de l'indicatif, à l'exception de la 3e personne. La particule *să* est ambiguë syntaxiquement: tout comme le *a* de l'infinitif, elle est générée sous Comp, mais elle est indistinguable de Infl parce que Comp et Infl sont adjacents.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

En français, les complémenteurs lexicaux sont nécessairement absents dans les phrases minimales avec l'indicatif (qui ne sont pas exclamatives), mais nécessairement présents dans les phrases à subjonctif (même remarque). (*Que tout le monde soit prêt / Vive la reine*). Donc l'élément *să* qui accompagne le subjonctif roumain dans les phrases minimales devrait être un Comp. Le Comp peut être effacé seulement si le mouvement du verbe s'applique.

Selon Dobrovie-Sorin (1994), la différence entre le subjonctif français et le subjonctif roumain concerne le statut de l'élément introducteur, qui est Comp pour le subjonctif français et Comp/Infl pour le subjonctif roumain.

Si *ca* est sous Comp et *să* a un statut ambigu, disons dans ce cas plutôt de Infl que de Comp, les locutions conjonctionnelles en français devraient avoir un statut syntaxique différent des locutions conjonctionnelles en roumain. On pourrait supposer que *ca* et *să* en roumain occupent des noeuds syntaxiques différents, tandis que les prépositions qui introduisent les locutions conjonctionnelles en français occupent un seul noeud syntaxique, Comp.

2. Le site de tête et le choix du mode

2.1. *Locutions conjonctionnelles qui commandent le subjonctif en français*

À part les cas où le subjonctif est commandé par les verbes de la principale (exprimant la volonté, les sentiments, le doute, la possibilité), ou bien dans une complétive en position initiale introduite par *que*, on le trouve aussi avec des conjonctions exprimant le but, la concession, l'opposition, la condition, le temps, la cause, la conséquence:

pour que, bien que, pour peu que, non que, trop... pour que

Il a été proposé que le groupe Complémenteur est un groupe prépositionnel (Emonds (1985)). Ceci expliquerait le parallélisme - même si incomplet - que l'on peut observer dans plusieurs langues entre des prépositions qui introduisent par exemple certains circonstanciels exprimés par des noms ou par des infinitifs et les

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

locutions conjonctionnelles qui remplacent ces prépositions lorsque le circonstant en question est une phrase à verbe fini.

Nous avions essayé de proposer pour les éléments introducteurs des concessives - en roumain ainsi qu'en français - un traitement allant dans le même sens.

Indépendamment de la solution que l'on pourrait donner à ce problème, il paraît raisonnable de dire que le groupe qui introduit ces compléments est en liaison directe avec la flexion du verbe lorsque les compléments en question sont exprimés par des (groupes syntaxiques comprenant des) groupes verbaux.

2.2. *Cas d'utilisation du subjonctif en roumain*

Le subjonctif en roumain est utilisé après des verbes exprimant la volonté, le désir, après des conjonctions exprimant le but (*pentru ca ... să, ca să*).

Une différence frappante entre le français et le roumain en ce qui concerne ces structures est que le subjonctif n'est pas demandé par les locutions conjonctionnelles / dans les phrases exprimant la concession. Certaines valeurs de ce mode en français semblent être remplies par le conditionnel en roumain.

On considère généralement que le choix du mode dépend de la locution conjoctionelle qui domine la phrase circonstancielle en question (en pensant que la tête de l'élément qui introduit est une préposition); ainsi:

- une locution conjonctionnelle content une préposition vide ne commande pas le mode verbal de la phrase qu'elle domine:
- une locution conjonctionnelle content une préposition pleine commande le mode verbal de la phrase qu'elle domine.

Autrement dit, les prépositions non neutres sémantiquement qui entrent dans la composition d'une locution conjonctionnelle sont susceptibles de « demander » soit le subjonctif, soit l'indicatif.

Plusieurs questions se posent au sujet de ce qui a été évoqué ici:

- y a-t-il une liaison entre le statut des éléments introducteurs et ce fait constaté plus haut?; laquelle?

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

- qu'est-ce qui commande le choix de ces modes en roumain et en français?; le statut de ces modes est-il le même dans les deux langues?

- quelle est la structure sous-jacente aux phrases subjonctives dans les deux langues, en parlant notamment des phrases circonstancielles introduites par les locutions conjonctionnelles que nous venons de mentionner?

3. Deux emplacements différents

Dans la concession « canonique »[1] en français, le mode spécifique est le subjonctif.

Morel (1980) énumère les raisons sémantiques qui commandent le choix du subjonctif dans la subordonnée:

- le refus de l'énonciateur de prendre en charge l'assertion de la subordonnée;

- la relation de discordance qui unit la concessive et la principale;

- l'opération de parcours à l'intérieur d'une classe ou sur une échelle d'intensité qui empêche l'actualisation des éléments ou du degré de qualité.

Les raisons sémantiques qui commandent le choix de l'indicatif seraient:

- le locuteur témoigne qu'il prend en charge l'assertion du rectificatif qu'introduit la concessive, ou bien

- il veut ancrer plus précisément les faits dans le temps (passé ou futur), ou traduire une éventualité ou une atténuation polie (conditionnel).

Cette hypothèse est plus explicative que la simple idée que le subjonctif exprime la virtualité, du moins pour les concessives. Dans les concessives de type A en français il n'y a pas de virtualité. La réponse de Morel (1980) rejoint par ailleurs le traitement de Martin (1983), qui fait appel à la notion d'*antiunivers*, qui est justement « un ensemble de propositions que le locuteur tient pour fausses, mais qui ne le sont pas nécessairement, c'est-à-dire qui pourraient être vraies » (p. 114).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

En conclusion, nous croyons qu'on peut soutenir l'idée que le site de tête des concessives en français commande le choix du subjonctif.

En roumain, les faits soutiennent clairement l'idée que le subjonctif est exclu dans les concessives:

- indicatif dans les concessives de type A:

Deşi e bolnav, lucrează tot timpul.

- conditionnel dans les concessives de type B:

Oricît de bogat ar fi, Ion nu are succes în societate.

- l'apparition sporadique du subjonctif dans des tours presque figés n'enfreint pas cette généralisation:

Fie iarnă, fie vară, Ion e mereu ocupat.

Une triple explication peut être proposée à cette différence entre les systèmes modo-temporels de ces deux langues:

- la sémantique de la concession est différente
- le statut de l'élément-tête est différent
- les valeurs / le statut du mode subjonctif est différent.

En roumain, de manière plus générale, les valeurs du virtuel que l'indicatif ne peut pas exprimer sont renvoyées dans le domaine du conditionnel et du présomptif.

Certaines autres structures françaises impliquant le subjonctif sont effectivement rendues en roumain par le conditionnel:

Non qu'il soit indifférent, mais cela le dépasse.

Nu că ar fi indiferent, dar problema îl depăşeşte.

Le choix du conditionnel n'est pas commandé syntaxiquement. Or, dans les concessives du français, le subjonctif est syntaxiquement commandé par le site de tête, comme nous l'avons montré plus haut. D'autre part, l'indicatif apparaît en variation libre avec le conditionnel, par exemple dans les concessives de type B.

Pour les concessives de type A en roumain, le mode choisi est l'indicatif. Un autre mode est peu probable:

?Deşi ar fi bolnav, Ion lucrează toată ziua.

**Deşi să fie bolnav, Ion lucrează toată ziua.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Pour les circonstancielles exprimant le but, le subjonctif est imposé en roumain par la locution conjonctionnelle *pentru ca*:

Vorbeşte tare pentru ca toţi să-l poată auzi.

Nous allons proposer, dans ce qui suit, une explication syntaxique de la différence constatée entre le roumain et le français.

Premièrement, pour les concessives, le type A suppose un élément introducteur qui n'est pas [+qu] en roumain, à la différence du français (*deşi / quoique*).

Deuxièmement, nous allons soutenir que l'élément *que* qui introduit le subjonctif français occupe une autre position que l'élément *să* qui introduit le subjonctif en roumain.

L'importance de la première remarque se fait voir pour les conjonctions qui comportent l'élément *ca*, qui impose le choix du subjonctif en roumain. C'est l'opposition entre les circonstancielles de but et les circonstancielles de concession, que nous avons relevée plus haut. Le complémenteur *ca* peut être considéré comme une variante du complémenteur *că*; la dernière serait spécialisée pour l'indicatif, tandis que la première serait spécialisée pour le subjonctif:

S*tiu că Ion vine.*

Vreau ca Ion să vină.

L'inversion du sujet dans le second exemple ci-dessus est suivie par l'effacement du complémenteur:

Vreau să vină Ion.

Nous pouvons maintenant conclure que le subjonctif en roumain est commandé par des complémenteurs spécifiés [+qu], et que les concessives en roumain ne sont pas introduites par un tel complémenteur. *Deşi*, comme nous l'avons montré dans Negoiţă-Soare (1994,a) appartient, du point de vue étymologique, à la classe des éléments hypothétiques du type *si*.

Ensuite, le subjonctif est introduit par *que* en français, mais cet élément se trouve toujours placé dans Comp, tandis qu'en roumain, il est ambigu, ayant un double comportement de Comp et de Infl (v. Dobrovie-Sorin (1994)). En tout cas, *que* ne devrait pas

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

être considéré comme marque du subjonctif en français, mais il y a des arguments pour que l'élément *să* du roumain reçoive ce statut. À l'appui de cette hypothèse vient aussi le fait que les marques flexionnelles du subjonctif français sont plus spécifiques que celles du subjonctif roumain. (Par défaut, *să* pourrait remplir ce rôle.)

Désormais, une solution se dessine pour répondre à la première question que nous avons relevée plus haut: *que* en français occupe avec une préposition-tête la position Comp qui introduit la phrase subordonnée comportant le subjonctif. En roumain, la situation est différente: *să* est un élément Comp/Infl (mais nous penchons plutôt pour le statut de Infl, au moins pour les phrases que nous avons analysées ici), et la position Comp dans ces phrases est remplie par un autre élément, qui correspond au *que* français, et qui est *ca*.

Le complémenteur *que* est compatible avec l'indicatif, à la différence de l'élément *să*, et ceci plaide toujours en faveur du statut différent de ces éléments.

Nous sommes portée à dire maintenant que ce qui commande le choix du subjonctif en français est ce qui *précède* l'élément *que*, et se trouve dans son *Spécifieur*. En roumain, ceci n'est pas valable: ce qui commande le choix du subjonctif, c'est la forme même du complémenteur, qui est dès le départ spécifié pour le choix du mode. Autrement dit, en français il y a un seul *que* qui a donc besoin d'être spécifié, en roumain la spécification dans le lexique est déjà faite.

Il faut ajouter à tout ceci que, certes, il y a une différence entre les deux langues en ce qui concerne la forme qui correspond à une même valeur modale. Nous pensons que l'analyse sémantique de Martin devrait être valable aussi pour les concessives du roumain. La même notion d'*antiunivers* doit être prise en compte; mais simplement, la valeur en question n'est pas associée au subjonctif en roumain, mais à d'autres modes, à savoir le conditionnel ou le présomptif, comme nous l'avons dit plus haut.

4. Conclusion

Nous avons développé ici un aspect précis de l'emploi du subjonctif en français et en roumain, à savoir dans les circonstancielles

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de concession et de but. Au subjonctif français correspondent l'indicatif et le conditionnel roumain. Des formes différentes assument un rôle sémantique semblable. Le recours à l'antiunivers que propose Robert Martin pour les concessives françaises n'est-il pas valable pour les concessives du roumain? Et pourquoi cela n'attire pas l'utilisation du subjonctif?

À cette différence correspond aussi la spécialisation pour le roumain de deux complémenteurs différents: *ca* pour le subjonctif et *că* pour l'indicatif, tandis que le français n'en a qu'un (et c'est aussi celui qui entre dans la constitution des « locutionsons c jonctionnelles » qui introduisent les circonstancielles). Le complémenteur *que* du français, par ailleurs, précède systématiquement le subjonctif français, tout aussi systématiquement que *să* précède le subjonctif roumain. On serait tenté d'accorder le même statut aux deux formes, mais en fait cela n'est pas possible.

Nous avons donc établi une liaison entre ces différences d'emploi et le statut syntaxique des éléments qui commandent le choix du mode dans une langue et dans l'autre. La règle générale serait que, à chaque fois qu'en roumain *on ne peut pas avoir le complémenteur CA*, le mode est autre que le subjonctif. Le subjonctif roumain est plus contraint et les éléments qui le commandent sont plus spécialisés.

---

[1] Nous appelons concession canonique celle qui correspond aux trois types identifiés dans Negoiță-Soare (1994), c'est-à-dire les phrases introduites par A) *quoique / bien que,* B) *quelque ... que*, C) *que ce soit...*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bibliographie

Abouda, L., 1993, *Étude syntaxique et sémantique du conditionnel en français moderne*, mémoire de DEA présenté à l'Université de Paris VII.

Chomsky, N., 1987, *La nouvelle syntaxe*, traduction française de Lélia Picabia, présentation et commentaire de Alain Rouveret, Paris, Seuil.

Dobrovie-Sorin, C, 1994, *The Syntax of Romanian*, Mouton de Gruyter,

Emonds, J.E., 1985, *A Unified Theory of Syntactic Categories*, Foris.

Graur, All. (coord), 1966, *Gramatica limbii române*, 2e édition, Bucureşti, Editura Academiei.

Martin, R., 1983, *Pour une logique du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.

Morel, M.-A., 1980, *Étude sur les moyens grammaticaux et lexicaux propres à exprimer une concession en français contemporain*, thèse de doctorat présentée devant l'Université de Paris-III Sorbonne Nouvelle.

Negoiţă Soare, E., 1994,a, *Étude syntaxique de la subordonnée concessive en français et en roumain*, mémoire de maîtrise présenté à l'Université de Paris VII.

Negoiţă Soare, E., 1994,b, «Un modèle syntaxique de la concession en français contemporain», in *Revue roumaine de linguistique*, Tome XXXIX, n° 2/1994.

Rouveret, A., 1987, «Présentation», in *La Nouvelle syntaxe* de Noam Chomsky, trad. chez Seuil.

Sandfeld, Kr., 1965, *Syntaxe du français contemporain*, tome II, «Les propositions subordonnées», 2e édition, Genève, Droz.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Marina-Oltea PĂUNESCU
Universitatea din Bucureşti

LE SUJET FAIBLE DU STRUCTURALISME

0. Cet article est issu d'une réflexion sur la problématique du sujet et du sens à travers la lecture des écrits théoriques de Michel Pêcheux, tout particulièrement dans son livre *Les Vérités de La Palice*[1] et dans le recueil-présentation des textes de l'auteur, signé par Denise Maldidier[2]. Il s'agit, pour M. Pêcheux, d'essayer d'aborder l'ordre du discours par le biais d'un questionnement structural. Cependant, peut-on parler du sujet sans dépasser les limites du structuralisme et de ses présupposés théoriques? Autrement dit, quel avenir pour le sujet dans ce que M. Pêcheux annonce sous la formule d'une "théorie non-subjective de la subjectivité"? Peut-on aborder l'un des termes sans pour autant fausser l'autre?

1. En posant la langue comme objet de la linguistique, le structuralisme la définit comme un système fermé de signes, structure autonome dont la clôture exclut toute référence au sujet et au contexte socio-historique.

À l'intérieur du système, le signe se définit de manière *positive* comme étant la relation nécessaire entre un signifiant (image acoustique) et un signifié[3] (image mentale ou concept). Il s'agit donc d'une entité purement psychique, ayant son siège dans le cerveau du locuteur, et non de l'union entre un nom et une chose désignée, représentée par le signe. En effet, le signe en lui-même ne réfère pas et n'a donc pas de référent assignable. La référence est le fait du locuteur au moment où il utilise la langue, c'est-à-dire au moment où il parle.

Mais la définition la plus caractéristique du signe est l'une *négative*: à l'intérieur du système de la langue, un signe est ce que les autres signes ne sont pas, ou, ce qui revient au même, un signe *n'est pas* ce que les autres signes sont. Le signe n'est donc plus

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

appréhendé dans sa positivité, en tant que "en soi", mais à travers l'ensemble des relations, syntagmatiques et paradigmatiques, qu'il entretient avec les autres signes. Ce qui donne au signe sa valeur, son identité, ce qui lui permet donc d'être bien lui-même et non pas tel autre, c'est justement son emplacement en un point de tension relationnelle qui le pose, en tant que plénitude, en l'opposant à ce qui n'est pas lui: l'extérieur des autres signes. Cela revient à dire que l'émergence du signe en tant que différence est assurée par ce qui l'entoure. Il ne s'agit pas là d'une extériorité triviale, mais au contraire de ce que l'on peut appeler l'extérieur constitutif du signe. C'est ce que traduit l'affirmation selon laquelle le signe serait pure altérité. Corrélativement, la langue sera définie comme une somme de différences, pure négativité.

C'est donc le système qui donne sa consistance au signe. Il n'y a pas d'abord des signes isolés, qui, juxtaposés ensemble, formeraient système, mais c'est à partir du système même qu'il est possible au linguiste d'appréhender le signe. **Le système prime donc sur l'unité.**

En choisissant comme objet de la linguistique la langue, entité abstraite, dans le sens où elle n'est pas de l'ordre de l'observable, mais de ce qui est théorisé et construit par le linguiste, Saussure l'oppose à la parole: manifestation, actualisation du système par le sujet. La parole concerne donc le fonctionnement du système et non sa description en termes de structure.

Le sujet, ignoré lors de l'étude du système de la langue, refait surface du côté de la parole à travers le concept d'*énonciation*.

2. Selon É. Benveniste, dans l'énonciation le sujet s'approprie le système formel de la langue et l'effectue en discours. L'énonciation correspond donc à une « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation »[4].

Nous aimerions insister sur la présence, dans la définition de l'énonciation, des notions d'« acte » et d'« utilisation » de la langue par le sujet. En effet, en accomplissant un acte d'énonciation, le sujet se présente comme agissant, doué d'un pouvoir-faire et situé dans un lieu d'intentionnalité. En vertu de son intention, le sujet se

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

manifeste également comme *source du discours et du sens* que ce discours est censé porter. La parole apparaît ainsi comme un lieu de liberté et de maîtrise de la langue par le sujet, dans la mesure où ce dernier sait ce qu'il dit ou ce qu'il veut dire. En même temps, à travers l'énonciation, celui qui énonce se pose soi-même comme sujet. Cela revient à dire qu'à travers l'acte d'énoncer, le sujet se montre en égale mesure comme *source ou cause de soi*, c'est-à-dire que le sujet est à soi-même son propre fondement ontologique.

3. La notion d'«énonciation» est présente également chez M. Pêcheux, mais autrement théorisée. Cet « autrement » pointe vers l'incompatibilité épistémologique entre structuralisme, essentiellement dépourvu de sujet, et théorie de l'énonciation, où ce dernier occupe une place de choix.

Pour M. Pêcheux, l'énonciation consiste « en une série de déterminations successives par lesquelles l'énoncé se constitue peu à peu, et qui ont pour caractéristique de poser le 'dit' et donc de rejeter le 'non-dit' ».[5]

L'énonciation serait ainsi ce qui permet au discours de se constituer à mesure que des objets (référenciations, prédications, modalisations) prennent place et se précisent lors de son déploiement. Se déroulant dans le temps comme une succession linéaire de contenus posés, assertés, le discours semble construit *uniquement* par ce qui est dit, c'est-à-dire par l'ensemble des contenus affirmés. Or, ce sur quoi M. Pêcheux attire l'attention c'est que poser des contenus va de pair avec le fait également crucial d'en rejeter d'autres, le discours étant donc *simultanément* fait de présence et d'absence, de ce qui est dit et de ce qui est tu.[6]

Toute assertion configure ainsi en creux un complémentaire de l'inasserté, ensemble de contenus que le discours tait - et qui sont ainsi « rejetés » dans le non-dit, par le fait même qu'il en affirme d'autres. Dans la formulation de D. Maingueneau, le non-dit est cette part de sens qu'il a fallu que le discours sacrifie pour pouvoir se fermer en un tout. Ce complémentaire est de l'ordre d'une extériorité constitutive, en ce sens qu'elle ne se résume pas à être ce qui entoure

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

le discours, mais qu'elle est ce qui, constitutivement, le traverse à sa racine même, en tant que présence absente. Cette extériorité constitutive est appelée par M. Pêcheux « interdiscours ».

Le rapport du discours à l'interdiscours est énoncé par l'auteur dans les deux thèses suivantes: **l'interdiscours prime sur le discours** ou, autrement formulé, **l'inasserté précède et domine l'asserté**.

Parler d'énonciation n'entraîne donc nullement la nécessité de la référence au sujet. L'énonciation est simplement ce à la faveur de quoi émerge le rapport constamment ouvert entre ce qui est sélectionné et précisé dans le dit, et ce qui, par ce fait même, y est « occulté », « rejeté », « oublié ».

3.1. Il ne faut pas se méprendre sur le sens du mot « rejeter », utilisé par Pêcheux: il ne s'agit pas seulement de ce que le sujet choisit intentionnellement de ne pas énoncer, mais aussi bien de ce qui, n'étant pas dit ici, est nécessairement configuré ailleurs. Cet ailleurs, non-dit, *est originairement dans le discours* en tant qu'absence spécifique, désignant ce par rapport à quoi le discours se structure tout en s'y opposant.

Les deux 'rejets' renvoient donc à des réalités distinctes. Afin de les préciser, nous allons brièvement introduire deux concepts, celui de *dialogisme* et, respectivement, d'*hétérogénéité*.

3.1.1. Le dialogisme du cercle Bakhtine a son point de départ dans une théorie de la production du sens en tant que fait de discours. En cela, l'émergence du concept repose sur une opposition fondamentale entre, d'une part, la *linguistique*, occupée à étudier les aspects abstraits du système de la langue - mots, phrases porteurs d'une signification codée, stable, répétable - et, d'autre part, la *translinguistique*, dont l'objet d'étude concerne ces événements à chaque fois uniques et concrets que sont les énoncés, produits en situation, dans un acte d'interrelation verbale et, comme tels, orientés par la présence et l'écoute compréhensive d'autrui.

Le dialogisme est donc lié à la discursivité, mais suppose néanmoins, de l'aveu de l'auteur même, un regard extérieur à la linguistique. Ainsi, c'est dans le champ de la création littéraire que

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bakhtine situe sa recherche, même si la méta- ou trans-linguistique se définit en référence critique à l'objet de la linguistique structurale:

« Nous nous attacherons à l'étude de la langue dans sa totalité concrète, vivante et non pas de la langue comme objet spécifique de la linguistique obtenu en faisant abstraction de certains côtés de la vie concrète du mot (ce qui en linguistique était parfaitement légitime et même nécessaire). Et ce sont précisément ces côtés concrets qui pour nous présentent un intérêt capital. Par conséquent nos analyses ultérieures ne seront pas linguistiques au sens exact du terme. On peut les rattacher à la translinguistique [...]. Les rapports dialogiques (y compris ceux du locuteur avec son propre mot) sont un objet de la translinguistique [...]. Dans la langue objet de la linguistique, n'existe et ne peut exister aucun rapport dialogique. »[7]

Le dialogisme bakhtinien a une double portée:

- en tant que dialogisme externe, formel, il renvoie au processus d'interlocution et au face à face du locuteur et de l'interlocuteur (questions-réponses, conversations, dialogues de roman);

- il semble pourtant que les recherches de Bakhtine aient visé un dialogisme d'une tout autre nature, i.e. un dialogisme interne au discours, dont la réalité postulée pose que les mots sont toujours, inévitablement, les mots des autres. En effet, même si les mots de la langue appartiennent bien au système de la langue, ils fonctionnent néanmoins dans le discours. Loin d'être de simples objets dont le commerce serait innocent, les mots sont saturés, «chargés», «habités», de sens accumulés le long de leur existence dans des discours étrangers. Le mot vit dans des contextes étrangers, au service des intentions étrangères, et c'est là que le sujet doit le prendre et le faire sien. Parfois cette appropriation va de soi-même. Mais souvent, idéologiquement chargé, le mot ne devient pas aisément, librement, la propriété du locuteur.

Nous parlons donc forcément avec des mots qui ne nous appartiennent pas: ils interviennent dans notre discours à partir d'un autre contexte, pénétrés des intentions d'autrui. Notre propre intention, à nous, trouve donc un mot déjà « habité ».

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Ceci revient à nier le rapport d'évidence ou d'immédiateté du sujet aux mots de la langue: le sens des mots aurait une dynamique qui échappe au sujet et que, du coup, ce dernier ne peut maîtriser.

Le dialogisme devient ainsi une *condition constitutive* du sens, sens qui se construit *dans* et *par* l'entrecroisement des discours. En effet, aucun discours ne manque de se construire dans un espace saturé de paroles et d'intentions autres, en tant que milieu du déjà-dit, du connu, du répétable. Loin d'être une énonciation autonome ou close, emprisonnée dans un contexte unique, c'est dans le milieu spécifique d'autres énonciations, concurrentes, complémentaires, contradictoires qu'il est possible au discours de s'élaborer et de s'individuer.

« Tout discours concret découvre toujours l'objet de son orientation (intention, n.n.) comme déjà spécifié, contesté, évalué, [...] éclairé par des paroles étrangères à son propos. Il est entortillé, pénétré par les idées générales, les vues, les appréciations, les définitions d'autrui. Orienté sur son objet il pénètre dans ce milieu des mots étrangers, agité de dialogues et tendu de mots, se faufile dans leurs interactions compliquées, fusionne avec les uns, se détache des autres, se croise avec les troisièmes. [...] Un énoncé vivant, significativement surgi à un moment historique et dans un milieu social déterminés ne peut manquer de toucher à des milliers de fils dialogiques vivants, tissés par la conscience socio-idéologique autour de l'objet de tel énoncé. »[8]

Aussi l'identité du discours ne peut-elle se définir que par un travail insistant sur les bords, au moyen duquel le locuteur sépare en permanence ce qui est à soi de ce qui est ressenti comme mots, sens, intentions renvoyant, idéologiquement, à un/des discours autre(s). Ce qui est ainsi isolé, localisé, comme ce dont le sujet ne veut pas, ou encore comme ce par rapport à quoi il se distancie, configure un extérieur par rapport auquel l'intérieur présumé du discours peut être pensé comme étant pleinement, intentionnellement assumé.

L'orientation dialogique serait donc « naturellement (il faut lire: constitutivement, n.n.), un phénomène inhérent à tout discours. »[9]

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

3.1.2.a) Le concept *d'hétérogénéité constitutive*[10] théorisée par J. Authier, renvoie, à travers la lecture des écrits du cercle Bakhtine et les acquis de la psychanalyse, à une conception du discours sans frontière extérieure véritablement assignable. Le discours serait structurellement ouvert: aux autres discours, aux autres sens, au discours de l'Autre (inconscient) qui le traversent en sa substance même.

La place de l'autre (l'autre discours, l'autre sens) n'est donc plus à côté de, mais dans le discours, ou, autrement formulé, « le rapport à l'autre est une frontière intérieure. [11] L'autre, dans la perspective dialogique, « n'est ni le double d'un face à face, ni même le 'différent', mais *un autre qui traverse constitutivement l'un.* »[12]

Cette altérité constitutive, propre à ce que Bakhtine appelle le dialogisme interne, joue donc sur l'émergence, *au sein du discours*, d'une limite, dont la présence permet d'envisager l'extérieur non plus comme l'au-delà d'une frontière, mais comme extérieur intérieur au discours même.[13] L'hétérogénéité constitutive ne relève donc pas du rapport entre l'un et l'autre, mais de l'insistance de l'autre dans l'un. À cette altérité constitutive correspond, dans la perspective structurale de Pêcheux, le concept d'interdiscours.

3.1.2.b) À la différence de l'hétérogénéité constitutive, *l'hétérogénéité montrée* désigne, dans le fil du discours, les formes d'une altérité identifiable, représentable, c'est-à-dire reconnue et marquée par le sujet: citations, mots guillemetés, italiques, allusions, toutes formes de la distance dite, consciemment inscrite dans sa parole par celui qui parle.

Si donc l'hétérogénéité constitutive ne relève pas de la description linguistique, les formes de l'hétérogénéité montrée s'inscrivent de plein droit dans ce champ: l'autre est là, objectivé, à travers le jeu complexe des mécanismes énonciatifs de la prise / non prise en charge des énoncés et/ou du sens des mots:

- l'autre du discours rapporté (discours direct et indirect)
- les formes marquées de la connotation autonymique,[14] renvoyant aux phénomènes d'utilisation des mots ou expressions par un locuteur qui, en même temps, les montre

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

- l'accord des interlocuteurs sur « l'adéquation du mot à la chose »: figures du doute (X, en quelque sorte), de l'hésitation (X, si tant est qu'il soit possible de parler de 'X' dans...), de la rectification (X, ou plutôt Y; X, j'aurais dû dire Y), de l'appel à l'accord de l'interlocuteur (X, si vous voulez)

- les formes de renvoi à du déjà-dit: X, comme dit x, pour reprendre les mots de x, selon la formule de x, ce que x appelle X

- le discours ironique, les antiphrases, le discours indirect libre, où l'autre est, plutôt que manifesté, suggéré.

Les formes de l'hétérogénéité montrée désignent ainsi les points mêmes par où l'altérité fait signe dans le discours. Points par où est mise en cause l'homogénéité et la fermeture du discours en même temps que sa maîtrise inconditionnée par le sujet. Points, enfin, où ce qui se montre comme brèche, ouverture, faille dans le corps du discours est colmaté et réassuré par le sujet, lequel, au moment où il rencontre l'autre dans son discours, choisit de le reconnaître et par là de le dominer.

Ce faisant, le sujet montre ce qui brise l'unité de son discours comme accident isolable, localisable, par rapport à quoi le reste du fil peut être pensé comme « un ». C'est dans ce sens que l'hétérogénéité montrée peut être considérée comme un mode de dénégation, par le sujet, de l'hétérogénéité constitutive qui, structurellement, (in)forme son discours.

Il est cependant nécessaire de ne pas réduire ces deux réalités - l'hétérogénéité constitutive du discours et l'hétérogénéité montrée dans le discours - à la figure du reflet de l'une dans l'autre, ou de la manifestation de l'une à travers l'autre:

« ...l'hétérogénéité montrée n'est pas un miroir, dans le discours, de l'hétérogénéité constitutive du discours; elle n'en est pas non plus 'indépendante'; elle correspond à une forme de négociation - obligée - du sujet parlant avec l'hétérogénéité constitutive »,[15] incontournable, mais qu'il lui est pourtant nécessaire de méconnaître - ou, dans les termes de M. Pêcheux de rejeter, d'oublier - pour justement pouvoir fonctionner comme sujet.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

3.2. L'oubli dont parle M. Pêcheux ne renvoie donc pas à la perte d'un contenu auparavant inscrit en mémoire. Il est plutôt de l'ordre de la méconnaissance[16] (l'oubli n° 2) et du refoulement[17] (l'oubli n° 1) par le sujet de ce qui le constitue comme tel.

Autrement dit, le sujet ne peut vivre ses rapports au sens, ni se représenter sa propre subjectivité qu'à travers un réseau protecteur d'évidences: évidence de sa maîtrise de la langue et du sens, évidence de son intention, ou vouloir-dire, en vertu desquels le discours est approprié par le sujet, évidence enfin de la présence à soi du sujet dans et par l'énonciation.

Ces évidences sont confortées par la capacité du sujet à s'expliciter, à soi-même et à autrui, ce qu'il dit ou ce qu'il a voulu dire: le sujet est ainsi en situation de contrôler le sens de ce qu'il dit. En vertu de son intention de parole, il peut choisir la manière dont il va mettre ce sens en discours: explicitement ou implicitement, directement ou par sous-entendu. En même temps, le sujet décide de la part du dicible affirmée dans son discours et de cette autre, qu'il met volontairement sous silence: le sujet se meut donc dans un espace de stratégie, en gardant l'illusion d'un discours à soi, avec des mots à soi, manifestation d'une intention personnelle, entièrement maîtrisable et contrôlable. En d'autres termes, le sujet, rassuré qu'il est à l'abri de ces certitudes, envisage le discours comme quelque chose d'imputable à son seul désir d'énoncer, intérieur sans extérieur, compacité, plénitude.

Cette illusion de réalité de sa pensée pour le sujet (« je sais ce que je dis », « je sais de quoi je parle », « c'est bien moi qui parle ») est appelée par M. Pêcheux l'oubli n° 2. Cet oubli renvoie aux mécanismes énonciatifs analysables en surface du discours, ce qui permet d'y voir un concept proche de celui d'hétérogénéité montrée proposé par J. Authier.

Dans l'oubli n° 1, le sujet oublie que le sens se forme dans un processus qui lui est extérieur, autrement dit que le sens vient au discours de l'interdiscours. En d'autres termes, le sujet fait comme si son rapport aux mots et au sens qu'il entend leur donner était immédiat.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

La zone de l'oubli n° 1 est par définition inaccessible au sujet, strictement informulable, donc non représentable. C'est ce dont le sujet ne peut avoir conscience, ce qu'il méconnaît de manière absolue. En effet, le sujet ne dit pas: l'interdiscours n'existe pas, ce qui reviendrait à nier explicitement une réalité dont il aurait conscience, il fait comme si cette réalité n'existait vraiment pas.

En même temps, l'oubli n° 1 est ce par quoi le sujet est destitué en tant que point de départ, source énonciative de son discours. Ce n'est donc pas étonnant qu'il tâche de refouler ce qui le frappe en sa subjectivité même et, le faisant vaciller, le décentre.

3.3. Le sujet se constitue ainsi par l'oubli de ce qui le détermine. Du coup, le discours, chez M. Pêcheux, est à prendre comme un concept différent du discours empirique tenu par le sujet parlant. La discursivité n'est pas la parole, c'est-à-dire une manière individuelle, concrète, d'habiter l'abstraction de la langue. Il ne s'agit pas d'un usage, d'une utilisation du discours par le sujet[18].

Ce qui est ainsi refusé c'est la présomption selon laquelle le sujet pourrait fonctionner comme origine énonciative de son discours: « ... les sujets croient 'utiliser' leur discours, alors qu'ils en sont les 'serfs' assujettis, les supports »[19]. La notion d'acte de langage traduirait ainsi, selon M. Pêcheux, la méconnaissance de la détermination du sujet dans le discours, dans le sens où la prise de position du sujet en tant que sujet n'est pas un acte originaire de celui-ci: le sujet n'est que l'effet d'un conditionnement extérieur, donc un résultat, c'est-à-dire précisément tout sauf un point de départ. Loin d'être agent, donc liberté en acte, le sujet n'est que subissement, patience, pâtir.

Continuer de penser le sujet comme source et cause de soi c'est persister, sans effort de dépassement, dans l'illusion du sujet, ce que Pêcheux appelle l'effet Münchhausen, du nom du célèbre baron qui, pour sortir de la marre, se tire soi-même par les cheveux.

4.1. Reste à définir les déterminations qui mettent en place le sujet (et dont ce dernier n'a pas conscience) - en lui signifiant ce qu'il est - et en lui dissimulant au même instant cette mise en place (cet assujettissement), par le fonctionnement de « l'illusion constitutive du sujet ».

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

La théorie non-subjective de la subjectivité aboutit ainsi à ce que M. Pêcheux appelle une théorie matérialiste du sens et du discours. C'est l'endroit où la théorie du discours rencontre une théorie de l'idéologie, à travers la lecture que Pêcheux fait de L. Althusser. Ce dernier formule dans ces termes l'évidence illusoire du sujet comme origine ou cause de soi:

« Pour vous comme pour moi, la catégorie du sujet est une 'évidence' première [...]: il est clair que vous et moi sommes des sujets (libres, moraux, etc.) »[20].

Cette évidence spontanée du sujet est immédiatement rapprochée par Althusser d'une autre évidence, qui est celle de l'univocité, du 'qui-va-de-soi' du sens:

« Comme toutes les évidences, y compris celles qui font qu'un mot 'désigne une chose' ou 'possède une signification' [...], cette évidence que vous et moi sommes des sujets - et que ça ne fait pas problème - est un effet idéologique, l'effet idéologique élémentaire »[21].

Pas plus que le sujet, le sens n'est pas une donnée. Sujet et sens sont produits dans l'histoire, autrement dit ils sont déterminés. La problématique du sens rejoint ainsi la question de la constitution du sujet dans ce que Althusser appelle la « figure de l'interpellation »:

« L'idéologie interpelle les individus en sujets ».

Il est à remarquer que la formulation, telle qu'elle se présente, évite de présupposer l'existence du sujet antérieurement à l'interpellation. On ne dit pas: « Le sujet est interpellé par l'idéologie », ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de sujet sur lequel s'effectue l'opération d'interpellation. Ce que la formulation dit, c'est que du non-sujet est constitué en sujet à travers l'interpellation, ou en vertu de l'interpellation.

En second lieu, le sujet est appelé à l'existence de manière assez paradoxale. Le paradoxe tient au fait que l'interpellation joue sur un effet rétroactif qui fait que tout individu est « toujours-déjà-sujet »[22]. Autrement dit l'individu se reconnaît en sujet interpellé en même temps qu'il est constitué par cette interpellation[23]. C'est ce

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

qui amène Pêcheux et Althusser à penser le sujet comme étant simultanément interpellé-constitué par l'idéologie.

Les déterminations du sujet sont donc de nature idéologique, ce qui revient à dire que le sujet devient sujet à travers la pression d'un conditionnement socio-historique. Ce conditionnement affecte la sphère du discours et du sens, ce qui explique pourquoi ces derniers doivent être en permanence référés aux positionnements du sujet à l'intérieur d'une formation idéologique donnée.

4.2. De même que le sujet est mis en place par ce qui, en dehors de lui, le détermine, le sens des mots, expressions, propositions n'existe pas en soi-même, mais change en fonction des positions tenues par le sujet qui les emploie à l'intérieur d'une certaine formation idéologique. Ces mots prennent leur sens en référence à ces positions. Une *formation idéologique* se définit ainsi comme « un ensemble complexe d'attitudes et de représentations qui ne sont ni 'individuelles' ni 'universelles', mais se rapportent plus ou moins directement à des positions de classe en conflit les unes par rapport aux autres ». À chaque formation idéologique correspond une certaine *formation discursive*, qui détermine « ce qui peut être dit (articulé sous la forme d'une harangue, d'un sermon, d'un pamphlet, d'un exposé, d'un programme, etc.) à partir d'une position donnée dans une conjoncture donnée »[24].

Exemple: « Les communistes luttent pour la suppression des classes et pour une société communiste, où un jour tous les hommes seront libres et frères. Pourtant toute la tradition marxiste classique a refusé de dire que le marxisme est un Humanisme. Pourquoi? Parce que, pratiquement, donc dans les faits, le mot d'Humanisme est exploité par l'idéologie bourgeoise qui l'utilise pour combattre, c'est-à-dire tuer (taire?!, n.n.) un autre mot vrai et vital pour le prolétariat: lutte des classes »[25].

Un même mot peut donc avoir des sens différents - tous aussi 'évidents' les uns que les autres - selon qu'ils sont référés à telle ou telle formation discursive, cette dernière étant le véritable lieu de constitution du sens. C'est également ce qui explique pourquoi, en

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

dehors de et en opposition violente à l'idéologie communiste, le mot 'camarade' était encore récemment ressenti comme porteur d'une charge sémantique négative, rattachant pour ainsi dire le sujet à ce dont il ne voulait pas, i.e. le positionnant, contre son gré, dans une assiette énonciative fortement marquée par un certain type d'idéologie.

Un discours libre n'existe donc pas, il est toujours renvoyé à la place occupée par le sujet à l'intérieur d'une formation idéologique donnée. C'est ce qui fait que pour une société, un emplacement, un moment historique donnés, seule une part du dicible est accessible. Ce dicible forme système et délimite une identité.

4.3. La structure de l'idéologie est ainsi proche de celle de l'inconscient, en ce que son existence est dissimulée à l'intérieur de son fonctionnement même. Cette dissimulation est source, pour le sujet, d'évidences subjectives. Ainsi, le moi ne peut reconnaître son asservissement-assujettissement à l'autre (de l'idéologie, de l'inconscient, de l'interdiscours), puisque cet assujettissement se passe justement sous la forme de l'autonomie, à travers l'effet fantasmatique du sujet plein, dépourvu d'extérieur[26].

5. La non-subjectivité du sujet et la matérialité du sens s'opposent ainsi aux évidences et illusions corrélatives de l'en-soi du sujet et de la transparence du sens. De même que le discours est constitué par ce qui l'excède, intériorité entièrement déterminée comme telle de l'extérieur[27], le sujet n'est pas celui qui se pose, mais celui dont la subjectivité est un effet de l'interdiscours.

L'autre serait ainsi partout, aussi bien dans le sujet que dans son discours. Ce dernier n'est pas une plénitude autonome, puisqu'on ne peut plus l'envisager comme intériorité pure, en soi, lieu d'une intention fermée sur son propre vouloir. En effet, sémantiquement le discours n'est pas le fait du sujet, mais comme le reste d'un extérieur contre lequel il lui faut à tout moment préserver ses bords, afin d'assurer sa propre consistance. Cette altérité constitutive[28] empêche de penser l'ensemble de ce qui est dit à travers l'unité intentionnelle qu'un sujet donne à ce qu'il énonce.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Il faut pourtant prendre garde à une certaine conception de l'hétérogène qui menace l'unité de l'énonciateur et son efficace:

« L'énonciateur, traversé qu'il est par une machine structurale souvent ignorée de lui-même apparaît scindé par son autre, plutôt qu'en relation avec lui [...]. Si l'on fait des agents de la communication de simples effets, à force de déconstruire l'image du sujet autonome, on aliène définitivement l'activité communicationnelle »[29].

En effet, définie en termes de pure altérité, la subjectivité du sujet n'est que sujétion, vulnérabilité, passivité. Dépossédé de sa subjectivité, le sujet n'est que l'objet parlé par la langue, accusatif sans nominatif, non-personne.

Conjurer le danger de cette subjectivité dépourvue de sujet serait s'engager dans la voie de la communicabilité, paradigme où, selon F. Jacques, « si l'on souhaitait conserver l'idée d'hétérogénéité, il faudrait la redéfinir à partir de l'altérité de relation [...], originairement constitutive du discours »[30].

NOTES

[1] Michel Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, François Maspéro (éd.), Paris, 1975.

[2] Denise Maldidier, *L'Inquiétude du discours*, Ed. des Cendres, Paris, 1990.

[3] Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1968.

[4] É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Gallimard, Paris, 1974, p. 80.

[5] Michel Pêcheux, « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours », in *Langages*, no. 37/1975, apud. D. Maldidier, *L'Inquiétude du discours*, Ed. des Cendres, Paris, 1990, p. 169.

[6] Ce silence renferme le champ de « tout ce qu'il aurait été possible au sujet de dire (mais qu'il n'a pas dit) » ou de « tout ce à quoi s'oppose ce que le sujet a dit », ibidem., p. 169.

[7] Mikhaïl Bakhtine, *Problèmes de la poétique de Dostoievski*, Éd. de l'Âge d'homme, Lausanne, 1970, p. 238-239.

[8] Mikhaïl Bakhtine, « Du Discours romanesque », in *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1978, p. 100-101.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[9] ibidem., p. 102.

[10] Jacqueline Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours », in *DRLAV*, n° 26/1982

[11] ibidem, p. 104.

[12] ibidem., p. 103.

[13] Normalement, la limite sépare un intérieur d'un extérieur et, ce faisant, isole en même temps qu'elle identifie. La limite assure ainsi la clôture du discours tout en présupposant l'existence d'un domaine autre, d'un hétérogène. C'est cette extériorité proprement 'extérieure' qui donne le sens de la limite et de ce qu'elle entoure. Mais dans cette perspective, la relation interdiscursive ne se laisse penser que sur le mode d'une juxtaposition d'unités homogènes, fermées les unes aux autres (dialogisme externe), ensemble de relations entre discours structurellement inaltérables.

[14] Cf. J. Rey-Debove, *Le Métalangage*, Ed. le Robert, 1978; J. Authier: « Les formes du discours rapporté. Rémarques syntaxiques et sémantiques à partir des traitements proposés », in *DRLAV*, n° 17/1978; J. Authier: « Paroles tenues à distance », in *Matérialités discursives*, P.U. Lille, 1981.

[15] Jacqueline Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours », in DRLAV, n° 26/1982, p. 143.

[16] Cette méconnaissance est liée au refus (donc implicitement à une prise de position *consciente*) du sujet de reconnaître une réalité - en l'occurrence sa propre subjectivité - pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour être autre que ce qu'il croit qu'elle est.

[17] La psychanalyse définit le refoulement comme un phénomène *inconscient* de défense par lequel le « moi » rejette une pulsion, une idée opposée aux exigences du sur-moi. L'oubli, selon Freud, a pour cause le refoulement.

[18] Ce point est important parce qu'il met en évidence la spécificité même du paradigme structural, exporté par Pêcheux dans le plan d'une théorie de l'énonciation: donner une description du discours en dehors (sinon en dépit) du sujet et de l'utilisation que ce dernier pourrait en faire.

[19] M. Pêcheux, *Analyse de discours: trois époques* (1983), in D. Maldidier, *L'Inquiétude du discours*, Ed. des Cendres, Paris, 1990, p. 295.

[20] L. Althusser, *Idéologie et appareils idéologiques d'Etat*, p. 30, in M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, François Maspéro, Paris, 1975.

[21] L. Althusser, in « La Pensée », n° 151/1970, p. 30, apud. M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, François Maspéro, Paris, 1975.

[22] Michel Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, François Maspéro (éd.), Paris, 1975, p. 139.

[23] Ce que cache cette évidence c'est le fait que le sujet est depuis toujours un individu interpellé en sujet. V. l'exemple donné par Pêcheux: « Qui est là? » - « C'est moi »: il est évident que je dois déjà être sujet pour pouvoir dire 'moi', c'est-à-dire pour pouvoir répondre de la place du sujet à l'interpellation qui m'est faite, et qui en même temps qu'elle me vise m'assigne la place d'où je suis censé répondre.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[24] Denise Maldidier, *L'Inquiétude du discours*, Ed. des Cendres, Paris, 1990, p. 148.

[25] L. Althusser, « La philosophie comme arme de la révolution », *La Pensée*, n° 138/ 1968, note de bas de page in: J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours », in DRLAV, n° 26/ 1982, p. 112.

[26] cf. aussi Lacan: « le sujet est là où il n'est pas », c'est-à-dire à l'endroit où sa subjectivité est la plus faible (dans le laps, par exemple). L'illusion du sujet plein vient justement du fait qu'il a du mal à se penser *en creux*, en se rapportant à ce qu'il n'est pas (l'autre), mais qui, de l'extérieur, le structure.

[27] C'est ce que M. Pêcheux exprime à travers la formule « l'inasserté domine et précède l'asserté »: ce qui est inasserté dans mon discours, étant asserté ailleurs, est par cela même positivé ailleurs, donc *existe* ailleurs et peut à tout moment surgir dans mon discours. L'inasserté (l'interdiscours) est donc ce par rapport à quoi il y a de l'asserté (du discours).

[28] L'altérité (extériorité, hétérogénéité) constitutive étant postulée, est proprement indéfinissable. Elle est à la source même du discours comme ce qui le fonde, dénuée en cela de toute autre forme d'antériorité qui puisse, discursivement, lui servir de support.

[29] Francis Jacques, *L'Espace logique de l'interlocution*, Paris, P.U.F., 1985, p. 86-87.

[30] ibidem., p. 86.

Bibliographie

Authier, Jacqueline (1982): « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours », in *DRLAV*, n° 26.

Bakhtine, Mikhaïl (1970): *Problèmes de la poétique de Dostoievski*, Éd. de l'Âge d'homme, Lausanne.

Bakhtine, Mikhaïl (1978): « Du Discours romanesque », in *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris.

Benveniste, Emile (1974): *Problèmes de linguistique générale*, 2, Gallimard, Paris, p. 80.

Jacques, Francis (1985): *L'Espace logique de l'interlocution*, Paris, P.U.F.

Maingueneau, Dominique (1984): *Genèses du discours*, Pierre Mardaga, Liège.

Maldidier, Denise (1990): *L'Inquiétude du discours*, Éd. des Cendres, Paris.

Pêcheux, Michel (1975): *Les Vérités de La Palice*, François Maspéro (éd.), Paris.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Oana POPÂRDA
Universitatea "Al.I.Cuza", Iaşi

STRUCTURES ARGUMENTATIVES DANS "LA *PROPHÉTIE DE NATAN*"

En acceptant comme postulat de départ que la valence pragmatique de ce texte[1] est la formation/révélation de la FOI, l'on se propose, dans ce qui suit, de dégager certains aspects de syncrétisme "syntaxe (architecture):sémantisme" qui concourent à la force illocutionnaire de l'ensemble.

° La même *marque* textuelle, la redondance, se laisse capter à plusieurs paliers, ce qui permet une progression persuasive, en spirale.

Un premier palier est celui des deux volets de la "prophétie" - les circonstances de la "manifestation/ révélation" de la PAROLE de Dieu et la PAROLE elle-même (I-er volet: "Or, lorsque le roi... le tout-puissant", II-ème volet: "C'est moi qui;... à jamais affermi"). Au niveau phrastique, l'on enregistre une quasi-réflexivité- paraphrase qui renvoie sémiotiquement au rouleau servant à écrire, à la feuille de papier pliée en deux, ou, finalement, au symbole logique de la réunion ("humain-divin"):

... le Seigneur lui eut accordé du repos alentour en écartant tous ses ennemis/ Je t'ai donné du repos en écartant tous les ennemis;
... va le faire, car le Seigneur est avec toi / J'ai été avec toi partout où tu es allé.

La quasi-réflexivité se manifeste - dans un deuxième temps, sous la forme de la progression "question -réponse"[2] :

Est-ce toi qui me bâtiras une Maison[3] pour que je m'y installe? Car je ne me suis pas installé dans une maison... je cheminais sous une tente[4] ... /...que le Seigneur te fera une maison. ..C'est lui qui bâtira une Maison pour mon Nom... Devant toi, ta maison et ta royauté seront toujours stables... .

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

°° La redondance "paraphrase explicative" recourt également au connecteur ET (symbole logique de la réunion) - équivalent de DONC dans des syntagmes nominaux ou des circonstancielles (syntaxe phrastique):

... sous une tente ET à l'abri d'une maison; ... C'est moi qui t'ai pris au pâturage ET, derrière le troupeau; ... comme jadis, ET comme depuis le jour où j'ai établi...; ...lorsque le roi fut installé...ET que le Seigneur lui... ; Lorsque tes jours seront accomplis ET que tu seras couché avec tes pères... ; d'hommes pour bâton ET d'humains pour le frapper...; Je serais pour lui un père ET il sera pour moi un fils.[5]

°°° Au niveau transphrastique, l'ancrage pragma-temporel comporte des marques individualisantes pour chacun des deux volets. Le premier- préparatoire à la PAROLE divine est structuré suivant le schéma:

OR (I) / OR (II) / (maintenant) DONC,

ce qui renvoie aux formulations des syllogismes, sans que, toutefois, la prémisse majeure soit présente dans le texte; tout en notant la valeur accessoirement temporelle de OR, la répétition de ce connecteur et sa mise en rapport avec DONC fonctionnent comme une "syntaxe de la présupposition" qui renvoie à la Divinité comme prémisse majeure (diffuse).

Les deux moments textuels jalonnés par OR (*Or, lorsque...; Or, cette nuit-là...*), de proportions équivalentes, comportent, à leur tour, des spécificités d'ancrage temporel.

Le premier segment installe une temporalité "durative" (le roi *fut installé...* du *repos alentour...*). Vis-à-vis de la valence "durée", le second épisode apparaît comme "ponctuel": "*Or, **cette nuit-là***"; outre l'autonomie relative des deux épisodes textuels, leur proximité oblige à la continuité, en forçant les expectabilités conventionnelles et en installant une nouvelle expectabilité - préparatoire, à son tour, de la révélation (miracle), en imposant, de façon rétroactive, la valence "ponctuel" au segment initial (comme si l'"installation" et le "repos" avaient été accomplis la veille de la révélation).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

La réflexivité déjà signalée au niveau de l'ensemble du texte se répercute à l'intérieur du premier volet sous la dichotomie "duratif / ponctuel": "lorsque": (I-er épisode ... "depuis le jour... jusqu'à ce jour / pendant tout le temps" – II-e épisode).

Le second volet de la prophétie est structuré par ET ("Et le Seigneur t'annonce...") et MAIS ("Mais ma fidélité ne s'écartera point de lui..."), tandis que l'ancrage dans l'ensemble se réalise par la répétition de la phrase "charnière" du discours indirect à celui direct, "Ainsi parle le SEIGNEUR", déjà présente dans le premier volet, avec un enrichissement appositif - "le tout-puissant": "Ainsi parle le Seigneur, le tout-puissant.". Les deux épisodes (de proportions toujours comparables) qui forment ce volet sont reliés - à côté de ET - par le même procédé - insertion d'une phrase "indicateur du changement du registre discursif": "...le Seigneur t'annonce que le Seigneur te...".

La visée discursive du texte, déjà annoncée par le titre (*La prophétie de Natan)* et fixée par le dernier alinéa (commentaire): "C'est selon toutes ces paroles et selon toute cette vision que parla Natan à David", est accomplie, au niveau de l'enchaînement des connecteurs pragmatiques, par une *signifiance*[6] propre, essentiellement fondée sur les mécanismes de redondance.

°°°° Un autre palier qui est responsable de ce type de signifiance est celui de la DYNAMIQUE RÉFÉRENTIELLE. L'on enregistre - à ce niveau - une structure référentielle actancielle jalonnée par les substantifs: *Seigneur (tout-puissant), Roi* et *Natan* (le substantif *Dieu* apparaît seulement dans le syntagme *l'Arche de Dieu*). La disposition "substantif / substitut" obéit au même critère architectural, la superposition redondante- distance syntaxique minimale entre le référent et le pronom:

le Seigneur	*Natan*		*le Roi*
Je	*(prophète)*		*Je*
mon	*tu*		*lui*
ai-je	*à Natan*	*serviteur*	*David*
	tu		*etc.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Le double emploi référentiel qu'on fait du terme *serviteur* le transforme en une formule "consacrée" (l'individu et son *rôle*), à côté de l'autre "formule" - ***Israël mon peuple***, utilisée sans substitut: *... l'un des chefs d'Israël que j'avais établi pour paître Israël mon peuple... ... tu deviennes le chef d'Israël, mon peuple.*

Deux entités nominales ont un statut particulier: la PAROLE (de Dieu) et la MAISON; si la seconde assure l'ancrage SPATIAL du texte, en formant en quelque sorte *l'objet* du "désir" (discours) et apparaît (dans son acception matérielle) avec des variantes du même champ syntaxique (*maison de cèdre, tente de toile, demeure*), soutenues parfois par un élargissement adverbial suggestif (*alentour, devant toi*), la première - justification et message du texte - se manifeste de façon plus diversifiée, matériellement (linguistiquement) et allusivement.

En tant que substantif, la PAROLE est du registre du "descriptif-statique" (catégorie de la substance) et c'est sous cette forme qu'elle apparaît pour la première fois dans le texte (*la parole du Seigneur fut adressée à...*), l'actant restant - vis-à-vis de *fut adressée* - dans le non-dit. La même PAROLE revient ultérieurement dans des hypostases "actionnelles" - VERBE - pour servir la progression IMPLICITE: PARLER /NOMMER /CONNAÎTRE

Ainsi parle le Seigneur/ ai-je adressé un seul mot... pour dire/ ... tu parleras ...ainsi parle/ ...le Seigneur t'annonce...

°°°°° Du descriptif à l'actionnel, la PAROLE (VERBE) emprunte une ARCHITECTURE PRÉDICATIONNELLE qui combine l'assertorique à l'érothétique[7], qui répond, dans le continuum temporel, à la double charpente des embrayeurs temporels LORSQUE ET QUE (***alors / maintenant***).

Le premier volet combine le prétérit, le passé composé et le présent continu des "circonstances - justifications" à l'imparfait (temps charnière) et au passé composé des questions rhétoriques de la PAROLE révélée; vis-à-vis de cette mosaïque, le second volet (la révélation elle-même) devient abruptement PROMISSIVE: *...j'ai*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

détruit tous tes ennemis devant toi/ Je te ferai un nom.../ Je fixerai... / Il demeurera.../ Lorsque tes jours seront accomplis.../ seront à jamais stables, dans une véritable "cascade" d'engagements qui pendulent entre le NOM et la CHOSE (l'acte) pour expliciter et détailler le NOM:

Je te ferai un nom aussi grand que le nom des grands de la terre/ te fera une maison ("dynastie") j'élèverai ta descendance ... celui qui sera issu de toi-même .../ j'établirai fermement sa royauté.../ j'établirai à jamais son trône royal../ ta maison et ta royauté seront à jamais stables, ton trône à jamais affermi.

La contrepartie de cette accumulation répétitive est représentée par des syncopes discursives *(... je suis installé dans une maison de cèdre tandis que l'arche de Dieu est installée au milieu d'une tente de toile/ Tout ce que tu as l'intention de faire, va le faire...)* qui donnent une valeur significative au non-dit (Natan, en tant que prophète "devine" des intentions qui n'ont pas été explicitées).

Les quelques aspects considérés caractérisent une stratégie persuasive qui se sert "matériellement" des rapports entre le ***dit*** et le ***non-dit*** pour installer un type spécial de lecture; les ressources habituelles de la linéarité discursive (substitution des noms par des pronoms dans des conditions d'identité référentielle, indicateurs de proximité dans le temps et l'espace, etc.) sont souvent abandonnées au profit d'une relative autonomie communicationnelle de chaque phrase. L'ensemble textuel apparaît comme la réunion (mathématique) de tous les segments phrastiques et la lecture "par la mémoire" qui s'organise "normalement" après avoir fini la "lecture dans le temps" se trouve, de la sorte, matérialisée à chaque étape (phrase) de celle-ci. Ce type de lecture est encore appuyé par l'insertion régulière de ***quasi-commentaires explicites*** qui renvoient à la PAROLE (PARLER/ NOMMER / CONNAÎTRE): *le roi dit/ Natan dit/ Va dire / Ainsi parle*, etc[8] .

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

NOTES

[1] Le texte est tiré de l'*Ancien Testament,* TOB, Cerf, Paris, 1980, IIe Livre de Samuel, ch. VII, p. 576-77; les observations se limitent, évidemment, aux spécificités pragmalinguistiques du texte ***français***, tel qu'il apparaît dans cette édition.

[2] Voir, entre autres, Risto Hilpinen, 1986 - *The Semantics of Questions and the Theory of Inquiry*, Reports from the department of Theoretical Philosophy, 15, University of Turku, Finland (sur la formation de la croyance).

[3] Le terme renvoie à la fois à L'Arche de l'Alliance, au Temple et à la dynastie.

[4] Outre les interprétations liées à la liberté de Dieu, au type de civilisation évoqué, etc, la distance syntaxique réduite entre *je ne me suis pas installé dans une maison* et *je cheminais sous une tente* permet de prendre la dernière phrase pour une paraphrase de la précédente (pour les multiples lectures du texte, voir également Etienne Charpentier, 1981, *Pour lire l'Ancien Testament*, Cerf, Paris).

[5] La présence de ET dans la structure de ces syntagmes permet, outre l'équivalence sémantique de leurs composants, une certaine progression dans l'information: *au pâturage et derrière le troupeau* (hiérarchie qu'on peut interpréter: "et encore, tu étais parmi les derniers"); *pour lui un père / pour moi un fils* (réciprocité doublée de hiérarchie-"obéissance").

[6] Le terme est repris à Wittgenstein - voir aussi François Recanati, 1981 - *Les énoncés performatifs. Contribution à la pragmatique*, Minuit, Paris. Si la syntaxe est, en général un système de mise en évidence à deux faces - structures architecturales et structures sémantiques - ("tout ce qui est à dire peut être dit"), l'on peut accepter, au-delà de la relative autonomie des règles syntaxiques, une modification de celles-ci, obéissant au critère de la relevance sémantique.

[7] Les deux agissent aussi bien sous des formes distinctes que sous des formes ***amalgamées*** (la question est déduite au niveau du discours), dans une syntaxe et une sémantique "compositionnelles" sui-generis: *Tu vois, je suis installé...tandis que.../ Tout ce que tu as l'intention...*

[8] C'est un type spécial de préfixation qui renvoie à l'interprétation donnée déjà dans la *Logique de Port-Royal* des performatifs explicites du type "J'affirme que P"; l'on y précise que la proposition principale ne sert qu'à expliciter la modalité de l'énoncé qu'elle introduit.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Sanda REINHEIMER RÎPEANU
Universitatea din Bucureşti

HERITAGE LATIN ET «FAUX AMIS»

Etudiant l'évolution du vocalisme et du consonantisme latins dans les langues romanes, la linguistique historico-comparative a abouti, depuis longtemps déjà, a inventorier les correspondances phonétiques entre un étymon latin et ses continuateurs romans, et, comme une conséquence immédiate, les équivalences phonétiques entre les séquences romanes provenant du meme étymon; si l'origine latine d'un terme hérité est connue, il est possible de faire des prédictions sur la forme que prendraient les mots ayant la même origine dans les langues soeurs; par exemple, si l'on sait quel est le résult de l'évolution du groupe consonantique lat. -KT- en roman:

latin	roumain	italien	français	espagnol	portugais
-KT-	-pt-	-tt-	-i(t)-	-tʃ-	-jt-

à partir d'un exemple comme:

LACTE-	lapte	latte	lait	leche	leite

on déduit facilement que, dans les descendants du lat. NOCTE-, on retrouvera les conséquences du même développement phonétique (roum. *noapte,* it. *notte,* fr. *nuit,* esp. *noche,* ptg. *noite*). Dans les deux cas, le sens des mots romans continue le sens latin de l'étymon: «lait», respectivement «nuit».

Les ressenblances entre les mots latins hérités présentent des régularités qui nous permettent de refaire les séries étymologiques dont ils font partie. Pour utiles qu'elles soient au moment où l'on veut passer d'une langue romane à l'autre, ces régularités pourraient être également une source d'erreur: (a) on risque de forger - à l'aide de ces «lois» phonétiques un mot qui n'existe pas (ou qui n'existe plus) dans

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

la langue en question[1]; (b) on risque d'attribuer à un mot roman, lu ou entendu, pour lequel on a réussi - à l'aide des mêmes «lois» phonétiques - à identifier l'étymon (ou à identifier le mot roman apparenté généalogiquement), le sens de ces derniers[2]; le sens d'un mot roman n'est pas nécessairement celui que le latin aurait pu lui léguer et les changements de sens n'ont pas le même caractère systématique que les changements phonétiques; il n'est guère certain que les sens de deux mots romans, provenant du même étymon, soient identiques l'un avec l'autre.

On pourrait parler dans ce cas de «faux amis», dans une acception assez particulière que le syntagme pourrait acquérir: des mots appartenant à des langues différentes témoignent de ressemblances graphémo-phonétiques; ces ressemblances, nullement accidentelles et dérivant de liens étymologiques réels, justifient un rapprochement (plus ou moins conscient de la part du sujet parlant) des formes ayant la même provenance; vu cette provenance commune, ces formes pourraient avoir également un sens commun[3].

Généralisant un schéma du type[4]:

latin		langue A		langue B		langue C
$\frac{X}{\text{«X»}}$	=	$\frac{X_A}{\text{«X»}}$	=	$\frac{X_B}{\text{«X»}}$	=	$\frac{X_C}{\text{«X»}}$

on s'attend à ce que les formes romanes présentent une relation d'équivalence[5] sémantique. Or, beaucoup de mots, dont la forme est suffisamment transparente pour que l'on reconnaisse le mot latin dont ils proviennent, ont subi, pendant la basse latinité ou à l'époque romane, des modifications sémantiques qui brisent les liens d'origine; c'est ce qui résulte du schéma suivant, où, à chacune des formes romanes, correspond un contenu différent:

latin		langue A		langue B		langue C
$\frac{X}{\text{«X»}}$	≠	$\frac{X_A}{\text{«}X_A\text{»}}$	≠	$\frac{X_B}{\text{«}X_B\text{»}}$	≠	$\frac{X_C}{\text{«}X_C\text{»}}$

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Voilà par exemple la destinée du lat. TORNARE[6], dont les decendants sont très proches phonétiquement l'un de l'autre; les sens acquis en roman (après l'extension sémantique subie en latin vulgaire, après que le terme s'est libéré des contraintes imposées par son emploi technique, spécialisé, «façonner au tour») ne se superposent pourtant pas;

latin	roum.	it.	fr.	esp.	ptg.
TORNARE	a turna	tornare	tourner	tornar	tornar
«façonner au tour»	«verser»	«revenir (re)devenir,...»	«tourner»	«revenir transformer, recommencer, rendre,...»	«revenir (re)devenir, rendre, ...»

Il est impossible d'utiliser fr. *tourner* pour traduire des exemples romans où est présent un descendasnt du lat. TORNARE: roum. *a **turna** apa într-un pahar* (fr. *verser),* it. ***torneremo** in città fra dieci giorni, è **tornato** il bel tempo* (fr. *revenir) sono funghi che seccati **tornano** la quinta parte di peso* (fr. *devenir),* esp. ***tornar** a llorar* (fr. *recommencer*), etc. Le schéma qui précède nous indique pourtant qu'entre les sens de certains mots il y a aussi des relations d'interférence: le sens «revenir» apparaît en italien, en espagnol et en portugais, mais, malgré cela, des différences dans l'usage interviennent: pour ce sens, l'espagnol et le portugais préféreraient *regresar, volver*, respectivement *voltar, regressar,* aux descendants de TORNARE.

Un autre exemple nous est fourni par lat. COLLOCARE: si l'on part de son sens général de «placer, mettre», on constate que tous les descendants romans ont conservé le trait sémantique de «placer, mettre», à cette différence près qu'il s'agit de manières distinctes de réaliser cette action; it. *collocare* est le seul à avoir conservé le sens fondamental de l'étymon; roum. *culca* et fr. *coucher* designent l'action de «mettre, placer», «en rapprochant de l'horizontale qui est naturellement vertical», tandis que esp., ptg. *colgar* se sont spécialisés

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

dans le sens de «mettre, placer», «en fixant un objet par le haut, de manière que la partie inférieure reste libre» (notamment «accrocher, suspendre», ce qui exige le transcodage par des termes comme> rom. *a agăța, a atîrna*, it. *appendere,* fr. *accrocher, suspendre*).

Les relations qui s'établissent entre les sens des continuateurs du même étymon peuvent de trouver non seulement dans des relations d'équiva-lence, mais aussi d'inclusion et de dominance[7] ou même de contraste.

Se trouvent dans une situation d'inclusion les continuateurs du lat. SENTIRE: tous ont conservé le sens d'«avoir la sensation ou la perception de...», mais il y en a qui se sont enrichis d'autres traits: it. *sentire* a gagné le sens d'«entendre» (auquel correspondent des termes romans comme> roum. *a auzi*, fr. *entendre,* esp. *oir*, ptg. *ouvir*), fr. *sentir* celui d'«avoir la sensation d'une odeur» (qui implique le transcodage par d'autres termes comme roum. *a mirosi,* it. *odorare,* esp. *oler,* ptg. *cheirar*), etc. Si l'on prend en considération uniquement les sens appartenant au champ de la perception on constate que le sens du roum. *a simți* apparait comme inclus dans celui des autres représentants de *sentire*.

Pour ce qui est du contraste, en fournissent des exemples des termes roumins d'origine latine hérités qui ont développé un sens distinct de celui qui a été conservé par les langues romanes de l'Occident ou qui ont gardé le sens latin là où les autres langues ont subi des modifications: il s'agit d'exemples bien connus, comme ceux de lat. TALIS, JUVENIS, TERRA, CLARUS, VITA, SALUTARE, APPREHENDERE, CURRERE, VINDICARE etc.

Les rapprochements étymologiques peuvent se présenter sous la forme d'un réseau qui entraîne plusieurs langues romanes à la fois. Pour représenter ce réseau, on aurait besoin d'un espace à un nombre de dimensions égal à celui des langues prises en considération; seul cet espace à plusieurs dimensions nous permettrait d'illustrer tous les développements intervenus et, par conséquent, toutes les liaisons qui peuvent s'établir sur la même base étymologique entre les différents termes: chacun des mots romans groupés autour du même sens nous

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

oblige à faire appel à des étymons distincts; chacun de ces étymons, à son tour, se diversifie dans des continuateurs romans ayant des sens distincts l'un de l'autre; leurs correspondants sémantiques sont les descendants d'autres étymons latins et ainsi de suite... Le tableau qui suit n'en est qu'un pâle schéma, se proposant de suggérer - pour quelques verbes romans seulement, ayant les sens d'«ajouter», «arriver», «partir», «monter» - ce trajet sinueux qui implique, à la fois, plusieurs étymons romans ainsi qu'une distribution sémantique de ces étymons différente dans les différentes langues; certains des correspondants romans (par ex. roum. *ieşi,* it. *uscire*, fr. *sortir*) manquent de ce tableau (les espaces en gris indiquent leur absence), tout simplement parce que leur prise en considération aurait entraîné d'autres étymons. (Les termes entre paranthèses sont des continuateurs des mots latins qui ont développé des significations que nous avons également ignorées.)

roum.	it.	fr.	esp.	ptg.	lat.	sens
				acrescentar	-CRESC-	
			añadir		*INADDERE	
a adăuga					ADAUGERE	«ajouter»
		ajouter			-JUXTA-	
	aggiungere				ADJUNGERE	
		(adjoindre)				
a ajunge						
	arrivare	arriver			*ARRIPARE	«arriver»
			llegar	chegar	PLICARE	
	(peigare)	(plier,ployer)				
a pleca						
	partire	partir	partir	partir	PARTIRE	«partir»
			salir	sair	SALIRE	«sortir»
			salir	sair		
(a sări)		(saillir)				
	salire					
		monter			*MONTARE	«monter»
a sui			subir	subir	SUBIRE	

Si l'on tient compte des sens des étymons latins[8], on peut identifier dans quelle mesure et dans quelle langue romane ils se

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

trouvent représentés le plus fidèlement: pour le sens «ajouter», seul le roumain présente un étymon situé dans le même domaine de signification (lat. ADAUGERE, dérivé de AUGERE «augmenter encore, ajouter à»); en outre, le radical lat -CRESC- indique le développement, la croissance, *INNADDERE est un dérivé de ADDERE «mettre à, près de», -JUXTA- implique le «rapprochement», ADJUNGERE (<JUNGERE «joindre, assembler») signifie «attacher», ayant tous des sens qui pourraient expliquer, plus ou moins facilement, celui d'«ajouter» de leurs descendants romans (soit par l'idée de rapprochement de deux objets, soit par l'effet de «croissance, développement» résultant de l'action qu'ils désignaient en latin); si tel est le cas pour «ajouter», on aboutit aussi à des situations où l'étymon latin ne nous laisse aucunement deviner le trajet sémantique parcouru pour aboutir au contenu roman; pour le sens «arriver», à côté de ADJUNGERE (cité ci-dessus) et d'un dérivé du lat. RIPA, signifiant à l'origine «aboutir au rivage», les langues ibéro-romanes continuent PLICARE «plier, ployer», l'action ayant une orientation contraire, celle de «partir», n'est désignée par aucun verbe qui portât ce sens en latin: il s'agit soir du même PLICARE, soit de PARTIRE «partager, diviser», soit de SALIRE «sauter»; pour «sortir», le même SALIRE, faisant preuve d'un glissement de sens en ibéro-roman (le sens de «sortir» s'ajoute à celui de «partir») (à côte de lui, SORTIRE «tirer au sort»[9] mais aussi EXIRE, le seul ayant eu le sens de « sortir» en latin; les deux dernier - nous le rappelons - n'ont pas été retenus dans notre schéma, dans l'intention d'y faire place à un autre développement de sens de SALIRE); le même SALIRE, accompagné d'un bas lat. *MONTARE (dérivé de MONS, MONTIS «mont») et SUBIRE «aller sous, entrer dans» couvrent le sens de «monter» en romain *a urca* provenant d'un dérivé de ORIRI «se lever»).

On constate que les soi-disant «faux amis» romans sont aussi des «faux amis» en relation avec leur étymon latin: il est rare que parmi ces verbes, il y en ait qui soient des continuateurs sémantiques fidèles de leurs étymons.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Un schéma encore plus complexe reflète l'évolution des verbes de mouvement transitifs: en font partie les descendants du lat. COLLIGERE «(re)cueillir, rassembler, réunir», PREHENDERE «prendre, s'emparer de; saisir», LEVARE «lever, soulever, enlever», PORTARE «porter, transporter», DUCERE «tirer; traîner derrière soi», TRAHERE «tirer, traîner», JUCTARE, DEJECTARE (< JACERE «jeter») «jeter (souvent et continuellement)», respectivement «jeter brutalement à bas», COLLOCARE «placer», PONERE «placer, mettre en place», MITTERE «envoyer», INTRODUCERE «faire entrer, introduire». Les sens de ces verbes en roman (envisagés à partir des indications fournies par les dictionnaires, sans tenir compte des contextes spécifiques), témoignent des glissements sémantiques qui se sont produits au cours de la latinité et de la romanité aboutissant à la divergence actuelle des termes. Si lat. COLLIGERE a partout le sens de «cueillir», l'évolution de l'esp: *colgar* vers le sens de «saisir, attraper» le projette dans la sous-classe sémantique des verbes provenant du lat. PREHENDERE, dont les descendants roumain, espagnol et portugais, à leur tour, se répartissent entre le sens de «saisir, attraper» mais aussi de «prendre», qui appelle pour le roumain le continuateur de LEVARE, et ainsi de suite ...

Les verbes entre parenthèses ont développé d'autres sens, soit techniques (fr. *traire, pondre)*, soit spécialisés pour d'autres types d'actions (it. *levare,* fr. *lever,* esp. *colgar,* fr. *pousser*), des sens qui a leur tour détermineraient l'entrée en jeu d'autres étymons. Tout comme dans le tableau précédant, les espaces en gris marque l'absence des termes romans qui etraîneraient la prise en considération d'autres étymons.

En examinant les rapports qui s'établissent entre les sens des mots romans et ceux de leurs étymons, on aboutit à la conclusion que ceux-ci, même s'ils se situent dans la même zone du «déplacement des objets dans l'espace», ne conservent pas les traits sémantiques originaires et se sont spécialisés pour désigner (au moins en ce qui concerne leur sens fondamental) des actions distinctes.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

roum.	it.	fr.	esp.	ptg.	lat.	sens
a culege	cogliere	cueillir	coger	colher	COLLIGERE	«cueillir»
			coger			«saisir»[10]
a prinde		prendre	prender	prender	PREHENDERE	
	prendere	prendre				«prendre»
a lua					LEVARE	
	(levare)	(lever)	llevar	levar		
a purta	portare	porter			PORTARE	
a duce					DUCERE	«(ap)porter»
a duce					AD-+DUCERE	
		apporter			AD-+PORTARE	
			traer	trazer		
	(trarre)					
a trage	trarre					
				puxar	PULSARE	«tirer»
		(pousser)	(pujar)			
	tirare	tirer	tirar	tirar	TIRARE	
			tirar	atirar		
						«jeter»
	gettare	jeter		deitar	JACTARE	
				deitar	DEJECTARE	
						«coucher»
a culca		coucher				
			(colgar)		COLLOCARE	
	collocare					
a pune	porre		poner	pôr	PONERE	«mettre»
		(pondre)				
	mettere	mettre			MITTERE	
			meter	meter		
	introdurre	introduire			INTRODUCERE	«introduire»

Les relations qui existent les termes romans provenant du même étymon ne sont présentées dans le schémas ci-dessus que *grosso modo*; chacun des sens pourrait être individualisé dans des contextes spécifiques, ce qui mènerait à un enchevêtrement encore plus complexe des formes et des sens des mots romans: on aboutirait,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

d'une part à des emplois parallèles des termes, engendrés par certains contextes seulement, qui ne figurent pas dans nos schémas; de l'autre, on parviendrait à mieux entrevoir la disponibilité, dans les langues contemporaines, de certaines sous-classes sémantiques à connaître des glissements de sens: les verbes intransitifs désignant un mouvement et les verbes transitifs désignant une action qui a comme but le déplacement d'un objet dans l'espace ont été les plus susceptibles - dans le passage du latin aux langues romanes contemporaines d'établir entre eux des relations de «faux amis».

NOTES

[1] Voir Sanda Reinheimer Ripeanu, *L'intercompréhension romane* in *Hommages offerts à Maria Manoliu-Manea,* Pluralia - Logos, Bucuresti, 1994, p. 158-169; on y signale par exemple l'emploi d'un esp. **vuele,* sur le modèle du paradigme du fr. *vouloir,* d'un ptg. **fratello* sur le modèle de l'it. *fratello,* etc.

[2] On emploie en espagnol *ferias* avec le sens du ptg. *férias,* en francais *cité* avec le sens de l'it. *città,* etc. (ibid.).

[3] Nous prenons en considération le sens 'fondamental' des termes, sans tenir compte des extensions qui se sont produites elles aussi en latin et/ou dans chaque langue à part.

[4] Il s'agit par exemple des étymons latins des mots romans désignant des parties du corps (domaine de sens qui se caractérise par une stabilité particulière dans la conservation des termes et de leurs sens) comme lat. AURICULA, BARBA, BRACCHIUM, DENS, DIGITUS, FRONS, LINGUA, MANUS, OCULUS, PALMA, PELLIS, PILUS, PUGNUS, SINUS, UNGULA, VENA etc. (sans tenir compte des modifications survenues en latin vulgaire dans le cas de AURICULA, UNGULA, etc.).

[5] Voir Teodora Cristea, *Contrastivité et traduction,* Universitatea din Bucuresti, 1982, p. 106 ss.

[6] Pour les sens nous avons fait appel à des dictionnaires bilingues (surtout de dimensions réduites, qui enregistrent l'emploi le plus courant du terme): roumain / italien / espagnol / portugais - français (notamment: *Dicţionar român-francez,* coord. Ana Canarache, Editura Ştiinţifică, Bucureşti, 1967; Claude Margueron - Gianfranco Folena, *Dictionnaire français - italien, italien - français,* Larousse, Paris, 1994; *Dictionnaire français-espagnol, espagnol - français,* Larousse, Paris, 1994; Fernando V. Peixoto da Fonseca, *Dictionnaire français-portugais, portugais - français,* Larousse, Paris, 1995), dont les reseignements ont été comparés avec les indications fournies par des doctionnaires explicatifs de ces langues (*Dicţionarul explicativ al limbii române,* Editura Academiei, Bucureşti, 1975; Nicola Zingarelli, *Vocabolario della lingua italiana,* Zanichelli, 1994, Paul Robert, *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française,* dir. A.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Rey - Rey-Debove, Paris, Le Robert, 1989; Real Academia Española, *Dictionario de la langua española,* XXIe éd, 2 vol., Espasa Calpe, Madrid, 1992; J. Almeida Costa - A. Sampaio e Melo, *Dictionário da lingua portuguesa,* Porto, Porto Editora, s.d.). Evidemment cette approche ne peut être qu'approximative, insuffisante, car elle ne reflète que d'une manière incomplète et imparfaite les relations sémantiques entre les termes appartenant à des langues différentes.

[7] Vu que nous nous travons dans une situation où il n'est pas nécessaire d'identifier le statut de langue source et de langue cible (chacune des langues pouvant acquérir, à tour de rôle, le premier ou le second de ces statuts), il est superflu de faire la distinction entre inclusion et dominance.

[8] Nous avons utilisé Henri Goelzer, *Dictionnaire latin-francais,* Garnier-Flammarion, Paris, 1966.

[9] Pour une explication détaillée du changement de sens voir *Dictionnaire historique de la langue française,* dir. Alain Rey, 2, vol., Paris, Dictionnaires le Robert, 1992, s. v. *sortir.*

[10] Toutes les formes romanes que l'on pourrait inclure dans ce tableau ne sont pas nécessairement d'origine latine héritée (fr. *saisir* - d'origine germanique, it. *afferrare, agguantare* «saisir» - dérivés romans, esp. ptg. *tomar* «prendre», d'origine inconnues, etc.).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bernd STEFANINK
Université de Bielefeld

LA FIDÉLITÉ EN TRADUCTION

"TRADUTTORE = TRADITORE !", " TRADUCTION - TRAHISON!"

Ce sont là les cris indignés avec lesquels les **"demi-habiles"** (au sens pascalien du terme) de la traduction accueillent souvent le fruit de plusieurs années d'efforts qu'un traducteur intelligent a pu investir dans la traduction d'un livre, lui reprochant tantôt de "rajouter" quelque chose qui n'est pas dans le texte source, comme, par exemple, ce professeur de français qui me reprochait, dans une traduction du français vers l'allemand, d'expliciter pour le public allemand le surnom de "Tonton" par lequel les Français désignaient Mittérand, tantôt de ne pas traduire "tout" le texte source, comme, par exemple, ce fonctionnaire du Nigéria qui reprochait à un de mes étudiants nigérians, qui avait travaillé pour lui en tant que traducteur, de s'être contenté des deux mots "Sincerely yours" pour traduire la formule de politesse élaborée dont se servent les Français pour clore leur lettres: "Je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués".

Même chez le **praticien** chevronné de la traduction, il règne toujours un certain malaise, il se sent toujours un peu coupable d'avoir préféré telle formulation à telle autre, telle métaphore à telle autre, sans parler de la traduction des jeux de mots ou d'éléments de la langue source qui n'existent pas dans la langue cible. Il n'est jamais à l'abri d'un sentiment de culpabilité même s'il essaye d'évacuer son malaise par des jeux de mots qui se veulent subtils, comme, par exemple, ces paroles machistes attribuées au traducteur écrivain Pierre Leyris, qui prétend que "Les traductions sont comme les femmes: quand elles sont fidèles, elles ne sont pas belles - quand

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

elles sont belles, elles ne sont pas fidèles". Et même le linguiste Georges Mounin - qui a pourtant réfléchi sur la traduction, mais malheureusement d'un point de vue étroitement linguistique - laisse percer les mêmes doutes quand à la fidélité en traduction, lorsqu'il qualifie les traductions poétiques de "belles infidèles".

Les préjugés qui se manifestent dans ces slogans ou dans ces bons mots sont appuyés par des positions théoriques plus sérieuses défendues par des **philosophes** comme Wilhelm von Humboldt ou des **linguistes** comme Leo Weisgerber, qui considèrent la langue comme la **manifestation d'une culture** propre à une communauté linguistique et culturelle et donc intraduisible. Ces positions théoriques semblent confirmées par le travail sur le terrain effectué par des socio-linguistes comme Whorf et Sapir qui ont prétendu mettre en évidence l'intraduisibilité des "culture-bound words", des mots culturellement marqués.

En face d'eux se sont toutefois trouvés des chercheurs, comme Noam Chomsky ou Eugene Nida, qui ont prétendu que tout était traduisible, les différentes langues n'étant que les manifestations structurellement différentes d'une même langue de base universelle, manifestations qui pouvaient être conçues comme des **codes** que le traducteur devait décoder pour en tirer le message qu'il encoderait ensuite différemment selon le code linguistique de la langue vers laquelle il traduisait. On sait les spéculations auxquelles ces théories ont donné lieu en ce qui concerne la machine à traduire!

Comment réagir face à ces deux positions extrêmes?

On a l'habitude de répondre à ce type de questions en disant que la vérité se trouve au milieu, à mi-chemin entre les deux extrêmes. Mais ce lieu commun ne nous est d'aucune utilité si nous n'approfondissons pas la question et si nous ne cherchons pas les raisons de ces antagonismes.

Il faut constater tout d'abord que tous ces hommes de lettres dont nous venons de parler sont surtout des philosophes et des linguistes et non pas des traductologues au sens que ce mot a pris

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

depuis un peu plus d'une vingtaine d'années. Depuis - et notamment en raison de l'échec cuisant qu'ont connu les recherches entreprises en vue de la traduction automatique - la traductologie s'est constituée en science autonome, au carrefour de plusieurs sciences (comme la philosophie, la psychologie, la sémiologie, la linguistique, les théories du texte littéraire, la sociologie, etc.) et grâce aux contributions apportées par les praticiens qui ne sont pas réfractaires à la réflexion théorique.

Quand on veut juger de la fidélité en traduction, on ne peut le faire sans se référer à une théorie de la traduction issue de cette réflexion! Une telle réflexion doit tout d'abord élaborer une **théorie du sens et de la communication**.

Il est devenu un lieu commun parmi ceux qui s'occupent de traduction de dire qu'il ne faut pas traduire les mots, mais le sens véhiculé par les mots. On sait aussi - au moins depuis Umberto Ecco et Roland Barthes - que le sens n'est pas inhérent au texte, mais que chaque récepteur **construit** le sens - ***son*** sens - à partir des éléments textuels du message qui lui est transmis. Pour le traducteur cela veut dire qu'il aura inévitablement droit à ***sa*** lecture du texte et que, si deux traducteurs aboutissent à deux traductions différentes, cela ne veut pas dire que l'une est forcément "infidèle". Ceci veut tout simplement dire que la communication entre l'auteur du message et le traducteur n'est pas totale, mais **partielle.** Ce caractère "partiel" de toute communication verbale est un phénomène communément admis par les théoriciens de la communication. Il n'empêche pourtant pas les locuteurs d'une communauté socio-culturelle, de communiquer entre eux, même si certains considèrent que cette communication reste rudimentaire.

Prenons un exemple. En lisant une phrase aussi simple que "Il portait un pull-over rouge", aucun lecteur n'est assuré de penser au même rouge que l'auteur de cette phrase, même s'ils font tous partie d'une seule et même communauté linguistique et socio-culturelle: ils associeront, selon les cas, toutes les nuances de rouge allant du rouge-

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

bordeaux au rouge-clair agressif. Le rouge sera toujours "rouge-pour-moi". Il n'y a pas de rouge objectif, il n'y a qu'un dénominateur commun "rouge", dont se sert une communauté linguistique pour communiquer, cette communication restant toujours "partielle".

Manifestement les exigences qu'on formule par rapport à la traduction interlinguistique sont hors de proportion comparées au degré de fidélité dont on se satisfait dans la communication intra-linguistique quotidienne, qui, elle, n'est évidemment pas soumise au regard critique de tout un chacun qui se croit compétent pour juger, comme c'est souvent le cas lorsqu'il s'agit de traduction.

Ceci ne veut pas dire que l'émetteur du message ne pourrait pas préciser la nuance de rouge dont il veut parler, mais le degré de précision avec lequel il s'exprimera - en d'autres termes: la "fidélité" qu'il recherchera dans la verbalisation de sa pensée (qui est en fait un processus de traduction intra-linguistique) et des associations de rouge qu'elle véhicule - sera fonction de la **finalité** de son message. Ainsi, si dans une assemblée de gens vêtus de pull-overs noirs il veut en désigner un qui se distingue des autres du fait qu'il porte un pull-over rouge, il suffira qu'il parle de "l'homme au pull-over rouge" pour que son message aboutisse. Si par contre il se trouve dans un rayon de vêtements comportant plusieurs pull-overs rouges, il sera obligé de fournir à la vendeuse les précisions nécessaires, en "traduisant" le contenu de sa pensée avec le degré de précision requis par la finalité de son message.

Revenons à notre traducteur et aux mots dits "intraduisibles" du fait de leur forte imprégnation culturelle, les "culture-bound words" de Whorf et Sapir. Là encore la fidélité de la verbalisation est liée à la finalité du message.

Prenons un exemple: la traduction de l'anglais "public school". Les tenants de l'intraduisibilité des "culture- bound words" argumenteront que jamais le traducteur n'arrivera à trouver en langue cible un correspondant qui permette au récepteur de la traduction de saisir tout ce que ce mot peut signifier pour un Anglais, en raison des multiples associations socio-culturelles que ce mot véhicule.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Nous avons affaire là à une erreur de raisonnement à laquelle ont succombé les premiers traductologues. Leurs recherches en vue de la traduction automatique étaient basées, entre autres, sur l'illusion que la fidélité en traduction consistait à trouver en langue cible un mot qui reproduirait le maximum de sèmes contenus dans le mot du texte en langue source. Dans un article publié en 1974, Eugene Nida a pu dire encore: "What we aim at, is the reproduction of a bundle of features" (Nida 1974:50).

C'est sans doute à ce principe qu'a obéi la traductrice allemande de *Uncanny Stories* de Saki, lorsqu'elle traduit le verbe "bustled" par "gestürmt kam" (= entra en trombe) dans la phrase: "It was a relief to Framton when the aunt bustled into the room with a whirl of apologies for being late in making her appearance". A partir des dictionnaires monolingues anglais on peut dégager pour le verbe "*to bustle*" les sèmes: "to be *busy*", "*noisy*", "to move *quickly, excitedly*" (cf. *Dictionary of Contemporary English*, 1978 et *Oxford Advanced Learner's Dictionary of Current English*, 1975). En traduisant par l'allemand "*stürmen*" (= entrer en trombe) la traductrice a certes reproduit les trois sèmes *noisy, quickly, excitedly* sur les quatre contenus dans *to bustle*, mais elle n'a pas respecté la **cohérence situationnelle** de l'ensemble du texte. La tante en question est une dame âgée, respectueuse des conventions sociales: on l'imagine mal "entrant en trombe" dans le salon, où sa nièce se trouve engagée dans une conversation avec Framton, qui vient demander la main de la jeune fille. Quand on sait que le contexte qui précède nous présente cette tante comme peu enthousiaste de ce jeune prétendant et comme retardant à dessein son entrée, prétendant être "affairée", donc *busy*, on ne peut que plaider pour une traduction qui actualise ce sème, soit: "la tante entra l'air affairé".

On le voit, la traduction fidèle ne consiste pas à actualiser, en un mot cible, un maximum de sèmes contenus dans le mot source; souvent, les contraintes sémantiques du contexte situationnel amènent le traducteur à actualiser un seul sème, s'il veut rendre avec un maximum de fidélité une situation présentée dans le texte source.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Si, donc, d'un point de vue structuraliste, on considère le mot comme un ensemble de sèmes - en dépit des théories plus récentes, qui cherchent à invalider cette thèse, je continue à y rester attaché, ne serait-ce que pour sa valeur didactique - il faut distinguer le mot dans le dictionnaire, où il représente "un ensemble de sèmes virtuels" (cf. Stefanink 1993), des mots dans le texte, où une partie de ces sèmes seulement est actualisée, en fonction des contraintes sémantiques du contexte, comme le démontrent les expériences menées par le psycho-linguiste Hörmann. Un des exemples donnés par Hörmann concerne le piano. Parmi les traits sémantiques qui caractérisent le piano, il y a ceux de "lourd", "en bois" et "émetteur de sons". Dans une phrase comme: "Il fallut 6 hommes pour porter le piano", c'est le sème "lourd" qui est actualisé par le contexte. Dans la phrase: "Il détruisit le piano à coups de hache", c'est le sème "en bois" qui est activé, et dans la phrase "Il accorda le piano", c'est le sème "émetteur de son".

L'impératif de "fidélité" auquel est soumis le traducteur ne peut en aucun cas consister à traduire tout ce que le mot peut signifier virtuellement, mais seulement ce qu'il signifie dans le texte à traduire. Il doit pour cela analyser quels sont les sèmes du mot actualisés par le contexte. Les sèmes qui sont actualisés le sont en fonction de la finalité globale du texte, et ceci dans la mesure où le mot contribue à "construire" cette finalité (pour parler en termes ethnométodologiques). Pour notre "culture-bound word" *public school*, ceci veut dire qu'il sera traduit différemment selon qu'il se trouve dans une phrase comme (1) "Though he was a socialist, he sent his son to Eton" ou dans une phrase comme (2) "Though he was poor, he sent his son to Eton". La phrase (1) pourrait être traduite par "Bien qu'il fût socialiste, il envoya son fils à Eton, une de ces écoles privées, élitaires" et dans la phrase (2) Eton pourrait être explicité par "une des ces écoles privées, très chères". Dans les deux cas le traducteur n'aura pas "rajouté quelque chose" au texte source - une des "infidélités" que le naïf se plaît à fustiger - , mais il

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

aura tout simplement **explicité** l'implicite culturel que ce mot présente pour le locuteur anglais dans le contexte en question, implicite qui n'est pas présent à l'esprit du Français en raison de son back-ground socio-culturel différent.

La fidélité en traduction consistera donc à **maintenir** dans le texte cible **l'effet produit** sur le récepteur par le texte source. Les détails de la verbalisation du message en langue cible ne doivent pas entrer en ligne de compte, ils dépendent du rapport que cette verbalisation entretient avec le back-ground socioculturel, différent d'une langue à l'autre, rapport que le traducteur aura pour tâche d'analyser, si la saisie intuitive ne lui permet pas de trouver une traduction satisfaisante (cf. Stefanink 1997).

Ce que nous venons de dire vaut pour le cas où le **donneur d'ordre** ou **Initiateur de la traduction** - qui peut évidemment être le traducteur lui-même - ne modifie pas la finalité du texte cible par rapport au texte source. Prenons deux exemples pour illustrer le rôle du donneur d'ordre par rapport à la notion de "fidélité" en traduction. Il s'agit de la traduction des noms propres, un "problème" pour le traducteur qui ne s'est pas muni du bagage théorique nécessaire pour résoudre ce type de questions. Il obéira par exemple à une maxime de traduction catégorique, fort répandue: "Les noms propres ne se traduisent pas!", par respect pour l'individualité de celui qui porte ce nom. C'est sans doute la maxime à laquelle a obéi le traducteur français du livre pour les enfants américains *Spot* paru chez Nathan, il y a quelques années. Il a, en effet, gardé le titre de *Spot* dans la version française. Or, quelle est la finalité de ce livre? Il doit apprendre à lire aux enfants. Si les Américains ont choisi ce livre pour l'initiation à la lecture, c'est que Spot est quelqu'un de bien connu de l'enfant américain. Spot représente le brave chien de famille de l'Américain moyen, qui joue avec les enfants, Dick et Jane, depuis leur plus tendre enfance. L'enfant qui doit apprendre à lire est familiarisé, lui aussi, depuis sa plus tendre enfance avec le personnage de Spot à travers la lecture, que lui a faite sa mère, de

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

toute une série de livres décrivant les activités de Spot: Spot qui se baigne, Spot et ses jouets, Spot et les autres animaux de la maison, Spot et les enfants de la maison, etc.. Bref: en utilisant Spot pour apprendre à lire à l'enfant, on a créé un environnement affectif favorable à l'apprentntise, puisque les didacticiens nous apprennent que l'apprentissage des langues est lié à l'affectif. L'enfant apprend à lire à travers des phrases du type "Jane walks Spot", "Dick sees Spot", etc. À ceci vient s'ajouter que le nom de Spot est motivé, motivé par une grande tache rousse que ce chien porte sur son pelage blanc et qui saute aux yeux sur la couverture du livre où le chien est représenté en grand format. Reprendre le nom de Spot tel quel dans la version française, sous prétexte que les noms propres ne se traduisent pas, c'est trahir la finalité du texte à plusieurs niveaux. Non seulement les règles de lecture du français ne sont pas respectées - le mot "Spot" ne se lira évidemment pas [spo:], conformément aux règles de lecture françaises, mais on créera la confusion dans la tête de l'enfant en lui disant qu'il faut lire [spot], avec [o ouvert] et [t] puisque c'est la forme sous laquelle ce mot, emprunté à l'anglais, existe en français - mais le confort affectif véhiculé par la version américaine est totalement perdu. Au contraire, l'enfant, familiarisé avec la publicité agressive diffusée par la télévision, aura plutôt des associations agressives, associations qui seront éventuellement corroborées par l'association avec les spots électriques mis en place par le grand frère, lors de sa dernière "boom " avec ses copains. Ceci sans dire que la motivation du nom est perdue. Un nom comme "Médor" - le brave chien français moyen - aurait pu traduire le côté affectif de "Spot", "Tachu" serait une création qui tiendrait en outre compte de la motivation du nom. Cette deuxième solution est celle qui a été retenue par le traducteur allemand, qui a traduit par "Flecki", "Fleck" voulant dire tache, et le diminutif hypochoristique -i, traduisant la valeur affective.

Dans le cas que nous venons d'examiner, l'initiateur de la traduction, le donneur d'ordre, n'a pas modifié la finalité du texte, dont la fonction restait de servir à initier l'enfant à la lecture. La tâche du

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

traducteur était donc de produire sur le destinataire du texte cible le même effet que le texte source produisait sur le destinataire du texte source. En conservant le nom (propre) de"Spot", ce qui pourrait être considéré comme un acte de fidélité, il a en réalité commis une "infidélité".

Ceci ne veut pas dire que pour être fidèle il faille toujours traduire les noms propres. Là encore, la fidélité dépend de la **"fonction"** que doit remplir le texte, c'est-à-dire de la finalité que lui a assignée le donneur d'ordre, implicitement ou explicitement ! Ainsi, lorsque la télévision allemande programme le feuilleton *Sinha Moça,* régulièrement à 16 h chaque jour, ce n'est pas pour informer les sociologues allemands sur l'émancipation des noirs au Brésil, au 19ème siècle. C'est l'heure où la femme au foyer allemande, après avoir servi le repas de midi à 12 heures précises et surveillé les devoirs de ses enfants après l'école, prend un repos bien mérité en savourant son "café-gâteau" devant la télévision, avant de se mettre à préparer le repas du soir, qui sera servi à 18h 30 heures, heure où son mari revient du travail. La finalité implicite de ce feuilleton ne fait aucun doute: distraire la femme au foyer, un public potentiel nettement plus large qu'en France, par exemple, en raison notamment du fait qu'une mère allemande n'a pas les mêmes facilités professionnelles qu'une mère française: la différence dans l'organisation de l'emploi du temps des enfants scolarisés oblige la mère allemande à garder les enfants qui rentrent de l'école à midi. Ce que recherchera cette femme en allumant le téléviseur, c'est l'exotisme d'une atmosphère brésilienne, qui lui fera oublier, pour quelques instants, ses tâches ménagères ennuyeuses. Exotisme qu'elle trouvera plus aisément en s'identifiant avec Carmen et Pedro, qu'avec Gretel et Fritz.

Ainsi la fidélité en traduction est avant tout une fidélité à la finalité de la traduction telle qu'elle a été déterminée par l'initiateur de la traduction. Lorsque celui-ci n'apparaît pas explicitement ou n'indique pas un changement de finalité, la finalité reste la même et l'impératif de fidélité sera respecté si le traducteur parvient à produire

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

sur le récepteur du texte en langue cible, le même effet que le texte source produit sur le récepteur en langue source. Ceci ne pourra se faire que sur la base d'une analyse du back-ground socio-culturel des langues respectives entre lesquelles le traducteur doit servir de médiateur. Quelque sérieux que soit le caractère de cette analyse, le degré d'"objectivité" auquel peut aboutir le traducteur dans sa traduction restera toujours relatif Il ne peut y avoir de traduction objective, de même qu'il ne peut y avoir de lecteur moyen objectif d'un texte ou de récepteur moyen objectif d'un message (comme le voudrait par exemple Kotcheva 1992), car la communication restera toujours "partielle". Chaque traducteur aura sa compréhension du message à traduire et sa fidélité consistera à rendre fidèlement cette compréhension. Cette compréhension peut changer d'une étape à l'autre, elle peut s'améliorer avec l'empathie croissante avec le texte que le traducteur aura au fil des lectures répétées de ce texte, et ses versions du texte en langue cible changeront proportionnellement à cette empathie avec le texte et la saisie, à chaque fois différemment nuancée, que le traducteur aura du texte, sans que pour cela l'une de ces versions soit "fidèle" et les autres pas. Tout ce que nous venons de dire vaut évidemment pour le traducteur qualifié, dont les différentes versions d'un texte en langue cible ne dépendent pas de son degré de compétence plus ou moins grand selon l'expérience acquise. Ce traducteur doit par ailleurs être muni d'un bagage théorique suffisant pour être en mesure de justifier ses choix et de les rendre plausibles aux yeux d'autrui. Mais ceci est un autre sujet sur lequel il existe déjà une vaste littérature (cf. Stefanink 1997).

BIBLIOGRAPHIE

Kotcheva, K. (1992): *Probleme des literarischen Übersetzens aus textlinguistischer Sicht, dargestellt am Beispiel bulgarischer Übersetzungen zu Prosatexten aus der deutschen Gegenwartsliteratur,* Werkstattreihe Deutsch als Fremdsprache, Bd. 37, Frankfurt/Main: Lang

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Nida, E. (1974): Semantic Stucture and Translating, dans Wilss, W./Thome, G. (eds.), *Aspekte der theoretischen sprachen-paarbezogenen und angewandten Ubersetzungswissenschaft, II,* Heidelberg: Groos

Stefanink, B. (1993): Traduire: de la théorie à la pratique, dans *Le français dans le monde,* N°. 254 (janv.)

Stefanink, B. (1997): 'Esprit de finesse' - 'Esprit de géométrie': Das Verhältnis von 'Intuition' und 'übesertzerrelevanter Textanalyse' beim Ubersetzen, dans: *Linguistik und Ubersetzen,* (Transfer), Tübingen: Narr.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Carmen - Ştefania STOEAN
A.S.E. Bucureşti

MODALITÉS DÉSIDÉRATIVES ET ACTES INJONCTIFS

0. L'action interpersonnelle se définit comme l'ensemble "d'événements qui ont lieu lors d'une présence conjointe et en vertu de cette présence conjointe" (Goffman, 1974 : 7) de deux ou plusieurs partenaires dans une situation de communication donnée. Chaque participant adopte une certaine ligne de conduite (id. : 9) qu'il est censé garder tout au long de l'interaction à laquelle il participe, qui l'aide à "exprimer son point de vue sur la situation, et par là, l'appréciation qu'il porte sur les participants, et en particulier, sur lui-même" (id. : 9), et qui doit correspondre aux buts à atteindre qu'il s'est proposés à cette occasion-là.

À part ces buts à atteindre, considérés comme l'essence même de l'action interpersonnelle, tout participant à une situation de communication a "la responsabilité de surveiller le flux des événements", de "s'assurer du maintien d'un certain ordre expressif, ordre qui régule le flux des événements" (Goffman, 1974 : 13) afin de garder sa face et la face des autres.

Parmi les moyens qu'une personne adopte pour que "ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même) (id.:17), celui de l'évitement paraît être plus sûr": "On use de circonlocutions trompeuses, on formule des réponses avec une prudente ambiguïté, de façon à préserver la face des autres, sinon leurs intérêts. On se montre courtois, on modifie légèrement ce qu'on exige des autres, ou ce qu'on leur impute, de telle sorte qu'ils puissent estimer que la situation ne menace pas leur amour-propre." (id. : 19).

Au niveau de l'énonciation, les rites d'évitement prennent la forme des illocutoires dérivés.

Le comportement humain le plus sujet à avoir recours aux "rites d'évitement" est le comportement prescriptif ou directif (intimer

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

un ordre, conseiller, suggérer, proposer, etc.)parce que c'est lors d'une interaction directive qu'un locuteur - par l'autorité absolue qu'il exerce sur son interlocuteur - peut non seulement faire perdre la face à ce dernier, mais aussi perdre sa propre face s'il abuse de l'autorité qui lui est attribuée et reconnue.

1. Parmi les types d'énoncés susceptibles d'être employés pour adresser de manière indirecte un ordre, une requête, une supplication, etc. se trouvent les énoncés assertifs et interrogatifs (affirmatifs ou négatifs) dont le verbe est au conditionnel. Quelles caractéristiques de ce temps le rapprochent de l'impératif et justifient son emploi à des fins identiques à ce dernier?

1.1. La force illocutionnaire d'une phrase impérative (et par cela même de l'impératif) est d'exprimer un ordre, une commande, une requête, une prière, etc. dont l'effet perlocutionnaire est d'amener l'interlocuteur à agir d'une certaine façon.

L'impératif a un sens prospectif: par rapport au moment de l'énonciation, l'état de choses dénommé par le verbe est censé s'accomplir à un moment postérieur au moment de l'énonciation. Dans le monde des phénomènes, cet état de choses n'est pas commencé au moment de l'énonciation, et son commencement peut être plus ou moins éloigné de ce moment. De plus, le destinataire de l'impératif peut fort bien ignorer l'ordre (la requête, la prière, etc.) qui lui est adressé et, ce faisant, annuler l'accomplissement de l'état de choses en question. C'est la part d'incertitude qui caractérise tout énoncé impératif et qui fait de l'état de choses dénommé une réalité-projet:

Viens que je te voie!
Ascultă-mă mai atent!

Mais, dans son "univers de croyance", le locuteur "prétend, ou fait semblant de prétendre, amener immédiatement et irrémédiablement à l'existence, c'est-à-dire faire actualiser" l'état de choses envisagé (Curat, 1991, : 156). À l'aide de l'impératif, le locuteur déclenche la transition d'un événement actuel, d'un état de choses appartenant "aux mondes possibles" à un état de choses appartenant au "monde de ce qui est":

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Sortez immédiatement!
Întoarce-te cât poți de repede!

L'impératif verbal résulte du mécanisme suivant: "en exprimant un procès qui n'est pas commencé au présent, on le présente comme s'il était déjà en cours, l'amenant par une sorte de magie performative du langage à exister" (id. : 167). C'est la part de certitude dont est investi tout énoncé impératif.

On peut donc considérer que l'impératif - et par cela la phrase impérative - est la forme verbale "d'une certitude (ou d'une incertitude) relative" (Irimia, 1976 : 76).

1.2. L'impératif et le conditionnel ont en commun la part d'incertitude, quant à l'accomplissement du procès dénoté par le verbe, que chacun d'eux exprime.

À la différence du futur qui tend à réduire l'incertitude en rapportant le plus possible le procès du moment présent (de l'énonciation), le conditionnel "inscrit le procès dans un avenir chargé d'incertitude" (Martin, 1981: 85) en le projetant en dehors de l'univers du locuteur dans l'univers des mondes possibles.

En prenant comme référence l'actualité de l'énonciation, le locuteur présente un procès postérieur par rapport à ce moment, ayant une valeur potentielle ou irréelle et dont la réalisation est suspendue à un moment indéfini de l'avenir.

Pour que ce procès soit intégré à l'univers de ce qui est (l'univers du locuteur), certaines conditions, elles-mêmes hypothétiques (Charaudeau, 1992 :464) doivent être satisfaites par les interlocuteurs.

Vu que le locuteur ne peut pas anticiper sur la réaction de son interlocuteur quant à l'accomplissement du procès (sur sa volonté d'accomplir ou non le procès), "l'événement n'est pas affirmé, clairement posé comme certain: celui qui parle n'assume pas complètement son énonciation" (Leeman, 1994: 35). Le locuteur prend une certaine distance par rapport au procès, parfois il "peut même présenter l'événement comme irréel alors que ce dernier est en train de se dérouler:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

J'aurais voulu que vous signiez (Leeman, 1994 : 35-36).
Aş fi vrut să te mai întreb ceva.

Temps de l'indicatif, le conditionnel devrait exprimer aussi une part de certitude, et il le fait, mais il s'agit d'une certitude atténuée.

Le locuteur veut ou désire que le procès envisagé passe de l'univers des mondes possibles dans l'univers de ce qui est, dans son propre univers (c'est-à-dire qu'il passe de l'irréel ou du potentiel à l'actuel ou au réel). Il est sûr de ce qu'il veut ou désire et il l'affirme.

Mais, comme ce passage est conditionné par la volonté de l'interlocuteur censé satisfaire à certaines conditions, le locuteur est obligé de présenter la certitude de sa propre volonté d'une manière atténuée, en remettant à la charge de son interlocuteur la prise d'une décision quant à l'accomplissement ou non du procès envisagé.

Par cette attitude, le locuteur propose, implicitement, à son interlocuteur une coopération afin d'accomplir le procès envisagé. C'est d'ailleurs l'expression de cette certitude atténuée qui explique les différents effets de sens du conditionnel.

1.2.1. Employé avec des verbes appropriés (*désirer, souhaiter, aimer, préférer, vouloir,* etc.), le conditionnel représente une des "incarnations linguistiques" des modalités désidératives, sous-classe de la zone de la volition virtualisante (Cristea, 1981 : 61).

Ces modalités expriment le désir (ou la volonté) de l'énonciateur d'accomplir ce procès par l'intermédiare d'un tiers (modalités désidératives / volitives translatives).

Les prédicats abstraits qui sous-tendent la structure logique des modalités volitives sont DÉSIRER - VOULOIR, "un formant affectif et un formant volitif" qui mettent en lumière "la détermination motivationnelle de la volonté, le désir assurant la connexion entre émotion et action"(Cosăceanu, 1980 : 56).

1.2.2. D'un autre côté, l'injonction qui appartient aux modalités déontiques "vise à imposer la volonté d'un individu à un autre individu (relation interpersonnelle) ou à corriger les déviations, dans la conduite individuelle, par rapport aux lois juridiques ou aux normes

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

éthiques et civiques, imposées par la société (relations institutionnalisées)" (Galaţanu, 1981: 174).

Le prédicat abstrait de base de la structuctureogique des modalités déontiques est également VOULOIR. Le VOULOIR, "verrou de l'action" (Pottier, 1987 : 206) représente donc l'élément de base qui fait s'apparenter les deux types de modalités.

D'ailleurs, "le désir et le vouloir" représentent "une sorte de préalable, les conditions mêmes d'un faire ou d'un état..." (Greimas, 1979 : 129-130) et de plus, "l'origine de la modalité déontique " est représentée par "les fonctions désidératives et instrumentales du langage, l'utilisation du langage pour exprimer des besoins et des désirs et pour faire accomplir certains actes à d'autres agents en leur imposant leur propre volonté" (Lyons, 1980: 442).

1.2.3. La réalisation dérivée de l'injonction par une structure assertive négative, interrogative ou interro-négative se fait à l'aide de certains verbes, desidératifs de par leur essence même: *aimer, désirer, préférer - a dori, a prefera*, des constructions et des verbes impersonnels: *a-i plăcea, a fi bine, valoir, falloir*, ainsi que des "marqueurs de dérivation illocutoire, les modaux: *vouloir, pouvoir, devoir, - a vrea, a putea, a trebui*, les plus fréquemment employés à cette fin.

a) ***Vouloir - a vrea*** est un prédicat modal de la zone modale de la volition, susceptible de rendre aussi bien le désir que les diverses nuances de la volonté (Cristea, 1981: 60-63). Il représente "la condition préalable de l'agir" (Cervoni, 1987: 85-86) et a une "visée prospective ouverte" (Pottier, 1992: 215-216), le choix de l'attitude à adopter quant à l'accomplissement ou le non-accomplissement du procès envisagé étant la charge exclusive de l'interlocuteur.

Employé à la première personne, il exprime "le volitif translatif". Le locuteur exprime sa volonté (son désir) que l'interlocuteur fasse de sorte que le procès envisagé par le verbe dictal passe (ou non) du virtuel au réel et par cela il demande (ou interdit) l'accomplissement du procès:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Je voudrais que tu me rendes un service.(Simon, 1983: 120)
Fănică! n-aş voi să mă răzbuni, aş voi să mă scapi.
(Caragiale, 1959 :195)

Aux autres personnes, ***vouloir*** apparaît dans des phrases interrogatives ou interrogatives-négatives. En questionnant sur la volonté de l'interlocuteur d'accomplir un acte, le locuteur demande l'accomplissement de cet acte:

Vous voudriez me remplacer à la prochaine réunion?
Ai vrea să mă asculţi puţin?

C'est une tournure atténuative, tout comme la structure interro-négative censée diminuer l'agressivité de la requête:

Ne voudrais-tu pas t'expliquer?
N-ai vrea să te apuci de lucru?

"...***vouloir*** employé interrogativement est souvent une formule de demande mais il exprime aussi fréquemment un ordre catégorique, pressant même; ce n'est que par une sorte d'ironie que l'on sollicite le consentement de la personne à qui l'on commande" (Brunot, 1926 : 563):

Voudriez-vous vous taire, les enfants?

D'une façon générale, on dira que "***vouloir*** est un moyen d'atténuation, auxiliaire de l'impératif, pour subordonner plus poliment la volonté de celui qui parle à celle d'autrui" (Wainstein, 1949 : 128).

b) ***Pouvoir - a putea*** est un "marqueur d'exhortation ou de persuasion", valeurs modales dérivées de la valeur modale fondamentale, le permissif:

Tu pourrais bien dire quelque chose (Fuchs, 1989 : 7).

En interrogeant sur ou en affirmant la capacité de l'interlocuteur d'accomplir un acte, le locuteur demande l'accomplissement de cet acte.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

L'emploi du conditionnel "relèverait d'une stratégie intersubjective dans le cadre d'une évolution historique occidentale qui tend à occulter le rapport de force dans les relations interpersonnelles" (Boissel, 1989 : 54-55).

Avec ***pouvoir*** l'agir et le non-agir sont tous deux également vrais et possibles (Pottier, 1992 : 215-216).

L'emploi du verbe dans une structure interrogative ou interro-négative est dû à sa polysémie: "c'est parce que le demandeur feint de laisser à son interlocuteur la faculté de refuser sous prétexte d'impossibilité (de quelque nature qu'elle soit) que la requête est acceptable. La valeur de capacité est implicite [...] le modal, la tournure interrogative, le conditionnel, d'éventuelles formules de politesse [...] se combinent pour atténuer cette évidence de capacité et gommer la distinction entre les diverses valeurs radicales" (Boissel, 1989 : 54).

"Le conditionnel neutralise les différentes valeurs radicales du pouvoir au profit d'un sens général, le possible", ce qu'il atténue étant "moins le modal que l'injonction tout entière" (id.: 55-56).

Pourriez-vous vous taire un instant?
Ai putea fi mai atent?

c) ***Devoir*** est un modalisateur déontique qui exprime la valeur modale OBLIGATOIRE, une des formes de la manipulation.

En employant ce modal, il se peut que le locuteur "veuille simplement influencer la conduite du sujet de l'énoncé: il lui propose d'agir d'une certaine manière, mais il lui laisse la liberté d'accepter ou de refuser sa proposition" (Cuniță, 1981: 82). L'obligation d'accomplir un acte devient ainsi une suggestion, le conditionnel remplissant le rôle d'atténuer le caractère obligatoire de l'accomplissement de l'acte:

Vous devriez laisser dormir cet enfant... (Orsenna, 1988 : 12)
Pentru orice, ar trebui să mă consulți pe mine, că sînt avocat (Călinescu, 1961,:248)

À cette même fin d'atténuation, ***devoir*** est remplacé par *falloir* ou par d'autres constructions impersonnelles qui expriment "une

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

obligation de caractère généralisant ou une évaluation (Cuniță, 1981: 84) qui, apparemment, ne viseraient pas le seul interlocuteur:

– *Minune! răspunse... Babighian.*
– *Ar trebui să i se ofere la sfîrșitul spectacolului niște buchete.* (Călinescu, 1961: 697)
– *Eu zic că ar fi bine să vă împăcați.* (Călinescu,1961: 84)
–*Il faudrait alors tourner autour de l'être aimé avec des mots de tendresse comme les abeilles ou les oiseaux.* (Simon, 1983 : 157)

1.3. Les effets de sens du conditionnel recouvrent la sphère de l'injonction, avec ses valeurs fondamentales - la prescription et l'interdiction - ainsi qu'avec les valeurs qui en dérivent: la requête, la prière, le conseil, la suggestion, la proposition, etc. Ce sont des effets contextuels considérés "atteints lorsque l'information nouvelle interagit avec un contexte formé d'hypothèses existantes, en renforçant une hypothèse existante, en contredisant et éliminant une hypothèse existante ou en se combinant avec une hypothèse existante pour livrer une implication contextuelle [...] une conclusion déductible à partir de l'information nouvelle et des hypothèses existantes conjointement, mais impossible à déduire de l'information nouvelle et des hypothèses existantes prises séparément" (Wilson, Sperber 1993 : 15).

Dans le cas du conditionnel, l'hypothèse existante pourrait être formulée à partir de l'idée posée en principe que "la cognition humaine est orientée vers la pertinence; nous faisons attention à l'information qui nous paraît pertinente [...] chaque énoncé comporte, avant toute chose, une demande d'attention de l'auditeur", le résultat étant que "chaque énoncé suscite une anticipation de pertinence"(id.).

Si tout énoncé doit être pertinent et apporter une information nouvelle, l'interlocuteur trouvera inutile que le locuteur lui communique un énoncé au conditionnel portant sur ce que lui, interlocuteur, devrait faire, pourrait faire ou voudrait faire à l'avenir, vu que, en principe, il devrait être au courant de ses actes futurs, et d'autant moins utile un énoncé portant sur ce que lui, locuteur, voudrait faire accomplir à

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

l'avenir. Par un effort de traitement (id.), il finira par formuler comme hypothèse existante que si le locuteur lui fait part d'un tel énoncé, il doit avoir d'autres intentions que celle de lui faire part de ses propres désirs ou des désirs, volontés, etc. que lui, locuteur, a. Dès qu'il aura compris que l'énoncé de L n'est pas gratuit, les effets contextuels l'aideront à trouver la valeur de l'énoncé et, conséquemment, les intentions de L, à savoir: lui ordonner, conseiller, suggérer, ou le prier, etc. d'accomplir un certain acte.

Les énoncés au conditionnel se présentent comme des énoncés descriptifs d'un certain état de choses qui serait vrai à un moment de l'avenir mais, en réalité, ils accomplissent une fonction interprétative car ils représentent une pensée du locuteur concernant la modification ou l'instauration d'un état de choses par l'interlocuteur (I) à l'avenir.

Les effets de sens relèvent d'une stratégie de discours que le locuteur adopte afin de ne pas imposer trop brutalement à l'interlocuteur sa vision sur l'avenir de ce dernier (vu qu'un énoncé au conditionnel vise l'accomplissement par I d'un certain acte A).

1.3.1. Faute d'espace, nous présentons uniquement la réalisation de la requête (demande de faire) dont la fréquence est la plus grande parmi les exemples recueillis:

1. L interroge sur la capacité de I d'effectuer A:

Pourriez-vous parler moins vite, monsieur l'instituteur.
(Orsenna, 1988: 497)
Tu ne pourrais pas m'aider, au lieu de te balader? (id.: 531)

La négation atténue le reproche contenu dans cette requête.

2. L exprime son désir/sa volonté que I effectue A (favorable parfois à L)!

J'aimerais que vous regardiez attentivement une photographie et que vous me disiez si c'est bien l'homme qui est monté chez Mlle Blanche. (Simenon, 1954: 148)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Je voudrais que vous vous souveniez de la journée de mardi, en particulier de la matinée. (id.: 116).
Aş dori să-ţi dai cu părerea fiindcă cunoşti pe acela care o viaţă întreagă a luptat... (Delavrancea, 1967: 434)
Aş dori să scoateţi pe Brutus din discurs... (id. : 437)
Telegramele tale nu mă mai mulţumesc, aş vrea să-mi scrii zilnic, să-mi spui amănunţit cum petreci ziua. (Călinescu,1968: 73)

3. L exprime sa volonté que I effectue A, en affirmant sa volonté de voir se réaliser la conséquence de A:
... arrête d'inventer. Je voudrais que notre fils ait une relation exacte de ces événements. Souviens-toi du refrain de Louis: les fils ont besoin de réalité (Orsenna, 1988: 385)
Aş dori ca Artur al meu să ia şi el odată premiul întâi; destul l-a tot luat feciorul Păunii. (Caragiale, 1964: 265)

4. L exprime l'obligation de I d'effectuer A au profit de L et de I:

Attends , j'y mets pourtant une petite restriction: c'est qu'il faudrait, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es. (Marivaux, 1985: 74)
Ar trebui să-mi dai lemne, că înlemnim pînă mîine.
(Delavrancea, 1967: 207)

5. L indique à I un acte A à effectuer

– Je ne sais pas. Peut-être ferais -tu mieux de rester à l'Hôtel du Berry, pour le cas où Piquemol réapparaîtrait. (Simenon, 1954:72)

Le doute de L exprimé par l'adverbe *peut-être* ne concerne pas la nécessité de l'acte A de I mais ses propres actes futurs.

6. L prie I d'effectuer A, favorable à L:
– Din contră, doamnă, aş dori, te-aş ruga să fii bună a-mi acorda o prelungire de termen. (Caragiale, 1959 : 505)
Dacă nu te superi, te-aş ruga... batista. (Caragiale, 1964; a: 247)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

7. L exprime son désir en amenant I à effectuer A pour satisfaire ce désir de L:

– *Un pachet de ciocolată, micule, mi-ar face plăcere.*
– *Eşti nebună?... Totuşi am să-ţi aduc, cu condiţia să fii cuminte.* (Călinescu, 1968: 521)

8. L exprime un besoin général que seul I peut satisfaire par l'accomplissement de A:

– *Chiar tată, intervenea Florica, ne-ar trebui ceva parale. Cît dai dumneata n-ajunge pentru masă, şi cu toate astea pretinzi.* (Călinescu, 1968: 206)

9. L interroge sur la volonté de I d'effectuer A:

N-ai vrea să te duci în oraş, să-mi cumperi o cutie de pudră? (Călinescu, 1961: 249)

1.4. À la fin de cette présentation, quelques conclusions s'imposent, à savoir:

• les effets de sens du conditionnel peuvent recouvrir le champ entier des directifs, de l'ordre autoritaire, jusqu'à l'ironie;

• la situation d'énonciation, le statut des interlocuteurs et la nature de l'action interpersonnelle à laquelle ils participent contribuent à nuancer davantage ces effets de sens;

• parmi les constructions employées pour exprimer les directifs, la structure impérative n'est pas toujours la plus souple afin d'exprimer ces effets de sens.

Bibliographie

Boissel P., 1989: «Paramètres énonciatifs et interprétations de **pouvoir**», in *Langue française*, no 84, pp.24-69

Brunot F., 1926: *La pensée et la langue*, Paris

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Cervoni J., 1987: *L'énonciation*, PUF, Paris
Charaudeau P, 1992: *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette Education, Paris
Cosăceanu A., 1980: «Les verbes désidératifs en roumain et en français», in *Le verbe roman*, TUB
Cristea T., 1981: «L'intersection des auxiliants de modalité», in ***Études contrastives*** - *Les modalités*, TUB, pp. 47-74
Cuniță A, 1981: «L'auxiliant de modalité **devoir** et ses équivalents roumains», in ***Études contrastives*** - *Les modalités*, TUB, pp. 75-107
Curat H., 1991: *Morphologie verbale et référence temporelle en français moderne. Essai de sémantique grammaticale,* Droz, Genève - Paris.
Galațanu O., 1981: «La zone modale de la coercition en français et en roumain», in ***Études contrastives*** - *Les modalités*, TUB, pp. 173-198
Goffman E., 1974: *Les rites d'interaction*, Les Éditions de Minuit, Paris
Greimas, A. J., Courtés J., 1979: *Sémiotique - dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris
Fuchs C., Guimier C., 1989: «Introduction: la polysémie de **pouvoir**», in *Langue française* no 84, pp.4-8
Irimia D., 1976: *Structura gramaticală a limbii române. Verbul,* Editura Junimea, Iași
Leeman-Bouix D, 1994: *Grammaire du verbe français: des formes au sens. Modes, aspects, auxiliaires,* Nathan, Paris
Lyons J., 1980: *Sémantique linguistique*, traduit de l'anglais par J. Durant et D. Boulonnais, Larousse, Paris
Martin R., 1981: «Le futur linguistique: temps linéaire ou temps ramifié» in *Langages* no 64, pp. 81-92
Pottier, B., 1987: *Théorie et analyse en linguistique*, Hachette, Paris
Pottier, B., 1992: *Sémantique générale*, PUF, Paris
Wainstein de Helsingfors L, 1949: *L'expression du commandement dans le français actuel comprenant l'usage de l'impératif et de ses substituts d'après des pièces de théâtre et des romans publiés entre 1917-1947,* Imprimerie de la Société de Littérature Finnoise, Helsingfors, Helsinki
Wilson D., Sperber D., 1993: «Pragmatique et temps» in *Langages,* n° 112, pp. 8-25

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Liliane TASMOWSKI-DE RYCK
Université d'Anvers-UIA

DE-*CI* et DE-*LÀ*

Dans sa très riche *Grammaire structurale du français contemporain,* Teodora Cristea reconnaît la double nature des pronoms démonstratifs, qui, écrit-elle, "fonctionnent comme des représentants (anaphoriques) ou comme des déictiques" (pp.198 sv.). C'est là une alternative qui a beaucoup intrigué les linguistes. Les dernières années l'attention s'est en particulier portée vers les formes allongées en *-ci* et *-là*, que Teodora Cristea (*ibidem*) qualifie de "formes à double indice" (voir p.ex. Corblin, Kleiber, Tasmowski, Veland et Zribi-Hertz). Assez curieusement, c'est à partir de la syntaxe des syntagmes nominaux démonstratifs roumains, exceptionnelle du point de vue roman par le cumul de l'article défini et du démonstratif, que certaines des propositions se sont articulées. Dans ce qui suit, il sera question de la valeur des pronoms démonstratifs *celui-ci* et *celui-là*.

1. Les analyses

1.1. *Une analyse morpho-sémantique*

Kleiber (1991) rapporte les analyses de Corblin (1990), basées sur le fait que les pronoms démonstratifs du français comprennent une partie variabe (*lui*) et une partie invariable (*ce - ci/là*). La première, par son genre, rappelle un nom, la seconde mène à un objet particulier. *Celui-ci* et *celui-là* combinent ainsi, pour reprendre les termes de Corblin, une anaphore nominale et une anaphore référentielle, ce qui se voit au mieux grâce à des exemples comme (1) et (2), dont le modèle est fourni par Corblin:

1a. *À propos d'écharpes / En parlant d'écharpes,* ***celle-ci*** [qu'on montre] *est délicieuse.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

1b. ***Celle-ci**, d'écharpe, est plutôt moche.*

2. *Un des arguments les plus convaincants aura été **celui-ci**: jamais on ne l'y avait vu.*

Dans (1), *celle-ci* prend son genre de *écharpe* et trouve son référent dans le contexte situationnel, dans (2) *celui-ci* prend son genre de *argument* et trouve par cataphore son référent dans la suite du texte.

Le fonctionnement de *celui-ci/là* est donc très différent de celui du pronom personnel *il* en ce qu'avec *celui-ci/là* convocation du nom et appariement référentiel supposent deux opérations distinctes, tandis qu'avec *il* il n'y a jamais qu'une opération unique. Preuve en est qu'une dislocation droite comme celle qu'on observe dans (1b) est impossible avec *il*:

1b'. ***Elle** est plutôt moche, d'écharpe.*

En somme, selon cette conception, les pronoms démonstratifs ne fonctionnent pas comme des anaphores OU des déictiques, mais comme des anaphores ET des déictiques tout à la fois.

1.2. *Défaut de l'analyse*

Soumettant la proposition de Corblin à un examen critique, Kleiber remarque que dans toute une série de cas, l'explicitation d'une anaphore nominale (la substitution de *lui/elle/eux/elles* par le nom dont ces formes tiennent leur genre) s'avère impossible. Comme on le voit avec (3), elle donnerait lieu à des énoncés inacceptables ou pour le moins extrêmement maladroits:

3a. *les deux hommes tombèrent sur le bavardage du vieux. **Celui-ci** (*de vieux) leur apprit qu'il y en avait qui n'étaient pas d'accord.* (CAMUS, *La peste*, 1416)

3b. *Il offrit à **Rieux** de le faire profiter de son système et **celui-ci** (*de Rieux) accepta.* (*ib.*, 1429)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Le recours à un nom de catégorie *homme* ou *femme* pour des exemples de ce type est également exclu:

3b'. *Il offrit à* ***Rieux*** *de le faire profiter de son système et* ***celui-ci*** *, *d'****homme,*** *accepta.*

En fait, (3) rapproche plutôt *celui-ci/là* du pronom personnel, qui lui non plus ne permet pas la dislocation droite et pour lequel la récupération d'un nom de catégorie est également exclue dans certains cas:

4a. *les deux hommes interrogèrent le* ***vieux.*** ***Il*** *leur apprit (*de vieux) qu'il y en avait...*

4b. ***Ils*** *ont encore augmenté les impôts (#les gens du ministère, les politiciens...)*
(Titre de l'article de Kleiber dans *De la musique à la linguistique*, Hommages à Nicolas Ruwet, Gent, Communication & Cognition, 1992)

Puisqu'il existe sûrement des contextes où *celui-ci/là* se comportent comme *il*, qui ne connaît d'anaphore que globale, est-il encore justifié de prétendre que les pronoms démonstratifs fonctionnent par anaphore nominale et anaphore référentielle dissociées? Kleiber conclut qu'il faut distinguer deux types de situations.

1.3. *La classification des faits*

En prenant appui sur la possibilité de la dislocation droite, on peut représenter les faits tels que les ordonne Kleiber à l'aide du tableau 1.

Pourquoi l'emploi du pronom démonstratif, de même que la dislocation droite, est-il impossible en situation lorsqu'il s'agit d'un référent non humain qui soit seul exemplaire de sa catégorie? Et pourquoi seule la dislocation droite, mais non l'emploi du pronom démonstratif lui-même, est-elle exclue dans les mêmes conditions si le référent est humain? Ces questions, Kleiber entreprend de les

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Tableau 1

		dans le texte	en situation
+dislocation droite	+Hu	*a propos de nanas, regardez-moi celle-ci* *regardez-moi celle-ci, de nana*	[devant une troupe de candidates] *moi, c'est celle-ci que je préfère* (, de miss)
	-Hu	*à propos d'écharpes, prenez donc celle-ci* *celle-ci, d'écharpe, me paraît bien chaude*	[devant un étal de livres] *donnez-moi celui-ci* (, de livre)
-dislocation droite	+Hu	*Paul interrogea le vieux.Celui-ci* (*de vieux).. *Paul interrogea Max. Celui-ci* (*d'homme)...	[désignant une femme] *malgré ce que celle-là* (*de femme) *dira*...
	-Hu	*L'inspecteur examina la maison. Celle-ci* (*de maison) *n'inspirait pas confiance*	[à la vue d'un tournevis par terre] **ramassez-moi celui-ci* (*de tournevis)

résoudre et c'est ici que se situe le parallèle annoncé avec le syntagme nominal démonstratif du roumain.

1.4. *Une analyse morpho-cognitiviste*

Il est acquis que la dislocation droite n'est pas toujours admissible avec le pronom démonstratif. Il n'empêche que la structure même de *celui-ci/là* semble impliquer un double processus: d'une part, par le truchement du pronom personnel *lui*, un renvoi à une catégorie dotée d'un nom, et d'autre part, le repérage d'un référent auquel on est mené grâce aux informations disponibles dans le contexte d'énonciation du démonstratif. Or le pronom personnel - les études des vingt dernières années l'ont bien montré - suppose entre autres qu'un objet soit déjà présent à l'esprit et saillant. La thèse de Kleiber est que les formes *celui-ci/là*, par l'union d'un démonstratif et d'un pronom personnel, indiquent qu'il y a lieu de repérer du nouveau (rôle de l'élément proprement démonstratif) à l'aide du déjà connu (rôle du pronom personnel), tout comme le syntagme nominal démonstratif du roumain paraît indiquer la saisie

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

d'un référent nouveau (rôle du démonstratif) à l'aide d'éléments déjà notoires (rôle de l'article défini). L'idée du pronom démonstratif à la fois anaphorique ET déictique est ainsi confirmée, cette fois d'un point de vue conceptuel. Reste à la justifier à l'aide des exemples, exemples déjà structurés en deux sous-ensembles dans le tableau 1 sur la base du phénomène de dislocation droite.

Ces deux sous-ensembles coextensifs avec la possibilité ou l'impossibilité de la dislocation droite dépendent de la façon dont est organisé le versant "connu". De deux choses l'une: soit il s'agit de la catégorie en tant que telle, c'est-à-dire de la catégorie dans sa dimension générique - dans ce cas, la dislocation droite peut la rappeler -, soit il s'agit d'un ensemble ad hoc, dont les membres sont énumérés dans le (con)texte, ou dont l'extension est implicitement limitée dans une situation particulière, et qui alors n'est pas nécessairement homogène. La dislocation droite est impossible, puisqu'aucune catégorie générique n'est convoquée. Dans les deux cas, l'emploi de *celui-ci/là* mène vers un référent particulier, un membre de la collection non focalisé, non saillant, non "connu", avant le repérage opéré par le démonstratif.

La colonne "dans le texte" du tableau illustre très exactement cette bi-partition. Pour la colonne "en situation", il surgit cependant un problème: on ne s'attend peut-être pas en principe à un comportement démonstratif différent selon que le référent à repérer est humain ou non. Or, selon Kleiber, il n'y aurait là rien que de très naturel: avec les référents humains la catégorie est immédiatement activée par la seule présence d'un individu unique, tel n'est pas le cas pour les objets.

2. Remarques

2.1. *L'anaphore nominale et la dislocation droite*

Quoi que ce qui précède ait pu suggérer, anaphore nominale et dislocation droite ne sont pas des phénomènes qui vont nécessairement de pair.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Pour ce qui est des données du tableau, l'anaphore nominale s'observe en effet dans tous les cas, sauf, argumente Kleiber, là où le référent est humain. Mais ce problème-là dépasse celui du fonctionnement des démonstratifs et en est indépendant: si le référent est non-humain, le repérage par un pronom suppose l'accord en genre avec le nom de catégorie du référent. S'il est humain, la connaissance du sexe du référent peut primer sur le terme par lequel on le désigne:

5. *– Ne vous laissez pas tenter par ce **tacot.** #**Elle** tombera très vite en panne.*

6a. *La **sentinelle** a dit qu'**il/elle** n'a rien vu d'anormal*
6b. *Le **Ministre** de l'Education a reconnu qu'**elle/il** avait sous-estimé les difficultés.*

La dislocation droite exige bien entendu la récupération d'un nom, mais en plus, via ce nom, elle réfère à la catégorie dans sa généricité. Il est donc exclu qu'étudiant le comportement de Rieux par rapport à celui de certains de ses concitoyens on puisse avoir (7):

7a. ***Celui-là**, de **Rieux,** est admirable.*

Par contre, à partir des divers comportements de Rieux lui-même, caractérisant chacun un autre aspect de sa personnalité, Rieux peut être érigé en catégorie générique rassemblant plusieurs Rieux individuels. Dès cet instant, la dislocation droite peut intervenir:

7b. *À propos de votre ami, de tous les Rieux qu'on peut distinguer en lui, c'est **celui- là**, de Rieux, qui me plaît le plus.*

La dislocation droite, contrairement à l'anaphore nominale, suppose la généricité. Mais l'impossibilité de la dislocation droite (cfr la partie inférieure du tableau) n'entraîne pas l'absence d'anaphore nominale. Celle-ci reste bien entendu possible pour les référents humains (cfr 8a-b) et nécessaire pour les référents non-humains (cfr 8c-d):

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

8a. *Ils tombèrent sur le bavardage du* ***vieux. Celui-ci*** ("le vieux", ****de vieux, *celle-ci***) *leur apprit qu'il y en avait...*

8b. *Ils interrogèrent la* ***sentinelle. Celle-ci*** ("la sentinelle", ****de sentinelle)/Celui-ci*** ("de sexe mâle", ****de sentinelle)*** *leur apprit que...*

8c. *Ils découvrirent la* ***statue*** *de Manneken-Pis.* ***Celle-ci*** ("la statue", ****de statue)*** *avait été restaurée.*

8d. *Ils jetèrent un regard vers la statue de* ***Manneken-Pis. Celui-ci*** ("Manneken Pis", ****de Manneken Pis)*** *portait son uniforme de gendarme.*

2.2. *Impossibilité de la dislocation droite, classe fermée et* celui-ci/là

La dislocation droite est donc le signe tangible de ce que le donné est constitué par la catégorie dans sa généricité. Pour que celle-ci puisse être évoquée, il faut qu'un ensemble suffisamment large et suffisamment homogène de membres de cette catégorie soit déjà disponible. Ces conditions sont en effet bien réalisées pour ce qui est des exemples figurant dans la partie supérieure du tableau 1.

Quand tel n'est par contre pas le cas, la catégorie générique ne sera pas convoquée, et le donné devra être constitué par un ensemble *ad hoc* fermé. Pour ce qui est du texte, les membres de cet ensemble peuvent être de nature tout à fait disparate, mais ils doivent avoir été énumérés. Pour ce qui est de la situation, ils doivent être fournis par le contexte d'une manière évidente. On déduirait volontiers de là que ni dans le texte ni en situation, la donnée préalable d'un individu unique ne saurait permettre sa mise en avant à l'aide de *celui-ci/là*.

Mais les faits illustrés par le tableau 2 paraissent plus complexes. Lorsque les données sont directement celles de Kleiber, le numéro porté par l'exemple dans Kleiber (1991) est noté entre parenthèses. Le tableau 2 représente une élaboration de la partie inférieure du tableau 1.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

	- dislocation droite	
	dans le texte	en situation
	les membres de la classe fermée d'extraction sont donnés	
	explicitement ou par inférence	manifestement ou par inférence
+Hu	*Ils tombèrent sur le bavardage du vieux. Celui-ci leur apprit qu'il y en avait...*	[en désignant Concetta] *en dépit de ce que celle-là jourra te jurer ...* [75]
-Hu	*L'inspecteur examina la maison. Celle-ci était sinistre* *Une tuile [du toit] s'était brisée. Celle-ci n'avait pas supporté le poids de la neige* [85]	[en désignant une tuile du toit] *-Tiens! celle-ci m'a l'air fêée*
	les membres de la classe d'extraction ne sont pas donnés	
+Hu	*	[à l'apparition de Françoise Arnoul à l'écran] *- Elle est belle, celle-là!* [9?]
-Hu	*	* [devant un seul tournevis aperçu inopinément] *-*Ramasse celui-ci!* [72]

2.3. *Les données*

Prenons d'abord l'exemple du tournevis. Si rentrant chez moi avec un collègue après une journée passée à réfléchir sur les démonstratifs, je remarque par terre un tournevis, instrument dont je me sers rarement et qui en l'occasion ne forme pas du tout ni pour moi ni pour mon compagnon un objet de préoccupation, il n'est en effet impossible de demander ou de recommander (9a-b):

9a. # *–Pourrais-tu ramasser* ***celui-ci****?*
9b. # *–Ramasse* ***celui-ci****!*

Cela s'inscrit parfaitement dans le cadre de l'explication cognitiviste du nouveau cumulé avec du donné puisqu'aussi bien il n'y a ici que du nouveau, l'objet même qui vient d'attirer mon attention. Les conditions pour l'emploi de *celui-ci/là* ne sont donc pas

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

remplies. La situation aurait été toute différente - et elle est en effet tout à fait différente - si mon compagnon était précisément en quête de ce type d'instrument. Les tournevis formant à ce compte un sujet de préoccupation et de discussion préalables, plus rien n'empêche le conseil (9c):

9c. – *Mais dis donc, en voilà de la chance! Tu pourras toujours employer* ***celui-ci****!*

Mais du coup, puisque les tournevis étaient bien déjà présents à l'esprit, celui qu'on voit est opposé à ceux qu'on aurait pu avoir et la dislocation droite peut évoquer la catégorie dans sa généricité. Dans le contexte donnant lieu à (9c), (9c) doit être situé dans la partie supérieure du tableau 1. Sa place n'est pas ici.

Pour obtenir la conclusion voulue, il faut cependant une hypothèse supplémentaire, et qui est qu'en effet la vue d'un seul objet ne saurait en soi suffire à susciter l'idée de la catégorie. Dans le cas contraire, si le nouveau pouvait susciter par lui-même l'idée du connu, (9a-b) devraient être banals. Kleiber souscrit à cette conclusion, tout en la restreignant au cas des référents inanimés. C'est qu'il lui faut rendre compte de la différence entre (10a) et (10b):

10a. [en voyant apparaître Françoise Arnoul sur l'écran]
– *Ah!* ***celle-là*** *est belle!*

10b. [en remarquant inopinément un tournevis par terre]
– #***Celui-ci*** *est fameusement tordu!*

qui paraît bien liée au caractère humain ou inanimé du référent. La conclusion s'impose: une classe d'extraction non encore activée ne peut pas être convoquée à partir d'un objet inanimé individuel. Il n'y aura dès lors pas de "donné" disponible et *celui-ci/là*, qui appportent du nouveau avec du déjà connu, sont des instruments inadéquats. Par contre, les référents humains, eux, ont pour propriété de rappeler la classe, même s'il n'y a qu'un seul référent dans le contexte.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

2.4. *Données supplémentaires*

En réalité, pour convaincante que soit la démonstration, ce qui précède ne paraît pas recouvrir tous les cas possibles:

1° La vue d'un seul objet (non humain) suffit en fait pour convoquer la catégorie générique à l'aide du pronom et pour convoquer une sous-espèce à l'aide de *celui-ci/là:*

[à la vue d'un bolet Satan]

11a. *–Attention! **ils** sont vénéneux!*

11b. *–Attention! **ceux-ci** sont vénéneux!*

2° Que l'ensemble d'extraction soit implicitement donné ne suffit en fait pas à l'emploi de *celui-ci/là* dans le texte. Inversement, que les membres d'une classe d'extraction fermée ne soient pas énumérés ne constitue pas un obstacle définitif à l'emploi de *celui-ci/là*:

12a. *Il inspecta le toit. Une tuile tenait mal. #**Celle-ci** pouvait céder d'un jour à l'autre.*

12b. *C'était une année comme les autres. Le printemps était venu tôt, les arbres bourgeonnaient déjà. ...Mais en voilà assez, il faut en venir à l'affaire des actions. Depuis quelque temps, **celles-ci** étaient en baisse.*

3° En situation, la vue d'un seul individu humain ne suffit en fait pas pour permettre le recours à *celui-ci/là*. D'autre part, la présence d'un seul objet non humain permet le recours à la forme à double indice, bien qu'aucune classe d'extraction ne soit manifeste ou inférable:

13a. [en tombant sur un voleur]
*– #Que fait **celui-ci** dans le bureau?*

13b. [en découvrant sa bicyclette à un endroit tout à fait inattendu]
*– Qu'est-ce qu'elle fait là, **celle-là**?*

En mettant à part le cas 1°, qui ne concerne pas tant le fonctionnement de *celui-ci/là* que la formulation des principes

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

cognitivistes d'explication, on remarque que le regroupement opéré en 2° et 3° a trait aux occurrences de *celui-ci* par rapport aux occurrences de *celui-là*:

(i) lorsque dans le texte la mention d'un seul objet sans énumération préalable de l'ensemble dont il est extrait permet l'emploi du démonstratif pour quelque référent - humain ou non humain- que ce soit, la forme à double indice est *celui-ci*, et dans la structure syntaxique liée où il apparaît, *celui-ci* n'est jamais en position de focus d'information:

14a. *Mais il faut en venir à Cottard. Depuis que les statistiques étaient en baisse,* ***celui-ci*** *avait fait plusieurs visites à Rieux.* (Camus, *La peste*, 1444)

14b. *Mais il faut en venir à Cottard. Depuis que les statistiques étaient en baisse, *on rencontrait beaucoup* ***celui-ci.***

14c. *Mais il faut en venir à l'affaire des actions. Depuis quelque temps,* ***celles-ci*** *étaient en baisse.*

14d. *Mais il faut en venir à l'affaire des actions. Depuis quelque temps, *on vendait beaucoup* ***celles-ci.***

(ii) lorsqu'en situation la présence d'un seul objet, sans activation préalable de la catégorie ou d'un ensemble, permet l'emploi du démonstratif pour quelque référent - humain ou non humain - que ce soit, la forme à double indice est *celui-là* et la structure syntaxique est celle de l'anti-topicalisation (Lambrecht 1994):

15a. [devant un voleur surpris dans le bureau]
–Mais qu'est-ce qu'il fait là, ***celui-là****?*

15b. [devant sa bicyclette trouvée au marché aux puces]
–Mais qu'est-ce qu'elle fait là, ***celle-là****?*

3. Fonctionnement particulier des démonstratifs à double indice

3.1. *Celui-ci°*

Il revient à Zribi-Hertz (1992) d'avoir nettement articulé les propriétés différentes de *celui-ci* selon qu'il entre dans la partie

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

supérieure du tableau 1 - *celui-ci* s'oppose alors à *celui-là* - ou dans la partie inférieure - *celui-ci* ressemble alors plus à un pronom personnel et n'implique pas le contraste par rapport à un autre. Zribi-Hertz distingue ce deuxième emploi par le superscrit °. Dans ce qui suit,il en ira de même.

Zribi-Hertz explique la distribution de *celui-ci°* par la contrainte suivante:

> **celui-ci°** doit avoir un degré d'empathie plus élevé que son antécédent (= sa source)

Est "empathique" l'objet choisi comme point de départ de l'énoncé, celui près duquel la caméra serait placée s'il s'agissait du tournage d'une scène. Dans toute phrase non enchâssée, l'argument prédominant dans ce sens est [+ E], les autres [- E]. L'empathie pourrait s'exprimer par un système de points en tenant compte de ce que:

A est prédominant par rapport à B
a.par la syntaxe, si A c-commande B
ou si A est [+ humain] dans *B de A*
b. par la sémantique, si A est [+ humain] ou [+ défini] et B [- humain] ou [- défini]
c. par les rôles thématiques, si A est plus haut que B dans la hiérarchie
Agent > Expérienceur > Thème (ou Patient)

16a. *Paul*[+ E] *a demandé à Pierre*[-E] *si* ***celui-ci°***[+E] *participerait au concours.*
16b. *Le nez*[-E] *de Marie*[+E] *est énorme.* ***Celle-ci°***[+E] *en souffre beaucoup.*

Il faut noter toutefois que les paramètres pour mesurer l'empathie sont en fait en gros ceux que Givón (1984) propose pour la thématicité, de sorte que la contrainte d'empathie est à peu près équivalente à une contrainte de continuité thématique: *celui-ci°* indique un thème - le point de départ sur lequel porte la proposition - qui n'est pas celui qui serait le plus attendu dans le contexte. Autrement dit, la source

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

référentielle de *celui-ci*° n'est pas celle qui aurait semblé la plus évidente, ou encore autrement, le référent n'est pas celui qui serait le plus accessible. Cela permet de comprendre la fonction désambiguïsante de *celui-ci*° dans des contextes comme (16a) où en principe soit Paul soit Pierre pourrait être source référentielle: on s'attend à ce que la deuxième phrase continue à porter sur le sujet de la première et *celui-ci*° avertit de ce qu'il n'en est rien.

Au vu d'exemples comme (17), il semble que la caractérisation proposée ne soit valable qu'à l'intérieur du cadre de la phrase et qu'au-delà elle devrait s'élaborer en tenant compte non pas d'unités grammaticales, mais d'unités textuelles comme les scènes:

17a. *Un moment après, Rambert$_i$ et Rieux$_j$ s'installaient à l'arrière de la voiture du docteur.*
Tarrou$_k$ *conduisait.*
– Plus d'essence, dit ***celui-ci$_k$*** *en démarrant.* (Camus, *La peste*, La Pléiade, 1386)

Selon le calcul d'empathie, *celui-ci*° devrait sans doute être impossible dans (17a), puisque *Tarrou* est sujet, humain, défini et Agent, donc tout aussi [+E] que *celui-ci*°. Par contre, *Tarrou* est [-E] par rapport à Rambert et Rieux, personnages qui, dans la même scène, agissent et changent de position. Ce n'est que dans cette perspective que *celui-ci*° est plus empathique (ou plus thématique) que *Tarrou*, comme le montre (17b), nettement moins heureux, pour ne pas dire inacceptable:

17b. *Rambert$_i$ était déjà installé à l'arrière. Tarrou$_j$ fit démarrer le moteur.*
–#Plus d'essence, dit ***celui-ci°$_j$***

D'autre part, il semble bien qu'au niveau transphrastique, *celui-ci*° doive en outre prendre sa source référentielle dans la phrase la plus contiguë possible:

17c. *Rambert$_i$ était déjà installé à l'arrière. Tarrou$_j$ fit démarrer le moteur.*
*–*Il n'y a plus beaucoup d'essence, observa* ***celui-ci$_i$***

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bref, *celui-ci°* ne mène pas par lui-même à un référent mais prend toujours sa référence d'une source à trouver dans un contexte contigu. Mais cette source, explicitement, n'est pas celle qu'on croirait la plus évidente à cet endroit du texte.

3.2. *Celui-là°*

L'usage particulier de *celui-là* dont il sera question sera également distingué par le superscrit °. Pas plus que *celui-ci°*, *celui-là°* ne suppose le contraste d'un objet de la catégorie avec un autre.

Le trait distinctif de l'anti-topicalisation est le fait qu'aux yeux du locuteur, le référent est manifeste dans la situation pour lui et pour son interlocuteur. Il lui suffit donc d'y référer par le biais du pronom clitique:

. [en apercevant la pendule]
18a. *Tiens! elle s'est arrêtée,* ***celle-là°***
18b. **-Tiens! la pendule s'est arrêtée,* ***celle-là°***

Celui-là° appelle à l'esprit un objet dont les caractéristiques ne sont pas communes et *celui- là°* ne coexiste pas avec un prédicat banal (cfr 19a). Lorsque tel semble le cas, il y a en fait opposition, et donc en réalité *celui-là* (cfr 19b):

19a. *–Mais qu'est-ce qu'elle est blonde,* ***celle-là°****!*
19b. *–Elle est blonde,* ***celle-là*** *[l'autre ne l'est pas]*

Celui-là° alterne juqu'à un certain point avec des SN démonstratifs bâtis sur des Noms de qualité (Milner 1978). Ici aussi, le recours à un syntagme nominal à tête lexicale neutre declencherait la lecture contrastive (cfr 20b):

20a. *–Mais qu'est-ce qu'il me veut,* ***ce zèbre-là / ce coco-là / ce type-là / celui-là°?***
20b. *#–Mais qu'est-ce qu'il me veut,* ***ce collègue-là?***

L'impossibilité de (20b) montre bien que le renvoi au référent effectué par *celui-là°* a lieu en dehors de toute source de connaissance

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

préalable quant à sa catégorisation, sur une base ne dépassant pas les données extérieures immédiates. En situation, l'ajout de *celui-là*° indique simplement que le référent provoque une réaction affective dans le chef du locuteur. Entre (21a) et (21b):

[en apercevant quelqu'un qui fait de grands signes]

21a. *–Mais qu'est-ce qu'**il** me veut?*

21b. *–Mais qu'est-ce qu'**il** me veut, **celui-là**°?*

il y a la différence entre une question posée à propos de l'attitude d'un individu qu'on a reconnu et une question à propos d'un individu qu'on perçoit de l'extérieur sans le rattacher à une entité déjà présente à la conscience. Somme toute, *celui-là*° (re)convoque directement le référent lui-même et l'effet qu'il déclenche.

4. Conclusions

Celui-ci et *celui-là* connaissent chacun deux types d'emplois.

Le premier est commun aux deux: des membres d'une même catégorie sont opposés entre eux. Selon la formulation de Kleiber, *celui-ci/là* apportent alors du nouveau avec du déjà connu.

Le second au contraire les sépare. *Celui-ci*°, un instrument de la langue écrite, sert à thématiser (à empathiser pour Zribi-Hertz) un objet déjà introduit dans le discours mais qui n'est pas le meilleur candidat pour ce rôle. *Celui-ci*° reprend un objet de discours, bien que dans une autre perspective.Comme le note Zribi-Hertz, *celui-ci*° fonctionne donc comme un anaphorique. *Celui-là*° en position d'anti-topique est un instrument de la langue parlée. Il focalise un référent dont on ne retient rien que les données immédiates, effaçant par là les connaissances préalables dont témoigne le pronom personnel clitique à l'intérieur de la phrase. *Celui-là*° ne reprend rien, il présente un référent, en réalité déjà donné, comme vu pour la première fois. *Celui-là*° fonctionne comme un déictique.

En somme, si *celui-ci/là* sont à la fois déictiques ET anaphoriques, *celui-ci*° se comporte avant tout comme un anaphorique et *celui-là*° comme un déictique. Les formes à double indice seraient donc bien aussi, dans certains de leurs emplois, anaphoriques OU déictiques.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bibliographie

Corblin F., 1990, "Les groupes nominaux sans Nom du français" Kleiber G.& J.Tyvaert eds., *L'anaphore et ses domaines*, Paris, Klincksieck, 63-80

Cristea T., 1974, *Grammaire structurale du français contemporain.* Bucarest, Ed.Didactică şi Pedagogică

Givón T., 1984, *Syntax*. Amsterdam, Benjamins

Kleiber G., 1991, *"Celui-ci/là* ou comment montrer du nouveau avec du déjà connu", *Revue québécoise de linguistique* 21, 123-169

Lambrecht K., 1994, *Information Structure and Sentence Form*, Cambridge, Cambridge Univ.Press

Milner J.-Cl., 1978, *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Le Seuil

Tasmowski L., 1990, "Les démonstratifs français et roumains dans la phrase et le texte", *Langages* 97, 82-100

Veland R., 1990, "Structure fonctionnelle et interprétation lexicale du syntagme en *celui*", *Travaux de linguistique* 20, 123-134

Zribi-Hertz A., 1992, "Grammaire et empathie. A propos du pronom français *celui-ci*", *Hommages Ruwet*, Gent, Communication and Cognition

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Mariana TUȚESCU
Universitatea din București

LES STRUCTURES DU VAGUE

0. Le parallélisme logico-sémantique est un fait incontestable de la recherche moderne. Les ressemblances et les dissemblances entre le(s) système(s) de la langue naturelle et celui / ceux de la logique logicienne nourrissent la réflexion et engendrent de nombreuses hypothèses sur le fonctionnement de ces systèmes.

L'évolution et le progrès des systèmes logiques ont eu des retombées sur la manière de concevoir la complexité des phénomènes langagiers.

0.1. La logique classique, tout le monde le sait, était basée sur le principe de bivalence. Toute proposition est ou bien vraie ou bien fausse, *tertium non datur*. Ce principe, dit *du tiers exclu*, interdit qu'une proposition puisse être à la fois vraie et fausse. Un objet quelconque **a** appartient ou n'appartient pas à l'extension d'un prédicat donné ϕ.

L'énoncé ϕ **a** est vrai dans le premier cas, faux dans le second. *Tertium nondatur*. Les tables de vérité classiques rendent compte de la manière dont les propositions complexes dérivent des propositions simples par les opérations de conjonction, de disjonction, d'implication.

0.2. Les logiques post-classiques sont caractérisées par l'abandon du principe classique de bivalence, ce qui entraîne l'abandon du principe du tiers exclu.

Les logiques trivalentes ajoutent la valeur de vérité I ("Indéterminé") aux deux valeurs classiques Vrai et Faux, construisant ainsi une sémantique trivalente.

Les logiques trivalentes, plus généralement, les logiques multi- ou polyvalentes sont **vérifonctionnelles;** la valeur d'un énoncé complexe est fonction de la valeur de vérité de ses constituants. Il en existe de nombreux systèmes, qui se distinguent par les tables de vérité.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

0.2.1. Ainsi, par exemple, dans le système proposé par S.C.KLEENE en 1938, la valeur I ("Indécidable"), c'est la valeur des énoncés qui ne sont ni démontrables ni réfutables (ils sont vrais ou faux, mais on ignore quel est le cas). Le système de KLEENE repose sur le principe suivant:

> **(•)On assigne à un énoncé complexe A, possédant des constituants de valeur I, la valeur commune que donneraient à A toutes les assignations possibles de V ou de F à ces constituants, si cette valeur commune existe, et la valeur I sinon.**

Par exemple, si **p** est V et **q** est I, leur disjonction **p**$\vee$**q** est V; car si **q** était V, **p**$\vee$**q** serait V, et si **q** était F, il en irait de même. Par contre, dans les mêmes conditions, la conjonction **p**$\wedge$**q** est F; car si **q** était V, **p**$\wedge$**q** serait V, mais si **q** était F, **p**$\wedge$**q** serait F.

Cependant, le principe (•) ne peut être toujours appliqué si le système doit rester vérifonctionnel. Car, dans ce cas, une disjonction de deux énoncés I doit toujours être I. Mais si **p** est I, **p** $\vee$ **non-p** (principe du tiers exclu) est une telle disjonction. On doit donc renoncer à donner à **p** $\vee$ **non-p** la valeur V, ce que permettrait pourtant le principe (•). Dans le système de KLEENE, le principe du tiers exclu n'est donc pas une tautologie. Il en va de même pour le principe de non-contradiction. Il s'y instaure ainsi un dilemme typique des logiques floues: on doit sacrifier la vérifonctionnalité ou invalider certaines tautologies classiques.

0.2.2. Dans le système de LUKASIEWICZ, la valeur de I est plus forte que chez KLEENE. C'est une Indétermination "métaphysique" (les énoncés n'y sont ni vrais ni faux), et non pas seulement "épistémique" (nous ne *savons* pas s'ils sont vrais ou s'ils sont faux). Ce système, destiné à traiter la question aristotélicienne des ***futurs contingents*** ("il y aura une bataille navale demain"), a été utilisé ultérieurement par H. REICHENBACH, en 1944, dans l'élaboration d'une **logique quantique** destinée à prévenir les conséquences des "anomalies causales" de la mécanique quantique:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

on y assigne la valeur I à tout énoncé qui fait référence à des propriétés impossibles à mesurer dans certaines circonstances.

Ce système trivalent a pu se généraliser à des systèmes multivalents ou à une infinité de valeurs, selon certains principes.

Il suffit de se rapporter, à ce sujet, à la logique polyvalente d'Anton DUMITRIU (1971) pour en voir les principes structurateurs.

0.3. La théorie des ensembles flous, développée par L.I.ZADEH depuis 1965, abandonne la tripartition de l'univers de discours entre les objets **x** pour lesquels ϕ **x** est vrai, indéterminé ou faux, au profit d'une transition graduelle entre les premiers et les derniers. Il s'y agit d'une subsomption graduée des objets sous les prédicats vagues.

Un ensemble flou F y est défini comme la donnée d'un référentiel Ω et d'une application Mf: $\Omega \rightarrow [0,1]$ (M(x)). *Le degré d'appartenance de x à F* désigne intuitivement le degré auquel le prédicat vague F convient à l'objet x. On définit sur ces ensembles flous des relations et des opérations analogues à celles de la théorie des ensembles ordinaires.

Pour F et G relatifs à un même référentiel Ω, on dit que F est inclus dans G lorsque Mf minore Mg, et égal à G lorsque Mf=Mg.

L'intersection de ces ensembles est commutative.

La théorie des ensembles flous se prête fort bien à la formalisation de bien des aspects importants des langues naturelles.

Il en est ainsi surtout des prédicats vagues comme *grand, petit, chauve, enfant*, prédicats qui donnent lieu à des paradoxes bien connus depuis l'Antiquité sous le nom d'**arguments sorites**[1].

Le plus célèbre est le sorite mégarique du tas. Retirer un grain d'un tas de blé ne cesse pas d'en faire un tas, de même que deux grains, et ainsi de suite. Mais un seul grain, au terme du processus de soustraction, peut-il faire un tas? Le sorite est dit de "décomposition".

Mais on peut aussi l'envisager sous l'angle de la composition: à partir de combien de grains a-t-on un tas, de combien de secondes de vie est-on un adulte, etc.? La caractéristique des prédicats vagues est qu'ils manifestent tous une certaine **tolérance** du concept exprimé,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

un **degré de changement dans l'application**, notion trop faible pour faire la différence entre un cas où le prédicat s'applique et un cas où le prédicat ne s'applique pas.

1. Dans le langage naturel, la vérité échappe à la bivalence Vrai/Faux. Cette vérité est marquée par la relativité. Cela signifie que:

• La vérité langagière est modulée. Une phrase peut être plus ou moins vraie (± V); elle peut être vraie pour certains de ses aspects et fausse pour d'autres de ses aspects.

• La vérité en langue naturelle est modalisable: elle est relative à des mondes possibles.

• La vérité langagière est une vérité prise en charge par l'énonciateur. Comme Robert MARTIN l'a brillamment démontré, cette vérité est "une vérité prise en charge par un sujet: le locuteur affirme ce qu'il croit être vrai; ce qui est vrai pour lui ne l'est pas nécessairement pour autrui; la vérité, si l'on préfère, vaut à l'intérieur d'un univers de croyance." (1992 : 26).

La théorie des "univers de croyance" élaborée par Robert MARTIN s'est avérée d'un haut pouvoir explicatif pour bien des phénomènes propres aux langues naturelles: la modalisation, les temps et modes verbaux, la métaphorisation, la présupposition etc.

Les langues naturelles, caractérisées par le vague, inscrivent la valeur de vérité dans les univers de croyance.

Le vague, qui connaît deux aspects: le **flou** et **l'approximation**, témoigne de l'existence en langue d'une gradualité de la vérité, d'une infinité de valeurs du vrai et/ou du faux, à même d'expliciter une sémantique du prototype.

Le vague linguistique est à rattacher au flou sémantico-référentiel.

1.1. Un énoncé est **vague** s'il déroge au principe de bivalence en raison de la présence de certains termes vagues.

Selon Pascal ENGEL, on peut appeler en général **vague** "toute phrase à laquelle on ne peut attribuer la valeur de vérité « vrai » ou la valeur de vérité « faux », c'est-à-dire qui ne satisfait pas le **principe**

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de bivalence, le principe selon lequel une phrase est vraie ou fausse, ***tertium non datur***. Par extension, on appelle « vague » toute expression qui, figurant dans une phrase, est susceptible de produire, pour cette phrase, une exception à la bivalence. Le vague, d'une manière générale, est l'échec de la bivalence, ou le domaine des « lacunes de valeurs de vérité (*truth value gaps)* » "(1989: 254)

1.2. Le **vague** doit être distingué de **l'ambiguïté** et de la **généralité**.

1.2.1. Les énoncés suivants sont ambigus:

(1) *Paul vole.*
(2) *Je possède un portrait de Renoir.*
(3) *Paul aime mieux Colette que Françoise.*
(4) *Pierre n'aime pas sa femme, il aime la fille de son médecin.*

Compte tenu de l'homonymie du verbe *voler,* (1) signifie soit: "Paul se déplace dans l'air", soit "Paul court" soit "Paul s'empare de ce qui ne lui appartient pas". Il s'y agit d'une ambiguïté lexicale.

Dans les phrases de sous (2), (3) et (4), l'ambiguïté est syntaxique.

Ainsi (2) peut-elle signifier "Je possède un portrait que Renoir a peint", "Je possède un portrait qui appartient à Renoir", ou encore "Je possède un portrait qui représente Renoir".

Les deux gloses autorisées par (3) sont engendrées par l'ambiguïté du constituant *Françoise*: objet direct, celui-ci produit la lecture "Paul aime mieux Colette qu'il n'aime Françoise"; sujet, le constituant *Françoise* produit la lecture " Paul aime mieux Colette que Françoise n'aime Colette".

Dans (4), l'ambiguïté est due à la possibilité d'interpréter l'objet direct *sa femme* comme se rapportant à deux patients (bénéficiaires) différents ou à un seul patient. Soit, dans le premier cas, la glose: Pierre n'aime pas sa femme(Colette), il aime une autre femme, Jeanne, qui est la fille de son médecin." Dans le second cas, l'interprétation de (4) serait: "Pierre n'aime pas sa femme *en tant que* telle, il l'aime

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

en tant que fille de son médecin". Il y est en jeu la valeur prédicative ou attributive de l'article.

Par contre, la phrase(5):

(5) *Paul a fini le livre.*

passe pour une phrase **vague**, dans la mesure où l'on s'accorde à voir dans ses multiples lectures des interprétations qui ne sont pas à représenter dans une composante sémantique de la théorie du langage. Ainsi (5) peut-elle signifier:

(5) (a) *Paul a fini* ***de lire*** *ce livre.*
(b) *Paul a fini* ***d'écrire*** *le livre.*
(c) *Paul a fini* ***de copier*** *le livre.*
(d) *Paul a fini* ***de relier*** *le livre.* etc...

Selon G. KLEIBER, qui cite N. FRIES (1980: 4) :

" Est vague toute unité (mot, syntagme, phrase) dont la pluralité de significations n'est pas à prendre en charge par les modèles grammaticaux" (1987:158)

À quoi s'oppose la définition de l'ambiguïté:

"Est ambiguë toute unité (mot, syntagme, phrase) dont la pluralité de sens doit être prédite (ou explicitée) par le modèle grammatical choisi" (G. KLEIBER, 1987 :158).

La faiblesse de la notion de vague comme sens multiple est qu'elle englobe à la limite tous les phénomènes d'indétermination, d'incomplétude et de non-dit.

1.2.2. G.KLEIBER (1987) conçoit le vague comme corollaire antithétique de la **généralité.** "Si la généralité d'un terme est la capacité de s'appliquer à un nombre (infini) d'instances, le vague consiste en l'impossibilité de déterminer avec précision les limites de cette application. Le vague n'est ainsi qu'une conséquence de la généralité ou de l'opposition **type/token.**"(G. KLEIBER,1987: 161)

Opposée à la **généricité**, une structure est vague parce qu'elle représente des degrés d'appartenance à un ensemble flou F, c'est-à-dire une infinité graduelle de valeurs de vérité qui vont du Vrai au

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Faux ou, mieux encore, de la non-appartenance à un univers de croyance ($\notin$) à l'appartenance à un univers de croyance ($\in$).

L'énoncé:

(6) *Le chat est carnivore.*

témoigne de la valeur générique de l'article **le** ; il y est question de la classe des félins.

1.2.3. Le vague est à distinguer également de la notion psychologique de **niveau de base**, établie dans la sémantique du prototype. Les noms basiques ont été, à ce sujet, définis par deux propriétés linguistiques, à savoir celles de dénomination préférée et de neutralité contextuelle.

À la suite des travaux 'anthropologiques' de BERLIN et de son équipe (1974; 1978) sur les classifications biologiques populaires, ROSCH et ses collaborateurs ont proposé un modèle de classification à trois niveaux:

(a) - niveau superordonné (ex. : *animal, fruit, meuble*);

(b) - niveau de base (ex.: *chien, pomme, chaise*);

(c) - niveau subordonné (ex.: *doberman, golden, chaise pliante*).

Jouissant d'un statut cognitif privilégié, le niveau basique (soit *chien,* par exemple) recèle une saillance cognitive plus grande que les catégories superordonnées (*animal*) et subordonnées (*doberman*).

Raffinant l'analyse de ce niveau lexico-sémantique basique, G.KLEIBER (1994) analyse la primauté des termes de base par rapport aux énoncés identificatoires, version discursive des emplois métalinguistiques, et compte tenu de l'importance du contexte situationnel de leur emploi. Les principes de pertinence informative, liés à la situation des noms en première mention et à leur saillance situationnelle et textuelle, réussissent à mieux préciser le statut des noms basiques.

2. Distinct de toutes ces autres catégories, le vague caractérise la logique floue des langues naturelles.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Le propre d'un prédicat flou est de donner lieu aux paradoxes sorites.

Soit, par exemples, *jeune*. Si A peut être dit "jeune" à l'âge a, alors il peut être dit "jeune" à l'âge a_{+1} *jour*, ... a_{+1} *année* etc. Par conséquent, A est jeune à tout âge.

L'hypothèse que nous aimerions défendre s'attache à découvrir trois sources du vague: les **structures lexicales,** le **niveau phrastique** et le **niveau discursivo-rhétorique.**

3. Le **vague lexical**

Certaines structures lexicales sont vouées à la propriété du vague. G.KLEIBER (1987) distingue, à ce sujet, trois types de vague: - le vague **observationnel** - le vague **subjectif** et -le vague **multidimensionnel**.

3.1. La source du **vague observationnel** se trouve dans le sémantisme des adjectifs tels *grand, petit, jeune, chauve, rouge*, nommés par les logiciens et les philosophes **prédicats observationnels**. Pour de tels prédicats, graduables, il existe une zone d'applicabilité unidimensionnelle où l'observation est incapable de tracer un seuil, une limite entre validité et non validité prédicative. Ils découpent, dans cette zone unique, des secteurs d'application flous, aux limites imprécises. Peut-on dire entre quelles limites de la taille on est grand? Peut-on préciser jusqu'à quel âge on est jeune? Combien de cheveux doit-on avoir pour être nommé "chauve"?

Ces prédicats ont pour trait fondamental celui de donner lieu au paradoxe de Wang ou au paradoxe mégarique du tas de sel (Vous avez un tas de sel; vous en enlevez un grain, vous avez encore un tas de sel. Conclusion: s'il ne vous reste qu'un grain, vous aurez toujours un tas de sel).

Les adjectifs observationnels saisissent des situations observationnellement indiscernables. "Le fait d'enlever un grain de sel à un tas de sel amène une situation qui du point de vue de la perception n'est pas différente de la précédente. L'erreur du raisonnement, on le voit, consiste à présenter cette relation de différence non

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

discriminable comme transitive. Mais peu importe l'erreur elle-même, l'essentiel pour notre propos est que l'existence de ces états "indistinguables" prouve qu'il ne s'agit pas de déficience du langage" (G.KLEIBER 1987 : 165)

Les expressions caractéristiques du vague dans les langues naturelles sont les enclosures (angl. *hedges*, voir G.LAKOFF, 1972): *presque, à peu près, plus ou moins, une sorte de , une espèce de, un vrai, un véritable, d'une certaine manière, à certains égards, au fond, en un sens, essentiellement* etc.

Les prédicats observationnels se combinent difficilement avec ces enclosures. C'est que ces dernières présupposent une multi-critérialité.

(7) ? *Au fond/ d'une certaine manière/ à certains égards, Jacques est grand.*

Ils se combinent par contre avec les **enclosures** du type *très, un peu, plutôt, à mon avis*, unités neutres par rapport à la multi-critérialité:

(8) *Jacques est très / plutôt jeune.*

3.2. Le **vague subjectif**, rattaché aux prédicats tels *bon, intelligent, agréable* etc., mettent en jeu, comme les observationnels, une seule dimension, dans laquelle on découpe une zone d'applicabilité. Soit, par exemple:

(9) *Cette poire est bonne.*

Le vague de ces adjectifs réside dans leur caractère éminemment subjectif, c'est-à-dire dans la latitude laissée à chaque locuteur de juger comme ceci ou comme cela tel secteur de la référence. À ce titre, "bien loin de constituer un handicap, de tels prédicats sont les instruments indispensables à la saisie individuelle de la réalité" (G.KLEIBER 1987 : 167).

À la différence des prédicats observationnels, les prédicats subjectifs ne se prêtent pas au paradoxe de Wang. La multiplicité des facteurs impliqués n'autorise guère la construction de tels raisonnements.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Par contre, ces prédicats acceptent plus facilement la combinaison avec les **enclosures**:

(10) *Au fond, cette poire est bonne.*

(11) *À certains égards, cette soirée fut agréable.*

3.3. Les **prédicats multidimensionnels**, les plus nombreux, sont basés sur une représentation sémantique multi-critériale, sur une pluralité de critères.

C'est le cas des lexies comme *chaise, oiseau, acteur, chien, tomate, pomme* etc. qui nous semblent être rapprochées du niveau basique. La dénomination préférée y apparaît. "Quelle que soit la théorie sémantique dont on se réclame, on est obligé d'admettre qu'un locuteur qui utilise le mot *chaise* présume que les autres locuteurs partagent avec lui la connaissance d'au moins certaines propriétés attribuées aux chaises. Le vague de tels prédicats ne connaît donc pas la variabilité quasi totale du vague subjectif, puisque la présomption d'un savoir sémantique commun sert de garde-fou à de telles variations radicales" (G.KLEIBER, 1987 : 168). Il s'y agit d'un **vague de typicalité**, d'une **prototypicité** qui fonde une sémantique de centralité ou sémantique du prototype.

(12) *Une tomate est-elle un fruit ou un légume?*

Les études psycholinguistiques et de sémantique du prototype y répondront qu'il s'agit d'une instance qui recèle les traits de typicalité communs au fruit et au légume.

Les unités lexicales multi-critériales se combinent préférentiellement avec les enclosures *une sorte de, une espèce de, un vrai, un véritable*, **enclosures prototypiques** par excellence.

Soient ces exemples:

(13) – *Assez, dit mon père. C'est juste au bord d'un désert de garrigue, qui va de Aubagne jusqu'à Aix. UN VRAI désert!* (M. Pagnol, *La Gloire de Mon Père*)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(14) – *Si ma femme vous entendait, elle serait ravie, dit M. Poinsot. C'est UNE VRAIE grenouille de bénitier. Elle communie tous les dimanches* (J. Dutourd, ***2024***).

(15) – *En vous écoutant, j'ai tout à coup l'impression d'être un phénomène, un spécimen rare, UNE SORTE D'animal préhistorique* (J. Dutourd, Ibid.).

(16) – *UNE ESPÈCE DE jeunesse oubliée envahissait mon corps* (J. Dutourd, Ibid.).

Les enclosures *un vrai, un véritable, une sorte de, une espèce de* sont des opérateurs du vague; elles transforment les substantifs catégoriels en prédicats multidimensionnels. Ce sont des opérateurs de pluralité critériale et de prototypicité.

Les prédicats multi-critériaux rejettent le paradoxe de Wang.

3.4. La classe des **enclosures** mériterait une étude à part. Disons, pour l'instant, qu'il y en a plusieurs types.

Régulateurs verbaux, fonctionnant comme des signaux, les **enclosures** permettent d'annuler une incongruence de nature sémantico-pragmatique, propre aux constituants qu'elles modalisent.

Soient encore ces exemples:

(17) *La femme du pâtissier est UNE VRAIE vieille fille.*

et

(18) *Notre maison est UN VRAI aquarium; on y est constamment exposé aux regards des passants* (ex. emprunté à R. LANDHEER, 1993).

L'enclosure *un(e) vrai(e)* rend possible la transformation de l'incompatibilité qui existerait dans:

(17 a) *La femme du pâtissier est une vieille fille.*

et

(18 a) *Notre maison est un aquarium.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

en cohésion textuelle ou isotopie. Fr. RASTIER (1987 : 161) a pu affirmer, à ce sujet, que les enclosures fonctionnent comme "des opérateurs qui modifient le degré d'isotopie et d'allotopie des énoncés".

Fr. RASTIER (1987) souligne la fonction *syntagmatique* des enclosures: celles-ci peuvent transformer une incompatibilité apparente en une cohérence textuelle, en neutralisant certains traits sémantiques, tels "réservoir" et "aquatique" dans *aquarium* et "non marié" dans *vieille fille* et en appuyant en même temps sur certains autres sèmes, actualisés **ad hoc** et/ou encyclopédiques, comme "tout en verre" dans *aquarium* et "aigre" et "pudibond" dans *vieille fille* (voir R. LANDHEER, 1993 : 371). C'est le contexte syntagmatique qui ressuscite les traits pertinents de tel ou tel mot modalisé par une enclosure.

Les enclosures assurent aussi une fonction **paradigmatique**, dans la mesure où elles témoignent de la fonction d'appartenance à une classe, d'une typicalité ou d'un ensemble de "ressemblance de famille", selon le mot de L. WITTGENSTEIN. C'est la sémantique du prototype qui rend compte de cette fonction paradigmatique des enclosures.

Une typologie des enclosures reste à faire. Nous esquisserons, par la suite, certaines classes générales.

3.4.1. Les **enclosures d'approximation quantitative** sont représentées par des unités comme: *presque, à peine, un peu, à peu près, plus ou moins,* atténuateurs verbaux. Soient ces exemples révélateurs du rôle de *presque,* qui va de l'atténuation jusqu'à l'abolition des sèmes nucléaires:

(19) *Mais voilà que ce matin, au réveil, elle s'est brusquement agitée et elle s'est PRESQUE assise sur son lit* (Noëlle Châtelet, *Histoires de bouche*).

(20) /Jean-Pierre Cousteau parlant de Jacques-Yves Cousteau/ *J'entretenais avec lui des liens d'autant plus exceptionnels, que j'étais à la fois un PRESQUE fils, un ami, un observateur indépendant, son médecin et son confident* (LE POINT, 1296, 1997).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

3.4.2. Les **enclosures de modalisation** renferment des éléments comme *peut-être, probablement, véritablement, vraiment, littéralement, pour ainsi dire, à proprement parler, au fond, à certains égards* qui sont des adverbes de phrase ou modalisateurs.

(21) *Il est PEUT-ÊTRE souffrant.*

(22) – *Il exagère.*
– *VRAIMENT?*

3.4.3. Les **enclosures de prototypicité** ou **multi-critériales** sont du type *un vrai, un véritable, une sorte de, une espèce de*, qui représentent des tests pour le repérage des structures figuratives.

Qu'on se rapporte, à ce sujet, aux exemples de sous (13) – (16).

Il est évident que ces enclosures sacrifient les sèmes nucléaires des lexies qu'elles déterminent au profit des sèmes afférents, virtuèmes, encyclopédiques, socio-culturels ou expérientiels. Dans la mesure où ces traits afférents sont socialement normés, il s'agit le plus souvent de 'stéréotypes sociaux' (G. KLEIBER, 1990; R. LANDHEER, 1993), rattachés aux signifiés de toutes sortes de mots, mots classifiants par excellence.

R. LANDHEER (1993) conçoit les enclosures *une sorte de, une espèce de* comme des atténuateurs (tout comme *presque* ou *à peine*), alors que *vrai* et *véritable* sont des 'confirmateurs'.

Les enclosures de prototypicalité jouent un rôle important dans le processus de recatégorisation figurative.

Vrai, véritable, une sorte de, une espèce de sont des opérateurs de métaphorisation. Que l'on compare, à ce sujet, les énoncés suivants:

(14) *Ma femme est UNE VRAIE grenouille de bénitier. Elle communie tous les dimanche* (J. Dutourd).

et

(14) a) *Ma femme est une grenouille de bénitier.....*

(23) *Jean a épousé un rossignol.*

et

(23) a) *Jean a épousé UNE ESPÈCE DE rossignol.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Il est évident que la métaphore est renforcée par l'enclosure protoypique; c'est que la vocation de celle-ci est d'abolir les sèmes nucléaires (dans(14) "batracien" + "vase destiné à contenir l'eau bénite", ou encore "mollusque dont la large coquille peut être utilisée comme bénitier"; "oiseau passereau, au chant varié et très harmonieux", dans (23)) au profit des sèmes contextuels, de connotation, phénomène de recatégorisation sous-tendu par le mécanisme de l'analogie.

Dans (14) et (14) a) le sens de la lexie déterminée par l'enclosure est celui de "femme bigote"; dans (23) et (23) a), celui de *rossignol* est "femme qui a une belle voix", "cantatrice".

Ces enclosures prototypiques fonctionnent comme instructions contextuelles qui neutralisent ou occultent les traits sémiques nucléaires et actualisent, en même temps, grâce au contexte syntagmatique, des traits afférents, plutôt périphériques, mais qui deviennent, de par ce renversement même, des traits prototypiques. Il s'agit, dans (14) de "bigoterie" et dans (23) a) de "femme qui a une belle voix".

Dans l'échelle des modalisateurs enclosures établie par I.TAMBA (1994 : 23-29), les unités *vrai*, *véritable*, *pur*; *un genre de*, *une epèce de*, *une sorte de* agissent au niveau de la **notion-type**[2].

4. Le **vague phrastique** ou **syntaxique** est engendré par certains types de structures phrastiques se dérobant à la bivalence VRAI/ FAUX.

4.1. Il en est ainsi de l'interrogation totale, nommée aussi question du type OUI/NON

Or, ce type de question implique, à part la réponse du type *oui* ou *non*, une réponse modalisée du type *peut-être*, *probablement*, *évidemment*, *Je ne saurais vous le dire* etc. Cette troisième possibilité de répondre à une question totale *Est-ce que P?* connaît de multiples et variées solutions, témoignant de la riche gamme des modalisations en langue : épistémiques, aléthiques, déontiques, modalités en acte et modalités descriptives (voir, pour cette classification des modalités

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

de langue, M. TUȚESCU,1993). L'explication réside dans le fait que, par rapport à l'assertion, l'interrogation apparaît comme une opération seconde, suspensive de la valeur de vérité.

Soient ces exemples:

(24) *Est-ce qu'on va garder l'éclairage réduit pendant toute la peste? dit Mme Rieux.*
– Probablement.
– Pourvu que ça ne dure pas jusqu'à l'hiver, ce serait triste alors.
– Oui, dit Rieux. (A. CAMUS, *La Peste*)

(25) *Paul arrivait, pieds nus, pour savoir ce qui se passait et il demanda:*
–Est-ce qu'il y a des chameaux?
– Non, dit mon père, il n'y a pas de chameaux.
– Et des rhinocéros?
– Je n'en ai pas vus. (M.PAGNOL, *La gloire de Mon Père*)

4.2. Un certain type de négation polémique témoigne aussi du vague syntaxique. Soit cet exemple:

(26) *– Est-ce qu'elle est laide?*
– Non, elle n'est pas laide, mais elle n'est pas belle non plus.

Cette négation du type **ni A, ni B**, où A et B sont des contraires, est un acte de réfutation, à savoir une rectification, qui laisse la porte ouverte au flou.

4.3. Le système hypothétique français, basé sur l'opposition fondamentale du POTENTIEL et de l'IRRÉEL et sur la combinatoire des temps grammaticaux et des valeurs aspectuelles, n'échappe pas à la logique du vague.

(27) *S'il savait la vérité, il vous la communiquerait* "Il n'est pas exclu qu'il sache la vérité, dans ce cas il vous la communiquera" (POTENTIEL).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(28) *S'il avait su la vérité, il vous l'aurait communiquée* "Il n'a pas su la vérité; par conséquent, il ne vous l'a pas communiquée" (IRREEL).

Parmi les quatre combinaisons possibles de l'IMPARFAIT et du PLUS-QUE-PARFAIT avec les deux types de procès - PERFECTIF et IMPERFECTIF - deux sont fortement contraintes:

(a) associé à un procès perfectif, l'IMPARFAIT s'interprète préférentiellement par le POTENTIEL: *S'il revenait, je lui dirais que...*, le champ envisagé est l'avenir;

(b) associé à un procès imperfectif, le PLUS-QUE-PARFAIT s'interprète exclusivement par l'IRREEL: *Si j'avais eu moins de travail...;* le champ envisagé est généralement le passé, mais peut-être aussi le présent et l'avenir:

(29) *Si j'avais eu moins de travail la semaine dernière / en ce moment / la semaine prochaine, je vous aurais invité chez moi* (R. MARTIN, 1991 : 88).

Les deux autres combinaisons, par contre, celle du PLUS-QUE-PARFAIT et d'un procès perfectif, ainsi que celle de l'IMPARFAIT et d'un procès imperfectif, laissent ouverte l'interprétation potentielle ou irréelle.

Soient ces exemples empruntés à R. MARTIN (1991 : 89):

-PLUS-QUE-PARFAIT:

(30) *Si, par extraordinaire, il avait fini son travail la semaine prochaine / dès maintenant / la semaine dernière* (valeur POTENTIELLE)

(31) *S'il était revenu la semaine prochaine / dès maintenant / la semaine dernière ... mais hélas!* (IRRÉEL)

-IMPARFAIT:

(32) *Si j'avais moins de travail en ce moment* (IRRÉEL du présent).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(33) *Si par extraordinaire j'avais moins de travail la semaine prochaine...*(POTENTIEL de l'avenir).

Il est évident que certains constituants de la phrase contribuent à l'apparition de l'interprétation floue, tels, par exemple, les modalisateurs *par extraordinaire*, *par hasard*, les circonstants temporels (embrayeurs) *la semaine prochaine*, *dès maintenant*, *en ce moment* ou bien les structures illocutoires introduites par le connecteur argumentatif *mais*.

4.4. Le vague syntaxique peut être aussi dû aux quantifications imprécises.

(34) *Les Américains ont marché sur la lune* (cela est vrai de deux Américains).

(35) *Les Américains vivent en République depuis deux siècles* (cela n'est vrai d'aucun d'entre eux). (Ces deux exemples sont empruntés à R.MARTIN, 1992 : 30).

(36) *Pour les parlementaires de 1996, les Français ont voté à gauche* (cela est vrai de la majorité des Français).

(37) *Dans ce village, il passe un boulanger tous les deux jours.* (Est-ce le même?)

On voit donc que les articles-quantificateurs *le*, *les*, *un*, *des*, se trouvant dans le champ de certaines prédications (événementielles, existentielles) engendrent le flou.

5. Le **vague discursivo-rhétorique** est propre aux figures ou stratégies rhétoriques nommées métalogismes. Nous n'en invoquerons qu'un seul exemple révélateur: celui du **paradoxe.**

Soient ces exemples:

(38) *On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer* (La Rochefoucauld).

(39) *Le chemin le plus long est parfois le plus court* (Umberto Eco).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(40) *On appelle "langues mortes" les seules langues qui soient vraiment immortelles* (*NOUVELLES LITTERAIRES*, 1959, cit. apud R. LANDHEER, 1992).

Expression d'une contradiction résorbée par le discours, le paradoxe est le fruit d'une pertinence argumentative qui abolit le principe du tiers exclu et permet son réapparition par une porte de secours.

Nous avons soutenu ailleurs (M.TUȚESCU, 1996) que l'énoncé paradoxal convoque deux univers de croyance: (a) celui d'un premier énonciateur (E_1), qui correspond à la normalité sémantique des énonciations, à la référence du monde M_0 (= monde de ce qui est), à un univers réel ou potentiel et (b) celui d'un second énonciateur (E_2), qui correspond à un monde contrefactuel, c'est-à-dire à un monde qui donne pour VRAIE une proposition qui, dans M_0, est conçue comme FAUSSE.

Comme l'ironie, le paradoxe repose tout entier sur la tension créée par la jonction de ces deux univers de croyance; le premier, U_1, réel, potentiel ou véritatif; le second, U_2, contrefactuel, irréel.

La résorption de la contradiction dans la structure sémantico-rhétorique du paradoxe serait due à ce que nous avons nommé le ***principe du tiers inclus***. Celui-ci appartient à un ensemble vague, à un continuum sémantico-pragmatique, qui est "l'état ni actuel ni potentiel" de la logique dynamique du contradictoire de St. LUPASCO (1958, trad. roum.1982), une condition de typicalité qui illustrerait la sémantique du prototype.

Pour une analyse complexe, à plusieurs volets, du paradoxe, nous renvoyons le lecteur au volume *Le paradoxe en linguistique et en littérature*. (Textes recueillis par Ronald LANDHEER et Paul SMITH, publié chez Droz, en 1996).

6. Nos remarques sur les structures du vague sont loin d'épuiser la diversité et la complexité du phénomène décrit.

Il est évident qu'il est trop tôt pour dire quelles seront les règles précises de l'engendrement des formes linguistiques du vague. Tout se ramène, pour l'instant, à la formulation de certaines

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

hypothèses à même de signaler la manifestation de la logique du flou en langue naturelle.

Trois idées-forces semblent s'imposer:

• Le vague témoigne du spécifique de la vérité langagière, laquelle échappe à la bivalence VRAI/ FAUX et dépend exclusivement de l'univers de croyance du locuteur.

• La gradualité en langue s'explique par le fait qu'entre le VRAI et le FAUX il y a toute une hiérarchie de valeurs, capables d'expliquer le fonctionnement sémantico-référentiel des structures linguistiques. Cette gradualité et ce continuum sémantique sont à rattacher aux degrés d'appartenance à l'ensemble vague.

• Les structures du flou témoignent de l'existence de l'axe *de dicto*, où s'opère la prise en charge des propositions par le locuteur qui les produit.

Et une dernière remarque:

Parler des **structures du vague** n'est pas un paradoxe. C'est poser l'hypothèse que **la structure** n'est pas une forme, mais un modèle de raisonnement et d'analyse des faits de langue.

Ce serait là, nous croyons, une idée chère à Teodora CRISTEA.

NOTES

[1] Le **sorite** est un raisonnement composé d'une série de propositions agencées de telle sorte que l'attribut de chacune devienne le sujet de la suivante, jusqu'à la dernière (conclusion) qui a pour sujet le sujet de la première proposition, et pour attribut l'attribut de l'avant-dernière:

Tout A est B, or tout B est C, or tout C est D, donc tout A est D.

D'une manière générale, un argument sorite a la forme suivante:

Pa_1
$Pa_1 \rightarrow Pa_2$

.
.
$Pa_{n-1} \rightarrow Pa_n$
.....
Pa_n

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Le paradoxe vient de ce que, bien que les prémisses semblent vraies, et que la conclusion soit inférée des prémisses par une règle d'inférence valide, la conclusion semble n'être pas vraie. Ainsi, par exemple, pour la prémisse a_1 *est petit,* ou a_1 mesure 1,50cm, la conclusion, obtenue par une série d'inductions sur les prémisses, a_n *est petit* est fausse, si, par exemple, a_n mesure 3,30 m.
Une instance intéressante du paradoxe sorite est ce que l'on a appelé "le paradoxe de Wang":

0 est un petit nombre.
Si n est petit, alors n_{+1} est petit.
Donc tout nombre est petit.

[2] I.TAMBA (1994: 23-29) envisage les **'modalisateurs enclosures'** comme répartis sur trois échelles de modalisation des énoncés figurés. Ces enclosures fournissent des sortes de **balises sémantiques** qui peuvent discerner le niveau où s'instaure une relation figurée. Ces modalisateurs sont ainsi classifiés:
(i) ceux qui jouent au niveau d'une instance référentielle individuée: *tout, entier;*
(ii) ceux qui jouent au niveau de la notion-type, tels *vrai, véritable, même, pur, genre, espèce, sorte de;*
(iii) ceux qui jouent au niveau propositionnel ou prédicatif, comme *véritablement, vraiment, littéralement* ou *presque, pour ainsi dire.*
À signaler que *vrai, véritable, une sorte de , une espèce de* ne peuvent jamais déterminer une métonymie.
Par contre, *tout,* 'modificateur d'amplification de niveau instanciel' I.TAMBA(1994: 30) peut déterminer la métonymie basée sur la dérivation sémantique d'un "lieu" aux "personnes qui l'occupent". Soit cet exemple:
TOUT le parterre applaudit la cantatrice et TOUT le poulailler la siffla.
Comme enclosure *tout* est soumis à de fortes restrictions, qui le rendent incompatible avec les autres types de métonymies ("créateur" pour "l'objet produit", "moment temporel" pour "l'activité" etc.)

Bibliographie

Dumitriu, Anton, 1971: *Logica polivalentă*, E.E.R., Bucuresti.

Engel, Pascal, 1989: ***La norme du vrai.*** *Philosophie de la logique*, Gallimard, Paris.

Fries, N., 1980: *Ambiguität und Vagheit*, Max Niemeyer, Tübingen.

Kleiber, Georges & Riegel, Martin, 1978: « Les "Grammaires floues" », in *La notion de recevabilité en linguistique*, Robert Martin (éd), Klincksieck, Paris.

Kleiber, Georges, 1987: « Quelques réflexions sur le vague dans les langues naturelles », in *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy SERBAT*, Société pour l'Information Grammaticale, Paris.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Kleiber, Georges, 1990: ***La sémantique du prototype.*** *Catégories et sens lexical*, PUF, Linguisique Nouvelle, Paris.

Kleiber, Georges, 1994: « Lexique et cognition: y a-t-il des *termes* de base? », in *Rivista di Linguistica*, 6, 2.

Lakoff, George, 1972: « Hedges: A Study in Meaning Criteria and the Logic of Fuzzy Concepts », in *Chicago Linguistic Society*, 8.

Landheer, Ronald, 1992: « Paradox or the Tension of an Apparent Contradiction », in *Signs of Humanity. L'homme et ses signes*, Edited by M. Balat & J.Deledalle-Rhodes, Mouton de Gruyter.

Landheer, Ronald, 1993: « Enclosures, isotopie et prototypie », in *Actes du XX-e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes.*

Lupasco, Stephane, 1982: *Logica dinamică a contradictoriului*, Editura Politică, Bucureşti.

Martin, Robert, 1987: « Flou. Approximation. Non-dit », in *Cahiers de lexicologie*, 50, 1.

Martin, Robert, 1991: « Types de procès et systèmes hypothétiques. De l'aspect *de re* à l'aspect *de dicto* », in *Travaux de linguistique et de philologie*, Strasbourg-Nancy, Klincksieck, Paris.

Martin, Robert,1992: *Pour une logique du sens*, Deuxième édition revue et augmentée, PUF, Linguistique Nouvelle, Paris.

Rastier, François, 1987: *Sémantique interprétative*, PUF, Paris.

Rastier, François, 1994: *Sémantique et recherches cognitives*, PUF, Paris.

Tamba, Irène, 1994: « Une clé pour différencier deux types d'interprétation figurée, métaphorique et métonymique », in *Langue Française*, 101: *Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique.*

Tuţescu, Mariana, 1992: « La modalité du flou », in *Revue Roumaine de Linguistique*, Tome XXXVII, 1.

Tuţescu, Mariana, 1993: « Essai d'une typologie de la modalisation », in *Revue Roumaine de Linguistique*, Tome XXXVIII, 1-3.

Tuţescu, Mariana, 1996: « Paradoxe, univers de croyance et pertinence argumentative », in *Le paradoxe en linguistique et en littérature.* Textes recueillis par Ronald Landheer et Paul Smith, Droz, Genève.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Maria ȚENCHEA
Universitatea de Vest - Timişoara

LE SUBJONCTIF INDÉPENDANT DANS LES ÉCHANGES IMPLIQUANT L'ACTE *RÉPÉTER*

Parmi les emplois - tellement nombreux - du mode subjonctif du français, auquel toutes les grammaires accordent une place considérable, le subjonctif indépendant occupe, généralement, une place beaucoup plus restreinte. Ce qui a surtout préoccupé les grammairiens, c'était de définir les valeurs modales du subjonctif, considéré, très souvent, comme mode de la subordination, et de montrer son fonctionnement à l'intérieur de la phrase complexe. Le niveau phrastique constitue, cependant, un cadre insuffisant pour l'étude du subjonctif indépendant; en fait, seule l'analyse textuelle et pragmatique peut rendre compte, de manière plus complète et adéquate, du fonctionnement discursif du subjonctif employé dans les phrases indépendantes.

Nous avons donc proposé un essai de systématisation des situations typiques[1], en distinguant d'une part les phrases subjonctives que nous avons appelées **non polémiques** -qui expriment deux valeurs modales fondamentales, à savoir **l'optatif** et **l'injonctif**-, correspondant à des actes illocutoires expressifs et directifs[2], et pouvant apparaître dans des interventions initiatives ou réactives, et, d'autre part, les phrases subjonctives que nous avons appelées **polémiques**, qui ont un fonctionnement discursif spécifique, assumant des **fonctions illocutoires réactives**, dans le cadre de certaines séquences dialogales. L'interprétation sémantico-pragmatique de ces phrases ne peut pas se faire dans les mêmes termes que dans le cas des phrases subjonctives optatives ou injonctives; les interventions de ce type ne sont pas paraphrasables par des énoncés performatifs qui explicitent l'acte de langage réalisé. On assigne à ces énoncés

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

des fonctions illocutoires réactives **positives**, marquant **l'accord** de l'interlocuteur, ou des fonctions illocutoires réactives **négatives**, marquant le **désaccord** de l'interlocuteur[3] .

En fait, on a affaire ici à des phrases essentiellement **exclamatives**, caractérisées par des contours intonatoires spécifiques, et dont la ponctuation peut varier: [!], [?], [!?] ou [.]

Ce type d'interventions réactives au subjonctif implique une **reprise** et une **mise en discussion**[4] . La phrase subjonctive renvoie à la situation évoquée dans l'intervention initiative d'un locuteur A, à travers l'acte métalinguistique RÉPÉTER: le prédicat de l'énoncé A est repris sous la forme d'une phrase exclamative ou interrogative-exclamative. La mise en discussion des faits en question peut être explicite; la phrase subjonctive est alors suivie d'un commentaire explicitant l'attitude que l'énonciateur adopte vis-à-vis du contenu propositionnel, à savoir son accord ou son désaccord (le cotexte subséquent précise dans quel sens il faut interpréter sa réaction). En fait, ce qui est mis en discussion, c'est l'actualité - ou la possibilité même de l'actualisation - du fait envisagé. Il faut cependant préciser que, dans tous les cas, on constate la **non adhésion** de l'énonciateur par rapport aux faits évoqués, qui se traduit soit par l'indifférence, soit par certaines objections formulées par celui-ci, soit par son refus catégorique d'accepter ces faits.

Nous distinguerons trois types de structures, auxquels correspondent des interprétations sémantico-pragmatiques différentes de la phrase subjonctive: 1. accord: ADMETTRE (+ distanciation); 2. accord *vs* désaccord: ACCEPTER vs REFUSER DE FAIRE; 3. désaccord: PROTESTER.

1. **Accord: ADMETTRE (+ distanciation)**

Structure de la phrase subjonctive: *que* Subj présent (3^{e} personne). L'énonciateur (la 1re personne) est, dans presque tous les cas, présent dans le cotexte, étant évoqué par l'un des pronoms *moi*, *nous*, *me*.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Structure de l'échange:

A. intervention initiative du locuteur A; phrase assertive dont le verbe est à l'indicatif ou au conditionnel.

B. intervention réactive de B; reprise du fait évoqué par A dans une phrase exclamative (ponctuation: [.] ou [!]). L'énonciateur accepte la situation en cause (il utilise d'ailleurs des connecteurs discursifs tels que: *c'est bon, oui, d'accord*, etc.), mais il la présente en tant qu'hypothèse dont il admet l'actualisation comme possible, sans toutefois exprimer son adhésion.

La phrase subjonctive de ce type admet la paraphrase par *Il n'a qu'à...*[5] , suivie d'un commentaire signifiant que l'énonciateur prend ses distances: *moi, je ne suis pas concerné / ce n'est pas mon affaire*. Dans l'exemple ci-dessous, le locuteur B (Falstaff) admet les faits évoqués par A, tout en précisant que cela ne le concerne en rien, car il a autre chose à faire:

(1) *Entre Bardolphe.*
FALSTAFF : Eh bien, Bardolphe?
BARDOLPHE : L'armée est licenciée et partie.
*FALSTAFF : **Qu'elle parte**. Moi, je vais dans le Glostershire, où je ferai visite à Maître Léger, écuyer.*
(F.Crommelynck, 1986, p.149)

Parfois, l'énonciateur accepte les faits tels qu'ils se présentent, tout en donnant les raisons de son acceptation (en dépit de sa non adhésion): c'est parce qu'il considère la situation comme provisoire, comme il ressort du commentaire explicite qui suit la phrase subjonctive:

(2) *A : Est-il possible qu'il ne m'entende pas?*
B : Allons donc! Je suis sûr qu'il fait la sourde oreille...
*A : C'est bon ! **Qu'il fasse la sourde oreille**. Nous saurons le faire changer d'avis.*
(S. Hinglais, 1996)

[*Il n'a qu'à faire la sourde oreille, puisque nous saurons le faire changer d'avis.*]

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Dans la séquence dialogale qui suit, c'est l'énonciateur A (le Grand Juge) qui a, d'abord, l'initiative, mais le locuteur B (Falstaff) lui impose, à chacune de ses interventions, un autre sujet, pour éviter d'aborder le sujet qui, pourtant, le concerne lui-même; le juge exprime son indifférence à l'égard de la situation présentée par Falstaff, qui ne l'intéresse nullement; il est préoccupé par tout autre chose, dont il voudrait faire parler son interlocuteur:

(3) *LE GRAND JUGE: Sir John, je vous avais mandé avant votre départ pour Shrewsbury.*

FALSTAFF: N'en déplaise à Votre Seigneurie, j'ai entendu dire que Sa Majesté est revenue du pays de Galles, fort affligée.

LE GRAND JUGE: Je ne parle pas de Sa Majesté... Vous avez refusé de venir lorsque je vous ai mandé.

FALSTAFF: Et j'ai appris, en outre, que Sa Grandeur a été atteinte à nouveau par cette catin d'apoplexie.

LE GRAND JUGE: Le ciel l'en guérisse! Je vous prie, laissez-moi vous parler.

FALSTAFF : À mon idée, cette apoplexie serait une sorte de sommeil du sang, un coquin de tintement.

LE GRAND JUGE : Que me chantez-vous là? ***Qu'elle soit ce qu'elle voudra!***

(F. Crommelynck, 1986, p.112)

Dans l'exemple ci-dessous, qui est une séquence monologale à structure dialogique[6], c'est l'énonciateur lui-même qui présente la situation qu'il va commenter. Il accepte d'envisager l'actualisation des faits évoqués, tout en formulant des objections, des conditions restrictives concernant la réalisation de ces faits. La structure argumentative de l'intervention est du type *oui ... mais* (ou *mais alors*)... L'énonciateur utilise ici la concession comme stratégie de marque de l'accord[7] : «le *oui* traduit la prise en compte de l'intervention

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

préalable (pertinence communicative et factuelle) et s'inscrit donc dans le cadre général du discours. Par contre, le *mais* refuse la pertinence inférentielle du cadre du discours, et déplace par là-même le niveau de négociation.»

(4) *J'habitais une villa adorable qu'un ami m'avait laissée pour la durée d'un voyage qu'il devait faire en Europe avec sa femme. C'est ainsi que j'apprécie les invitations. Pourquoi les gens veulent-ils toujours nous rendre prisonniers de leur propre présence?* ***Qu'ils m'invitent, oui, mais alors qu'ils aient le tact de s'effacer et de me laisser seul maître du terrain!***

(M.Tournier, *Le médianoche amoureux*, cité par P.Charaudeau, 1992, p. 466[8])

2. Accord *vs* désaccord: ACCEPTER *vs* REFUSER DE FAIRE

Structure de la phrase subjonctive: *que* Subj. présent, 1re personne du singulier; forme interrogative (ou exclamative); ponctuation : [?], [!] ou [?!].

Structure de l'échange:

A. intervention initiative (ou initiative-réactive) du locuteur A, qui exprime une injonction adressée à B (verbe à l'impératif);

B. intervention réactive de B, qui reprend le prédicat de l'énoncé injonctif (intervention initiative de A), sous la forme d'une phrase interrogative-exclamative; en fait, le contenu propositionnel est envisagé comme une simple supposition, une hypothèse que l'énonciateur accepte ou refuse. La phrase subjonctive est souvent suivie d'un commentaire qui explicite la réaction de l'énonciateur.

Trois interprétations sont possibles:

– La phrase subjonctive est une question-écho, une sorte de demande de confirmation. B accepte de faire ce que A lui demande de faire, tout en formulant des réserves (nuance concessive); le cotexte explicite sa non adhésion à l'idée en question.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

(5) – *C'est ce que j'ai pensé l'autre jour, avant de sauter du train, mais dites- moi... , s'écria Gaspard.*
*– **Que je te dise**? Tu seras déçu. Mes premières idées sur ce pays, les voici.*
(...) Gaspard ne fut nullement déçu.

(A. Dhôtel, 1988, p. 149)

[*Tu veux vraiment que je te le dise? Eh bien, je vais le faire, puisque tu me le demandes, mais en fait, je sais que tu seras déçu.*]

- B refuse même d'envisager la possibilité de faire ce que A lui demande de faire, reléguant l'action en cause dans l'inactualisable (hypothèse réfutée). Ce refus n'est pas toujours explicité, le rôle de l'intonation-commentaire étant ici très important:

(6) ***Que je change la date de mes vacances?***

(in Le Goffic, 1993, p. 125)9

Le Goffic signale, dans ces cas, un glissement à la prolepse: *Que je change la date de mes vacances, il n'en est pas question*![10]

(7) ***Que je me prête à ses manoeuvres**? En aucune façon.*

(cité par Gasquez, 1988, p.158)

Le refus est parfois argumenté, étant explicité dans la suite de l'intervention de B:

(8) *BARDOLPH: Je te prie, redescends, brave enseigne.*
*PISTOLET : **Que je descende!** Je te le dis, caporal Bardolph, je veux me venger d'elle.*

(F. Crommelynck, 1986, p. 135)

Dans l'exemple ci-dessous, le refus est renforcé, puis explicité dans la suite de la séquence:

(9) *L'EXEMPT : Eh bien! je vous prie, Monsieur, mettez à part votre double titre de chevalier et de soldat et permettez-moi de vous déclarer que vous en avez menti par la gorge, si vous dites que je suis autre chose qu'un honnête homme.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

*FALSTAFF : **Que je te permette de me parler ainsi?!** Mettre à part ce qui est partie de moi-même! Si tu obtiens jamais une telle permission, que je sois pendu; et si tu la prenais, il vaudrait mieux pour toi t'aller pendre!...*

(F.Crommelynck, 1986, p. 111-112)

- La phrase subjonctive de forme interrogative n'est pas toujours suivie d'un commentaire. On peut l'interpréter comme exprimant l'hésitation de B: il s'interroge sur l'opportunité de faire ce qu'on lui demande de faire, il n'a pas encore pris de décision à cet égard. De toute façon, il n'y a pas encore de refus explicite, l'actualisation du fait envisagé restant possible.

(10) *LE ROI : Je comprends. C'est un complot. Vous voulez que j'abdique.*
MARGUERITE : Cela vaudrait mieux. Abdiquez volontairement.
LE MÉDECIN : Abdiquez, Sire, cela vaut mieux.
*LE ROI : **Que j'abdique**? [= Vous me demandez d'abdiquer?]*
MARGUERITE : Oui. Abdique moralement, administrativement.
LE MÉDECIN : Et physiquement.

(E. Ionesco, 1974, p. 37)

3. Désaccord : PROTESTER (avec indignation)

Structure de la phrase subjonctive : *que* Subj présent (1re personne); phrase segmentée: emphase portant sur le sujet (*moi*), éventuellement accompagné d'un nom en apposition, précisant la qualité de la personne visée. Le statut énonciatif de la phrase est celui d'une exclamation ou d'une interrogation exclamative[11] (ponctuation: [!] ou [?]), qui exprime une protestation indignée[12].

Structure de l'échange:

A. intervention initiative du locuteur A, qui prête à B l'intention de faire quelque chose ou prétend que B a fait quelque chose;

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

B. intervention réactive de B, comportant la reprise du prédicat de l'intervention initiative de A. Le locuteur B interprète le contenu de l'intervention de A comme une hypothèse irréelle, repoussant vivement la possibilité même de l'actualisation des faits énoncés par A, qu'il relègue dans le domaine de la non réalité, des pures suppositions. B opère ici une dissociation thème - propos, pour montrer qu'il refuse d'associer la personne visée avec l'idée d'une certaine action. La phrase subjonctive exprime la protestation indignée de B, son refus véhément d'accepter l'idée exprimée par A.

(11) ***Moi, que je vende cette voiture!*** [*Je n'en ai pas la moindre intention.*]

(in Grevisse, 1993, p. 1266)

(12) ***Moi, que je fasse des excuses***? *Plus souvent*!

(cité par M. Cohen, 1965, p.4o)

On a souvent l'impression que la phrase n'est pas achevée: «Plus d'un locuteur sent les phrases de ce type comme inachevées, interrompues»[13]. La phrase au subjonctif serait une sorte de question, et la phrase-commentaire serait la réponse à cette question (à comparer ces séquences avec les complétives au subjonctif qui précèdent la principale). Le refus de B d'accepter les faits énoncés par A peut être explicité par certaines formules automatisées de sens négatif, telles que: *Jamais de la vie!; Tu parles!, Vous n'y pensez pas!, Vous rêvez!, Vous plaisantez! ,Vous voulez rire!, Il n'en est pas question!, Comment pouvez-vous penser cela?, Non, mais pour qui me prenez-vous?* Dans cet emploi, le subjonctif est en concurrence avec l'infinitif (sorte de nominalisation comparable à un infinitif : *Moi, faire une chose pareille!*)[14], mais aussi avec le futur et le conditionnel[15].

Si l'on essaie de transposer la phrase subjonctive de ce type dans le discours rapporté, cela devient obligatoirement un discours indirect libre, explicitant la force illocutionnaire de l'énoncé. Ainsi, l'exemple suivant:

(13) ***Moi, que je fasse une chose pareille!*** (cité par Riegel *et al.* 1994, p. 323) pourrait devenir: *Il protesta avec indignation: il était incapable de faire une chose pareille.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

L'hypothèse que le locuteur B rejette peut également se rapporter à un fait passé, présenté par le locuteur A comme accompli (par B):

(14) ***Moi, que j'aie fait cela***!

(ex.cité par Grevisse, 1993, p.1269)

[*Je suis scandalisé par le fait que vous ayez pu croire pareille chose*!]

Il arrive parfois que l'intervention réactive de B se rapporte à un fait évoqué dans une première intervention A qui vise a 2e ou la 3e personne:

(15) ***Alors, que toi, toi! tu prennes ces recherches au sérieux***... [*C'est incroyable*!]

(J. Cocteau, cité par Béchade, 1986, p.65[16])

(16) ***Lui, qu'il se réveille à 5 heures***?! [*Tu plaisantes*!]

(ex. oral)[17]

Dans les textes narratifs, l'équivalent de l'intervention initiative d'un locuteur A est représenté par la description - faite par le narrateur - d'une situation concernant certain personnage. Nous reprenons ici un exemple de La Fontaine qui est souvent cité, mais toujours sans cotexte antérieur; d'habitude on ne cite que la phrase subjonctive.

(17) *Après quelques moments l'appétit vint; l'oiseau*
S'approchant du bord vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces deneures.
Le mets ne lui plut pas: il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
«Moi, des tanches? dit-il, ***moi, héron, que je fasse***
Une si pauvre chère*? Et pour qui me prend-on?»*

(La Fontaine, *Le Héron*)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

En guise de conclusion, nous voudrions souligner l'importance du contexte et du cotexte pour l'interprétation sémantico-pragmatique de la phrase subjonctive. Le subjonctif indépendant doit être envisagé dans son fonctionnement discursif réel, dans le cadre des interactions discursives (échanges). La perspective pragmatique nous a permis ainsi de mettre en évidence plusieurs types de situations où les phrases subjonctives réalisent des fonctions illocutoires réactives, alors que les grammairiens ne parlent que des phrases exclamatives où le subjonctif exprime une protestation indignée, les autres situations n'étant pas même signalées.

NOTES

1 M. Ţenchea, 1999, *Le subjonctif dans les phrases indépendantes. Syntaxe et pragmatique*, Hestia, Timişoara.

2 Cf. Austin, apud Moeschler, 1995.

3 Voir à ce sujet Moeschler, 1995, p.94-95.

4 Nous reprenons le syntagme «mise en discussion» à Le Goffic, 1993, p.125.

5 M. Cohen (1965, p. 42) cite *il n'a qu'à* parmi les moyens qui servent à exprimer un commandement («Une expression composée fréquente dans l'usage familier est faite avec *avoir* nié, *que* et l'infinitif.»).

6 Voir les distinctions monologal / monologique et dialogal / dialogique chez P. Bange, 1992, p. 15.

7 Cf. Moeschler, 1995, p.176-177. Selon Moeschler, «la fonction essentielle du mouvement discursif de concession est [...] de déplacer le niveau de négociation, en introduisant de nouveaux arguments».

8 P. Charaudeau cite cet exemple pour illustrer l'emploi du présent dans des commentaires que le narrateur introduit dans un récit, ce qui produit un effet de «décrochage énonciatif».

9 Le Goffic (1993, p.125) précise: «En dépit du point d'interrogation final, ce type de phrase ne peut en aucun cas véhiculer une demande d'information; il serait donc abusif de parler d'interrogation.»

10 La structure en *que* Psubj peut avoir le statut d'un terme nominal en prolepse (Le Goffic, 1993, p.126).

11 M. Cohen, 1965, p.40.

12 Cf. Chevalier *et al.*, 1964, p. 366, ainsi que Riegel *et al.*, 1994, p.323.

13 Grevisse, 1993, p.1266; voir aussi Le Goffic, 1993.

14 Le Goffic affirme ainsi, à propos de la phrase subjonctive que nous reproduisons plus loin (17) : «La Fontaine aurait pu écrire *Moi, héron, faire une si pauvre chère*!» (1993, p. 128).

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

15 Voir cet exemple au conditionnel cité par Mauger (1968, p. 252): *Moi, j aurais trahi ma parole*!

16 Béchade parle, dans ce cas, d'une «éventualité réfutée».

17 À comparer avec *Lui, accepter une pareille proposition*! (exemple cité par T. Cristea, 1979, p.71).

Références des exemples

Crommelynck, F.,1986, *Le Chevalier de la Lune ou Sir John Falstaff*, in *Théâtre*, III, Gallimard, Paris.

Dhôtel, A.,1988, *Le pays où l'on n'arrive jamais*, Editions "J'ai lu", Paris.

Ionesco, E., 1974, *Le roi se meurt*, Coll. "Folio", Gallimard, Paris.

Hinglais, S., 1996, *Le subjonctif* (saynète), in *Le français dans le monde*, n° 288, p. IV.

La Fontaine, J. de, 1979, *Fables choisies*, "Le Livre de Poche", Librairie Générale Française, Paris.

Bibliographie

Bange, P., 1992, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Hatier/ Didier, Paris.

Béchade, H.-D., 1986, *Syntaxe du français moderne et contemporain*, P.U.F., Paris.

Bonnard, H., 1971-1978, "Le subjonctif", in *Grand Larousse de la langue française* (GLLF), Larousse, Paris, p. 5755-5766.

Charaudeau, P., 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*. Hachette, Paris.

Chevalier, J.-C. *et al.*, 1964, *Grammaire Larousse du français contemporain*, Larousse, Paris.

Cohen, M., 1965, *Le subjonctif en français contemporain*, 2e éd., S.E.D.E.S., Paris.

Cristea, T., 1979, *Grammaire structurale du français contemporain*, 2e éd., Editura Didactică şi Pedagogică, Bucureşti.

Gasquez, A., 1988,*Grammaire française et expression écrite*, Nathan, Paris.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Grevisse, M., 1993, *Le bon usage*, 13e éd. refondue par André Goosse, Duculot, Paris-Gembloux.
Le Goffic, P., 1993, *Grammaire de la phrase française*, Hachette, Paris.
Mauger, G., 1968, *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*, Hachette, Paris.
Moeschler, J., 1995, *Argumentation et Conversation*, Hatier/CREDIF, Paris.
Riegel, M. *et al.*, 1994, *Grammaire méthodique du français*, P.U.F., Paris.
Vion, R. , 1992, *La communication verbale. Analyse des interactions*, Hachette, Paris.
Ţenchea, M., 1999, *Le subjonctif dans les phrases indépendantes. Syntaxe et pragmatique,* Hestia, Timişoara.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Tine VAN HECKE
Cristi MUJDEI
UIA-Anvers

STRATÉGIES CONVERSATIONNELLES: LE REMERCIEMENT-REFUS[1]

1. Description des actes de remerciement et d'invitation/ d'offre dans le cadre de la théorie des actes de langage

1.1. La forme logique de l'acte illocutoire de remerciement

Dans la théorie des actes de langage on considère que la plupart des actes illocutoires ont la forme logique *F(p)*, où *F* représente la force illocutoire, et *p* la proposition qui exprime l'état de choses auquel s'applique cette force. Ainsi la forme logique de l'acte illocutoire accompli par l'énoncé *Je vous remercie d'être venu* peut être décrite comme suit:

F = remerciement
p = [vous être venu]

1.2. Les conditions de réussite du remerciement

1.2.1. Les conditions de succès

D'après Searle & Vanderveken (1985), un locuteur *accomplit avec succès* un remerciement si et seulement si:

(a) il produit son énoncé dans le but de remercier son interlocuteur **(condition essentielle);**

(b) il exprime de la reconnaissance à l'égard de l'interlocuteur pour *p* **(condition de sincérité);**

(c) il présuppose

(c.1) que *p* est bon pour lui, et

(c.2) que l'interlocuteur est responsable de *p* **(conditions préparatoires)**

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Par contre, l'insatisfaction de la condition **(a)**, **(b)**, **(c.1)** ou **(c.2)** entraîne *l'infélicité* du remerciement.

1.2.2. Les conditions de non-défectuosité

Le locuteur accomplit en plus un remerciement non-défectueux si et seulement si:

(d) les conditions (a)-(c) sont satisfaites;

(e) le locuteur éprouve vraiment de la reconnaissance à l'égard de son interlocuteur pour *p*;

(f) ce qu'il présuppose est vrai, i.e.

(f.1) *p* est réellement bon pour lui, et

(f.2) l'interlocuteur est effectivement responsable de *p*.

Par contre, si la condition (d) est satisfaite, mais pas les conditions (e) ou (f), le remerciement est *défectueux*[2].

1.2.3. Condition préparatoire de l'invitation et de l'offre

L'invitation et l'offre sont des actes promissifs conditionnels: l'acceptation de l'invitation ou de l'offre par l'interlocuteur est une condition sine qua non de l'engagement du locuteur. La condition préparatoire de ces actes qui nous servira pour expliquer le remerciement-refus est que *p*, c.-à-d. le contenu de l'invitation ou de l'offre, soit bon, agréable, utile, efficace, etc. pour l'interlocuteur.

Or, il faut que le locuteur suppose que tel est le cas pour qu'on puisse dire qu'il accomplit avec succès une invitation ou une offre. Pour pouvoir dire que ces actes sont non-défectueux, il faut en outre que cette condition préparatoire soit effectivement réalisée, c.-à-d. que *p* soit réellement bon, agréable, utile, efficace, etc. pour l'interlocuteur.

2. Le remerciement en tant que stratégie de refus

Suivant les normes de politesse en vigueur dans nos sociétés européennes, on répond à une invitation ou à une offre, même si on ne veut ou ne peut pas l'accepter. Abstraction faite de telles considérations de politesse normatives, le remerciement est aussi

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

particulièrement approprié à accompagner un refus par le fait qu'il suppose une évaluation positive de p par le locuteur (voir la condition préparatoire (c.1) supra): grâce à son statut de FFA (« face flattering act », Kerbrat-Orecchioni, 1996:53), le remerciement permet d'adoucir le refus en tant que FTA (« face threatening act », Brown & Levinson, 1978:65). De ce point de vue, le remerciement est plus indiqué que, par exemple, l'excuse, qui, en conférant à l'interlocuteur le statut de victime ayant subi quelque chose de désagréable de la part du locuteur (De Mulder & Van Hecke, 1999), ne ferait que retourner le couteau dans la plaie et, par conséquent, redoubler le caractère de FTA du refus.

2.1. Définition du remerciement-refus

Nous introduisons ici la notion de *« remerciement-refus »*, que nous définissons comme « l'acte illocutoire de remerciement que le locuteur accomplit à l'occasion d'une offre ou d'une invitation qu'il refuse », et que nous motivons de la manière suivante:

Le « remerciement-refus » s'oppose à ce que nous pourrions appeler le *«remerciement-acceptation* », notamment «l'acte illocutoire de remerciement que le locuteur accomplit à propos d'un p qu'il accepte ou du moins il ne refuse pas ». Le remerciement-refus se distingue du remerciement-acceptation par plusieurs caractéristiques:

(i) D'abord, par le moment d'énonciation *e*. Généralement, le remerciement-refus est énoncé en réplique immédiate à l'offre de l'interlocuteur. En revanche, un remerciement-acceptation s'énonce plutôt au moment où le locuteur reçoit le bénéfice p ou même après. Ceci dit, le remerciement-refus peut s'énoncer aussi après un certain délai, et le remerciement-acceptation peut anticiper la réception du bénéfice: il ne s'agit donc pas d'un critère distinctif absolu.

(ii) Une autre différence entre le remerciement-refus et le remerciement-acceptation concerne le référent de *p*. Alors que dans le remerciement-acceptation le locuteur exprime de la reconnais-

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

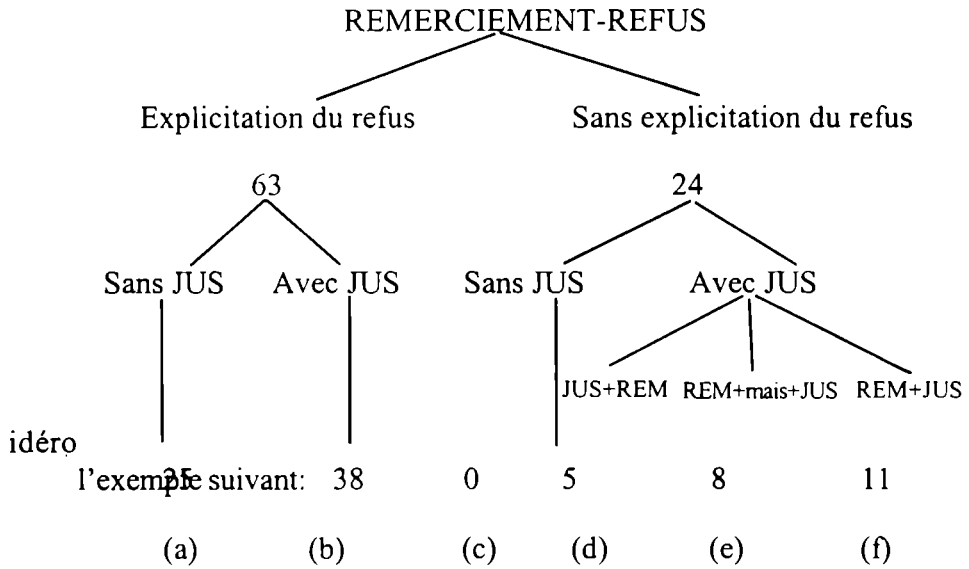
sance soit à propos de l'invitation ou de l'offre (en tant qu'acte) de l'interlocuteur, soit à propos du contenu (reçu) de cette offre, dans la plupart des remerciements-refus *p* ne renvoie qu'à l'offre. Ce critère n'est pas absolu non plus: il arrive que le locuteur refuse un *p* qu'il a reçu malgré lui, ou de toute façon sans l'avoir sollicité. Dans notre corpus (voir *infra*) *p* est pourtant toujours l'invitation ou l'offre de l'interlocuteur. Aussi ferons-nous abstraction, dans ce qui suit, des cas de remerciement-refus où *p* est le contenu de l'offre.

(iii) Finalement, le remerciement-acceptation peut être accompli par l'énonciation d'un remerciement tout court: un simple « merci » peut suffire pour manifester que l'on accepte l'offre de l'interlocuteur. Ce qui plus est, il semble que l'énonciation d'un simple « merci » sans contre-indications (par exemple, ton ironique) fait supposer que l'on accepte *p*, même si ce n'est pas le cas.[3] Par contre, nous posons - et c'est notre hypothèse fondamentale - que malgré l'apparence, un remerciement ne peut pas à lui seul accomplir un refus. Il est vrai qu'en français, en italien et en roumain, un « merci », respectivement un « grazie » et un « mulțumesc », peut signifier « non, merci », respectivement « no, grazie » et « nu, mulțumesc », mais seulement sous la condition que certains éléments apparaissent dans l'entourage linguistique immédiat du remerciement. Ces éléments relèvent de l'accomplissement du refus même.

2.2. Présentation des données du corpus

Notre étude est basée sur un corpus de 87 occurrences de remerciement-refus repérées dans des ouvrages littéraires. La figure ci-dessous représente les données statistiques de leur entourage linguistique. Nous utiliserons l'abréviation « JUS » pour désigner une proposition exprimant une justification du refus, et l'abréviation « REM » pour désigner une formule de remerciement (« Merci » ou « Je te/vous remercie »):

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro



Dans la plupart des cas, le refus est explicité (63 occurrences), soit par un adverbe négatif (non, jamais...), soit par un pronom négatif (rien)[4]. Le nombre d'occurrences où le locuteur a omis la réponse explicite - sans doute en vue de réduire encore le caractère FTA - n'est pour autant pas négligeable (24 occurrences). Puisque les caractéristiques *(i)* et *(ii)* ne garantissent pas à elles seules la bonne interprétation, comment le locuteur prévient-il l'interlocuteur de ne pas prendre son énoncé comme un remerciement-acceptation? Par l'ajout d'une justification du refus. Un argument en faveur de cette réponse est l'absence d'occurrences du type (c) : le corpus ne contient aucun exemple de remerciement qui servirait à lui seul (c.-à-d. sans explicitation ni justification du refus) à accomplir un refus. Or, si la présence d'une justification du refus assure l'interprétation du remerciement en tant que remerciement-refus, cela ne veut pas dire pour autant que ce remerciement signifie ipso facto « non, merci » (ou « non, je vous/te remercie »), ou en d'autres mots, que le refus réside dans le remerciement. Sur la base des données du corpus nous distinguons trois façons différentes d'impliquer le refus, chacune

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

correspondant à l'une des formules suivantes: [JUSTIFICATION, REMERCIEMENT], [REMERCIEMENT, mais JUSTIFICATION], ou [REMERCIEMENT, JUSTIFICATION]. Nous verrons que dans les deux premières le refus est impliqué par la justification, et que ce n'est que dans la dernière qu'il est impliqué par le remerciement (c.-à-d. « merci » = « non, merci »).

2.3. Le remerciement accompagnant ou accomplissant un refus

(a) JUSTIFICATION, REMERCIEMENT (les occurrences du groupe (d))

Considérons l'exemple suivant:

– Vino să stai câtăva vreme la țară, la noi. Avem o casă frumoasă, prieteni mulți, interesanți. Dumneata eşti scriitoare sau, în sfârsit, ai să fii, ai nevoie de relații. N-are să-ți lipsească nimic, te rog! Am venit să te invit.

– Viens loger quelque temps à la campagne, chez nous. Nous avons une belle maison, beaucoup d'amis intéressants. Tu es écrivain ou, enfin, tu le seras, tu as besoin de relations. Il ne te manquera rien, je t'en prie! Je suis venue pour t'inviter.

Mi-am simțit dinții strepeziți.

J'ai senti mes dents grincer

– Nu-mi lipseşte nimic, nici aici, doamnă. Am absolut tot ce-mi trebuie. Vă mulțumesc. *JUS*
REM

– Il ne me manque rien, ici non plus, madame. J'ai absolument tout ce qu'il me faut. Je vous remercie. *JUS*
REM

[Serghi C., *Mirona*, p.241]

Comme nous avons vu sous 1.2.3., une des conditions préparatoires d'une invitation ou d'une offre est que *p*, le contenu de l'invitation/l'offre, soit bon, utile, efficace, etc. pour le destinataire. Dans les occurrences (e) de notre corpus, l'énonciateur de l'invitation/

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

l'offre semble supposer que cette condition est satisfaite. Les invitations/offres sont donc accomplies avec succès. Cependant, le destinataire -celui qui accomplit le remerciement-refus - présente l'invitation/l'offre comme défectueuse en montrant que la condition préparatoire susdite n'est pas réalisée: ce à quoi il a été invité, ou ce qu'on lui a offert est plutôt mauvais, superflu, inutile, inefficace, etc.

Or, contrairement à ce qu'on pourrait penser au premier abord, la déclaration de la défectuosité de l'invitation/l'offre n'entraîne pas l'infélicité du remerciement. On pourrait penser que l'aveu que le *p* de l'invitation/l'offre n'est pas bon, mais inutile, superflu, inefficace, etc. implique la non-satisfaction de la condition (c.1) du remerciement (voir supra), c.-à.-d. que le locuteur exprime de la reconnaissance à propos de *p* en dépit du fait qu'il ne suppose pas que *p* soit bon pour lui. Tel pourrait en être le cas s'il s'agissait d'un remerciement-acceptation. mme le locuteur accomplit un remerciement-refus, il ne remercie par pour le contenu de l'invitation/l'offre, mais pour le fait que son interlocuteur a accompli l'acte d'invitation/d'offre (cf. « C'est le geste qui compte »).

Le refus et le remerciement-refus se corroborent réciproquement: n'étant annoncé qu'indirectement par le biais de sa justification, le refus est ratifié par le remerciement. Dans la plupart des occurrences du type (d) l'omission du remerciement donnerait à l'auditeur l'impression que la partie [JUS] n'est en fait qu'une protestation de politesse formelle qui devrait inciter le locuteur à un redoublement d'insistance dans la répétition de son invitation/offre. De l'autre côté, c'est parce que la partie [JUS] signale la non-satisfaction de la condition préparatoire de l'invitation/l'offre que l'auditeur est amené à interpréter le remerciement comme un remerciement-refus.

(b) REMERCIEMENT + mais + JUSTIFICATION (les occurrences du groupe (e))

Considérons l'exemple suivant:

– Te-am întrerupt numai pentru că te văd prea ostenit! adăogă doctorul imediat, observînd impresia ce a făcut-o întreruperea lui.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

– Je t'ai interrompu seulement parce que je vois que tu es très fatigué! ajouta le docteur immédiatement, observant l'impression qu'avait faite son interruption.

– Mulţumesc, doctore, eşti foarte drăguţ, dar mă simt foarte bine.

REM JUS

– Merci, docteur, tu es très gentil, mais je me sens très bien.

REM JUS

[Rebreanu L., *Ciuleandra*, p.68]

La fonction argumentative du *mais* reliant la justification au remerciement peut être décrite suivant l'analyse que Ducrot (1980: 490) (voir aussi Ducrot & Anscombre 1977: 28-29) propose pour les séquences *x mais y*: la proposition *x* suggère une certaine conclusion *z*, mais la proposition *y*, qui a plus de force contre *z* que *x* n'en a en sa faveur, vient infirmer cette conclusion et amène l'interlocuteur à conclure *non-z*. Ainsi nous considérons que le remerciement suggère la conclusion *z* «Le locuteur accepte l'invitation/l'offre », mais que la seconde partie introduite par *mais* impose *non-z*, c.-à.-d. « Le locuteur n'accepte pas l'invitation/l'offre, il la refuse ».

Ducrot (1980: 492-494) et Ducrot *et al* (1980: 98) soulignent que x et y ne doivent pas forcément être opposés l'un à l'autre au sens d'être incompatibles. L'opposition entre les deux propositions peut se limiter au fait que y dément la conclusion suggérée par x. C 'est en effet ce qui se passe dans la plupart des occurrences de la formule (b). Le refus de l'invitation/l'offre dément l'acceptation insinuée initialement par le remerciement, mais sans que la justification contredise l'accomplissement du remerciement. Dans certains cas toutefois, c'est la justification même qui exclut la conclusion suggérée par le remerciement. L'utilisation de *mais* permet alors d'opposer la raison du refus comme un cas de force majeure au désir non satisfait d'accepter l'invitation/l'offre («Si seulement je pouvais, j'accepterais volontiers »); une possibilité que - comme le

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

montre les exemples suivants - les deux autres formules ne semblent pas offrir:

– Permettez-moi de vous inviter à partager notre repas, monsieur. Nous n'avons pas grand-chose, soupe ou choux, haricot de mouton, mais c'est de grand coeur.

Une grimace dépara l'ordonnance altière du visage de Debedeux:

– Je vous remercie, madame, mais on m'attend...

[Fallet R., *Le beaujolais nouveau est arrivé*, p.75]

→ *? Je vous remercie, madame, on m'attend...*

→ *? On m'attend, madame, je vous remercie...*

– [...] J'ai tout ce qu'il faut ici. J'ai une couchenette, expliqua-t-il en ouvrant le placard et en montrant un réchaud de camping et une casserole sans manche posée dessus. Je me fais tout, ici. Des pâtes, du riz, des oeufs, tout!

– Vous êtes gentil, mais je vais rentrer. [...]

– J'ai du saucisson, aussi.

– Franchement, merci, mais j'ai du travail.

– Si tu veux, je te raccompagne au métro...

– J'ai un taxi. Qui attend. Merci pour tout, monsieur Suarez.

[Vergne A., *L'innocence du boucher*, p.34]

→ *? Franchement, merci, j'ai du travail.*

→ *? Franchement, j'ai du travail, merci.*

(c) REMERCIEMENT, JUSTIFICATION (les occurrences du groupe (f))

Comme le montre l'exemple ci-dessous, ce n'est que dans cette formule que « merci » ou « je te/vous remercie » peut être remplacé par « non, merci », « non, je te/vous remercie »:

Un conducteur abordant une piétonne:

– Montez, mademoiselle!

(Formule (a): JUSTIFICATION, REMERCIEMENT :)

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

– *Je préfère marcher, merci.*

* – *Je préfère marcher, non merci.*

(Formule (b): REMERCIEMENT, mais JUSTIFICATION:)

– *Merci, mais je préfère marcher.*

* – *Non merci, mais je préfère marcher.*

(Formule (c) : REMERCIEMENT, JUSTIFICATION :)

– *Merci, je préfère marcher.*

– *Non merci, je préfère marcher.*

Dans les formules (a) et (b) le refus est impliqué en premier lieu par la justification du refus. En revanche, dans la formule (c) il est exprimé indirectement par le remerciement. Considé

– *[...] J'ai là-bas dix frères dont trois ont des filles prêtes à se marier. Tu les rencontreras plus tard, si tu veux.*

– *Merci, dit Alexandre Akim, j'ai déjà une femme.*

REM JUS [Blanchot, M., *L'Idylle*, p.13]

Alors que dans la formule (b) c'est la présence du *mais* qui assume la reconnaissance du remerciement-refus, cette fois-ci c'est, par contre, l'absence du connecteur annonçant une opposition qui amène l'interlocuteur à interpréter le remerciement comme un remerciement-refus. Comme le passage du remerciement à l'aveu de la non-satisfaction de la condition préparatoire de l'invitation/ l'offre est dépourvu d'une signalisation d'opposition, l'interlocuteur est poussé à interpréter - rétroactivement - le remerciement dans le même sens, c.-à.-d. de façon négative. Comme le montre la deuxième version de l'exemple ci-dessous, il suffirait d'insérer un connecteur marquant une opposition ou une concession pour bloquer l'interprétation du remerciement-refus et pour faire sélectionner celle d'un remerciement-acceptation:

→ – *Merci, dit Alexandre Akim. Pourtant j'ai déjà une femme.*

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Pour terminer, un exemple d'un emploi abusif du remerciement-refus:

A: - Am venit să te rog să rămâi.
A: - Je suis venu te prier de rester.
B: - Vă mulțumesc, doamnă. Nu mă întorc niciodată din drum.
B: - Je vous remercie, madame. Je ne retourne jamais sur mes pas.

[Serghi C., *Mirona*, p.285]

A prie B de rester. Mais en répondant par un remerciement-refus, B transforme la prière de A en une offre (c'est que le *p* de la prière (« que vous restiez ») s'y prête facilement). Grâce à cette transformation, B parvient à minimaliser son FTA: mieux vaut refuser une offre que refuser une prière.

NOTES

1. Nous tenons à remercier Th. Venckeleer, W. De Mulder, N. Franken, J. Vlemings et M. Broth pour les entretiens fructueux que nous avons eus avec eux.

2. Pour les actes illocutoires non-expressifs il s'ajoute encore un troisième degré de réussite, notamment celui de la satisfaction: un acte illocutoire est satisfait si et seulement si *p* est vrai suivant la direction d'ajustement propre à cet acte illocutoire. Mais Searle & Vanderveken (1985) et Vanderveken (1990:134) considèrent que pour la plupart des actes expressifs (parmi lesquels le remerciement), la question de la satisfaction ne se pose pas, puisque le but de ces actes ne consiste pas à rendre *p* vrai, ni à engager la responsabilité du locuteur concernant la vérité de *p*, mais à exprimer un sentiment à propos d'un *p* dont on suppose déjà qu'il est vrai.

3. Cette supposition se retrouve aussi dans la définition que Kerbrat-Orecchioni (1996:86) propose du remerciement:"On définira le remerciement comme *l'acte consistant à accuser réception d'un cadeau ou à exprimer sa reconnaissance au responsable de ce cadeau*".

4. Comme notre corpus ne contient que des occurrences repérées dans les ouvrages littéraires, on peut sans doute prévoir une augmentation du nombre d'occurrences des groupes (a)-(b) du moment qu'on y inclut des occurrences prises sur le vif où la négation peut aussi être explicitée par des gestes ou par la mimique du locuteur.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Bibliographie

Anscombre J.C., Ducrot O., 1977, "Deux *mais* en français?", in *Lingua* no.43,p.23-40

Brown P., Levinson S., 1978 , " Universals in language usage: Politeness phenomena",in Goody E. N. (éd.), *Questions and politeness: Strategies in social interaction,* Cambridge, Cambridge University Press, p. 56-288

De Mulder W., Van Hecke T:,1999, "Les excuses sont-elles faites pour s'en servir? Rôles sémantiques et actes de langage", in *Cahiers scientifiques de l'Université d'Artois (Fonctions syntaxiques et rôles sémantiques)* no.13, Artois Presses Université, p.185-197

Ducrot O. et al., 1980, *Les mots du discours*, Paris, Edition de Minuit

Ducrot O., 1980, "Pragmatique linguistique,II: Essai d'application: *Mais*-les allusions à l'énonciation -Délocutifs, performatifs, discours indirect", in Parret H. et al., *Le langage en contexte. Études philosophiques et linguistiques de pragmatique,* Amsterdam, John Benjamins, p.489-575

Kerbrat-Orecchioni C., 1996, *La conversation*, Paris, Editions du Seuil

Searle J. R., Vanderveken D.,1985, *Foundations of illocutionary logic,* Cambridge, Cambridge University Press

Vanderveken D., 1990, *Meaning and Speech Acts.* Volume I: *Principles of Language Use,* Cambridge, Cambridge University Press.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Virginia VEJA
Valentin ȚURLAN
Universitatea "Dunărea de Jos"- Galați

PARTICULARITÉS DE LA CONJONCTION "CAR" ET SES ÉQUIVALENTS EN ROUMAIN

Dans le plan linguistique, les arguments de causalité peuvent être introduits par certains morphèmes, appelés couramment "connecteurs logiques" qui, selon O. Ducrot, confèrent une orientation argumentative aux contextes où ils sont insérés [1]. A ce sujet, la littérature de spécialité enregistre, depuis des années, des débats acharnés sur la nature et le système d'oppositions instaurées par la présence dans l'énoncé des connecteurs **parce que, puisque** et **car.** L'analyse de ces connecteurs de causalité a fait couler beaucoup d'encre et on a eu le privilège d'assister à des tentatives allant de l'évaluation sémantique la plus traditionnelle jusqu'aux essais de formulation les plus sophistiqués.

Comme il arrive d'habitude dans ce genre de cas, les analyses en question ont privilégié deux des trois conjonctions énoncées plus haut, à savoir **parce que** et **puisque**, attitude explicable du moins, si l'on pense au fait que le système d'oppositions qui les rend fonctionnelles est plus clairement défini.

Tout en réunissant des traits caractéristiques de la conjonction **parce que** et de la conjonction **puisque**, le morphème **car** se laisse plus difficilement analyser dans ce qu'il a de spécifique.

Nous voyons en cela une des raisons qui nous ont poussé à nous en occuper de préférence. Une autre en serait que, du moins dans le texte écrit, **car** est de loin la conjonction le plus fréquemment rencontrée[2].

Signalée depuis 1080 dans *La chanson de Roland*[3], **car** provient du latin **quare**[4]. C'est par la double signification de **quare-interrogatif** (=pourquoi) et **quare-consécutif** (= c'est pourquoi,

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

aussi) que l'on peut expliquer la concurrence s'établissant entre les formes **quar** (car) et **quer**, en ancien et en moyen français, la première s'imposant finalement avec toutes ses valeurs originelles et d'autres encore **(en effet, parce que, par conséquent, de sorte que, pour que, donc, au moins, que, si seulement, que conjonctif, que relatif,** etc.). Cette polysémie rend compte, en français médiéval, de la fréquence élevée d'emploi de ce morphème, tout particulièrement dans la langue de la conversation[5] où **car** jouit d'une grande popularité à l'époque.

Au XVII-e siècle, l'emploi de cette conjonction est longuement critiqué par les puristes[6]. Les discussions qui se portent aujourd'hui autour du morphème **car** visent son statut morphosyntaxique. Les grammairiens se posent le problème de savoir si **car** est une conjonction de coordination ou bien de subordination, si par ailleurs il s'agit d'un adverbe ou d'une conjonction.

En ce qui concerne son statut sémantique, de la foule de significations qu'on pouvait lui attribuer en ancien et en moyen français, il n'en reste aujourd'hui, selon les dictionnaires courants[7] , que celles rattachées à l'idée de cause (explication, justification, preuve à l'appui de l'énoncé précédent[8]):

> *Nous avons eu des vacances délicieuses, car le temps a toujours été très beau* (syn.: *en effet*)
> *Ferme la fenêtre, car il y a un courant d'air.* (syn. *parce que*)

Pour l'usager ordinaire, **car, parce que**, et **puisque** sont synonymes. Celui-ci ne fait aucun effort pour s'expliquer l'existence des contextes préférentiels et des contextes interdits. Il ne faut que les employer. Pour le spécialiste, par contre, l'aire des ressemblances et des différences dans le fonctionnement de ces trois conjonctions offre un champ de recherche, pour le moins que l'on puisse dire, attrayant.

Nous n'envisageons pas, dans ce qui suit, d'entrer dans les détails de ces déjà célèbres analyses. Notre démarche consiste à synthétiser les caractéristiques du connecteur **car** par rapport aux deux autres, à montrer, autrement dit, en quoi réside la spécificité de ce morphème:

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

- **Car** coordonne l'articulation du discours d'après "une logique simple" qui retient l'opération discursive de démonstration[9]
- L'énoncé introduit par **car,** dans la relation **p, car q** ne peut être placé avant la proposition qu'il explique ou justifie:

  * *Car j'étais inquiet, je t'avais téléphoné.*
- **Car** établit un rapport de coordination logico-causale entre deux actes de parole successifs, illustrés dans le plan linguistique par deux propositions d'allure indépendante, **p, car q,** de sorte que **p** devient le thème de **q**[10]
- **Car** introduit un acte de parole destiné à légitimer l'énonciation de l'assertion antérieure, mais ne peut produire une idée nouvelle à partir de deux idées élémentaires, tel que **parce que**[11]
- **Car explicatif** ressemble néanmoins à **parce que** et peut lui être substitué dans bon nombre de contextes:

  Il faut nous séparer car/parce qu'il se fait tard.
- **Car** n'entre pas sous l'incidence des transformations du champ présuppositionel (négation, interrogation, clivage, quantification, subordination) et, par conséquent, il est proche de **puisque**[12]
- **Car** ne s'identifie pourtant pas avec **puisque,** la proposition introduite par **car** n'étant qu'assertive et non imposée comme celle qui est introduite par **puisque**[13] :

  Il ne pourra aller dimanche au théâtre, car, en effet, il est fortement enrhumé.
  Puisqu'il est fortement enrhumé, il faudra qu'il se tienne à l'écart de ces enfants.

- **Car** ne possède pas, comme **puisque,** des vertus polyphoniques; avec **car,** l'énoncé revient toujours à celui qui le produit[14]
  De ce point de vue, **car** ressemble à **parce que,** mais, si **p, parce que q** établit un rapport de causalité, **p, car q** présuppose que la vérité de **q** rend acceptable l'énonciation de **p.**

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Traditionnellement, la nature de la justification avec **car** peut être double, **car q** pouvant justifier soit la modalité de l'énoncé **p** (assertion, interrogation, injonction tout particulièrement), soit sa forme (justification de type métalinguistique: **C'est un franc salaud, car il faut appeler les choses par leur nom!**[15])

Car explicatif, de loin le plus fréquent, et qui présente la caractéristique de commuter avec **parce que**, peut être pris comme un cas particulier du **car justificatif.** (La modalité la plus appropriée de justifier l'énonciation assertive de **p** ne consiste-t-elle pas dans la désignation de la / des cause(s) du fait asserté en **p**?) Ainsi, **expliquer** et **justifier** deviennent, dans cette perspective, une même et unique chose[16] .

Si **p** exige qu'on le justifie, cela veut dire qu'il ne se suffit pas à lui-même (comme dans les énoncés avec **parce que**). L'énonciation de **q** n'est donc qu'un moyen, ayant pour fin la justification de l'énonciation de **p.** Un énoncé du type **p, car q** est orienté vers **p** et non vers **q**[17]

Par conséquent:

Car, relativement proche de **puisque** par sa valeur probante et par certains comportements syntaxiques spécifiques, s'en distingue pourtant par son statut assertif: il ne fait que justifier, tandis qu'avec **puisque** le destinataire / interlocuteur est obligé d'admettre, comme évidente, la validité de son énonciation.

Nous avons l'habitude d'associer en roumain **car** à **căci, parce que** à **pentru că** et **puisque** à **fiindcă, deoarece**.

Le dictionnaire français-roumain[18] offre pour **car** les équivalences suivantes: **căci, deoarece, pentru că, fiindcă.**

Dans une analyse que nous avons entreprise sur quelques textes de Panait Istrati[19] , dans la traduction d'Eugen Barbu, sur 153 occurrences de **car,** 122 sont traduites par **pentru că (+ 1 pen'că),** 13 par **că,** 7 par **căci,** 9 sont rendues par la parataxe et une par le gérondif.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Dans tous les cas examinés, **căci** et **pentru că** commutent parfaitement:

"Je savais bien ce que ces mots grecs signifiaient, car je connaissais parfaitement le grec; mais quand même je ne comprenais rien et je la regardais bêtement."
"Ştiam foarte bine ce însemnau cuvintele alea greceşti, pentru că (căci) vorbeam greceşte perfect, dar de înţeles nu înţelegeam nimic şi mă uitam prosteşte la ea.[20]"
"Je courus dans la grange et je revins avec mon plus gros cerf-volant, car je sentais se lever un vent très favorable."
"Am alergat în magazie şi m-am întors cu zmeul cel mai mare, pentru că (căci) simţisem că se stârnea un vânt bun.[21]"

Il est de toute évidence que le choix de la conjonction **căci** en équivalent de **car** n'est autre qu'une option stylistique, déterminée essentiellement par des facteurs prosodiques, rythme, musicalité, par des besoins d'économie (la loi du moindre effort), alors que **pentru că** reste neutre, comme on le sait, du point de vue stylistique. Il est clair, par conséquent, que **pentru că** prédomine dans le style du traducteur[22] .

On peut, en échange, signaler la tendance à interpréter **car** au moyen de **că**, surtout dans les causales indirectes, motivationnelles:

"(...) Et le pauvre père de suer fort, depuis l'aube jusqu'à la nuit. Moi aussi je suais, car je l'aidais de mon mieux."
"(...) Asudam şi eu, că-l ajutam pe cât puteam"[23]
"(...) Elle se parait, depuis le matin jusqu'au soir, et ma mère faisait de même, car elle était aussi belle que sa fille."
"... Şi mama făcea la fel, că şi ea era tot atât de frumoasă..."[24]

D'autre part, la sphère sémantique de **căci** fournit de multiples interprétations en français. Dans la traduction de *Souvenirs et Contes* de Ion Creangă,[25] **căci** est rendu 50 fois par **car,** 10 fois par **parce que**, une fois par **puisque**, 7 fois par **en effet**, 2 fois par la parataxe.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Chez Eminescu, chez qui on a maintes fois signalé la fréquence de la conjonction **căci**, les interprétations dans la traduction sont encore plus variées, tout poids réservé à la parataxe. En effet, le traducteur, en situation d'opter soit pour une relation de coordination, soit pour une relation de subordination, préfère choisir la parataxe, modalité par laquelle la relation reste implicite et s'offre à des lectures variées.

En somme, le problème du choix de l'élément de relation est une question d'interprétation. Parfois, dans la traduction, la vision se trouve sensiblement modifiée, comme le prouvent les deux transpositions de la célèbre strophe:

"Iubind în taină am păstrat tăcere,
Gândind că astfel o să-ți placă ție,
***Căci** în priviri citeam o vecinicie*
De-ucigătoare visuri de plăcere"[26]

appartenant à deux traducteurs différents:

"T'aimer secrètement fut mon larcin,
*Pour être à ton goût, **car** j'ai cru lire*
En tes regards un éternel empire
De rêves voluptueux et assassins."[27]

"Je t'aimais en silence, j'ai gardé mon secret
***Parce que** je croyais que cela te plaisait;*
Je lisais dans tes yeux toute une éternité
De rêves de plaisir, de folles voluptés."[28]

Car et **căci** ont un comportement syntactico-sémantique similaire:

• ni l'un, ni l'autre (connecteur, n.n.) ne peuvent placer l'énoncé qu'ils introduisent avant l'énoncé qu'ils expliquent ou qu'ils justifient;

• ni l'un, ni l'autre n'introduisent des énoncés réponses à la question "Pourquoi?" et respectivement "De ce?"

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

• ni l'un, ni l'autre ne se prêtent à des transformations dans le champ présuppositionnel et ne peuvent apparaître dans des tournures réfutatives du type "*Non car ..., mais..." ou "?Nu căci ..., ci ...".

• ni l'un, ni l'autre ne peuvent rendre la voix de l'interlocuteur:

*Allons-y, car tu le veux![29]

*? Să mergem, căci vrei tu! (mais tout à fait possible avec "aşa", morphème anaphorique:...*căci aşa vrei tu!);*

• tous deux caractérisent plutôt le texte écrit, leur fréquence dans le discours oral étant réduite, à l'état actuel du développement des deux langues.

Ces quelques réflexions plaident, croyons-nous, en faveur de l'idée que le statut syntactico-sémantique des conjonctions **car** et respectivement **căci** est différent du reste des conjonctions et locutions conjonctionnelles de cause et nous conduisent à reconsidérer, dans une certaine mesure, la dispute autour de leur statut coordinatif.

En outre, la synonymie qui caractérise les principales conjonctions causales en roumain est, selon nous, plus évidente qu'en français, les contextes de définition plus laxes, les possibilités de commutation plus variées.[30]

Notes et réferences bibliographiques

[1] O. Ducrot, *Les mots du discours*, Ed. de Minuit, Paris, p. 15. À propos des connecteurs logiques qui «en plus de leur contenu informatif, servent à donner une orientation argumentative à l'énoncé, à entraîner le destinataire dans telle ou telle direction».

[2] Voir note no.19

[3] *Dictionnaire du Français Contemporain*, Paris, Champion, 3-ème éd. revue, 1972, p.293

[4] Olivier Soutet, *Études d'ancien et de moyen français*, **PUF**, "Linguistique nouvelle", Paris, 1992, p.158

[5] L. Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français*, Paris, Champion, 3-ème éd. revue, 1972, p.293

[6] *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Société du Nouveau Littré, LE ROBERT Paris, 1968

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[7] [8] *Le Petit Robert, Dictionnaire du français contemporain*

[9] G. Moignet, *Grammaire de l'ancien français*, Paris, Klincksieck, 1981, p.245

[10] Voir aussi Groupe μ, "Car, parce que, puisque", in *Revue romane*, X, 2, 1975, p.265

[11] O. Ducrot, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Hermann, Paris, 1972, p.117

[12] Voir Groupe μ, 1975, p.267

[13] D. Maingueneau, *Nouvelles tendances en anlyse du discours*, Hachette, Paris, 1987, pp.125-126: A la différence de **parce que, car** et **puisque** "font apparaître, à l'interrogation et à la négation, une dissociation des énoncés en deux actes distincts : l'énonciation de P, puis la justification de cette première énonciation."

[14] O. Soutet, p.163. A la différence de **puisque, car** ne peut introduire une "voix nouvelle", ce n'est pas un effet de polyphonie. En employant **car**, le locuteur est contraint d'assumer l'énonciation de **P car Q** (Voir aussi D. Maingueneau, 1987, p.127)

[15] Exemple cité par O. Soutet (1992, p.162) et repris à: *Groupe* μ, 1975, p.265

[16] O. Soutet (1992, p.162)

[17] Groupe μ, p.270

[18] Dicţionar francez-român, Editura Ştiinţifică, Bucureşti, 1967 (voir cet article)

[19] Panait Istrati, *Opere alese, (Povestirile lui Adrian Zograffi, Moş Anghel)*, Editura Minerva, Bucureşti, 1966, (Editions bilingues)

Panait Istrati, *Opere alese, (Neranţula, Familia Perlmutter, Ciulinii Bărăganului)*, Editura Minerva, Bucureşti, 1974, (Editions bilingues)

[20] Panait Istrati, Opere alese, VI, *Neranţula*, Editura Minerva, Bucureşti, 1974, Versiune românească de Eugen Barbu, p.44

[21] Idem, 62

[22] Nous signalons à l'appui les résultats d'une enquête entreprise sur les deux versions en roumain de Kyra Kyralina (Panait Istrati, Editura Minerva, Bucureşti, 1982 et Eugen Barbu, Editura pentru literatură, Bucureşti, 1969): Sur les 50 occurrences de **car**, 40 sont rendues par **căci** chez Panait Istrati, alors que chez Eugen Barbu seulement 9. Ce dernier préfère visiblement **pentru că**:

Au bout d'une semaine, sa malchance me fit réfléchir, car, de ce train-là, ma fortune eût sombré avant trois mois (P.Istrati, Les récits d'Adrian Zograffi, Kyra Kyralina, «Le livre moderne illustré», Paris, MCMXXXII, p.157)

La vreo săptămână, ghinionul lui începu să-mi dea de gândit, pentru că, dacă mergeam tot aşa mai departe, ce-aveam eu nu mi-ar fi ajuns nici trei luni (E.Barbu);

(...) După vreo săptămână, ghinionul lui îmi dădu de gândit, căci dacă urma tot astel, banii nu-mi ajungeau nici trei luni (P.Istrati)

[23] *Ciulinii Bărăganului*, p.556

[24] *Kyra Kyralina*, pp.64-65

[25] Ion Creangă, *Opere (Oeuvres)*, Editura Meridiane, Bucureşti, 1963

[26] **Iubind în taină,** in Mihai Eminescu, *Poezii. Poésies*, Cartea Românească, 1987, pp.80-81; Mihai Eminescu, *Elegii şi Sonete. Elégies et sonnets*, Junimea 1994, pp.24-29

[27] Traducere de Emanoil Marcu.

[28] Traducerea lui Jean-Louis Courriol.

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

[29] Exemple repris dans Olivier Soutet, *op.cit.*, p.163, ou encore:

– *Pourquoi n'es-tu pas venu?*

– *Je ne suis pas venu car je suis malade.*

[30] Voir Mioara Avram, *Evoluția subordonării circumstanțiale cu elemente conjuncționale în limba română*, Editura Academiei, 1960 (Propoziția cauzală, pp.64-97): On peut quand même constater, selon elle, entre les connecteurs de cause, certaines différences dues surtout à leur fréquence et à leur répartition sur différents styles, mais aussi aux conditions syntaxiques d'emploi et à des nuances de contenu (p.90)

VERIFICAT 2007

VERIFICAT 2017

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Tiparul s-a executat sub cda 620/1999
la Tipografia Editurii Universităţii din Bucureşti

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

BIBLIOTECA CENTRALA
UNIVERSITARA „CAROL I"

DE SPIRITU ET ANIMA

...TA
...TUIRII

12. APR. 2002
12. IUN. 2003
04. FEB. 2006
30. APR. 2006
03. MAI. 2006
31 MAI 2006
09 IUL. 2010

123000 lei

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro

Pluralité des perspectives sur la langue, mais aussi pluralité des centres d'intérêt: voilà ce qui caractérise en bref l'activité de pédagogue et de chercheur de Teodora Cristea, qui continue sa mission de créateur d'école dans le domaine de la linguistique française en Roumanie et de formateur d'enseignants à l'Université de Bucarest, mais aussi dans d'autres centres universitaires du pays.

Alexandra Cunița

ISBN 973-575-601-3

Lei 123000

https://biblioteca-digitala.ro / https://unibuc.ro